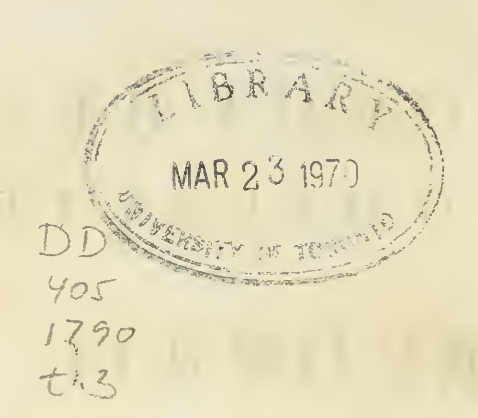

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01592291 7

See pp 61 first

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME TROISIEME.



MEMOIRES

SUR

LE RÈGNE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TOME SECOND.

1790.

AVANT-PROPOS.

J'AVAIS tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Siléſie et en Bohème; c'était l'ouvrage d'un jeune homme, et la ſuite de cette démangeaiſon d'écrire qui en Europe eſt devenue une eſpèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746 j'avais renoncé à l'hiſtoire, parce que des intrigues politiques, ſi elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de conſidération que des tracaſſeries de ſociété; et quelques détails ſur l'adminiſtration intérieure d'un Etat ne fourniſſent pas une matière ſuffiſante à l'hiſtoire. La guerre qui ſurvint en 1756, me fit changer de ſentiment; elle avait été préparée avec tant d'art et d'artifice; le nombre des ennemis qui nous la firent, était ſi ſupérieur aux forces pruſſiennes, qu'un ſujet auſſi important ne me parut pas indigne d'être tranſmis à la poſtérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne, je dreſſai des mémoires ſur les événemens qu'elle avait produits et dont j'avais le ſouvenir tout récent; mais ces faits ſe trouvant fort liés

avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan. J'ai eu en vue, dans cet ouvrage, deux objets principaux : l'un de prouver à la postérité et de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre ; que l'honneur et le bien de l'Etat m'ont empêché de consentir à la paix sous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure : l'autre de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté et de précision qu'il m'a été possible, pour laisser un recueil authentique des situations avantageuses ou peu favorables qui se trouvent dans les provinces et dans les royaumes où la guerre sera portée, toutes les fois que la maison de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le succès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connaissance des lieux qu'il occupe, et de l'art avec lequel il sait tirer avantage du terrain, soit en empêchant l'ennemi de prendre des postes qui pourraient le favoriser, soit en choisissant lui-même les plus convenables à ses desseins ; la lecture de

ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on apercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines positions, et celui que les Prussiens ont tiré de quelques autres. A Dieu ne plaise qu'on revoie une seconde guerre aussi compliquée et aussi difficile que celle que nous venons de terminer! Il n'est pas probable qu'un pareil enchaînement de causes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous sommes trouvés. Lorsque la Prusse n'aura pas à combattre contre tant de puissances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg et la Silésie, en entrant tout de suite avec l'armée en Bohème. C'est dans une occasion semblable où les camps de la Saxe et de la Bohème, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'usage, et abrégeront le travail de ceux qui conduiront les armées; car une des choses les plus difficiles à la guerre, c'est lorsqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de savoir s'y orienter d'abord. On est souvent contraint de prendre des positions au hasard, faute de connaître les bonnes

qui se trouvent quelquefois dans le voisinage; on ne sait que tâtonner, et si l'on se campe mal, on s'expose aux plus grands risques; au lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus sûr, et l'on procède plus méthodiquement. J'observerai cependant que les camps sont bons ou mauvais relativement aux circonstances; par exemple, celui de Torgau est admirable quand vous avez 70,000 hommes pour le remplir; il est défectueux, si vous n'avez que 30,000 hommes contre 60,000, parce qu'il vous étend trop, vous affaiblit par conséquent, et que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp est comme un vêtement; il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choisir, il vaut mieux avoir du monde de reste, qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il est d'autres camps qui couvrent une partie du terrain, mais qui deviennent défectueux, si l'ennemi, par ses mouvemens, change de direction; par exemple, le camp de

Landshut, tout admirable qu'il eſt pour couvrir la baſſe Siléſie, devient mauvais et de défenſe nulle, auſſi-tôt que les Impériaux tiennent Glatz et Wartha, parce qu'ils le tournent tout à fait. Dans des cas ſemblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il doit empêcher ſur-tout que l'imitation ne devienne ſervile, et par cela même mauvaiſe; pourquoi? parce que deux hommes ne ſe trouvent jamais dans une ſituation tout à fait ſemblable. Il y aura quelque choſe de comparable dans leurs poſitions, je le veux; mais examinez-les bien, ces poſitions, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout ſens, ne fait pas les mêmes phyſionomies, et ne répète pas les mêmes événemens. Ce ferait donc mal raiſonner que de dire : M. de Luxembourg s'eſt trouvé dans le cas où je ſuis ; il s'en eſt tiré de cette manière ; donc je ferai la même choſe. Les faits paſſés ſont bons pour nourrir l'imagination et meubler la mémoire. C'eſt un répertoire d'idées qui fournit de la matière, que le jugement

doit paſſer au creuſet pour l'épurer. Je le répète donc, les détails de la dernière guerre ne doivent ſervir qu'à augmenter le magaſin des idées militaires, et à conſtater quelques poſitions principales, qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront pas de forme, et que la nature ne ſera pas bouleverſée. Il eſt très-probable que les généraux autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du maréchal Daun, (qui eſt ſans contredit la bonne) et qu'à la première guerre on les trouvera auſſi attentifs à ſe bien poſter, qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'obſerver qu'un général aura tort, s'il ſe hâte d'attaquer l'ennemi dans des poſtes de montagnes, ou dans des terrains coupés. La néceſſité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrémité; mais lorſqu'on fait une guerre à puiſſance égale, on peut ſe procurer des avantages plus sûrs par la ruſe et par l'adreſſe, ſans s'expoſer à d'auſſi grands riſques. Accumulez beaucoup de petits avantages; leur ſomme en produira de grands. D'ailleurs l'attaque d'un poſte bien défendu eſt un

morceau de dure digeftion; vous pouvez facilement être repouffé et battu. Vous ne l'emporterez qu'en facrifiant des 15 et des 20,000 hommes; ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les recrues, fuppofé que vous en trouviez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des foldats que vous avez perdus. Votre pays fe dépeuple en renouvelant votre armée; vos troupes dégénèrent, et fi la guerre eft longue, vous vous trouvez enfin à la tête de payfans mal exercés, mal difciplinés, avec lefquels vous ofez à peine paraître devant l'ennemi. A la bonne heure qu'on s'écarte des règles dans une fituation violente; la néceffité feule peut faire recourir aux remèdes défefpérés; comme on donne de l'émétique au malade, lorfqu'il ne refte aucune autre reffource pour le guérir. Mais ce cas excepté, il faut, felon moi, procéder avec plus de ménagement, et n'agir qu'avec poids et mefure, parce que celui qui, à la guerre, donne le moins au hafard, eft le plus habile.

Il ne me refte plus qu'un mot à dire

ſur le ſtyle que j'ai adopté. J'ai été ſi excédé du Je et du Moi, que je me ſuis décidé à parler en troiſième perſonne de ce qui me regarde. Il m'aurait été inſupportable, dans un auſſi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reſte, je me ſuis fait une loi de m'attacher ſcrupuleuſement à la vérité, et d'être impartial, parce que l'animoſité et la haine d'un auteur n'inſtruit perſonne, et qu'il y a de la faibleſſe, et de la puſillanimité même, à ne pas dire du bien de ſes ennemis, et à ne leur pas rendre la juſtice qu'ils méritent. Si, malgré moi, je me ſuis éloigné de cette règle que je me ſuis preſcrite, la poſtérité me le pardonnera, et me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrais ajouter à ce que je viens de dire, ſerait ſuperflu, et peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de perſonnes, pouvait ſe paſſer tout à fait d'avant-propos.

A Potsdam, le 3 de mars 1764.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE SEPT ANS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Des arrangemens intérieurs de la Prusse et de l'Autriche durant la paix.

La paix dont jouissait l'Europe permit à toutes les puissances de tourner leur attention sur l'intérieur de leurs Etats. Le roi commença par réformer les abus qui s'étaient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établissemens, à l'augmentation de ses finances; il s'appliqua à raffermir la discipline militaire, à perfectionner les forteresses, et à faire pour son armée des amas de toutes les armes et fournitures nécessaires, dont il se fait dans la guerre une si prodigieuse consommation.

La justice, mal administrée durant le règne précédent, et qui était devenue très-injuste, méritait des soins et une attention particulière. L'on s'était accoutumé à éluder les lois. Les procureurs fesaient un trafic honteux de la bonne foi; il suffisait d'être riche pour gagner sa cause, et d'être pauvre pour la perdre. Ces abus devenant de jour en jour plus

intolérables, demandaient néceſſairement une réforme, tant pour les perſonnes des juges, des avocats et des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il fallait éclaircir, et dont ſur-tout il fallait retrancher ces formalités, qui, ne touchant point au fond de la cauſe, prolongent les procédures.

Le roi chargea ſon grand chancelier de Cocceji de ce travail: c'était un homme d'un caractère intègre et droit, dont la vertu et la probité étaient dignes des beaux temps de la république romaine; ſavant et éclairé, il ſemblait, comme Trébonien, être né pour la législation, et pour le bonheur des hommes. Ce ſavant juriſconſulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible et délicat, qu'après un an d'un travail aſſidu les cours ſouveraines de juſtice, purgées de tous les ſujets qui en avaient fait la honte, furent remplies par des magiſtrats vertueux. Le nouveau code des lois, pour toutes les provinces de la domination pruſſienne, fut achevé, et après qu'il eût été approuvé par les Etats, ces lois furent promulguées. On étendit ſes vues juſques ſur l'avenir, et comme l'expérience des choſes humaines apprend que les meilleures inſtitutions ſe corrompent, ou deviennent inutiles, ſi l'on en détourne les yeux, et ſi l'on ne ramène pas ceux qui peuvent les obſerver aux premiers principes qui en ont poſé les fondemens, on régla qu'il ſe ferait tous les trois ans une viſite générale des cours ſouveraines de juſtice, pour tenir la main à l'obſervation des nouvelles lois, et pour punir les officiers de juſtice qui auraient prévariqué: cet ordre nouveau, introduit dans la juſtice, raffermit le bonheur des citoyens,

en assurant les possessions de chaque famille ; chacun put vivre en paix à l'abri des lois, qui régnèrent seules.

Quelques soins que le feu roi se fût donné pour régler et arranger les finances de l'Etat, il n'avait pu tout faire; il n'eut ni le temps ni les moyens d'achever un aussi grand ouvrage, et ce qui restait à perfectionner était immense, tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre et l'industrie à encourager. Les premières années du règne du roi furent données à la guerre, et il ne put tourner son attention sur l'intérieur, qu'après avoir assuré la tranquillité au dehors. Il y avait le long de l'Oder, depuis Swinemunde jusqu'à Kustrin, de vastes marais, qui peut-être de tout temps avaient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée. On tira un canal depuis Kustrin jusqu'à Wrietzen, qui saigna ces terres marécageuses, où deux mille familles furent établies. On continua depuis Swedt jusqu'au-delà de Stetin ces établissemens, et douze cents familles y trouvèrent une vie aisée et abondante; cela fit une nouvelle petite province, que l'industrie conquit sur l'ignorance et sur la paresse. Les fabriques de laine, qui étaient assez considérables, manquaient cependant de fileurs; on en fit venir des pays étrangers, et l'on en forma différens villages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'était un usage immémorial, que les habitans du Vogtland vinssent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournaient chez eux. Le roi leur donna des établissemens dans

le duché, et fixa ainsi dans ses Etats un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de 280 nouveaux villages. Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le roi en bâtit une nouvelle sur la Swine, dont elle tire son nom, et en fit en même temps un port, nommé Swinemunde à l'embouchure de l'Oder, en creusant davantage le canal, et en nettoyant ce bassin. La ville de Stetin y profita le péage qu'elle payait autrefois aux Suédois en passant à Molgast par la Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre son commerce plus florissant, et y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures; celles d'étoffes riches et de velours trouvèrent la place qui leur convenait le mieux à Berlin; les velours légers et les étoffes unies s'établirent à Potsdam; Splittgerber fournit à toutes les provinces le sucre qu'il raffinait à Berlin. Une fabrique de basin rendit la ville de Brandebourg florissante. A Francfort sur l'Oder on fabriqua du cuir de Russie; à Berlin, à Magdebourg et à Potsdam des bas et des mouchoirs de soie. La fabrique de Wegely s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces; les personnes attachées aux églises donnèrent l'exemple aux cultivateurs, et leur enseignèrent à élever cet insecte précieux qui originairement vient des Indes, et dont le duvet fait la soie. Dans les lieux où il y avait du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchait de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux forteresses et aux besoins de l'armée

des canons de fer, des boulets et des bombes. On trouva dans la principauté de Minden et dans le comté de la Mark de nouvelles ſalines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y conſtruiſant, pour la gradation du ſel, des bâtimens qui épargnent le bois. En un mot l'induſtrie fut encouragée dans la capitale et dans les provinces. Le roi remit en vigueur le droit d'étape que les Saxons avaient diſputé à la ville de Magdebourg, et par le moyen de quelques douanes établies ſur les frontières, le commerce des provinces pruſſiennes fut preſque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stetin, Kœnigsberg et Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il réſulta de ces diverſes opérations de finances, que, ſans compter les revenus de la Siléſie et de l'Oſt-Friſe, ſans que le roi chargeât ſes peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne ſe trouvèrent augmentés en 1756 de 1,200,000 écus; et d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les provinces, leur nombre ſe monta à 5 millions d'ames. Comme il eſt certain que le nombre des ſujets fait la richeſſe des Etats, la Pruſſe pouvait alors ſe compter du double plus puiſſante qu'elle ne l'avait été dans les dernières années de Frédéric-Guillaume, père du roi.

Les finances et la juſtice n'abſorbèrent pas toute l'attention du roi; le militaire, cet inſtrument de la gloire et de la conſervation des Etats, ne fut pas négligé. Le roi le ſurveilla de près, pour que la diſcipline et la ſubordination fuſſent rigoureuſement

maintenues dans chaque province. Les troupes se raſſemblaient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dreſſait aux grandes évolutions et aux manœuvres. L'infanterie s'exerçait aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de poſtes, aux défenſes de villages et de retranchemens, aux paſſages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renverſées, aux retraites, et enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçait aux différentes attaques ſerrées et à intervalles, aux reconnaiſſances, aux fourrages verds et ſecs, aux différentes formations, et à prendre des points de vue ſur des alignemens preſcrits. On pouſſa, dans quelques régimens dont les cantons étaient les plus peuplés, le nombre des ſurnuméraires par compagnie à 36 hommes, et à 24 au moins: quoiqu'on ne fît aucune nouvelle levée, le nombre de ces ſurnuméraires feſait ſur le total de l'armée une augmentation de 10,000 combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avaient à leur tête de vieux commandans, officiers éprouvés, pleins de valeur et de mérite. Le corps des capitaines était compoſé d'hommes mûrs, ſolides et braves. Les ſubalternes étaient choiſis ; pluſieurs étaient pleins de capacité et dignes d'être élevés à des grades ſupérieurs. En un mot, l'application et l'émulation qui régnaient dans cette armée, étaient admirables. Il n'en était pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avait, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On ſuivait l'ordre du tableau

pour l'avancement, de ſorte que l'ancienneté du ſervice et non les talens décidaient de la fortune. Cet abus était ancien; il n'avait porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le roi, n'agiſſant qu'avec une armée, n'avait pas beſoin de faire beaucoup de détachemens, et que les troupes et les généraux autrichiens auxquels il eut à faire, n'étaient que médiocres, et avaient entièrement négligé la tactique. Le roi fit une bonne acquiſition en attirant de Ruſſie le maréchal Keith à ſon ſervice. C'était un homme doux dans le commerce, ayant des vertus et des mœurs, habile en ſon métier, et qui, avec la plus grande politeſſe, était d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps de l'artillerie avait été augmenté. Le roi le porta à trois bataillons, dont le dernier était deſtiné pour les garniſons. Il était bien exercé et en bon état, mais trop peu nombreux pour la profuſion d'artillerie et de bouches à feu que la mode introduiſit bientôt dans les armées. Il aurait fallu le doubler; mais comme cela n'avait point été uſité dans les guerres précédentes, et que ces deux bataillons avaient ſuffi au ſervice qu'on en demandait, on ne ſongea pas d'abord à l'augmenter. Durant la paix on conſtruiſit les ouvrages de Schweidnitz, et l'on perfectionna ceux de Neiſſe, de Coſel, de Glatz et de Glogau. Schweidnitz devait ſervir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre ſe portât en Bohème ſur cette frontière; et comme les Autrichiens avaient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque et la défenſe des places, on ſe contenta de conſtruire légérement ces ouvrages; ce qui était dans le fond

très-mal raiſonné, car les places ne ſe conſtruiſent pas pour un temps, mais pour toujours; et qui pouvait garantir d'ailleurs que l'impératrice-reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à ſon ſervice, qui apportant avec lui un art qui manquait à l'armée autrichienne, le lui enſeignât et le rendît commun? Mais ſi l'on fit des fautes, on eut dans la ſuite ſujet de s'en repentir, et d'apprendre à raiſonner plus ſolidement.

D'autre part on prévit qu'une armée en bon état et bien entretenue ne ſuffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de groſſes proviſions de réſerve, pour l'habiller, et la renouveler, pour ainſi dire; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes ſortes de fournitures, de ſelles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons etc. On conſervait dans l'arſenal 50,000 fuſils, 20,000 ſabres, 12,000 épées, autant de piſtolets, de carabines et de bandoulières; en un mot tout ce qu'il faut ſans ceſſe renouveler, et que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir aſſez promptement dans le beſoin. On avait fait fondre de la groſſe artillerie, conſiſtant en 80 pièces de batterie, et en 20 mortiers, qui fut dépoſée dans la fortereſſe de Neiſſe. Les amas de poudre à canon que l'on avait faits, montaient à 56,000 quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magaſins d'abondance étaient remplis de 36,000 winſpels de farine et de 12,000 d'avoine; de ſorte que par ces meſures et par ces arrangemens préalables tout était préparé pour la guerre qu'on prévoyait, et qui ne paraiſſait pas éloignée. Dans l'année 1755 le roi fit même une augmentation dans les régimens

de

de garnifon. Ceux de Siléfie furent portés à huit bataillons, ceux de Pruffe à trois, ceux de la Marche électorale à deux ; ce qui fait en tout 13 bataillons. Dans un pays pauvre le fouverain ne trouve pas de reffources dans la bourfe de fes fujets, et fon devoir eft de fuppléer par fa prudence et fa bonne économie aux dépenfes extraordinaires, qui deviennent indifpenfables. Les fourmis amaffent en été ce qu'elles confomment en hiver, et le prince doit ménager durant la paix les fommes qu'il faut dépenfer dans la guerre. Ce point, malheureufement fi important, n'avait pas été oublié, et la Pruffe fe trouvait en état de faire quelques campagnes de fes propres fonds; en un mot elle était prête à paraître dans l'arène au premier fignal, et à fe mefurer avec fes ennemis. Vous verrez dans la fuite combien cette précaution fut utile, et la néceffité où fe trouve un roi de Pruffe, par la fituation bizarre de fes provinces, d'être armé et préparé à tout événement, pour ne pas fervir de jouet à fes voifins et à fes ennemis. Il aurait fallu au contraire en faire davantage, fi les facultés de l'Etat l'avaient permis; car le roi avait dans la perfonne de l'impératrice-reine une ennemie ambitieufe et vindicative, d'autant plus dangereufe, qu'elle était femme, entêtée de fes opinions, et implacable.

Cela était fi vrai, que dès lors elle préparait dans le filence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la fuite. Cette princeffe, dévorée d'ambition, voulait aller à la gloire par tous les chemins; elle mit dans fes finances un ordre inconnu à fes ancêtres, et non-feulement répara par de bons arrangemens

ce qu'elle avait perdu par les provinces cédées au roi de Pruſſe et au roi de Sardaigne, mais même augmenta conſidérablement ſes revenus. Le comte Haugwitz devint contrôleur général de ſes finances. Sous ſon adminiſtration les revenus de l'impératrice montèrent à 36 millions de florins, ou 24 millions d'écus. L'empereur Charles VI, ſon père, poſſeſſeur du royaume de Naples, de la Servie et de la Siléſie, n'en avait pas eu autant. L'empereur ſon époux, qui n'oſait ſe mêler des affaires du gouvernement, ſe jeta dans celles du négoce; il ménageait tous les ans de groſſes ſommes de ſes revenus de Toſcane, et les feſait valoir dans le commerce. Il établiſſait des manufactures, et prêtait ſur gages; il entreprit la livraiſon des uniformes, des armes, des chevaux, et des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale, aſſocié avec un comte Boltza et un marchand nommé Schimmelmann, il avait pris à ferme les douanes de la Saxe, et en l'année 1756 il livra même le fourrage et la farine à l'armée du roi, qui était en guerre avec l'impératrice ſon épouſe. Durant la guerre l'empereur avançait des ſommes conſidérables à cette princeſſe ſur de bons nantiſſemens. Il était en un mot le banquier de la cour.

L'impératrice avait ſenti dans les guerres précédentes la néceſſité d'une meilleure diſcipline; elle choiſit des généraux actifs, et capables de l'introduire dans ſes troupes: de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupaient, furent renvoyés avec des penſions et remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur et d'amour pour le métier de la guerre. On formait toutes les

années des camps dans les provinces, où les troupes étaient exercées par des commiſſaires inſpecteurs bien verſés dans les grandes manœuvres de la guerre; l'impératrice ſe rendit elle-même à différentes repriſes dans les camps de Prague et d'Olmutz, pour animer les troupes par ſa préſence et par ſes libéralités; elle ſavait faire valoir mieux qu'aucun prince ces diſtinctions auxquelles on attache tant de prix; elle récompenſait les officiers qui lui étaient recommandés par ſes généraux, excitant par-tout l'émulation, les talens, et le déſir de lui plaire. En même temps ſe formait une école d'artillerie ſous la direction du prince de Lichtenſtein; il porta ce corps à ſix bataillons, et l'uſage des canons à cet abus inoui auquel il eſt parvenu de nos jours; par zèle pour l'impératrice il dépenſa pour cet objet au-delà de cent mille écus de ſon propre bien. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvait avoir rapport au militaire, l'impératrice fonda près de Vienne un collége où la jeune nobleſſe était inſtruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre; elle attira d'habiles profeſſeurs de géométrie, de fortification, de géographie et d'hiſtoire, qui formèrent des ſujets capables; ce qui devint une pépinière d'officiers pour ſon armée. Par tous ces ſoins le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'était jamais parvenu ſous les empereurs de la maiſon d'Autriche, et une femme exécuta des deſſeins dignes d'un grand homme. Cette princeſſe, qui portait ſes vues ſur toutes les parties de l'adminiſtration, peu ſatisfaite de la manière dont les affaires étrangères et politiques s'étaient juſques-là traitées, fit choix du comte

Kaunitz fur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier miniftre, pour qu'une feule tête réunît toutes les branches du gouvernement; nous aurons lieu dans fon temps de faire connaître plus particulièrement cet homme, qui joua un fi grand rôle; il entra dans tous les fentimens de fa fouveraine; il eut l'art de flatter fes paffions et de s'attirer fa confiance. Dès qu'il parvint au miniftère, il travailla à former des alliances, et à ifoler le roi de Pruffe, pour préparer les voies à ce projet que l'impératrice avait tant à cœur, de recouvrer la Siléfie, et d'abaiffer ce prince; mais comme c'eft là proprement la matière du chapitre fuivant, nous n'en dirons pas davantage fur ce fujet.

Voilà comment ces deux puiffances, durant la paix, fe préparaient à la guerre, telles que deux athlètes, qui aiguifent leurs armes, et qui brûlent de l'impatience de s'en fervir.

CHAPITRE II.

De la Guerre et de la Politique depuis 1746 jufqu'à 1756.

1746. La paix de Dresde eut le deftin de la plupart des traités qui fe font faits entre les fouverains; elle fufpendit les hoftilités, fans déraciner les germes de difcorde qui fubfiftaient entre l'Autriche et la Pruffe. Quelque diffimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avait le cœur trop ulcéré de la perte de la Siléfie, pour que les effets de fon animofité et de fa haine ne lui échappaffent point, et

ne fe manifeftaffent pas enfin. La guerre entre ces deux puiffances n'avait donc point été terminée proprement, mais elle avait changé de forme; et quoique les armées ne fe combattiffent plus en campagne, les Autrichiens continuaient les hoftilités du fond de leur cabinet. La rufe, l'intrigue, l'artifice, étaient les armes dont ils fe fervaient pour brouiller les Pruffiens avec toutes les cours de l'Europe, et pour leur fufciter, s'il était poffible, des ennemis jufques aux extrémités de notre globe: nous en rapporterons des témoignages fuffifans; mais pour mettre plus d'ordre et plus de clarté dans ce que nous allons dire, nous parcourrons fucceffivement les événemens principaux qui arrivèrent dans les différentes cours de l'Europe. Et comme après la paix de Dresde la guerre ne laiffa pas de continuer entre la cour de Vienne et l'Angleterre d'une part, et la France et l'Efpagne de l'autre, nous nous voyons obligés d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut fervir à l'intelligence de cette hiftoire.

Guerre. Autriche et France. 1746.

Les armées impériales et alliées ne profpérèrent pas en Flandre, où elles avaient le maréchal de Saxe en tête. A la fin de cette année ce maréchal gagna la bataille de Rocoux. On en attribua la perte en partie au prince de Waldeck, qui s'était mal pofté, et en partie aux Autrichiens, qui ne foutinrent pas les Hollandais. Le prince Charles de Lorraine, après avoir été fpectateur de la défaite des Hollandais, envoya le prince Louis de Brunfwic pour couvrir leur retraite; il s'en acquitta fi bien, que les alliés gagnèrent Maftricht, fans que

les Français, qui les pourſuivaient, puſſent les entamer.

1747. Le maréchal de Saxe ouvrit la campagne ſuivante par la priſe de la plupart des places de la Flandre hollandaiſe. Louis XV ſe rendit en perſonne à l'armée. La préſence du roi et de ſes miniſtres fut un ſurcroît d'embarras pour le comte de Saxe et une charge pour l'armée. Les courtiſans rempliſſaient le camp d'intrigues, et contrecarraient le général ; une cour auſſi nombreuſe demandait par jour 10,000 rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Verſailles, ni les ennemis de la France ne purent empêcher le comte de Saxe de conſerver la ſupériorité durant cette campagne. Il avait d'abord formé le projet d'aſſiéger Maſtricht ; pour en impoſer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Berg-op-Zoom. Le duc de Cumberland s'aperçut de la feinte, ſe mit en marche et gagna promptement les environs de Maſtricht. Le comte ſe voyant prévenu, quitta en hâte ſon camp de Malines, et ſe porta au-delà de St Tron ſur les hauteurs de Henderen. Les alliés, qui ſe trouvaient dès la veille à la commanderie de Yons, négligèrent d'occuper cette hauteur importante ; indécis ſur le choix de leur champ de bataille, et vacillans dans leurs réſolutions, ils mirent le feu à des villages et l'éteignirent ; garnirent ces villages de troupes, qu'ils retirèrent enſuite ; et après avoir embraſé le village de Lawfeld le matin de l'action, ils l'éteignirent encore et y placèrent du monde, quoiqu'à 2,000 pas au devant de leur front. Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le maréchal de Saxe, témoin des mouvemens inconſé-

quens des alliés, crut que Lawfeld était vide de troupes ; il ſe propoſa de s'en ſaiſir, et le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença ſur le champ, et à force de la renouveler et de ſacrifier du monde, les Français emportèrent le village, ce qui décida l'action. Les alliés ſe retirèrent à Maſtricht, ſans que le maréchal de Saxe les pourſuivît, parce que M. de Clermont-Tonnerre ſe diſpenſa de charger l'ennemi avec ſa cavalerie, malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus ; cette déſobéiſſance à ſon général lui valut le bâton de maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le ſtérile avantage de camper ſur le champ de bataille, et le duc de Cumberland, quoique battu, garantit Maſtricht d'un ſiége. Pour ne pas laiſſer néanmoins écouler inutilement la campagne, le comte de Saxe ſe rabattit ſur Berg-op-Zoom. Il chargea M. de Lœwendahl de cette difficile entrepriſe. Les excellens ouvrages de Cœhorn, et l'art admirable avec lequel il avait conſtruit les mines de cette place, la défendirent preſque ſeuls. M. de Cronſtrœm en était gouverneur ; il avait 90 ans; ſon eſprit était caduc et ſon corps infirme. La garniſon n'était pas des meilleures, et les officiers ſans expérience ne ſavaient s'ils devaient employer les mines ou l'inondation pour leur défenſe ; ils eurent le ſort de cet âne fameux dans l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boiſſeaux d'avoine, pour n'avoir pu faire un choix. Les Français donnèrent l'aſſaut à la place, et l'emportèrent ſans trouver preſque de réſiſtance ; à peine le gouverneur eut-il le temps de ſe ſauver en bonnet de nuit

et en robe de chambre. Cet exploit termina pour cette année les ſuccès des Français en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux Impériaux en Italie et en Provence. La révolution arrivée à Gènes fit à la vérité manquer l'expédition du comte de Braun ſur Toulon. Cette révolution ſe fit par haſard. Les Autrichiens maltraitaient quelques bourgeois qui travaillaient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, ſoutint ſes concitoyens inſultés, et, dans les premiers accès de ſa fureur, chaſſa de Gènes le marquis de Botta et toute la garniſon autrichienne. Ce contrecoup fit manquer l'armée de Provence de vivres et de munitions, et obligea M. de Braun à vider cette province. Il mit à ſon retour le ſiége devant Gènes; mais cette ville le ſoutint ſans ſuccomber; la France y envoya des ſecours ſous M. de Boufflers et depuis ſous le duc de Richelieu; ils prirent tous deux de ſi juſtes meſures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes françaiſes et eſpagnoles, combinées ſous M. de Belle-Isle, voulurent, après la retraite de M. de Braun, ſe rouvrir le chemin de l'Italie. Les Français s'approchèrent les premiers du Col de l'aſſiette; M. de Belle-Isle trouvant ce poſte faiblement défendu, jugea qu'il pourrait l'inſulter; il manda les Eſpagnols pour l'attaquer à forces réunies, et les Eſpagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendaient cette gorge, qu'il lui importait ſi fort de conſerver: ſur cela les Eſpagnols arrivèrent, et quoique les conjonctures ne fuſſent plus les mêmes que

lorſque M. de Belle-Isle avait mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti ; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup de vigueur , et après avoir employé tout ce que lui pouvait inſpirer le courage et l'audace, il ſe fit tuer en arrachant de ſes mains une paliſſade du retranchement ennemi ; ne pouvant ſurmonter les obſtacles que la nature et l'art lui avaient oppoſés, ſes efforts ne ſervirent qu'à augmenter ſes pertes. Les troupes des deux couronnes furent par-tout repouſſées, et le nombre d'officiers de condition et des plus grandes maiſons, qui périrent, mit toute la France en deuil. Le public, ſouvent injuſte, rempli de préjugés, et apparemment mal inſtruit, taxa cette entrepriſe de témérité; elle n'était que hardie, et n'aurait pas manqué, ſi M. de Belle-Isle eût pu exécuter ſon projet lorſqu'il le conçut, et ſi la lenteur des Eſpagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il était près de cueillir.

Cependant les Français ſe dédommageaient en Flandre des mauvais ſuccès qu'ils avaient eus vers les 1748.
Alpes. Le génie du comte de Saxe avait pris de l'aſcendant ſur tous les ennemis de la France. Ce maréchal ouvrit la campagne en mettant ſon armée en marche ſur pluſieurs colonnes. L'une menaçait Luxembourg, l'autre Bois-le-duc ; une autre Venlo ; leurs mouvemens vinrent ſe réunir à Maſtricht, dont elles formèrent l'inveſtiſſement et firent le ſiége. Mais quelques brillans que fuſſent les ſuccès du comte de Saxe, ſes triomphes mêmes commençaient à devenir onéreux à la France. On en était à la huitième campagne ; et la durée d'une guerre dont les commencemens avaient été funeſtes, épuiſait la nation.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

Toutes les puiſſances belligérantes s'en laſſaient de même; après avoir ſouvent changé de cauſe, elle n'en avait aucune à la fin. Le moment de la frénéſie était paſſé; elles pensèrent ſérieuſement à la paix, et entrèrent en négociation; chacune ſentait ſes plaies ſecrètes et avait beſoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglais craignaient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'œuvre du crédit idéal, dont l'abus pronoſtique une faillite entière. La cour impériale, ſoutenue des ſubſides de l'Angleterre, aurait à la vérité continué la guerre auſſi long-temps que ſes alliés lui en auraient fourni les moyens; cependant elle conſentit à la paix, afin de ménager ſes reſſources pour un projet qui lui tenait plus à cœur que la guerre de Flandre. La France ſe reſſentait de ſes grandes dépenſes; elle avait de plus à craindre que la diſette n'occaſionnât la famine dans ſes provinces méridionales, dont les ports étaient bloqués par les flottes anglaiſes. A ces raiſons d'Etat, que le miniſtère de Verſailles alléguait en public, ſe joignaient des cauſes ſecrètes, qui furent ſes plus puiſſans motifs. Depuis peu madame de Pompadour était devenue la maîtreſſe du roi; elle appréhendait que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à ſe mettre tous les ans à la tête de ſon armée. Les abſences ſont dangereuſes pour les favoris et pour les maîtreſſes; elle comprit que pour fixer le cœur de ſon amant, il fallait écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle; en un mot qu'il fallait faire la paix; et dès lors elle y travailla de tout ſon pouvoir. Lorſque M. de St. Séverin partit de Verſailles pour Aix-la Chapelle en qualité de plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots: " *Au moins*

„ *fouvenez-vous, Monfieur, de ne pas revenir fans la* „ *paix, le roi la veut à tout prix.*" Le congrès s'affembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Maftricht fe rendit et la paix fut publiée. Par ce traité la France rendit à la maifon d'Autriche toutes fes conquêtes en Flandre et en Brabant; moyennant quoi l'impératrice céda les duchés de Parme et de Plaifance à don Philippe, réverfibles toutefois à la maifon d'Autriche, puifqu'il était ftipulé que lorfque don Carlos monterait fur le trône d'Efpagne, don Philippe lui fuccéderait au royaume de Naples; et il eft remarquable que cet article ainfi conçu fut ratifié fans la participation ni le confentement du roi d'Efpagne, de celui de Naples, et de don Philippe. Auffi témoignèrent-ils leur mécontentement, en proteftant contre toutes les mefures prifes à Aix-la-Chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France et de l'Angleterre furent réglés dans le 7me article, où l'Angleterre s'engage à rendre le Cap Breton aux Français, et où les deux couronnes fe garantiffent leurs poffeffions refpectives en Amérique, felon la teneur du traité d'Utrecht; elles convinrent toutefois de nommer des commiffaires pour vider quelques différens fur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Siléfie par toutes les puiffances.

Il eft vifible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte était l'ouvrage d'un mouvement précipité, et que les puiffances facrifiaient à l'embarras préfent de leurs affaires les intérêts de l'avenir. On éteignait d'une part l'incendie qui embrafait l'Europe, et de l'autre on amaffait des

matières combuftibles, propres à prendre feu à la première occafion. Il ne fallait que la mort du roi d'Efpagne pour exciter de nouveaux troubles, et les limites indéterminées du Canada ne pouvaient manquer de mettre un jour les Français aux prifes avec les Anglais. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, terminerait pour long-temps les querelles des foûverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, et une trève que l'on figne par impatience à une paix folide.

De la cour de Vienne.

La cour de Vienne avait perdu par cette guerre les duchés de Siléfie, de Parme et de Plaifance; elle fouffrait impatiemment cette diminution de puiffance; et comme elle en jetait la faute principale fur les Anglais, qu'elle n'accufait pas fans raifon de facrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela la dégoûtait de cette alliance et la portait à fonder le terrain à la cour de Verfailles, afin d'effayer de détacher cette puiffance de la Pruffe, et en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le comte Kaunitz, duquel ce projet venait particulièrement, étant plénipotentiaire de l'impératrice-reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à M. de St. Séverin, en lui difant, par manière d'infinuation, que fi la France voulait s'entendre avec la maifon d'Autriche, il y aurait des engagemens de bienféance à prendre entre les deux cours, moyennant lefquels la Flandre et le Brabant pourraient demeurer en propriété à fa Majefté très-chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le roi de Pruffe à reftituer la Siléfie à l'impératrice-reine. L'appât était bien

propre à tenter la cour de Verſailles, ſi Louis XV, excédé de la guerre qu'il venait de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet; de ſorte que M. de St. Séverin déclina ces offres, tout avantageuſes qu'elles étaient.

Le comte Kaunitz ne s'en tint pas là; cet homme, ſi frivole dans ſes goûts et ſi profond dans les affaires, fut envoyé comme ambaſſadeur à Paris. Il y travailla avec une aſſiduité et une adreſſe infinie à faire revenir les Français de cette haine irréconciliable, qui depuis François I et Charles-Quint ſubſiſte entre les maiſons de Bourbon et de Habspourg; il répétait ſouvent aux miniſtres, que l'agrandiſſement des Pruſſiens était leur ouvrage, qu'ils en avaient été payés d'ingratitude et qu'ils ne tireraient aucun parti d'un allié qui n'agiſſait que pour ſes propres intérêts; d'autres fois il leur diſait, comme ſi la force de la conviction lui eût arraché ces paroles: "Il eſt temps, „ Meſſieurs, que vous ſortiez de la tutelle où les „ rois de Pruſſe et de Sardaigne et nombre de petits „ princes vous tiennent; leur politique ne tend qu'à „ ſemer la zizanie entre les grandes puiſſances, ce „ qui leur procure des moyens d'agrandiſſement: „ nous ne feſons la guerre que pour eux; il n'y a „ qu'à nous entendre, et nous prêter mutuellement „ à des arrangemens qui, en ôtant tout ſujet de „ différent entre les premières puiſſances de l'Europe, „ ſervent de baſe à une paix ſolide et permanente." Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avait pris l'habitude, par une longue ſuite de guerres, de regarder la maiſon impériale comme ſon ennemie perpétuelle. Quoique le miniſtère français ſe ſentît

De la France.

flatté de l'idée de ces grandes puiſſances qui donneraient des lois à l'Europe, et de cette paix perpétuelle, cependant d'autres conſidérations le retenaient encore. Le comte Kaunitz, ſans ſe rebuter, revint ſouvent à la charge; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France ſe familiariſant avec ces idées, vint à ſe perſuader inſenſiblement que ces deux grandes maiſons n'étaient pas auſſi incompatibles que leurs ancêtres l'avaient cru. Il fallait du temps à ce germe pour ſe développer et pour ſe fortifier. Toutefois la doctrine du comte Kaunitz fit des proſélytes, et cauſa quelques refroidiſſemens entre la cour de Verſailles et celle de Berlin. On le remarqua ſur-tout à la miſſion de milord Tirconel à Berlin. Ce miniſtre, effarouché de cette idée de tutelle que le comte Kaunitz avait tant rebattue, parlait ſans ceſſe avec affectation de l'indépendance des grandes puiſſances. Un jour il tint même des propos aſſez imprudens, dont le ſens était: *Pour peu que le roi de Pruſſe tergiverſe avec nous, nous le laiſſerons tomber et il ſera écraſé.* Les Français conſervèrent cependant les dehors d'une amitié de bienſéance vis-à-vis du roi, quoique la cour de Verſailles, ne regardant pas des liaiſons à prendre avec l'impératrice-reine comme impoſſibles, ne ſe ſentît plus d'éloignement pour elle. Les choſes reſtèrent en France ſur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglais obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

De la Ruſſie. La cour de Vienne ne trouvant pas dans celle de Verſailles autant de facilité qu'elle ſe l'était promis, toujours occupée cependant à lier ſa partie, ſe tourna vers celle de Pétersbourg, où elle mit tout en

mouvement pour rendre ſon union plus étroite avec la Ruſſie, et pour brouiller l'impératrice Eliſabeth avec le roi de Pruſſe; un miniſtre ruſſe était sûr que ſa haine contre la Pruſſe lui était payée, et les Autrichiens en augmentaient le ſalaire, à meſure qu'il y mettait plus d'aigreur. Ceux qui étaient à la tête du gouvernement, ne cherchaient donc qu'à ſemer la diſcorde entre les cours de Pétersbourg et de Berlin, et une choſe innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La néceſſité d'établir une balance dans le Nord avait déterminé la France, la Pruſſe et la Suède à faire une triple alliance. Le comte Beſtuchew affecta d'en prendre ombrage; il remplit l'impératrice d'appréhenſions, et porta les choſes au point, que tout de ſuite les Ruſſes formèrent des camps conſidérables en Finlande ſur les frontières des Suédois, et en Livonie vers celles de la Pruſſe. Ces démonſtrations ſe renouvelèrent depuis toutes les années. Dans des conjonctures auſſi criti- 1750.
ques il s'éleva un différent entre la Ruſſie et la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avait pas aſſez exactement déterminées par le traité d'Abo. Ce prétexte fâcheux donnait aux Ruſſes la liberté de commencer la guerre, lorſqu'ils le jugeraient à propos. La cour de Vienne fomenta ces diſſenſions, dans le deſſein d'inquiéter le roi de Pruſſe, et de l'induire à quelque fauſſe démarche, qui pût le commettre avec la Ruſſie. Cependant l'impératrice-reine ſe contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, ſans précipiter le moment de la rupture. La ſituation où le roi ſe trouvait, était délicate et embarraſſante; elle aurait pu devenir dangereuſe,

s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des deſſeins les plus ſecrets de ſes ennemis, en ſe procurant toute la correſpondance des miniſtres de Saxe avec les cours de Vienne et de Pétersbourg. Le comte de *** ſe ſentait humilié par la paix de Dreſde; il était jaloux de la puiſſance du roi, et travaillait de concert avec la cour de Vienne à Pétersbourg, pour y communiquer la haine et l'envie dont il était dévoré. Ce miniſtre ne reſpirait que la guerre; il ſe flattait de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaiſſer un voiſin dangereux de la Saxe; il comprenait que cet électorat ne ſerait pas épargné, et que les premiers efforts des Pruſſiens s'y porteraient, et toutefois il laiſſait dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas ſi ſa conduite fut bien conſéquente; il ne devait pas ignorer que tout Etat ſe trompe, qui au lieu de ſe repoſer ſur ſes propres forces, ſe fie à celles de ſes alliés.

Il n'y avait donc rien de caché pour le roi, et les fréquentes nouvelles qu'il recevait, lui ſervaient comme de bouſſole pour ſe diriger au milieu des écueils qu'il avait à éviter, et l'empêchaient de prendre de pures démonſtrations pour un deſſein formé de lui déclarer inceſſamment la guerre. L'aſcendant de la cour de Vienne ſur celle de Pétersbourg augmentait cependant de jour en jour; il devait s'accroître rapidement, parce que l'eſprit du miniſtre était préparé à recevoir favorablement les impreſſions qu'on pouvait lui donner des Pruſſiens. Le comte de Beſtuchew avait ſoupçonné M. de Mardefeld, miniſtre du roi, d'être d'intelligence avec M. de la Chétardie, pour lui faire perdre ſon poſte. Afin

de

de fe venger de ces offenfes particulières, il engagea l'impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne et de Londres. Ce traité était avantageux à la Ruffie par deux raifons; premièrement parce que l'union de la maifon d'Autriche était convenable à la Ruffie, pour s'oppofer conjointement aux entreprifes de la Porte; et en fecond lieu par les fubfides de l'Angleterre, qui depuis inondèrent Pétersbourg. Les chofes étant ainfi difpofées, il ne fut pas difficile à l'impératrice-reine de rompre toute correfpondance entre la Pruffe et la Ruffie. Ni les ménagemens que le roi gardait dans ces circonftances fcabreufes, ni une conduite toujours mefurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Pétersbourg, ne purent empêcher que les chofes n'en vinffent bientôt à un éclat. Traité de 1746.

Un homme d'une extraction obfcure, revêtu du 1753. caractère de miniftre de Ruffie, fut l'inftrument dont M. de Beftuchew fe fervit pour brouiller les deux cours. Ce miniftre, chargé de faifir la première occafion d'en venir à une rupture, prit le premier prétexte qui fe préfenta pour remplir les intentions de fa cour. Le roi donnait des fêtes à Charlottembourg à l'occafion du mariage du prince Henri avec la princeffe de Heffe. Les miniftres étrangers y parurent; le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à fouper; il s'acquitta de fa commiffion, mais il ne put trouver le miniftre ruffe, qui était parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce miniftre déclara le lendemain qu'il ne paraîtrait plus à la cour après l'affront fait à l'impératrice en fa perfonne, et qu'il attendrait le retour de fon courrier de Pétersbourg pour régler fa conduite ultérieure fur les ordres

qu'il en recevrait ; ce courrier arriva, le miniſtre ruſſe partit ſur le champ et furtivement de Berlin, eſcorté pendant qu'il traverſait la ville par les ſecrétaires de légation autrichiens et anglais. L'évaſion de ce miniſtre obligea le roi à rappeler également ſon miniſtre de Pétersbourg. Dès que les Autrichiens furent délivrés en Ruſſie d'un miniſtre pruſſien qui les gênait, ils lâchèrent la bride à leur mauvaiſe volonté, et n'eurent point honte de débiter les menſonges et les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'eſprit de l'impératrice Eliſabeth contre le roi. Ils lui perſuadèrent que ce prince avait tramé un complot contre ſa vie, afin d'élever le prince Ivan ſur le trône. L'impératrice, qui était d'un caractère indolent et facile, les crut ſur leur parole, voulant s'épargner la peine d'examiner la choſe; et conçut pour le roi une haine irréconciliable. La France n'avait dans ce temps aucun miniſtre à Pétersbourg ; celui que la Suède y entretenait, était plus ruſſe que ſuédois, et par conſéquent peu propre à ſervir le roi; de ſorte qu'il n'y avait aucune voie pour parvenir à l'impératrice, et pour la tirer de l'erreur où la jetait le miniſtre d'Autriche et ſes créatures. La cour de Vienne, ſatisfaite des ſentimens de haine et d'animoſité dont elle avait rempli la cour de Pétersbourg contre la Pruſſe, était trop habile pour pouſſer les choſes plus loin ; elle ſe contenta d'avoir diſpoſé les eſprits à la rupture, mais n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever ſes arrangemens intérieurs, et pour attendre qu'une occaſion favorable lui permît de mettre au jour ſes vaſtes projets. C'était ainſi que la cour de

Vienne agitait toute l'Europe, et tramait fourdement contre la Pruffe une confédération que le premier événement important devait faire éclater.

Cependant les différens que la Suède avait avec la Ruffie pour les frontières de la Finlande furent terminés à l'amiable ; mais vers la fin de l'année 1756 il fe fit dans ce royaume une efpèce de révolution, dont nous ne faurions nous difpenfer de parler en peu de mots, parce que fes fuites refluèrent fur les affaires générales de l'Europe : voici ce qui y donna lieu. La cour s'était depuis long-temps brouillée avec les fénateurs du parti français, à caufe d'une place de major-général vacante, que le roi deftinait à M. de Lieven, et le fénat à M. de Ferfen. Le fénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis dans toutes les occafions le parti français. Les comtes de Brahé 1755.
et de Horn, et le Sr. de Wrangel, avec nombre de feigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti de la cour, lui firent efpérer la fupériorité à la diète, en fefant élire un maréchal qui fût entièrement à fa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute oppofée, et le comte Ferfen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues et l'appui de la faction françaife. Dans cette diète, commencée le 17 octobre 1755, le fénat, fier de fa fupériorité, préfenta un mémoire aux Etats, pour décider le grand différent qui fubfiftait entre lui et le roi au fujet de la diftribution des charges. Comme les juges étaient à la difpofition de l'ambaffadeur de France, le fénat triompha; il abufa de fa victoire, et s'en fervit pour

diminuer cette ombre d'autorité dont le roi avait joui jusqu'alors selon les lois du royaume. L'insolence de ces magistrats alla même jusqu'à dépouiller la reine des joyaux de la couronne, et de ceux qui lui avaient été donnés ; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majesté souveraine, ces sénateurs séditieux n'entreprissent de renverser le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impressions sur la cour et sur ceux qui lui étaient attachés, principalement sur l'esprit des comtes Brahé et Horn et du Sr. de Wrangel. Ces seigneurs s'assemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, et résolurent de changer par un coup hardi la forme du gouvernement. Le roi n'eut pas assez d'ascendant sur eux, pour les engager à tempérer le parti violent qu'ils avaient pris ; leurs mesures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore ; et par un mélange d'audace et de timidité, ils hésitèrent au moment de l'exécution. Une entreprise différée est d'ordinaire découverte ; quelques amis faibles, auxquels ils s'étaient confiés, les trahirent. Le sénat prit des mesures vigoureuses, pour se mettre à l'abri de toute entreprise. Le comte Brahé fut arrêté ; le Sr. de Wrangel et quelques autres seigneurs de ce parti eurent le bonheur de se sauver. Le nom du roi parut dans la déposition des conjurés. Enfin le comte Brahé, et plusieurs personnes d'une naissance obscure, périrent sur l'échafaud, et le roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont son prédécesseur et lui avaient joui selon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès lors M. d'Havrincourt, ambassa-

deur de France, fut véritablement roi de Suède; il gouverna despotiquement cette nation, et l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, et opposée aux constitutions du gouvernement; ce qui ne serait pas arrivé, si le roi légitime avait conservé l'autorité dont il devait jouir selon les lois. Tout le service que le roi de Prusse put rendre à son beau-frère, fut de représenter à la cour de Versailles qu'il serait séant de faire changer de conduite au ministre arrogant qui mettait toute la Suède en combustion; mais la France aimait mieux voir M. d'Havrincourt à la tête de ce royaume que celui qui en était le roi légitime.

L'année précédente il était survenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Prusse et le Danemarck. C'était au sujet d'un procès que la comtesse de Bentinck avait avec son mari. Cette femme avait cédé au comte de Bentinck une terre située sur la frontière de l'Ost-Frise, et depuis elle s'était repentie du contrat formel qu'elle avait passé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le séquestre; le roi, en qualité de directeur du cercle de Westphalie, devait en être chargé; la cour de Vienne en donna la commission au roi de Danemarck. Ce prince y envoya des troupes; les Prussiens les prévinrent; le roi de Danemarck prit feu, et il aurait employé des menaces, si sa modération ne l'avait retenu. Cependant cette affaire fut appaisée par la médiation de la France. Tout le monde était content; mais la comtesse de Bentinck, qui aimait à chicaner, rompit l'accord qu'on avait moyenné; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans son comté;

Du Danemarck. 1754.

et comme perſonne ne parut diſpoſé à ſe mêler de ſes affaires, ſon procès demeura indécis.

De l'Angleterre 1754 et 1755. Il ſemblait qu'il ſe fût répandu en Europe durant cette paix un eſprit de diſcorde qui diviſait toutes les cours. Il ſurvint au roi des différens avec l'Angleterre, qui pensèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière guerre les armateurs anglais avaient enlevé quelques vaiſſeaux appartenans à des marchands pruſſiens. Les Anglais étaient juge et partie dans leur propre cauſe, de ſorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaiſſeaux de bonne priſe. Le roi, après avoir fait les repréſentations convenables à la cour de Londres, mit l'affaire en négociation. Les Anglais ne ſe relâchèrent point, et tinrent peu de compte de ce qu'on alléguait ſur l'illégalité de leurs procédés; enfin, après avoir inutilement épuiſé toutes les voies de conciliation, il ne reſta d'autre expédient, pour indemniſer les ſujets pruſſiens, que de mettre en ſéqueſtre la ſomme que le roi devait aux Anglais, ſelon qu'il s'y était engagé par la paix de Breslau. C'était le rembourſement de 1,800,000 écus, que la maiſon d'Autriche avait empruntés ſur la Siléſie, pour ſoutenir la guerre contre la Porte en 1737 et 1738. Le dernier terme qui reſtait à acquitter des 300,000 écus fut arrêté. Les Anglais en furent irrités; cela donna lieu à des déclarations aſſez vives de part et d'autre; le miniſtre d'Autriche à Londres ſe donna de grands mouvemens pour envenimer cette affaire, et peut-être aurait-elle eu des ſuites, ſi une querelle beaucoup plus grave entre la France et l'Angleterre au ſujet du Canada n'y eût fait diverſion.

Il n'y eut pas jusqu'au duc de Mecklenbourg qui, se reposant sur la protection dont il jouissait de la part de la cour impériale, ne s'émancipât à chicaner le roi. Il s'agissait des levées de soldats dont les ancêtres du roi avaient été en possession de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le duc, à l'instigation de la cour de Vienne, s'y opposa, et le roi se fit justice à lui-même; on enleva quelques soldats Mecklenbourgeois, et l'on arrêta quelques baillis qui s'étaient opposés aux enrôlemens. Le duc fit grand bruit; mais voyant que ses éclats n'aboutissaient à rien, il prit le parti de s'accommoder, et l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorsque l'impératrice-reine vit la guerre sur le point de s'allumer entre l'Angleterre et la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Prusse, elle persuada au duc de Mecklenbourg de porter ses plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne aurait voulu faire passer la chose pour une violation de la paix de Westphalie, et se servir de ce prétexte pour déclarer la guerre au roi, et pour réclamer en même temps le secours des puissances qui avaient garanti cette paix. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre. L'occasion qu'elle désirait avec impatience, ne tarda pas à se présenter; elle la saisit avec empressement. Lorsque les souverains veulent en venir à une rupture, ce n'est pas la matière du manifeste qui les arrête; ils prennent leur parti, ils font la guerre, et laissent à quelque jurisconsulte laborieux le soin de les justifier.

Duc de Meck-lenbourg 1755.

1756.

De la Hollande et du Portugal 1755.

Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'eſt que depuis la guerre de 1740, ſur-tout depuis la mort du ſtadhouder, elle ne jouait aucun rôle en Europe. Il ne nous reſte qu'à rapporter ſuccintement une calamité ſingulière, dont le Portugal ſe reſſentit, et qui faillit à bouleverſer ce royaume. Il éprouva un tremblement de terre dont les ſecouſſes furent ſi violentes, qu'elles détruiſirent la ville de Lisbonne; les maiſons, les égliſes, les palais, tout fut bouleverſé, englouti, ou dévoré par les flammes échappées des entrailles de la terre. Il y périt entre 15 et 20,000 ames; beaucoup d'autres villes et villages de ce royaume furent ébranlés ou renverſés. Ce tremblement de terre ſe fit ſentir le long des côtes de l'océan juſqu'aux frontières de la Hollande. On ne peut attribuer la cauſe de ce malheur qu'aux efforts d'un feu ſouterrain, qui, reſſerré dans les entrailles de la terre, s'eſt creuſé un canal, et a formé un gouffre ſous le Portugal, d'où il tend à s'échapper et à ſe mettre en liberté; et peut-être qu'un jour la poſtérité verra naître un volcan à la place où Lisbonne a ſubſiſté juſqu'ici. Mais on eût dit que ce n'était pas aſſez des fléaux du ciel pour affliger ce malheureux globe; peu après la méchanceté des hommes arma leurs mains impies; ils ſe déchirèrent pour un vil amas de boue; la haine, l'obſtination, la vengeance ſe portèrent aux derniers excès. Toute l'Europe nagea dans le ſang, et le mal moral dont le genre humain fut la victime, ſurpaſſa de beaucoup le mal phyſique dont Lisbonne avait éprouvé la rigueur.

CHAPITRE III.

Cause de la rupture entre la France et l'Angleterre ; négociation de milord Holderness ; alliance de la Prusse et de l'Angleterre ; offres de M. Rouillé ; ambassade du duc de Nivernois ; la France piquée ; guerre déclarée aux Anglais ; le duc de Richelieu prend le Cap Breton ; bateaux plats qui épouvantent les Anglais ; ils font venir des Hanovriens et des Hessois ; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse ; les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohème ; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le mystère d'iniquité se découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raisons pour déclarer la guerre ; première disposition des troupes ; projet de campagne.

APRÈS nous être fait une idée de la situation où se 1755.
trouvaient les puissances de l'Europe au commencement de l'année 1755, il faudra vous mettre sous les yeux les causes des dissensions qui donnèrent lieu à la guerre entre la France et l'Angleterre. Les affaires présentes tiennent si fort aux événemens passés, qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux sources de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les Français avaient eus avec les Anglais sur les limites du Canada. Louis XIV, pressé de conclure le traité d'Utrecht, afin de détacher la reine Anne de la grande alliance, ordonna à ses plénipotentiaires de signer sans chicane ; ses plénipotentiaires se servirent de termes équivoques, pour marquer les limites du Canada sur lesquelles roulait le différent,

Ce que la France gagnait par ce traité valait plus que toutes ſes poſſeſſions dans cette contrée ſtérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent appaiſés, les Anglais et les Français interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs poſſeſſions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, ſans cependant que ces querelles ſourdes dégénéraſſent en hoſtilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle on aurait dû applanir toutes les difficultés. M. de St Séverin et ſes collègues obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la ſignature des préliminaires, renvoyèrent la diſcuſſion des limites de ces colonies à l'examen des commiſſaires que les deux cours nommeraient après la concluſion de la paix : ces commiſſaires s'étant aſſemblés, loin que leurs conférences rapprochaſſent les eſprits des deux nations, le mécontentement et l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'ambaſſade du duc de Mirepoix, et la négociation qu'il entama à Londres, ne produiſit rien; on ſe reprochait mutuellement de la mauvaiſe foi; les troupes anglaiſes et françaiſes dans l'Amérique en venaient à des hoſtilités; elles s'enlevaient des forts, et on ſe feſait déjà la guerre ſans ſe l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées les officiers anglais ne manquaient pas de rejeter la faute de leurs violences ſur les Français; ils envoyaient de part et d'autre des factums, pour juſtifier leur conduite; la ville de Londres en était inondée. La nation anglaiſe, facile à s'enflammer lorſqu'elle croit avoir à ſe plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-la-Chapelle, ne reſpirait que la guerre; la conduite

du duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyait que le grand âge du roi son père l'approchait des bornes de la vie; pour augmenter son crédit, et pour avoir plus d'influence dans le règne suivant, il avait formé le dessein de remplir le conseil de ses créatures, et de faire passer tous les grands emplois de la couronne à des personnes qui lui fussent entièrement dévouées. Il s'était déterminé dans son choix en faveur du Sr. Fox, qu'il destinait à la place de chef de la trésorerie, et à tous les emplois dont le duc de Newcastle était revêtu, mais cette élévation du Sr. Fox ne pouvait avoir lieu qu'en déplaçant le duc de Newcastle, et cela était d'autant plus difficile, que ce seigneur jouissait d'un grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il était considéré dans le parlement par ses longs services, par sa vertu et par son bon naturel, qu'il était estimé de la nation à cause de ses immenses richesses, de toutes les places qu'il avait à donner, et enfin du nombre de membres du parlement que ses possessions lui donnaient le droit d'élire. Le duc de Cumberland imagina que le meilleur moyen pour faire abandonner au duc de Newcastle ses grands emplois, serait d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettrait le ministre dans la nécessité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement était déjà surchargé; ce qui fournirait des griefs à l'opposition : ou bien il se flattait de profiter des mauvais succès possibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute sur le ministre, et le déterminer, à force d'inquiétudes et de persécutions, à renoncer de lui-même à ses emplois. Ce projet était

vaſte et compliqué. Pour le mettre en exécution, il fallait commencer par envenimer les querelles des deux nations, et les porter à rompre la paix. Cela fut facile; au ſeul nom de Français le peuple de Londres entre en fureur; les matières combuſtibles étaient raſſemblées, elles s'embrasèrent bien vîte; ce peuple fougueux obligea le roi George à faire quelques armemens. Une démarche en entraîna inſenſiblement une autre; on en vint à des voies de fait; des violences donnèrent lieu à des repréſailles, et dès la fin de 1754 la guerre entre les deux nations parut inévitable. On remarqua cependant que le miniſtère de Verſailles agit avec plus de meſure et de modération, et que les mauvais procédés venaient tous de la part des Anglais.

Les deux rois ſe voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en reſſerrant les anciennes alliances, ou en en formant de nouvelles. Le roi fut alors recherché par les Français et par les Anglais. Son alliance avec la cour de Verſailles n'était point expirée; toutefois les poſſeſſions des Français aux Indes étaient exceptées des garanties de la Pruſſe; et dans ces conjonctures il paraiſſait que le partage des Pruſſiens ſerait de demeurer neutres pendant ces troubles, et d'en être les ſimples ſpectateurs. Ce n'était pas ce que l'on penſait à Verſailles; la cour paraiſſait croire que le roi de Pruſſe était, à l'égard de la France, ce qu'eſt un deſpote de Valachie à l'égard de la Porte, c'eſt-à-dire, un prince ſubordonné, et obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle ſe perſuadait de plus qu'en portant la guerre dans l'élec-

torat de Hanovre, elle ferait mollir le roi de la Grande-Bretagne, et terminerait ainsi au centre de l'Empire les différens qui subsistaient aux Indes entre elle et les Anglais. M. Rouillé, alors ministre des affaires étrangères, dit un jour à M. de Knyphausen, dans l'intention d'engager le roi à contribuer à cette diversion: "Ecrivez, Monsieur, au roi de Prusse, " qu'il nous assiste dans l'expédition de Hanovre; " il y a là de quoi piller; le trésor du roi d'Angle-" terre est bien fourni, le roi n'a qu'à le prendre; " c'est, Monsieur, une bonne capture." Le roi lui fit répondre que de pareilles propositions étaient convenables pour négocier avec d'autres, et qu'il espérait qu'à l'avenir M. Rouillé voudrait bien apprendre à distinguer les personnes avec lesquelles il avait à traiter. Ces négociations devinrent plus vives sur la fin de 1755. Le roi George, informé du dessein des Français, alarmé de l'orage qui menaçait son électorat, se persuada que la manière la plus sûre de le conjurer était de conclure une alliance défensive avec la Prusse; il savait que les liens qui unissaient le roi de Prusse au roi de France étaient sur le point de finir, parce que le terme du traité de Versailles expirait au mois de mars de l'année 1756, et il chargea milord Holderness, son secrétaire d'Etat, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Milord Holderness, incertain des dispositions du roi de Prusse sur cette alliance, pour ne point exposer son maître à un refus direct, en hasarda les premières propositions par le duc de Brunswic. Ces ouvertures se firent sous le prétexte d'assurer le repos de l'Allemagne contre le danger

dont la menaçait une guerre prochaine. On demandait au roi d'entrer dans des mesures qui pussent assurer et affermir la tranquillité publique. Cette proposition tirait à grande conséquence : dans la situation où se trouvait alors la Prusse, le parti qu'elle allait prendre, influait sur la paix et sur la guerre. Si l'on renouvelait le traité avec la France, il fallait attaquer l'électorat de Hanovre ; ce qui était s'attirer sur les bras les forces des Anglais, des Autrichiens et des Russes. Si l'on concluait une alliance avec l'Angleterre, il était probable que les Français ne porteraient point la guerre dans l'Empire, et que la Prusse se trouverait liée avec la Grande-Bretagne et avec la Russie ; ce qui semblait obliger l'impératrice-reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de reconquérir la Silésie, et quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir aussi-tôt que l'occasion le lui permettrait. Avant que de se déterminer, le roi jugea néanmoins à propos de s'assurer de la façon de penser de la cour de Russie ; mais comme il avait dans la personne du chancelier Bestuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas possible de tirer des éclaircissemens directs de Pétersbourg même, où toute intelligence entre les deux cours était rompue ; il eut donc recours au Sr. de Klinggræff, son ministre à la cour impériale, et à milord Holderness lui-même, pour savoir dans quels termes la Russie était avec l'Angleterre, et sur-tout si c'était la cour de Vienne ou celle de Londres qui avait plus d'influence à Pétersbourg. Le Sr. de Klinggræff répondit que les Russes étant une nation intéressée, il n'y avait aucun doute

qu'ils ne fuſſent plus attachés à ceux qui pouvaient les acheter, qu'à ceux qui n'avaient rien à leur donner; que l'impératrice-reine manquait ſouvent de reſſources pour ſes propres dépenſes; qu'ainſi les Ruſſes s'en tiendraient aux Anglais, que des richeſſes immenſes mettaient en état de leur payer de gros ſubſides. La réponſe de milord Holderneſs portait que l'intelligence entre l'Angleterre et la Ruſſie étant parfaite, le roi George comptait fermement ſur l'amitié de l'impératrice Eliſabeth. Les informations que le roi tirait de ſon miniſtre à la Haye, ſe trouvèrent quadrer ſi bien avec ce qu'on lui avait écrit de Vienne et de Londres, qu'il crut que tant de perſonnes ne pouvaient ſe tromper toutes ſur le même ſujet, et que leurs conjectures étant les mêmes, elles devaient être juſtes. Ce fut ce qui le détermina; il entra en négociation avec l'Angleterre, et fit répondre à milord Holderneſs qu'il n'était pas éloigné de prendre avec le roi de la Grande-Bretagne des meſures innocentes, défenſives, et uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puiſſances ſe trouvant d'accord ſur les principes de leurs liaiſons, elles parvinrent bientôt à la concluſion du traité, qui fut ſigné à Londres le 16 janvier 1756. Ce traité contenait quatre articles, dont les trois premiers étaient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puiſſançes ſe donnaient pour la ſureté de leurs propres Etats; le dernier regardait directement l'Allemagne, et portait des engagemens pour empêcher que des troupes étrangères n'y entraſſent. Il y avait deux articles ſecrets; on convenait par l'un que les Pays-bas autrichiens

ſeraient exceptés de la garantie de l'Allemagne, et par l'autre l'Angleterre s'engageait à payer 20,000 livres ſterlings aux négocians pruſſiens qui avaient à prétendre un dédommagement des priſes non reſtituées que les Anglais avaient faites ſur eux pendant la dernière guerre. Ce traité arriva ſigné à Berlin environ un mois après que le duc de Nivernois s'y fût rendu. Louis XV envoyait ce ſeigneur au roi, pour renouveler l'alliance de Verſailles dont le terme allait finir, et plus encore pour faire entrer la Pruſſe dans le projet que la France méditait contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le duc de Nivernois, pour engager le roi dans cette alliance et dans cette guerre, fut de lui offrir la ſouveraineté de l'île de Tabago. Il faut ſavoir qu'après la guerre de 1740 les Français avaient donné cette île au comte de Saxe; et comme les Anglais en parurent très-mécontens, il fut ſtipulé qu'elle demeurerait déſerte et ne pourrait être cultivée par aucune nation. Cette offre était trop ſingulière pour être reçue. Le roi tourna la choſe en plaiſanterie et pria le duc de Nivernois de jeter les yeux ſur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir gouverneur de l'île de Barataria; il déclina de même le renouvellement d'alliance et la guerre dont il avait été queſtion, et pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagemens qu'il avait pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au duc de Nivernois le traité qui venait d'être ſigné à Londres. La nouvelle de cette alliance cauſa une vive ſenſation à Verſailles

dans

dans l'efprit de Louis XV et de fon confeil ; peu s'en fallut qu'ils ne diffent que le roi de Pruffe s'était révolté contre la France. Examiné par un efprit impartial, le fait était différent. L'alliance de la Pruffe avec la France allait expirer dans deux mois ; le roi, en qualité de fouverain, était autorifé à contracter des liaifons avec des peuples qui pouvaient affurer à fes Etats leur plus grand avantage. Il ne manquait donc ni à fa parole ni à fon honneur en s'uniffant avec le roi d'Angleterre, fur-tout dans la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangemens et fes Etats et toute l'Allemagne. Mais les Français n'entendirent pas raifon ; il ne s'agiffait à Verfailles que de la défection du roi de Pruffe, qui abandonnait perfidement fes anciens alliés ; et la cour fe répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne bornerait pas fon reffentiment à de fimples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de rufes et de foupleffe la cour de Vienne tâchait de fe rapprocher de celle de Verfailles, et avec quelle application le comte Kaunitz avait profité de fon féjour à Paris, pour familiarifer l'efprit de la nation françaife avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, et la mode qui s'introduifait dans le confeil de Verfailles de déclamer contre le roi de Pruffe, firent tout d'un coup germer cette femence. La vivacité extrême de la nation françaife lui fit envifager une alliance avec la maifon d'Autriche comme un raffinement fupérieur de politique. Sur cela le comte de Starenberg fut chargé par l'impératrice-reine de propofer

l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord, parce qu'on voulait la même chose des deux côtés; elle fut signée au nom du roi très-chrétien par M. Rouillé et l'abbé de Bernis, le 9 de mai 1756. Ce fameux traité de Versailles, annoncé avec tant d'ostentation, nommé l'union des grandes puissances, était de sa nature défensif, et contenait en substance la promesse d'un secours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puissances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'impératrice-reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditait depuis long-temps.

L'union que les maisons d'Autriche et de Bourbon venaient de former, commençait à faire soupçonner que le traité de Londres pourrait ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenait plus qu'à un cheveu; il ne s'agissait que d'un prétexte, et quand il ne faut que cela, la guerre est comme déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étaient trompés sur le compte de la Russie. Cette puissance, chez laquelle les intrigues des ministres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre à cause de l'alliance que le roi de la Grande-Bretagne avait conclue avec le roi de Prusse. M. de Bestuchew s'était trouvé un moment indécis entre sa passion pour les guinées, et la haine qu'il avait pour le roi; mais la haine l'emporta. L'impératrice Elisabeth, ennemie de la nation française depuis la dernière ambassade de M. de la Chétardie, aima mieux se liguer avec elle que de conserver une ombre d'union avec une puissance qui avait la Prusse pour alliée.

La cour de Vienne agiſſant dans toutes les cours de l'Europe, profitait des paſſions des ſouverains et de leurs miniſtres, pour les attirer à ſoi, et les gouverner ſelon les fins qu'elle ſe propoſait.

Durant ces reviremens de ſyſtèmes ſi ſubits et ſi inattendus, les vaiſſeaux anglais ne gardaient plus de meſures avec les Français ; leurs vexations et les attentats qu'ils commettaient, pouſsèrent le roi de France preſque malgré lui à leur déclarer la guerre ; les Français annoncèrent avec oſtentation qu'ils ſe préparaient à faire de leur côté une deſcente en Angleterre ; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie ; ils firent conſtruire des bateaux plats, pour tranſporter ces troupes, et aſſemblèrent quelques vaiſſeaux à Breſt. Ces démonſtrations épouvantèrent les Anglais ; il y eut des momens où cette nation, qui paſſe pour ſi ſage, ſe crut perdue. Le roi George, afin de la raſſurer, eut recours à des troupes Hanovriennes et Heſſoiſes, qu'il fit paſſer dans le royaume. On prit ainſi le change à Londres ; les Français y trouvèrent leur compte, et tandis qu'ils feſaient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande-Bretagne, ils firent une deſcente dans l'ile de Minorque. Le duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le ſiége devant Port-Mahon. Les Anglais ne s'aperçurent du deſſein des Français, que lorſqu'ils l'eurent exécuté ; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerranée au ſecours de la place aſſiégée ; leur amiral Byng fut battu par l'eſcadre françaiſe. Le gouvernement anglais, pour ſe diſculper aux yeux d'une populace furieuſe

du malheur qui venait d'arriver, fut obligé de lui facrifier une victime, et fit arquebufer l'amiral Byng, dont bien des perfonnes fenfées prétendaient prouver l'innocence. Le duc de Richelieu effaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages font taillés dans le roc ; impatient de ce que le fiége tirait en longueur, il fit donner un affaut général à la place ; les Français l'efcaladèrent et la prirent.

Pendant que la fortune favorifait les Français dans le Sud de l'Europe, les affaires du Nord devenaient de jour en jour plus critiques ; les Ruffes formaient en Livonie des camps plus forts et plus confidérables que tous ceux qu'ils y avaient eus les années précédentes. La cour de Ruffie était induite à ces démarches par celle de Vienne, qui réclamait le traité de
De l'année 1746. Pétersbourg, comme fi la guerre était déclarée, et comme fi le cas de l'affiftance avait lieu. Une armée de 50,000 Mofcovites fur la frontière de la Pruffe devenait un objet important; quelle que fût la caufe de cet armement, l'effet en paraiffait redoutable. Le roi avait un canal par lequel il tirait des avis certains fur les projets de fes ennemis, qui étaient près d'éclater ; c'était un commis de la chancellerie fecrète de Drefde, qui remettait toutes les femaines au miniftre pruffien les dépêches que fa cour recevait de Pétersbourg et de Vienne ; ainfi que la copie de tous les traités qu'il avait trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Ruffie s'excufait de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à caufe que fa flotte n'était pas en état d'entrer en mer ; mais elle promettait en revanche de plus grands efforts

pour l'année prochaine. Sur ces éclairciſſemens le roi prit le parti d'envoyer, en guiſe de réſerve, un corps en Poméranie, compoſé de 10 bataillons et de 20 eſcadrons. Ces troupes ſe cantonnèrent aux environs de Stolpe, où elles ne pouvaient donner aucune jalouſie à la Ruſſie, et où néanmoins elles étaient à portée de renforcer le maréchal de Lehwald, dès qu'il ferait dans le cas d'appréhender quelque entrepriſe de la part des ennemis. Août.

Bientôt la cour de Vienne raſſembla plus de troupes en Bohème qu'à ſon ordinaire: elle en forma deux armées; l'une, ſous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgrætz; la principale, commandée par le maréchal Braun (Broune), s'établit près de Prague. Ce n'était pas aſſez; la cour amaſſa en Bohème des magaſins de guerre, elle fit raſſembler des chevaux pour le tranſport des vivres, et pour la nombreuſe artillerie qu'elle voulait employer dans ſon armée; en un mot elle feſait de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorſqu'une puiſſance ſe propoſe d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dreſde qui venaient au roi, étaient remplies des projets que formait la cour de Vienne d'attaquer les États du roi, et apprenaient que, faute d'un meilleur prétexte, l'impératrice-reine s'en tiendrait à celui que fourniſſait le différent que le roi avait eu avec le duc de Mecklenbourg. Ce différent était une bagatelle, et l'affaire était accommodée et aſſoupie; il s'était agi du droit de faire des recrues. Le duc s'était aviſé de trouver mauvais qu'on l'exerçât; après qu'on lui eut prouvé la juſtice de la choſe, comme il ne voulait pas ſe rendre, le roi

ſe fit juſtice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus queſtion de cette misère, l'impératrice voulut la rappeler; elle prétendait faire enviſager les procédés du roi comme contraires aux lois de l'Empire, et comme une violation de la paix de Weſtphalie; ce qui devait l'engager à prendre fait et cauſe pour le duc de Mecklenbourg, et à réclamer l'aſſiſtance de tous les garans de cette paix de Weſtphalie. La connaiſſance qui vint au roi de ce deſſein, jointe aux mouvemens de trois armées ſur ſes frontières, qui menaçaient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le roi à la cour de Vienne ſur la cauſe de ce grand armement; on pria cette cour de faire une réponſe catégorique, pour qu'on sût ſi elle avait intention de maintenir la paix avec le roi, ou de la rompre. La réponſe du comte Kaunitz ſe trouva conçue en termes équivoques et ambigus; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le comte de Flemming, miniſtre du roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à ſa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dreſde à Berlin; le comte Flemming y dit: "Le comte Kaunitz ſe propoſe d'inquiéter le „ roi par ſes réponſes et de le pouſſer à commettre les „ premières hoſtilités." Il eſt vrai que le ſtyle en était ſi arrogant et ſi fier, qu'il en réſultait aſſez clairement que l'impératrice-reine voulait la guerre, et même qu'elle voulait que le roi paſsât pour l'agreſſeur. Il était néanmoins probable que cette année s'écoulerait encore, ſans que les ennemis de la Pruſſe en vinſſent aux dernières extrémités, parce que la cour de Pétersbourg voulait différer la guerre juſqu'à

l'année ſuivante, et qu'il était apparent que l'impératrice-reine attendrait que tous ſes alliés fuſſent prêts pour attaquer le roi à forces réunies. Ces conſidérations donnèrent lieu d'examiner ce problème : s'il était plus avantageux de prévenir ſes ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valait mieux attendre qu'ils euſſent achevé leurs grands préparatifs, en remettant à leur diſcrétion les entrepriſes qu'ils trouveraient bon de former. Quelque parti que l'on prît dans ces conjonctures, la guerre était également sûre et inévitable ; il fallait donc calculer s'il y aurait plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou à la commencer inceſſamment ? Vous verrez par la ſuite de cette hiſtoire que le roi de Pologne était un des plus zélés partiſans de l'union que l'impératrice-reine avait formée contre la Pruſſe. L'armée ſaxonne était faible ; on ſavait qu'elle montait à peu-près à 18,000 hommes ; mais on ſavait auſſi que pendant l'hiver même cette armée devait être augmentée, et qu'on voulait la porter au nombre de 40,000 combattans. En différant la guerre, le roi donnait donc le temps à ce voiſin mal intentionné de ſe rendre plus formidable ; ſans compter que la Ruſſie ne pouvant pas entrer en action cette année, et la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ſes arrangemens, ces conjonctures paraiſſaient favorables, pour gagner ſur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdrait par une délicateſſe déplacée, ſi l'on renvoyait les opérations à l'année ſuivante. De plus, par cette inaction, on facilitait aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies ſur les Etats du roi, qui auraient ſervi de

théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne ; au lieu qu'en portant la guerre chez les voiſins dont les mauvais deſſeins étaient mis en évidence , on l'établiſſait chez eux , et l'on ménageait par-là les provinces de la domination pruſſienne. Quant à ce nom ſi terrible d'agreſſeur , c'était un vain épouvantail , qui ne pouvait en impoſer qu'à des eſprits timides : il n'y fallait faire aucune attention dans une conjoncture importante , où il s'agiſſait du ſalut de la patrie ; puiſque le véritable agreſſeur eſt ſans doute celui qui oblige l'autre à s'armer , et à le prévenir par l'entrepriſe d'une guerre moins difficile , pour en éviter une plus dangereuſe , parce que de deux maux il faut choiſir le moindre. Après tout , que les ennemis du roi l'accuſaſſent d'être agreſſeur , ou qu'ils ne le fiſſent point , cela revenait au même , et ne changeait rien au fond de l'affaire , la conjuration des puiſſances de l'Europe contre la Pruſſe étant toute formée. L'impératrice-reine , celle de Ruſſie , et le roi de Pologne étaient d'accord et ſur le point d'entrer en action , de ſorte que le roi n'en aurait eu ni un ami de moins , ni un ennemi de plus. Enfin il s'agiſſait du ſalut de l'Etat et du maintien de la maiſon de Brandebourg ; n'aurait-ce pas été dans un cas auſſi grave , auſſi important , commettre en politique une faute impardonnable , que de s'arrêter à de vaines formalités , dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choſes , mais auxquelles il ne faut pas ſe ſoumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci , où l'irréſolution et la lenteur auraient tout perdu , et où l'on ne pouvait

ſe ſauver qu'en prenant une réſolution vigoureuſe et prompte, et en l'exécutant avec activité ?

Les différentes raiſons que nous venons d'alléguer, déterminèrent le roi à prévenir ſes ennemis ; il fit ſignifier à la cour de Vienne qu'il prenait ſa réponſe pour une déclaration de guerre, et qu'il ſe préparait à la lui faire ; il travailla enſuite aux diſpoſitions néceſſaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour cette année la Pruſſe n'avait rien à craindre de la part de la Ruſſie par les raiſons que nous avons rapportées plus haut, de ſorte que le maréchal Lehwald ſe contenta de raſſembler aux environs de Kœnigsberg les troupes qu'il avait ſous ſes ordres, afin de les avoir à portée, et de pouvoir les mettre en campagne, ſi les circonſtances l'exigeaient. Août.

Le roi ſe propoſa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le maréchal Schwérin, qui reçut le commandement de celle de Siléſie, devait pénétrer dans le cercle de Kœnigsgrætz ; l'autre, oppoſée aux Saxons et aux Autrichiens en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, et des provinces de la Weſtphalie. Le roi voulut la commander en perſonne ; ſon deſſein était d'entrer en Saxe ſur pluſieurs colonnes en même temps ; ou pour déſarmer les troupes, ſi on les trouvait répandues dans leurs quartiers ; ou pour les combattre, ſi on les trouvait raſſemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohème, et s'expoſer à une perfidie ſemblable à celle des Saxons en l'année 1744. Le roi ſe trouvait autoriſé à cette démarche par l'expérience du paſſé,

par les engagemens que les Saxons avaient avec la maiſon d'Autriche, enfin par leurs mauvaiſes intentions, qui ſe manifeſtaient dans les dépêches de tous leurs miniſtres, que le roi avait en main; ainſi des raiſons tirées, du droit de la politique et de la guerre, appuyaient et juſtifiaient ſa conduite. Il fut en même temps réſolu de gagner, dans cette première campagne, le plus de terrain qu'on pourrait, pour mieux couvrir les Etats du roi, en éloigner la guerre autant qu'il ſerait poſſible, et la porter en Bohème, pour peu que cela parût feſable. Telles furent les diſpoſitions générales qu'oppoſa le roi à la ligue des plus grandes puiſſances de l'Europe, qui allaient l'aſſaillir; bientôt les troupes pruſſiennes ſe mirent en marche, et commencèrent leurs opérations en Saxe et en Bohème, comme nous en rendrons compte dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohème; bataille de Lowoſitz; campagne du maréchal Schwérin; ſecours de Schandau battu; priſe des Saxons; quartiers d'hiver; cordon.

En commençant cette guerre, il fallait préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler et de nuire aux Pruſſiens. Pour porter la guerre en Bohème, on avait l'électorat de Saxe à traverſer; ſi l'on ne s'en rendait pas maître, on laiſſait un ennemi derrière ſoi, qui, en ôtant la libre navigation

de l'Elbe aux Pruſſiens, les obligeait à quitter la Bohème auſſi-tôt que le roi de Pologne le voudrait. Les Saxons en avaient uſé ainſi dans la guerre de 1744, où en interdiſant cette navigation aux troupes du roi, ils rendirent ſon expédition infructueuſe. On ne ſe fondait pas ſur des conjectures vagues, pour leur ſuppoſer le même deſſein. On avait en main les preuves de leur mauvaiſe volonté; ainſi ç'aurait été commettre une faute irrémiſſible en politique, que de ménager par faibleſſe un prince allié de l'Autriche, qui n'attendait à ſe déclarer ouvertement pour elle, que le moment où il pourrait le faire impunément; de plus, comme le roi prévoyait que la plus grande partie de l'Europe ſe préparait à l'attaquer, il ne pouvait couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valait mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc réſolu de porter la guerre en Saxe, de s'aſſurer de l'Elbe, et de tâcher, pour peu que l'occaſion s'en préſentât favorable, de déſarmer les troupes ſaxonnes.

Au mouvement que quelques régimens firent pour ſe rendre de la Poméranie dans l'électorat, les troupes ſaxonnes prirent une poſition entre l'Elbe et la Mulde; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, et bientôt elles ſe raſſemblèrent de nouveau en cantonnant. Toutes ces marches et contremarches ne donnèrent point le change; le roi ſavait poſitivement que le deſſein de la cour était d'aſſembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons, occupant une poſition inattaquable, croyaient pouvoir attendre en ſureté les ſecours que les Autrichiens Août.

leur avaient fait espérer, et cependant ils se flattaient d'amuser les Prussiens par de frivoles négociations; de sorte que, sans faire attention aux différentes marches de ces troupes, on s'en tint au projet de se porter incessamment avec l'armée au débouché de la Bohème.

Le roi divisa son armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes se dirigea sur Pirna, qui fut le centre de leur réunion commune. La première partit de Magdebourg aux ordres du prince Ferdinand de Brunswic; elle prit le chemin de Leipsic et passa par Borne, Chemnitz, Freyberg et Dippoldiswalda, pour se rendre à Cotta. La seconde colonne, où se trouvait le roi, marcha sur Pretsch, tandis que le prince Maurice de Dessau se rendit maître de Wittenberg; après quoi ce détachement, réuni au reste du corps, passa l'Elbe à Torgau, d'où le roi se porta par Strehlen et Lommatsch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes saxonnes s'étaient rendues à Pirna, que le roi y était en personne, qu'il n'y avait point de garnison à Dresde, mais que la reine y était demeurée. Le roi fit complimenter la reine de Pologne, et les troupes prussiennes entrèrent dans cette capitale, en observant une si exacte discipline, que personne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dresde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, et se posta entre l'Elbe, Sédelitz et Zest. La troisième colonne, sous le commandement du prince de Bévern, traversa la Lusace, où ayant été jointe à Elsterwerda par 25 escadrons de cuirassiers et de housards venant de la Silésie, elle se porta sur Bautzen, sur Stolpen, et enfin

ſur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de ſorte que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes ſaxonnes ſe trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voiſinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident; on ne commit aucune hoſtilité. Les Saxons ſouffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, et chacun de ſon côté tâcha d'aſſurer ſon établiſſement le mieux qu'il put. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation; il était plus aiſé pour les Saxons d'écrire que de ſe battre; ils firent à pluſieurs repriſes des propoſitions qui, n'ayant rien de ſolide, furent rejetées; leur but était d'obtenir une parfaite neutralité, et le roi ne pouvait y donner les mains, parce que les engagemens du roi de Pologne avec la cour de Vienne et la Ruſſie lui étaient trop bien connus. Les Saxons cependant feſaient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandaient les bruits les plus injurieux aux Pruſſiens ſur leur invaſion dans cet électorat: il était néceſſaire de déſabuſer le public de toutes ces calomnies, qui, n'étant point réfutées, s'accréditaient, et remplissaient l'Europe de préjugés contre la conduite l. roi. Depuis long-temps il poſſédait la copie o traités du roi de Pologne et des relations de h miniſtres aux cours étrangères. Quoique ces pièces juſtifiaſſent pleinement les entrepriſes de la Pruége on ne pouvait en tirer parti. Si on les eût publartie les Saxons les auraient taxées de pièces ſuppcnp, et forgées à plaiſir, pour autoriſer une condion. audacieuſe, qu'on ne pouvait ſoutenir que par iner

menſonges. C'eſt ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui ſe trouvaient encore dans les archives de Dreſde. Le roi donna des ordres pour qu'on s'en ſaisît; elles étaient toutes emballées et prêtes à être envoyées en Pologne. La reine, qui en fut informée, voulut s'y oppoſer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaiſance pour le roi de Pruſſe, et de ne point ſe roidir contre une entrepriſe qui, quoique moins meſurée qu'on n'aurait ſouhaité, était cependant la ſuite d'une néceſſité abſolue. Le premier uſage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public ſous le titre de *Mémoire raiſonné ſur les deſſeins dangereux des cours de Vienne et de Dreſde, avec les pièces juſtificatives.*

Pendant que cette ſcène ſe paſſait au château de Dreſde, les troupes pruſſiennes et ſaxonnes demeuraient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amuſant de l'eſpérance des ſecours autrichiens qui devaient lui venir, et le roi de Pruſſe ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre et la valeur devenaient inutiles. Il ne ſera pas [illegible]s de propos, pour l'intelligence des événemens [illegible] nous aurons à rapporter dans la ſuite, que nous [illegible]ons dans un détail circonſtancié ſur le fameux [illegible]p de Pirna, et ſur la poſition que les troupes [illegible]nnes y occupaient. La nature s'était complue, [illegible] ce terrain bizarre, à former une eſpèce de [illegible]reſſe, à laquelle l'art n'avait que peu ou rien [illegible]uter. A l'orient de cette poſition coule l'Elbe [illegible] des rochers, qui, en rétréciſſant ſon cours, la [illegible]ent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyait

à la petite fortereſſe de Sonnenſtein près de l'
dans un bas fond, au pied de ces rochers, eſt
la ville de Pirna dont le camp tire ſon nom; le
qui fait face au nord, s'étend juſqu'au Koh
celui-ci fait comme le baſtion de cette co
devant laquelle règne un ravin de 60 à 80 p.
profondeur, qui de-là tournant vers la gauche e
tout le camp, et va aboutir au pied du Kœni
Du Kohlberg, qui forme une eſpèce d'angle
chaîne de rochers dont les Saxons occupai
crête, ayant l'aſpect tourné vers l'occident,
laiſſant Rottendorf devant ſoi, et ſe rétréciſſant
Struppen et Léopoldsheim, ſe terminer aux b
de l'Elbe à Kœnigſtein. Les Saxons, trop fail
pour remplir le contour de ce camp, qui préſen
de tous côtés des rochers inabordables, ſe bornèr
à bien garnir les paſſages difficiles, et cependant
ſeuls par leſquels on pût venir à eux, ils y pratiquère
des abatis, des redoutes, et des paliſſades; à qu
il leur était facile de réuſſir, vu les immenſes forê
de pin dont les cimes de ces monts ſont chargée
Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant ét
examiné et reconnu en détail, fut jugé à l'abri de
ſurpriſes et des attaques, et comme le temps et l
diſette pouvaient ſeuls vaincre tant d'obſtacles, o
réſolut de le bloquer étroitement, pour empêch
que les troupes ſaxonnes ne tiraſſent des vivres de
environs, et d'en uſer en tout comme dans un ſiége
en forme. Dans cette vue le roi deſtina une partie
de ſon monde à faire la circonvallation de ce camp,
et l'autre fut employée à former l'armée d'obſervation.
Cette diſpoſition, la meilleure qu'on pût imaginer

de Septemb.
Les
partie
autre
ement
entre
camp,
côté.
avec
ança
étau
w,
ca-
es.
e-
ſe
d
s

ces conjonctures, était d'autant plus ſage, que
xons s'étant réfugiés en hâte ſur ces rochers,
ient pas eu le temps d'amaſſer beaucoup de
ances, et que ce qu'ils en avaient, ne pouvait
ner tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les
s du roi occupèrent tous les paſſages par
ls les ſecours ou les vivres auraient pu arriver
axons. Le prince de Bévern avec ſa diviſion
es poſtes de Lohmen, Wehlen, Oberſwades
handau tout le long de l'Elbe; ſa droite com-
iquait à la diviſion du roi par le pont qui fut
ſtruit proche de la briqueterie; 10 bataillons
10 eſcadrons, qui campaient auprès du roi,
upaient l'emplacement depuis l'Elbe et le village
Sédelitz juſqu'à Zeſt, où commençait la diviſion
prince Maurice, qui s'étendait au-delà de Cotta
r des détachemens qu'il avait pouſſés à Léo-
oldsheim, Markerſdorf, Hennerſdorf, et Nœllen-
lorf; en tout 38 bataillons et 30 eſcadrons ſervaient
former cette circonvallation dont nous venons
de parler.

D'autre part le maréchal Keith eut le comman-
dement de l'armée d'obſervation; elle conſiſtait en
29 bataillons et en 70 eſcadrons. Le prince Ferdi-
nand de Brunſwic entra le premier en Bohème avec
l'avant-garde; ayant paſſé Péterswalde, il rencon-
tra à Nœllendorf M. de Wied, général autrichien,
avec 10 bataillons de grenadiers et de la cavalerie
à proportion; il le délogea du village; l'autrichien
prit la fuite, et le prince pourſuivit ſa marche. Le
maréchal Keith approcha immédiatement après
d'Auſſig, et ſe campa à Johnsdorf, d'où il détacha

M.

M. de Mannſtein, qui s'empara du château de Teſchen, pour aſſurer la navigation de l'Elbe. Les choſes en reſtèrent là en Saxe et dans cette partie de la Bohème juſqu'à la fin du mois. D'un autre côté M. de Piccolomini campait avantageuſement près de Kœnigsgrætz ſur les hauteurs ſituées entre le confluent de l'Adler et de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire, n'était abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwérin venait de déboucher avec ſon armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança d'abord à Nachod, puis ſur les bords de la Métau et enfin ſur Aujeſt, où il défit M. de Buccow, qui venant au devant de lui avec un corps de cavalerie, ſe fit bien battre et perdit 200 hommes. Le maréchal de Schwérin ne pouvait rien entreprendre ſur M. de Piccolomini dans le poſte où ſe tenaient les Autrichiens; il n'y avait aucun grand projet à former, ni pour des ſiéges, ni pour des batailles; et comme la ſaiſon était d'ailleurs aſſez avancée, il ſe contenta de conſommer toutes les ſubſiſtances qu'il trouva en Bohème et fourragea juſques ſous les canons de l'armée impériale, ſans que M. de Piccolomini fît mine de s'en apercevoir. Un détachement de houſards pruſſiens défit 400 dragons ennemis proche de Hohenmaut et en ramena la plus grande partie priſonniers. C'eſt à quoi ſe bornèrent les entrepriſes du maréchal de Schwérin, par la raiſon que M. de Piccolomini ſe gardant bien de faire des mouvemens, demeura ſcrupuleuſement renfermé dans ſon camp, qui valait mieux qu'une infinité de places de guerre. Septemb.

Les grands coups ne purent ſe porter cette année

que par l'armée du roi. Cette armée avait les Saxons à prendre, et les fecours qui pouvaient leur venir, à éloigner. Les chofes s'embrouillaient de jour en jour davantage de ce côté-là ; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres et des fecours, il avait été toutefois impoffible d'occuper tous les fentiers qui traverfent les forêts et les rochers des environs. Cela fefait que le roi de Pologne entretenait encore, quoiqu'avec peine, une correfpondance avec la cour de Vienne ; et l'on apprit fur la fin de feptembre que le maréchal Braun avait reçu des ordres de fa cour de dégager à tout prix les troupes faxonnes que les Pruffiens bloquaient à Pirna. Le maréchal Braun, qui s'était avancé avec fon armée à Budin, avait trois moyens d'exécuter ce projet : l'un de marcher contre le maréchal Keith et de battre cette armée, ce qui n'était pas facile ; le fecond, de prendre le chemin de Billin et de Tœplitz, et d'entrer en Saxe, foit par le Basberg, foit par Nœllendorf ; mais ce mouvement l'obligeait à prêter le flanc au maréchal Keith, et expofait à être ruinés tous les magafins qu'il avait entre Budin et Prague. Le troifième moyen qui lui reftait, était d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui prenant par Bœhmifch-Leippa, Schlukenau, et Rumbourg, fe rendît à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvait mener à rien de décifif, parce que les Pruffiens par le moyen de leur pont de Schandau pouvaient envoyer des fecours dans cette partie, et que le terrain du côté d'Oberrathen et Schandau, coupé, difficile, et fufceptible de

chicanes, fournit des paſſages aſſez impraticables, pour qu'un bataillon y puiſſe arrêter une armée entière. Comme ce moment critique allait décider de toute la campagne, le roi jugea que ſa perſonne ſerait néceſſaire en Bohème, pour s'oppoſer aux entrepriſes que ſes ennemis pouvaient former. Il arriva le 28 au camp de Johnsdorf; les troupes y étaient poſtées ſur un terrain étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un eſcarpement de rocher ſi ſerré, qu'on aurait eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des ſecours d'une partie de ce camp à l'autre, ſans s'expoſer à de grands embarras. Cette poſition ſe trouvant telle, qu'il fallait l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On était trop éloigné du maréchal Braun, pour en avoir des nouvelles, et comme il était important d'obſerver ſes mouvemens de plus près, le roi ſe mit à la tête de l'avant-garde, compoſée de 8 bataillons et de 20 eſcadrons, et s'avança à Tirmitz, où il apprit que le maréchal Braun paſſerait le lendemain l'Eger proche de Budin; c'était préciſément le temps de l'approcher pour éclairer ſes démarches, et de le combattre même, ſi l'occaſion s'en préſentait. Dans la ſitua- Septemb.
tion où ſe trouvaient les choſes, les projets de ceux qui commandaient ces armées étaient ſi oppoſés, qu'il fallait néceſſairement qu'ils en vinſſent à une déciſion, ſoit que le maréchal Braun voulût ſe frayer le paſſage en Saxe l'épée à la main, ſoit qu'il n'agît que par des détachemens. Le 30 l'armée du roi le ſuivit ſur deux colonnes; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Paſcopol, qu'elle

découvrit un camp dans la plaine de Lowoſitz ; la droite s'en appuyait à Wielhotta ; Lowoſitz était devant ſon front ; Sulowitz ſe trouvait devant ſa gauche, dont l'extrémité ſe prolongeait derrière l'étang de Schirkowitz. L'avant-garde pourſuivit ſa marche ; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours ; ils occupaient un poſte d'avertiſſement. Ce village eſt ſitué dans un baſſin entouré de rochers, dont la plupart ſont taillés en forme de pain de ſucre ; cependant cette hauteur et le baſſin même dominent les plaines des environs. Le roi fit avancer en diligence ſon infanterie, pour occuper les vignes et les débouchés du côté de la plaine de Lowoſitz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, et paſsèrent la nuit au bivouac à peu de diſtance derrière l'avant-garde, qui était poſtée vis-à-vis de l'ennemi. Le lendemain 1 d'octobre on fut reconnaître dès la pointe du jour ce camp qu'on avait découvert la veille ; un brouillard épais étendu ſur la plaine empêcha de diſtinguer les objets. On voyait comme à travers un crêpe la ville de Lowoſitz, et à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paraiſſait être de cinq eſcadrons. Sur cela on déploya l'armée ; une colonne d'infanterie ſe forma par la droite ; l'autre par la gauche ; la cavalerie ſe mit en ſeconde ligne ; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour ſa première ligne, de ſorte qu'il ne lui en reſta qu'une réſerve de 4. Les autres ſe trouvaient, ou à la garde des magaſins, ou en détachemens. Le champ de bataille ſur lequel les troupes du roi ſe formèrent, allait en

Octobre.

s'élargiſſant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowoſitz eſt couvert de vignes diviſées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui diſtinguent les limites des propriétaires; M. de Braun avait garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Pruſſiens; ce qui fit qu'à meſure que les bataillons de la gauche ſe formaient, ils s'engageaient avec l'ennemi auſſitôt qu'ils entraient en ligne. Cependant ce feu était mal nourri, et comme les pandours ne feſaient pas une réſiſtance vigoureuſe, l'on ſe confirma dans l'opinion où l'on était, que ce détachement, qu'on avait vu la veille campé dans ces environs, ſe préparait à la retraite, et que les pandours qui tiraillaient dans ces vignes et les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étaient deſtinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paraiſſait d'autant plus plauſible, que l'on ne découvrait aucune trace d'une armée. On ſe trompait fort dans ces ſuppoſitions; car les premières troupes qu'on avait vues à Lowoſitz, étaient l'avant-garde de M. de Braun. Les Autrichiens ignoraient la marche de l'armée du roi, et n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina; le maréchal Braun en fut averti par le général qui commandait ſon avant-garde; ſur quoi la nuit même il vint le joindre avec ſon armée à Lowoſitz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura jusques vers les 11 heures, et ne ſe diſſipa tout à fait que lorſque l'action fut près de finir. En ſuppoſant toujours qu'on n'avait à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne; ce qui l'inquiéta et la fit changer de poſition et de forme à pluſieurs

reprifes; tantôt elle fe mettait en échiquier, quelquefois fur trois lignes, puis en ligne contiguë, quelquefois cinq ou fix troupes tirant vers leur gauche difparaiffaient, bientôt après elles paraiffaient plus nombreufes qu'elles ne femblaient être au commencement; enfin ennuyé de cette manœuvre oifeufe, qui fefait perdre le temps et n'avançait point les affaires, le roi crut qu'en fefant charger cette cavalerie par une vingtaine d'efcadrons de dragons, cette arrière-garde ferait bien vîte diffipée, et le combat terminé. Sur quoi les dragons defcendirent des hauteurs, et fe formèrent au bas fous la protection de l'infanterie pruffienne; ils choquèrent et renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En pourfuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc et de front un feu de petites armes et d'artillerie qui les ramena à la pofition où ils étaient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agiffait plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Braun fe trouvait avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le roi voulut retirer fa cavalerie, pour la remettre en feconde ligne fur la hauteur; mais par des quiproquo, malheureufement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuiraffiers s'étaient joints aux dragons, et qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du roi, s'abandonnant à leur impétuofité et au défir de fe fignaler, ils donnèrent pour la feconde fois; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, et quoiqu'ils reçuffent le même feu qui avait ramené les dragons à la première charge, ils pourfuivirent les Autrichiens jufqu'à trois mille pas;

emportés par leur ardeur, ils franchirent un foſſé large de 50 pieds, à trois cents pas au-delà duquel un autre foſſé plus profond encore couvrait l'infanterie impériale. M. de Braun fit auſſi tôt jouer 60 pièces de ſes batteries contre la cavalerie pruſſienne, et la força de revenir ſe former de nouveau au pied de la montagne ; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point pourſuivie. Le roi ne voulant plus riſquer qu'elle ſe livrât à de pareilles ſaillies, la fit repaſſer en ſeconde ligne derrière ſon infanterie. Pendant que cette cavalerie revenait, le feu de la gauche commençait à devenir plus vif et plus conſidérable : le maréchal Braun voulait changer l'état de la queſtion ; ſe voyant ſur le point d'être aſſailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avait fait filer 20 bataillons derrière Lowoſitz qui s'étant gliſſés ſucceſſivement le long de l'Elbe, vinrent ſoutenir les pandours qui ſe battaient dans les vignes et tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Pruſſiens. L'infanterie les repouſſa vigoureuſement ; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, et deſcendant dans la plaine, elle pourſuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur ſe précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards ſe jeta dans les premières maiſons de Lowoſitz, faiſant mine de s'y défendre ; alors quelques bataillons de la droite furent détachés pour renforcer la gauche, de manière que la gauche des Pruſſiens s'appuyât à l'Elbe, et dans cette diſpoſition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé ſur Lowoſitz, ſans que la droite de l'armée du roi quittât la hauteur où elle était appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maiſons

par les portes et les fenêtres; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vîte; et quoique ces troupes eussent consumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régimens d'Itzenplitz et de Manteufel n'entrassent dans Lowositz la bayonnette baissée, et ne forçassent neuf bataillons tous frais, que M. de Braun y avait envoyés, à leur céder la place, et à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avaient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, et cédèrent la victoire aux Prussiens. Le roi ne put pas profiter de ce succès autant qu'il l'aurait souhaité, parce qu'il n'avait proprement battu que l'aile droite des Impériaux; ils occupaient encore le village de Sulowitz, et comme leur gauche se trouvait postée derrière le fossé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point prise à la cavalerie prussienne. En même temps M. de Braun fit faire un beau mouvement à ses troupes; il fit avancer quelques brigades de sa gauche qui n'avaient point combattu, dont il se servit pour couvrir ses troupes débandées, qui sortaient de Lowositz et s'enfuyaient en grand désordre. Il se retira la nuit, et fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avait devant lui. Le maréchal avec le gros de son armée reprit son camp de Budin, et détruisit tous les ponts de l'Eger, pour en empêcher le passage aux Prussiens. L'armée du roi perdit en morts et blessés 1200 hommes à ce combat; M. de Quadt et de Luderitz, tous deux généraux de bataille, y furent tués; on ne fit que 700 prisonniers, parmi lesquels un prince Lobkowitz, général des Impériaux. Si la cavalerie avait pu être employée sur la fin

de l'action, le nombre des prisonniers eût été bien plus considérable. Le prince de Bévern fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Schirkowitz, village situé à la droite de la position du roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de son camp des partis le long de l'Eger, pour en reconnaître les passages, et plus encore pour donner de l'attention et causer de la jalousie à M. de Braun, afin de le contenir par ces démonstrations, et l'empêcher de penser à secourir le roi de Pologne et les troupes saxonnes. L'armée de Bohème s'en tint là; trop faible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle se contenta de l'observer. Le roi ne pouvait en effet agir offensivement. Pour donner vraiment de la jalousie à M. de Braun, il fallait passer l'Eger, et dans ce cas le détachement des Impériaux de Leutmeritz se trouvant derrière les Prussiens, était à portée de leur enlever leur magasin d'Aussig; de plus, en passant l'Eger on s'éloignait trop de sa ligne de défense, et l'on se mettait hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts secours. Si l'on se déterminait à prendre Leutmeritz, loin de gagner par là, on se trouvait dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affaiblissait par la garnison que demandait cette ville, et que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent et qui la dominent, on aurait exposé cette garnison à être enlevée aussi-tôt qu'attaquée. Toutes ces raisons firent que le roi fut obligé de se contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, et qu'il borna ses projets à empêcher que M. de Braun ne fît des détachemens, ou, s'il en fesait, à pouvoir en envoyer de tout aussi forts au secours du camp de la

Saxe. L'armée pruſſienne de Bohème était de la moitié plus faible que celle des Impériaux; mais les troupes étaient ſi bonnes, ſi bien diſciplinées, et les officiers ſi pleins de valeur, qu'elles ſe comptaient, ſinon ſupérieures, du moins égale à l'ennemi. Quelle que ſoit la bonne opinion qu'on a de ſoi-même, la ſécurité eſt toujours dangereuſe à la guerre, et il vaut mieux prendre des précautions ſuperflues, que de négliger les néceſſaires; et comme le nombre était du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le roi aurait pu ſe voir obligé de faire des détachemens, il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries, et à retrancher les parties les plus faibles de ſon camp; ces meſures ſe trouvèrent d'autant plus ſages, qu'on apprit le 6 que M. de Braun avait détaché à la ſourdine quelques régimens de ſon armée; que ce corps, taxé à 6,000 hommes, ayant paſſé par Raudnitz, s'avançait vers Bœhmiſch-Leippa, pour ſuivre de-là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne causât pas de grandes appréhenſions, le roi en avertit le margrave Charles et le prince Maurice demeurés en Saxe, et ſe mit à la tête d'un renfort de cavalerie pour les mener au camp de Sédelitz, où il n'était reſté que 30 eſcadrons; ce qui n'était pas ſuffiſant pour arrêter les Saxons, ſur-tout s'ils avaient entrepris de percer du côté de Hohendorf et de Tœplitz. Sa majeſté partit le 12 de Lowoſitz avec 15 eſcadrons et arriva le 14 à midi à ſon armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le roi de Pologne avait occupé durant tout le temps que les Saxons avaient été bloqués.

Les chofes avaient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le roi avait pris le commandement de fon armée en Bohème. La bataille de Lowofitz avait frappé la cour; elle n'efpérait que faiblement l'affiftance des Impériaux Les troupes étant d'ailleurs menacées d une difette prochaine, les généraux faxons voulurent fe frayer eux-mêmes un chemin à travers les Pruffiens; leur projet était de fe fauver en paffant l'Elbe, et ils tentèrent de jeter un pont à Wilftedt; vis-à-vis de ce lieu fe trouvait une redoute pruffienne, qui coula à fond quelques-uns de leurs bateaux; ce qui dérangea leurs mefures. Ils changèrent alors de deffein, et firent tranfporter leurs pontons à Halbftadt, qu'ils regardaient comme l'endroit le plus propre et le plus convenable pour leur fortie, fur-tout à caufe des fecours que M. de Braun venait de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, fe trouvaient fi intimement liées avec la nature du terrain, que nous fommes obligés, pour l'intelligence du lecteur, de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la defcription que nous avons faite du pofte de Pirna, on a pu juger de la force de fon affiette; mais s'il était difficile de l'emporter, il n'était pas moins difficile d'en fortir. La plus naturelle, la plus aifée de fes iffues eft par Léopoldsheim; en defcendant de leurs rochers, les Saxons prenaient, par Hermersdorf et Nœllendorf, le chemin de la Bohème. Ce n'eft pas à dire qu'ils auraient forcé ce paffage fans perte; il y avait toutefois apparence qu'ils auraient fauvé une partie de leur monde. Tœplitz une fois

gagné, ils ne rencontraient plus que de légers obstacles, et personne ne pouvait les empêcher de se joindre par Eger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux saxons ne connaissaient pas les situations de Halbstadt, de Burckersdorf, de Schandau, de Ziegenruck, et sur-tout qu'ils ignoraient la disposition dans laquelle les Prussiens occupaient ces postes; sans quoi ils ne se seraient jamais engagés dans une aussi mauvaise affaire. M. de Lestwitz était posté avantageusement avec 11 bataillons et 15 escadrons entre Schandau et un village nommé Wendische-Fehre. M. de Braun, qui était entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf et d'Altendorf; mais trouvant M. de Lestwitz plus fort qu'ils ne l'avaient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. M. de Braun ne pouvait pas se porter sur Burckersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparait; il ne trouvait pas son compte à s'engager avec M. de Lestwitz; et cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altstadt, il était obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Prussiens, et sous le feu de leurs petites armes. De tous ces différens partis, il n'y en avait aucun qu'un homme expérimenté, comme l'était M. de Braun, pût prendre sans risquer sa réputation; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ses troupes à la boucherie.

Octobre. Du côté d'Alstadt, où les Saxons avaient résolu de passer l'Elbe, est à la rive droite de ce fleuve une petite plaine, dominée par le Lilienstein, rocher

efcarpé, qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher fe préfentaient cinq bataillons pruffiens, aux ordres de M. de Retzow, derrière des abatis qui en forme de croiffant allaient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit; cinq cents pas derrière ce pofte, 6 bataillons et 5 efcadrons occupaient le défilé de Burckersdorf; derrière ce défilé fe trouve une chaîne de rochers âpres et efcarpés, nommé le Ziegenruck, qui, embraffant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avaient donc trois poftes à forcer confécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évafion de ce côté qu'ils commencèrent dès le onze d'octobre à établir leurs ponts. Les Pruffiens fe gardèrent bien de les traverfer dans cet ouvrage. Leur defcente de Tirmsdorf vers l'Elbe était affez praticable; mais lorfque leurs ponts furent achevés, et que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altftadt, ils ne trouvèrent qu'un fentier étroit qui fervait aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire paffer deux bataillons; les pluies abondantes qui tombèrent, achevèrent d'abymer ce chemin; ils furent obligés d'abandonner leurs canons, qu'il était impoffible de tranfporter à l'autre rive; ainfi toute leur artillerie refta fur les retranchemens qu'ils venaient de quitter. La lenteur de leur paffage fut caufe que la cavalerie, l'infanterie, le bagage, l'arrière-garde de tout ce corps pêle-mêle et en défordre demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13, avant le jour, le prince Maurice d'Anhalt fut le

premier averti de l'évafion des Saxons ; l'armée prit fur le champ les armes, et fe mettant fur fept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna, tout abandonnés qu'ils étaient de leurs défenfeurs ; les généraux la formèrent fur la crête de ces montagnes entre le Sonnenftein et Rottendorf. M. de Ziethen, avec fes houfards, attaqua auffi-tôt l'arrière-garde de l'ennemi, et la pouffa jufqu'à Tirmsdorf ; les compagnies franches, et les chaffeurs pruffiens fe logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommoderent beaucoup par leur feu. Le prince Maurice, qui furvint, envoya le régiment de Pruffe infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, furpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendaient pas, et mis en défordre, prirent foudain la fuite ; les houfards fe jetèrent fur le bagage, qu'ils pillerent, et les chaffeurs fe gliffèrent dans un bois voifin de l'Elbe, d'où ils tirèrent fur l'arrière-garde faxonne, qui achevait de paffer le pont. Ils perdirent alors entièrement la tête ; ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont ; le courant l'entraîna jufqu'à Rathen, où les Pruffiens le prirent. Le prince Maurice fit auffi-tôt camper les troupes fur les hauteurs de Struppen ; leur gauche allait vers l'Elbe, et leur droite fe prolongeait derrière un ravin profond qui va fe perdre du côté de Hennersdorf. Telle était la fituation des chofes, lorfque le roi arriva avec fes dragons à Struppen. Les Saxons attendaient un certain fignal dont ils étaient convenus avec les Impériaux, pour attaquer de concert les Pruffiens ;

ce ſignal ne ſe donna point ; ce qui acheva de leur faire perdre toute eſpérance. Ils ne furent que trop convaincus alors, en voyant la manière dont M. de Retzow était poſté qu'il leur était impoſſible de ſe faire jour eux-mêmes. D'un autre côté le roi de Pologne, qui s'était réfugié au Kœnigſtein, preſſait de-là vivement ſes généraux d'attaquer M. de Retzow à Lilienſtein, et le comte Rutowsky lui remontrait à ſon tour avec force l'inutilité de cette entrepriſe, qui mènerait à une effuſion de ſang et à un maſſacre dont, après tout, le roi ne pourrait tirer aucun avantage. M. de Braun ſe trouvait dans un cas auſſi embarraſſant, mais moins fâcheux ; il avait devant lui un corps de troupes pruſſiennes, ſupérieur en nombre ; et comme toute communication lui était coupée avec le Kœnigſtein, qu'il rencontrait des empêchemens phyſiques dans toutes les entrepriſes qu'il pouvait former pour dégager les Saxons, et qu'il avait à craindre que, ces troupes ſe rendant priſonnières à ſon inſçu, il n'eût auſſi-tôt toute l'armée pruſſienne ſur les bras, il jugea la ſituation de l'armée ſaxonne deſeſpérée, et ne penſant plus Octobre. qu'à ſauver ſon propre détachement, il ſe retira le 14 en Bohème. Les houſards pruſſiens le ſuivirent ; M. de Warneri battit ſon arrière-garde et paſſa 300 grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entrepriſe ſi mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que ſe firent les généraux ſaxons et les généraux autrichiens. ils avaient tort les uns et les autres. Le général ſaxon qui avait fait le projet de cette évaſion, était le ſeul coupable ; il avait ſans doute conſulté des cartes fautives ; il n'avait jamais

été fur les lieux, dont la fituation lui était inconnue; car quel homme fenfé choifira pour fa retraite un défilé qui paffe par des rochers efcarpés dont l'ennemi eft le maître? Ces lieux tout à fait contraires par leur pofition aux manœuvres que les Autrichiens et les Saxons avaient deffein d'y faire, furent les vraies caufes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent; tant l'étude du terrain eft importante, tant la fituation des lieux décide des entreprifes militaires et de la fortune des Etats. Le roi de Pologne fut, du haut du Kœnigftein, fpectateur de la fituation déplorable où fe trouvaient fes troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, et ne pouvant pas même, par une réfolution défefpérée, fe faire jour aux dépens de leur fang, parce que toute reffource leur était ôtée; pour ne les point voir périr de faim et de misère, il fut obligé de confentir qu'elles fe rendiffent prifonnières de guerre, et qu'elles miffent bas les armes.

Le comte Rutowsky fut chargé de dreffer cette trifte capitulation. Tout ce corps fe rendit, et les officiers s'engagèrent fur leur honneur à ne plus fervir contre les Pruffiens durant cette guerre; comme on comptait fur leur parole, on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux, les étendards et les timbales qui appartenaient à fes troupes; il confentit auffi d'accorder la neutralité à la fortereffe de Kœnigftein. Mais dans le temps même qu'il tâchait d'adoucir le fort du roi de Pologne, celui-ci concluait en fecret un traité avec l'impératrice-reine, par lequel il lui cédait, moyennant un certain fubfide,

ſide, 4 régimens de dragons et 2 pulks d'ulans, qu'il entretenait en Pologne : ces procédés ne ſervaient qu'à juſtifier la conduite que les Pruſſiens avaient tenue juſqu'alors. Le roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la ſcène qui venait de ſe paſſer, demanda le libre paſſage pour ſa perſonne, afin d'aller s'établir en Pologne; non-ſeulement on le lui accorda, mais on pouſſa l'attention juſqu'à faire retirer toutes les troupes pruſſiennes qui ſe trouvaient ſur ſon paſſage, pour dérober à ſa vue des objets qui ne pouvaient que lui faire de la peine; il partit le 18 avec ſes deux fils et ſon miniſtre pour Varſovie.

L'armée ſaxonne qui venait de ſe rendre, conſiſtait en 17,000 têtes; l'artillerie qu'on prit, paſſa 80 pièces de canon. Le roi diſtribua ces troupes, et en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie; mais il commit la faute de n'y point mêler de ſes ſujets, à l'exception des officiers, qui étaient tous de ſes Etats; cette faute influa dans la ſuite ſur le peu d'uſage qu'on tira de ces régimens, et ſur les mauvais ſervices qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons le roi retourna en Bohème, pour en retirer ſon armée. Le maréchal Keith quitta le 25 le camp de Lowoſitz, et ſe replia ſur Linay, ſans que l'ennemi le ſuivît; le régiment d'Itzenplitz, qui gardait un gué de l'Elbe au village de Solefel, fut attaqué cette nuit même et ſe défendit ſi bien, que non content de repouſſer l'ennemi, il lui fit encore des priſonniers; de Linay l'armée continua paiſiblement ſa marche par Nœllendorf, Schœnwalde, Giſhubel,

et arriva le 30 en Saxe; le roi la fit cantonner entre Pirna et les frontières de la Bohème.

En même temps que l'armée du roi entrait en Saxe, le maréchal de Schwérin quittait les environs de Kœnigsgrætz et se retirait en Siléſie. Comme il était en marche vers Skalitz, il fut ſuivi par quelques milliers de Hongrois, qui harcelaient ſon arrière-garde. Le maréchal, qui n'entendait pas raillerie, ſe mit à la tête d'une partie de ſa cavalerie, fondit bruſquement ſur eux, les défit, et les pourſuivit juſqu'à Smirſitz; après quoi il reprit tranquillement ſa marche, et ſe trouva avec ſon armée, le 2 de novembre, ſur la frontière de la Siléſie.

Novembre.

La tranquillité dans laquelle ſe tinrent les ennemis, permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le prince Maurice eut le commandement de la diviſion qu'on envoya à Chemnitz et à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohème, et fit retrancher les poſtes d'Auſche, d'Oelsnitz, et du Basberg. M. de Hulſen commandait les brigades de Freyberg et de Dippoldiswalde, et tenait les poſtes de Sayda, de Frauenberg et d'Einſidel: Le roi confia à M. de Zaſtrow la gorge de Gishubel, et le paſſage de Hœhlendorf; de-là en paſſant l'Elbe, le cordon prenait de Dresde par Biſchofswerda juſqu'à Bautzen, où une tête de 10 bataillons et d'autant d'eſcadrons était prête à porter des ſecours où le beſoin le demanderait. M. de Leſtwitz ſe tenait à Zittau avec 6 bataillons; pour aſſurer ſa communication, il avait des détachemens à Hirſchfelde, Oſtritz, et Marien-

thal. Le prince de Bévern avait les poſtes de Gœrlitz et de Lauban ſous ſes ordres, avec 10 bataillons et 15 eſcadrons. M. de Winterfeld et le prince de Wirtemberg, qui allèrent avec un détachement en Siléſie, continuaient le cordon, en prenant de Greiffenberg et Hirſchberg, à Landshut et Friedland. M. de Fouqué couvrait le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du maréchal de Schwérin hiverna du côté de Neuſtadt, et ſervit à couvrir la haute Siléſie contre les incurſions que les Impériaux auraient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette diſpoſition que les troupes pruſſiennes paſsèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE V.

De l'hiver de 1756 à 1757.

L'INVASION des Pruſſiens en Saxe cauſa une vive ſenſation en Europe; pluſieurs cours n'en ſavaient pas les raiſons, ou, ne voulant pas même les connaître, blâmaient et déſapprouvaient la conduite du roi. Le roi de Pologne criait contre la violence des Pruſſiens; ſes miniſtres dans les cours étrangères exagéraient les maux de la Saxe, envenimaient et calomniaient les démarches les plus innocentes du roi. Ces clameurs retentiſſaient à Verſailles, à Péterſbourg, et par toute l'Europe. Le roi de France était déjà piqué de ce que le roi de Pruſſe, au lieu de renouveler le traité de Verſailles, venait de conclure avec le roi d'Angleterre l'alliance de Londres.

D'un côté les miniſtres autrichiens aigriſſaient l'eſprit de la nation françaiſe, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne; d'un autre on ſe ſervait des larmes de la dauphine pour émouvoir la compaſſion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du roi de Pologne. Le roi très-chrétien ſe rendit à d'auſſi vives ſollicitations, et réſolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne ſuſpendit les effets de cette démarche que pour la colorer par un prétexte apparent et naturel; M. de Broglio, ambaſſadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Pruſſiens d'inſulter à ſon caractère. C'était l'homme le plus propre qu'on pût choiſir pour brouiller des cours. La commiſſion dont il était chargé, donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étaient bloqués dans leur camp de Pirna; il était demeuré à Dresde; il voulut, à différentes repriſes, ſe rendre à Struppen auprès du roi de Pologne; quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part; il eſſaya inutilement de paſſer la chaîne des vedettes; on lui oppoſa, toutes les fois qu'il tenta de le faire, tant de politeſſe et tant de fermeté, qu'il ne put ſe rendre auprès du roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le roi de Pruſſe et le roi de France. Cela impatienta la cour de Verſailles, qui, ſans chercher d'autres détours, renvoya M. de Knyphauſen, miniſtre pruſſien à Paris, et rappela M. de Valori qui réſidait à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le roi, à ſon retour de Bohème, de faire ſignifier à M. de Broglio à Dresde, où le roi établiſſait ſon quartier, que toute

intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des miniſtres, il n'était plus ſéant qu'un ambaſſadeur de France réſidât dans un lieu où ſe trouvait ſa majeſté, et qu'il n'avait qu'à ſe préparer à partir inceſſamment pour aller trouver le roi de Pologne, auprès duquel il était accrédité. M. de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité et de hauteur que les miniſtres français ſavent prendre lorſqu'ils ſe ſouviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varſovie. La cour de Verſailles, qui voulait la rupture, et qui ayant perdu de vue le point fixe de ſa politique, de pouſſer la guerre par mer contre les Anglais, ne ſe conduiſait que par ſes caprices et des impulſions étrangères, déclara qu'elle regardait l'invaſion des Pruſſiens en Saxe comme une violation de la paix de Weſtphalie, dont elle était garante; elle crut le prétexte de cette garantie ſuffiſant pour ſe mêler de cette guerre, et pour y entraîner même les Suédois. L'abbé de Bernis, qui avait été le promoteur de l'alliance concluе avec la maiſon d'Autriche, reçut le poſte qu'avait eu M. Rouillé, et devint miniſtre des affaires étrangères. Enfin l'impétuoſité françaiſe, qui pouſſe l'eſprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconſéquence des miniſtres, l'animoſité dont le roi de France était déjà rempli contre le roi de Pruſſe, la nouveauté et la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la conſidérait comme un chef-d'œuvre de politique. Les miniſtres impériaux étaient ſeuls à la mode; et ils ſe ſervirent ſi adroitement de

l'influence qu'ils avaient dans le confeil de Louis XV, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France était obligée de donner à l'impératrice-reine, ils intriguèrent fi bien, que le printemps fuivant 100,000 français pafsèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent fommés par le miniftère de Verfailles de remplir la garantie du traité de Weftphalie: le fénat de cette nation était depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les conftitutions du royaume défendent en termes exprès et pofitifs de ne point déclarer la guerre fans le confentement des trois ordres qui forment la diète ou les Etats généraux, les partifans de la France violèrent cette loi fondamentale; et paffant par-deffus toutes les formalités ufitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les mefures que le roi de France leur prefcrivait. Pendant que la cour de Verfailles préparait fi laborieufement les moyens de bouleverfer l'Allemagne, un fou penfa caufer une révolution en France; c'était un fanatique obfcur, qui ayant fervi en qualité de domeftique dans un couvent de jéfuites en Flandre, fe propofa d'affaffiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, fe rendit à Verfailles, pour y épier le moment d'exécuter fon abominable projet. Un foir que le roi devait partir pour Choifi, cet infenfé fe gliffe dans la foule, approche du roi par derrière, et lui plonge fon couteau dans le côté. Il fut arrêté fur le champ; la bleffure du monarque fut trouvée légère; le parlement fe faifit du coupable; les prifons furent remplies de perfonnes qu'il avait chargées par fes dépofitions, mais qui, étant innocentes, recouvrèrent la liberté; et jufqu'à

préfent le public n'a été inftruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monftre à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agiffait fi puiffamment à Verfailles, n'était pas moins diligente à intriguer chez les autres puiffances de l'Europe ; elle dépeignait à Pétersbourg l'entrée des Pruffiens en Saxe fous les couleurs les plus noires ; c'était une injure faite à la Ruffie ; c'était braver les forces de cet empire ; c'était un mépris manifefte des garanties que l'impératrice Elifabeth avait données au roi de Pologne de fon électorat. Pour appuyer ces infinuations, les Autrichiens prodiguaient à Pétersbourg des calomnies contre la Pruffe ; et les fommes d'argent qu'ils y répandaient, ne furent pas inutiles à leur deffein. Pour hâter la marche des troupes ruffes, l'impératrice-reine promit de payer annuellement un fubfide de deux millions d'écus à l'impératrice Elifabeth ; cette fomme était proprement payée par la France : c'était l'évaluation du contingent qu'elle devait à l'Autriche, qui par ce fubfide engageait la Ruffie à déclarer la guerre à la Pruffe.

Cependant les miniftres de l'impératrice-reine ne travaillaient pas avec moins de zèle à Ratisbonne pour engager dans ces troubles les Etats de l'Empire ; de leur côté les Français intimidèrent la diète par leurs menaces, au point qu'elle foufcrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne : il fut réfolu par les conclufions de cette diète que le S[t] Empire formerait une armée d'exécution, qui s'avancerait tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au prince de Hildbourghaufen, maréchal au fervice d'Autriche.

Alors le fiscal de l'Empire se mit sur les rangs; il avança que les rois de Prusse et d'Angleterre devaient être mis au ban de l'Empire : quelques princes représentèrent que si autrefois l'électeur de Bavière avait été condamné à ce ban, cela ne s'était fait qu'après sa défaite à la bataille de Hœchstædt, et que dès que les armées impériales en auraient gagné de pareilles, il serait libre à chacun de procéder contre les deux rois. La France comprit que si l'on se précipitait à publier cet arrêt, la cour de Vienne commettait sa dignité, et qu'il y aurait à craindre de plus, que les deux rois et leurs adhérens ne se séparassent entièrement du saint Empire romain; ils firent toutes ces représentations à Vienne, et conseillèrent à la reine d'attendre les succès de la fortune pour penser ensuite aux mesures ultérieures qu'elle aurait à prendre. Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiscal d'agir avec une indécence et une grossièreté insupportables contre des rois, envers lesquels des ennemis même observent communément des procédés honnêtes et respectueux. Il aurait été difficile de répondre aux écrits injurieux et amers de cette diète, si M. de Plotho, ministre du roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent et l'adresse de tremper sa plume dans le même fiel. Le style de la cour impériale n'était pas plus doux; on le distinguait néanmoins des écrits du fiscal par des insolences pleines de fierté et par quelque chose de plus piquant, mêlé d'arrogance et de hauteur. Le roi indigné contre ces procédés, fit insinuer à l'impératrice qu'on pouvait être ennemi sans se dire des injures, qu'il suffisait aux souverains de vider leurs débats par l'épée, sans

proſtituer leur dignité par des écrits en ſtyle des halles: ces remontrances furent long-temps vaines, et n'acquirent de poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armait contre les rois de Pruſſe et de la Grande-Bretagne, l'Angleterre ſe trouvait dans une ſubverſion générale, qui engourdiſſait le gouvernement, et ſerait devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, ſi des changemens ſurvenus à propos n'avaient encore à temps redreſſé les choſes. Les diſſenſions domeſtiques qui agitaient l'intérieur de l'Etat, étaient fomentées par le duc de Cumberland, qui ſe flattait de parvenir à remplir de ſes créatures les premiers poſtes; c'était lui qui avait ſoulevé la nation contre les Français; c'était lui qui avait allumé la guerre, dans l'eſpérance que le miniſtère ne pourrait pas ſe ſoutenir en un temps de trouble. Les premières entrepriſes des Anglais tournèrent ſi mal, qu'ils perdirent Port-Mahon; ce fut-là le prétexte dont ſe ſervit le parti de ce prince, pour taxer le duc de Newcaſtle de malhabileté. A l'ouverture du parlement les eſprits s'échauffèrent, l'animoſité des partis redoubla, et tant de reſſorts furent mis en œuvre par les intrigues du duc de Cumberland, que le duc de Newcaſtle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, réſigna ſes emplois; le parti de Cumberland triomphant fit donner les ſceaux au Sr. Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put ſe ſoutenir; M. Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avait fait obtenir par tant d'intrigues, et le duc de Newcaſtle rentra dans ſes charges. Ces déplacemens de miniſtres

L'hiver de 1756 à 1757.

n'auraient cependant pas tiré à conféquence, s'il n'en avait réfulté une efpèce d'inaction et de léthargie dans les affaires; les miniftres et les grands étaient plus occupés de l'intérêt de leurs factions, que des mefures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenaient aucune mefure pour la campagne prochaine. Perfonne ne penfait à former des projets pour la guerre de mer jufqu'alors malheureufe, encore moins pour la guerre qui était fur le point d'embrafer l'Allemagne. Ce qui intéreffait le plus le roi dans ce moment, c'était de faire prendre aux Anglais des mefures relatives à la guerre du continent; et comme il prévoyait en gros fur quoi pourraient rouler les opérations de l'armée françaife dans l'Empire, il envoya au roi d'Angleterre un projet qu'il avait dreffé pour la défenfe commune de l'Allemagne. Ce mémoire roulait fur les points fuivans: il propofait de maintenir Wéfel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on reftait le maître de paffer le Rhin; il demandait qu'on affemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe, entre Wéfel et Lippftadt; cette pofition donnait l'avantage de porter les troupes felon le befoin, foit vers le Rhin, foit vers le Wéfer. De plus, fi les Français marchaient en Heffe, l'armée de la Lippe, en s'avançant vers Francfort, les obligeait à quitter prife, et en attendant que les opérations auraient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresse de Wéfel aurait affez occupé les Français, pour donner le temps de venir à fon fecours; d'ailleurs, tant que cette place tenait, il n'était pas à

préſumer que les troupes françaiſes du bas Rhin s'enfonçaſſent trop dans la Weſtphalie. Le roi d'Angleterre, qui s'était peu appliqué à ces ſortes de matières, lut le projet ſans en comprendre l'importance, et comme il y était queſtion de ſoutenir Wéſel, il ſe défia des raiſons dont le roi de Pruſſe ſe ſervait ; il avait en revanche une confiance entière en ſes miniſtres de Hanovre, qui ne ceſſaient de lui repréſenter qu'il fallait ſe borner à la défenſe du Wéſer. Cette idée était fauſſe en tout ſens, parce que le Wéſer eſt preſque généralement guéable, et que ſa rive oppoſée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, de ſorte que la nature n'a pas voulu, quoi qu'en pût dire M. de Munchhauſen, que jamais général habile ſe ſervît de cette rivière dans le ſens qu'il propoſait. Son avis prévalut néanmoins, et tout ce qu'on put obtenir du roi d'Angleterre, fut qu'il conſentît à faire repaſſer les troupes hanovriennes et heſſoiſes en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le roi, les Anglais et les Hanovriens, mit le premier dans le cas de prendre des meſures différentes de celles qu'il avait imaginées pour le duché de Clèves et la forteręſſe de Wéſel ; obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages ; il fit tranſporter par mer à Magdebourg la nombreuſe artillerie qui garniſſait les remparts ; et la garniſon eut ordre d'évacuer la ville, et de ſe retirer à Bielefeld, pour ſe joindre au printemps à l'armée alliée, qui devait s'y aſſembler ſous les ordres du duc de Cumberland. Après la preuve que les miniſtres de Hanovre avaient donnée du crédit qu'ils avaient

ſur l'eſprit du roi d'Angleterre, il était clair que pour aller à la ſource d'où partaient les réſolutions, il fallait s'adreſſer à eux. On avait tout à craindre pour l'armée du duc de Cumberland, moins commandée par ce prince que par un tas de juriſconſultes qui n'avaient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais ſe croyaient égaux aux Marlborough et aux Eugène. Les intérêts du roi étaient trop liés avec ceux du roi d'Angleterre, pour qu'il vît de ſang-froid le mauvais parti qu'on allait prendre; ſe flattant de le prévenir, il envoya M. de Schmettau à Hanovre. Ce général fit à ces magiſtrats préſomptueux et ignorans les repréſentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avaient formé; il leur en démontra les défauts; il leur en prédit les conſéquences, mais le tout en vain; s'il leur avait parlé arabe, ils l'auraient tout autant compris. Ces miniſtres, dont l'eſprit était reſſerré dans une ſphère étroite, ne ſavaient pas aſſez de dialectique pour ſuivre un raiſonnement militaire; leur peu de lumières les rendait méfians, et la crainte d'être trompés dans une matière qui leur était inconnue, augmentait l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils ſoutenaient leurs opinions: toutes ces raiſons rendirent la miſſion de M. de Schmettau infructueuſe.

Les Français, plus fins qu'eux, leur avaient perſuadé fermement qu'ils ne voulaient que traverſer leur pays, que leur projet de campagne n'était calculé que contre le roi de Pruſſe; qu'en un mot ils voulaient aſſiéger Magdebourg, et que pourvu que les Hanovriens ſe tinſſent ſpectateurs tran-

quilles de cette ſcène durant le cours des opérations de la campagne, leur pays ſerait épargné, et leurs perſonnes en conſidération. Ces miniſtres furent la dupe de leur crédulité, et les Français les punirent de la perfidie qu'ils voulaient commettre envers le roi de Pruſſe, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant que toutes ces négociations agitaient l'Europe, le roi était à Dresde; où la reine de Pologne lui donnait d'autres embarras. Cette princeſſe, en feſant complimenter tous les jours le roi par ſon grand-maître le comte de Queſtenberg, en lui prodiguant des aſſurances d'amitié, entretenait des intelligences ſecrètes avec les généraux autrichiens, et les avertiſſait de tout ce qu'elle était à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correſpondance. Comme on fouillait exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandiſes et les paquets qui venaient de Bohème, on ouvrit un jour une caiſſe de boudins adreſſés à madame Ogilvi, grande-maîtreſſe de la reine, qui avait des terres aux environs de Leutmeritz; en examinant ces boudins, on les trouva tous farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ces correſpondances. Cependant le même train continuait toujours, avec la différence qu'on s'y prenait avec plus de fineſſe. Ce n'était pas à quoi ſe bornait la mauvaiſe volonté de la reine; car elle envoyait des émiſſaires dans toutes les garniſons où le roi formait ces régimens nouvellement levés des Saxons pris au Lilienſtein; elle les feſait exciter à la ſédition, à la

révolte et à la déſertion. Elle en débaucha beaucoup, et fut cauſe qu'au commencement de la campagne des corps entiers ſe ſoulevèrent et paſsèrent du côté des ennemis. Le deſſein du roi de Pologne et de ſes alliés était de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre ſur le pied où ils étaient avant que les Pruſſiens les priſſent : ils aſſemblèrent des ſoldats ; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple de la part des princes laïques. On diſpenſa les officiers ſaxons de la parole d'honneur qu'ils avaient donnée aux Pruſſiens de ne plus ſervir contre eux, et pluſieurs officiers furent aſſez lâches pour obéir. Dans des ſiècles d'ignorance on trouve des papes qui relevaient les peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient prêté à leurs ſouverains ; on trouve un cardinal Julien Céſarini, qui oblige un Ladislas roi de Hongrie à violer la paix qu'il avait jurée à Soliman. Ce crime, qui autoriſa le parjure, n'avait été que celui de quelques pontifes ambitieux et implacables, mais jamais celui des rois, chez leſquels on devrait retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reſte de la terre. Si j'inſiſte ſur de pareils traits, c'eſt qu'ils caractériſent l'eſprit d'animoſité et l'acharnement opiniâtre qui régnaient dans cette guerre, et qui la diſtinguent de toutes les autres. Cependant la France et l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens ſaxons les ſervices qu'ils en attendaient : ils en furent pour leur argent et pour leur diſpenſe.

Dans cette efferveſcence générale, les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers que les négociateurs ne l'étaient pour leurs

intrigues. Les corps que le roi avait en Luface, furent les plus expofés aux entreprifes qu'on forma contre eux. Cette province fait, du côté de Zittau, une efpèce de pointe qui s'enfonce en Bohème et va toujours en fe rétréciffant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avaient à Friedland, à Gabel, et à Rombourg. Ces détachemens, commandés par de jeunes officiers qui cherchaient avec ardeur les occafions de fe diftinguer, furent prefque pendant tout l'hiver en campagne. Le prince de Lœwenftein était à la tête de l'un, et M. de Lafcy, fils du maréchal, qui avait fervi avec diftinction en Ruffie, conduifait l'autre. Ils entreprirent tantôt fur le pofte d'Oftritz, tantôt fur celui de Hirfchfeld ou de Marienthal, et quoiqu'ils ne parvinffent point à furprendre les officiers pruffiens qui défendaient ces poftes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. M. de Blumenthal, major au régiment Henri, perdit la vie dans une occafion pareille, et plufieurs foldats, dont on aurait pu tirer de meilleurs fervices, y périrent. Le corps de M. de Leftwitz à Zittau, celui du prince de Bévern à Gœrlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles; étant obligés d'envoyer des fecours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; l'inquiétude et l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement fur pied et en action. Mais les ennemis fe fortifièrent, dans ces environs, des troupes de Flandre qui venaient joindre leur armée; à la longue la partie ferait devenue inégale, et comme il fallait néceffairement des renforts aux Pruffiens, pour qu'ils fe foutinffent en Luface, le

roi y fit avancer la réserve qui jusqu'alors avait occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voisine de la Prusse. D'abord la destination de ces troupes avait été de joindre le maréchal de Lehwald, pour le mettre plus en état de résister à l'armée des Russes; mais le besoin le plus pressant l'emporta sur celui qu'on ne voyait que dans l'éloignement; il fallait considérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne serait assez fort pour frapper un coup vigoureux et décisif; au lieu qu'en rassemblant une grosse masse en Saxe, on pouvait espérer de remporter dès le commencement de la campagne un avantage assez considérable sur les Impériaux, pour que leurs alliés en fussent étourdis, et que même quelques-uns d'eux se désistassent des desseins de guerre et de conquête qu'enfantait leur ambition.

Les régimens prussiens qui venaient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de mars à Gœrlitz; on les employa à fortifier les postes qui n'étaient pas assez garnis de troupes, et depuis qu'ils furent en Lusace, les ennemis se tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là le roi fit un tour en Silésie, pour s'aboucher avec le maréchal de Schwérin; ils se virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, et l'on prit les mesures les plus justes pour en dérober la connaissance à l'armée même; après quoi le roi retourna en Saxe, et tout s'y prépara, ainsi qu'en Silésie, à exécuter ces desseins aussi-tôt que la saison et les arrangemens relatifs aux subsistances pourraient le permettre.

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757.

Les troupes pruſſiennes entrèrent en cantonnement ſur la fin de mars; elles étaient partagées en quatre corps différens. Le prince Maurice commandait aux environs de Zwickau ; le roi avec le gros de l'armée ſe tenait entre Dresde, Pirna, Gishubel et Dippoldiswalde ; le prince de Bévern avait raſſemblé aux environs de Zittau le corps qui avait hiverné en Luſace, et le maréchal de Schwérin s'était avancé avec ſon armée ſur les frontières de la Bohème, entre Glatz, Friedland et Landshut. Le projet de campagne qu'on avait formé, était que ces quatre corps pénétrant à la fois en Bohème, arrivaſſent par différentes directions à Prague, qui leur ſervirait de point de ralliement. On pouvait ſe promettre que ce grand mouvement jetterait une confuſion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers ; on pouvait eſpérer d'en ſurprendre quelques-uns et d'avoir occaſion d'engager des affaires particulières avec les autres, pour en faire périr une partie en détail ; ce qui donnerait un aſcendant et une ſupériorité aux Pruſſiens pour le reſte de la campagne, et pourrait les mener à une action déciſive, dont le ſuccès fixerait le ſort de cette guerre. Rien n'était plus important que de cacher ce projet ; il ne pouvait réuſſir qu'en en dérobant la connaiſſance et le ſoupçon même aux Avril.

ennemis, et à la cour de Saxe, qui trahiſſait les Pruſſiens, et à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas. Afin d'en impoſer également à tout le monde, on fit fortifier et paliſſader la ville de Dresde, pour la mettre en état de défenſe. Le roi choiſit en même temps un certain nombre de camps avantageux à l'entour de Dresde, comme s'il ſe préparait à une guerre défenſive. Ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Poſſendorf, au Windberg et à Moren. Les chaſſeurs ſaxons, qu'on y employa, n'eurent rien de plus preſſé que d'en avertir la cour, et la reine de Pologne ne manqua pas auſſi-tôt d'en informer les généraux autrichiens. On ne s'en tint pas uniquement à ces fauſſes démonſtrations, et pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques faibles incurſions en Bohème, comme ſi l'on voulait ſe venger par-là des partis que les ennemis avaient envoyés pendant l'hiver en Luſace, pour inquiéter les Pruſſiens. Dans cette vue le prince Maurice fit une courſe vers Eger; le maréchal Keith entreprit à Schlukenau un détachement autrichien, qui ne l'attendit pas; le prince de Bévern ſurprit à Bœhmiſch-Friedland 400 fantaſſins et pandours, qui ſe rendirent priſonniers. Toutes ces petites entrepriſes entretinrent les Impériaux dans leur ſécurité; ils ſe perſuadèrent
Avril. que le roi ſe bornait à leur donner de petites alarmes, et ils ne le ſoupçonnèrent pas de plus grands deſſeins.

Les différens corps de l'armée pruſſienne ſe mirent en mouvement, les uns le 20, les autres le 29 d'avril.
20. Le prince Maurice pénétra en Bohème par le

Basberg, d'où il s'avança ſur Commotau. Le roi ſe campa à Nœllendorf ; il pouſſa ſon avant-garde à Karwitz, d'où M. de Zaſtrow fut détaché avec ſa brigade, pour occuper Auſſig, et chaſſer les Autrichiens du château de Teſchen. Le lendemain l'armée ſe rendit à Linay, où le prince Maurice, qui venait de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens ſe replièrent en-delà de l'Eger à l'approche des Pruſſiens ; le château de Teſchen ne ſe rendit que le 27 ; M. de Zaſtrow eut le malheur d'y être tué. L'armée paſſa enſuite le Paſcopol, et traverſant les plaines de Lowoſitz, elle vint ſe camper à Trebnitz. On occupa le Haſenberg et la 24.
droite s'appuya au Paſcopol. Cette poſition ſe trouva vis-à-vis de celle que le maréchal Braun venait de prendre à Budin ; on ſavait que ce maréchal y attendait le lendemain une diviſion de ſes troupes, qui avait hiverné dans les cercles de Saaz et d'Eger ; on voulut tenter de prévenir cette jonction, et même eſſayer ſi l'on ne pourrait pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet il fut réſolu que la nuit même l'armée paſſerait l'Eger à un mille et demi au-deſſus du camp de M. de Braun ; et ſi l'occaſion ne ſe préſentait pas de battre cette diviſion qui était en chemin, du moins devait-il réſulter de cette manœuvre qu'en tournant la poſition de M. de Braun, on l'obligerait à l'abandonner. On établit en conſéquence deux ponts à Koſchtitz ; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes paſsèrent l'Eger. Les houſards qu'on envoya auſſi-tôt à la découverte, rencontrèrent près de Pénitz la diviſion qui devait

joindre M. de Braun. Cette division étant informée du paſſage des Pruſſiens, ſe replia ſur Welwarn, ſans qu'il fût poſſible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avait à peine paſſé la rivière. Le maréchal Braun ne tarda pas à s'apercevoir que ſon poſte était tourné; il comprit qu'il ne pouvait ſe joindre avec les troupes qui lui venaient, qu'en ſe retirant à Welwarn, et il ſe mit auſſi-tôt en marche pour y arriver; les houſards pruſſiens harcelèrent ſon arrière-garde, et
28. firent quelques priſonniers. L'armée du roi ſe campa à Budin, et employa le lendemain à réparer les ponts de l'Eger, pour aſſurer la communication de la Saxe; les magaſins importans que les ennemis avaient à Martinowe, à Budin, et à Karwatitz, tombèrent entre les mains des Pruſſiens; ce qui facilita conſidérablement la ſubſiſtance des troupes. De Budin l'armée s'avança ſur Welwarn, que l'ennemi venait d'abandonner, et l'on pouſſa juſqu'à Tuchomirſitz une avant-garde compoſée de 40 eſcadrons, et de tous les grenadiers
30. de l'armée; le roi qui s'y trouvait, vit l'armée de M. de Braun, qui était encore en marche; derrière ces colonnes qui défilaient, ſuivait une arrière-garde dont la contenance mal aſſurée fit naître l'envie de l'attaquer. M. de Ziethen donna deſſus et fit
Mai. 300 priſonniers. Dès le commencement les ennemis s'étaient poſtés ſur le Weiſſenberg; ils l'abandonnèrent le 2 de mai; l'avant-garde pruſſienne s'en ſaiſit, et vit l'ennemi paſſer la ville de Prague, et prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du roi occupa le même jour tous les environs de la ville, et en forma une eſpèce de circonvallation; ſa droite s'appuyait à la haute Moldau,

d'où le camp allait, en embraſſant St. Roch et le couvent de la Victoire, s'appuyer à Podbaba à la baſſe Moldau.

Durant cette marche de l'armée du roi, le prince de Bévern avait pouſſé de ſon côté les opérations avec vigueur; il était entré le 20 d'avril en Bohème, en s'avançant par Krottau et Kratzen ſur Machendorf; ſa cavalerie battit en marche un détachement autrichien, qui s'avançait pour faire une reconnaiſſance. L'ennemi avait pris à Reichenberg une poſition avantageuſe; le comte de Kœnigseck commandait ce corps, dont on évaluait la force à 28,000 combattans. Ce fut le 21 d'avril que le prince de Bévern ſe mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança ſur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie; il fallait paſſer une chauſſée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvaient défendre avec la mouſquetterie, n'arrêta guère les Pruſſiens. Au-delà de ce paſſage ſe trouvait le corps de M. de Kœnigseck, auquel il avait donné la forme d'un cercle. La cavalerie autrichienne occupait le centre de ce cercle, et ſe trouvait rangée en trois lignes ſur une petite plaine, enchaſſée entre les deux aîles d'infanterie qui allaient en avançant, le dos appuyé à d'épaiſſes forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, et des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeait la cavalerie. La droite du prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi; 15 eſcadrons pruſſiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, et la mirent en déroute. Le prince de Wirtemberg y fit des prodiges de

valeur. Alors M. de Leſtwitz attaqua la droite de l'ennemi, et les redoutes qui couvraient Reichenberg, et quoiqu'il traversât différens défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmſtadt, commandé par le colonel de Hertzberg, força ces redoutes, et obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le pourſuivit en hauteur jusqu'à Kochlitz et à Dorffel; la difficulté de ce terrain montueux, et l'impoſſibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puiſſent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le prince de Bévern de ruiner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le prince de Bévern. La perte des Pruſſiens ne paſſa pas 300 hommes, parce que l'ennemi ne leur avait pas oppoſé une réſiſtance opiniâtre. Le prince de Bévern ſuivit à Libenau M. de Kœnigseck, où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avait formé ſon monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entrepriſes.

De ce côté les Pruſſiens n'auraient pu pénétrer plus avant en Bohème, ſi le maréchal de Schwérin, en ſurvenant, ne les eût ſecondés à propos. L'armée de Siléſie fut la première qui entra en Bohème le 18 avril; elle déboucha dans ce royaume par 5 différens chemins: une de ces colonnes, qui ſe dirigeait ſur Schatzlar, penſa y ſurprendre les princes de Saxe, qui s'y trouvaient: celle qui prenait la route de Guldene-Els, rencontra 300 pandours qui, d'un rocher eſcarpé, défendaient le paſſage aux Pruſſiens; M. de Winterfeld trouva le moyen de

faire gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandours à revers, et les paſsèrent au fil de l'épée : les trois autres colonnes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis ſur leur chemin, joignirent toutes le maréchal de Schwérin à Kœnigshof. Ce maréchal ayant des nouvelles de ce qui s'était paſſé du côté du prince de Bévern, ſe porta derrière M. de Kœnigseck, qu'il penſa ſurprendre dans ſon camp de Libenau; les Autrichiens décampèrent en hâte et voulurent diriger leur marche ſur Jung-Buntzlau; M. de Schwérin les y prévint encore, et s'empara en même temps du magaſin conſidérable que les ennemis avaient formé à Koſmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Luſace joignit l'armée de la Siléſie. Cependant M. de Kœnigseck s'avançait à grandes journées vers Prague; le maréchal le ſuivit à Bénatek, d'où il détacha pour talonner l'ennemi de plus près, M. de Wartenberg, qui défit près de Alt-Buntzlau l'arrière-garde autrichienne, forte de 1500 hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris; mais ce brave général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, et fut univerſellement regretté. M. de Fouqué marchant alors avec l'avant-garde du maréchal à Buntzlau, s'y arrêta juſqu'au 4 de mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avait rompus pour aſſurer ſa retraite. Le même jour le maréchal fit paſſer la rivière à ſon armée, et ſe campa à un mille et demi de Prague.

Une partie des troupes que M. de Piccolomini avait commandées l'année précédente, n'était pas

encore assemblée ; le maréchal Daun en avait reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invasions des Prussiens, ce maréchal reçut ordre de rassembler son armée, et de la mener droit à Prague ; M. de Braun l'attendait avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyait que toutes les forces des Prussiens allaient incessamment fondre sur lui. Le roi était instruit de la marche du maréchal Daun ; mais son armée ne pouvait rien entreprendre contre M. de Braun, qui était couvert par la Moldau et par la ville de Prague ; d'ailleurs les choses en étaient venues au point, que le sort des deux armées devait nécessairement se décider par une bataille ; et puisqu'on ne pouvait l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le roi résolut d'attaquer M. de Braun avant sa jonction avec M. Daun. Pour cet effet on construisit un pont sur la Moldau près de Selz, et le roi le passa à la tête d'un détachement de 20 bataillons et de 40 escadrons ; c'était le 5 de mai. Ce prince eut le temps de reconnaître la position des ennemis ; il trouva le front de M. de Braun d'un trop difficile abord pour l'attaquer, et s'aperçut qu'en tournant la droite des ennemis, le terrain présentait un aspect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées prussiennes se joignirent à la portée du canon des ennemis ; on résolut de les attaquer tout de suite. La gauche des Autrichiens s'appuyait sur la montagne de Ziska, et se trouvait protégée par les ouvrages de Prague ; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvrait son front ; la droite se terminait sur une hauteur, au pied de laquelle se trouve le village de Sterboholi.

Pour rendre plus égal le combat qu'on méditait, il fallait contraindre M. de Braun d'abandonner une partie de ces montagnes, et de longer dans la plaine. A cette fin le roi changea ſon ordre de bataille: l'armée avait défilé en colonnes rompues; on la mit ſur deux lignes, et on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Poſtchernitz. Dès que M. de Braun s'aperçut de ce mouvement, il prit ſa réſerve de grenadiers, ſa cavalerie de la gauche et ſa ſeconde ligne d'infanterie, avec leſquels il côtoya les Pruſſiens, en tenant une ligne parallèle. C'était préciſément ce qu'on voulait. L'armée du roi pouſſa à Bichowitz par des défilés et des marais qui ſéparèrent un peu les troupes; la cavalerie pruſſienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang qui lui préſentait préciſément la diſtance qu'il lui fallait pour ſe former; et emboîtée entre ce village et cet étang, ſes flancs ſe trouvaient à l'abri d'inſulte; elle attaqua vigoureuſement la cavalerie autrichienne; après trois charges conſécutives, elle l'enfonça, et la mit entièrement en déroute. A peine 10 bataillons de la gauche furent-ils formés, avant que la ſeconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation et de courage que de prudence; ils eſſuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, et furent repouſſés, mais non aſſurément avec honte, car les plus braves officiers et la moitié des bataillons étaient couchés ſur le carreau. Le maréchal de Schwérin, qui, malgré ſon grand âge, conſervait encore tout le feu de ſa jeuneſſe, voyant avec indignation des Pruſſiens repouſſés, et ſaiſiſſant un drapeau, ſe mit à la tête de ſon régiment, le

conduisit à la charge, et fit des efforts de valeur extraordinaires ; mais comme il n'y avait point encore de troupes pour le soutenir, il succomba et fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvrait d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites ; le roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Brunswic avec quelques régimens, et le combat se rétablit d'autant plus facilement, que M. de Treskow avec sa brigade, qui était tant soit peu plus à droite, avait percé la ligne des ennemis. Le roi fit alors avancer les régimens de Charles et de jeune Brunswic, joignit M. de Treskow, et avec ce corps poussa l'infanterie autrichienne au-delà de ses tentes, qu'elle n'avait pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis ; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce désordre ; malheureusement les housards et les dragons étaient tombés sur du bagage ennemi qui s'enfuyait, et ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui, sans cette circonstance, aurait toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le roi de poursuivre vivement l'ennemi. On envoya M. de Puttkammer avec des housards vers la Sassawa, où s'était sauvée une partie des fuyards, et avec le gros des troupes on s'avança vers le Wischerad, de sorte que la gauche des Autrichiens était entièrement coupée de sa droite.

La droite de l'armée du roi n'était point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui était devant elle, et du désavantage que le terrain lui donnait; mais elle ne laissa pas

d'être engagée par l'imprudence de M. de Mannftein, qu'un courage trop bouillant emportait quelquefois. Cette valeur fougueufe, qui s'embrafait à la vue de l'ennemi, le fit avancer fans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de fuite. Le prince Henri et le prince de Bévern, qui, en défapprouvant fa conduite, ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le foutenir; l'infanterie pruffienne gravit contre des rochers efcarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens et par une nombreufe artillerie. Le prince Ferdinand de Brunfwic s'apercevant que le combat s'engageait de ce côté-là, et devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avait plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc et à dos: ce fecours feconda fi à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, et qu'il les pourfuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Saffawa par le corps du roi derrière eux, au village de Michéle, ne virent d'autre falut pour eux que de fe jeter dans la ville de Prague; ils tentèrent de fe fauver du côté du Wifcherad, où la cavalerie du roi les repouffa à trois reprifes; ils effayèrent auffi d'échapper du côté de Königfaal, mais encore ils en furent empêchés par le maréchal de Keith, dont l'armée occupait toutes les hauteurs au pied defquelles ils devaient paffer. On favait à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étaient jetés dans Prague; toutefois on en ignorait le nombre, de forte que l'on fe contenta d'inveftir la ville et de la bloquer, auffi bien que l'obfcurité et l'efpèce de confufion qui fuit les victoires, purent le permettre. Cette

bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la pourſuite, juſqu'à 8 heures du ſoir. Ce fut une des plus meurtrières de ce ſiècle: les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits priſonniers, parmi leſquels 30 officiers; on leur prit d'ailleurs 11 étendards et 60 pièces de canon: la perte des Pruſſiens monta à 18,000 combattans, ſans compter le maréchal de Schwérin, qui ſeul valait au-delà de 10 000 hommes. Sa mort flétriſſait les lauriers de la victoire, achetée par un ſang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie pruſſienne; Mrs. de Fouqué et de Winterfeld furent dangereuſement bleſſés: là perdirent la vie M. de Hautcharmoy, M. de Goltz, le prince de Holſtein, M. de Mannſtein, d'Anhalt, et nombre de vaillans officiers et de vieux ſoldats, qu'une guerre ſanglante et cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain le roi envoya M. de Krockow à Prague, pour ſommer la ville de ſe rendre; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine, et d'apprendre avec certitude que 40,000 Autrichiens, ſauvés de la bataille, étaient enfermés dans ſes murailles. Cette nouvelle obligea le roi à prendre des meſures différentes; il s'empara de la montagne de Ziska, où ſe campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, allait par Michéle aboutir à Podoli à la Moldau. On y conſtruiſit un pont, pour avoir la communication aſſurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, et on en fit un de même à Branick ſur la baſſe Moldau. La ville de Prague ne ſaurait

être confidérée comme une place de guerre; fituée dans un fond, elle eft entourée par des vignes et des rochers qui la dominent également de tous les côtés; fes foffés font fecs, fes ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues; tous ces ouvrages avaient été fi fort négligés pendant la paix, qu'en différens endroits ils étaient infultables, mais la garnifon ne l'était pas; pour l'attaquer en forme, il fallait une armée plus nombreufe que la pruffienne, fur-tout après les détachemens qu'on avait été obligé de faire, et dont nous aurons lieu de parler inceffamment. Ces raifons firent que le roi fe contenta de bloquer la ville, en effayant de prendre la garnifon par la famine. On fe flatta de mettre le feu, par un bombardement, aux magafins d'abondance; on fit venir des mortiers et du canon; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Michéle, et la troifième du côté du maréchal Keith vers le Strohhof; mais tout cela fut inutile; la ville avait des baftions cafematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie pruffienne.

Pendant que ces arrangemens fe fefaient autour de Prague, le maréchal Daun s'était avancé avec fon corps à Teutfchbrodt; d'abord le roi lui oppofa M. de Ziethen, et peu de temps après le prince de Bévern, qui fe trouvant à la tête de 20,000 hommes, fe porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, fefant toujours reculer devant lui le maréchal Daun; celui-ci fe retira jufqu'à Haber; mais chaque pas qu'il fefait en arrière, l'approchait de fes fecours, et lui

donnait le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui s'étant ſauvés au-delà de la Saſſawa, purent le rejoindre. D'un autre côté le roi fit partir pour l'Empire le colonel Mayer avec ſes volontaires et environ 500 houſards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des cercles, et en même temps pour alarmer les pédans de Ratisbonne, dont l'éloquence inſultante violait toutes les règles de la bienſéance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg; de-là il s'étendit vers Nurnberg; il fit déſerter de Ratisbonne ces députés arrogans, qui ſe croyaient les juges des rois, et de-là il pénétra dans le haut Palatinat. L'électeur de Bavière et pluſieurs princes, à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'Empire aurait abandonné le parti de l'impératrice-reine, ſi une de ces révolutions ordinaires à la guerre, et qui entre dans les jeux de la fortune, n'eût traverſé la proſpérité des Pruſſiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces viciſſitudes qui renverſaient tantôt les eſpérances des Pruſſiens, tantôt celles des Impériaux. Cependant le blocus de Prague continuait; on bombardait la ville; mais les Autrichiens feſaient des ſorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhof. Le prince Ferdinand de Pruſſe y accourut et les rechaſſa juſqu'à leur chemin couvert avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une ſortie du côté du Wiſcherad, avec ſi peu de précaution et de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries pruſſiennes placées vers Podoli, le

çanon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand désordre. Une autre fois le prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une ſortie du Petit côté; ces troupes prirent une flèche défendue par 50 ſoldats; mais bientôt M. de Retzow les repouſſa et les pourſuivit juſqu'aux portes de la ville. Les Pruſſiens eurent dans ce ſiége les ennemis et les élémens à combattre; un orage violent et des nuages qui crevèrent, groſſirent ſubitement les eaux de la Moldau; leur impétuoſité briſa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, et à Podoli on les recouvra. Le grand nombre des bombes que les Pruſſiens avaient jetées dans Prague, avaient conſidérablement endommagé certains quartiers de la ville; le feu avait même conſumé une boulangerie des ennemis; les déſerteurs dépoſaient unanimement que les vivres commençaient à manquer, et qu'au lieu de viande de boucherie, la garniſon ſe nourriſſait de chair de cheval. Il était fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville; ni par la force, ni par la ruſe, et qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps; il n'y avait que la famine et le déſeſpoir qui puſſent forcer le prince de Lorraine à ſe faire jour, l'épée à la main, à travers les aſſiégeans; car ils étaient fortifiés dans leurs quartiers, de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à ſe rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendait, aurait cependant réuſſi, ſi on avait pu lui donner le temps de parvenir à ſa maturité; mais il fallut s'oppoſer au maréchal Daun, il fallut ſe battre, et l'on fut malheureux. Nous avons laiſſé

le prince de Bévern campé à Kuttenberg, et le maréchal Daun à Haber; ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnifons des pays héréditaires et de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague, en forte que fon armée, compofée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, fe trouvait forte alors de 60,000 combattans. L'accroiffement de cette armée dérangeait toutes les combinaifons précédentes des projets du roi; il fallait néceffairement renforcer le prince de Bévern, pour qu'il pût au moins fe foutenir contre une armée du triple fupérieure à la fienne; d'un autre côté il était dangereux d'affaiblir l'armée du fiége, qui avait une vafte circonférence à défendre, et qui pouvait être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen, en économifant les poftes, en fortifiant les uns, en refferrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons et de 20 efcadrons. Ce détachement pouvait s'éloigner, mais ce ne devait pas être pour long-temps, ou le blocus en aurait fouffert. Pour que l'on prît Prague et l'armée qui la défendait, il était indifpenfable d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien poftées pour repouffer des forties, n'étaient que fur une ligne, et ne pouvaient défendre leur front et leur dos en même temps; et parce qu'en fe laiffant refferrer autour de Prague, les Pruffiens auraient manqué de fubfiftances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces confidé-

rations

rations importantes déterminèrent le roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement, pour joindre le prince de Bévern, et juger sur les lieux du parti qu'il serait plus convenable de prendre. Le roi partit le 13 de Prague; M. de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Sassawa, que les troupes légères du maréchal Daun commençaient d'infester. Le roi poursuivit sa marche par Schwartz-Kosteletz à Malotitz, où il fut joint par M. de Treskow, qui avait pris une route à droite. L'intention du roi était d'arriver à Kolin, pour se joindre au prince de Bévern; il trouva devant lui un corps considérable, qui campait à Zasmuky; c'était M. de Nadasti, qui avait pris cette position, par laquelle il coupait déjà en quelque manière le prince de Bévern de l'armée prussienne. Bientôt on découvrit de loin, sur le chemin de Kolin, deux colonnes qui prenaient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui furent les reconnaître, que c'était le prince de Bévern qui venait se joindre aux troupes du roi. Le jour tombait, la nuit survint avant l'arrivée du prince, de sorte que l'on se contenta de faire camper les troupes autant que l'obscurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bévern, auquel on ne s'attendait pas; il le fit à l'occasion de ce qui s'était passé la veille; il avait été attaqué le 13 à Kuttenberg par M. de Nadasti, qu'il avait repoussé, en même temps que le maréchal Daun avait fait un mouvement sur son flanc qui l'avait obligé, pour ne point être tourné, de quitter sa position de Kuttenberg, et de prendre celle de Juin.

Kolin; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wifoka fe préparaient à l'attaquer le lendemain; pour n'en point courir le rifque, il aima mieux aller au-devant du détachement pruffien, qu'il favait en marche pour le renforcer. On voulut le lendemain reconnaître les chemins de Wifoka, pour juger de la difpofition où fe trouvaient les ennemis; cependant on ne put y réuffir, à caufe de l'épaiffeur des forêts, et du nombre des pandours qui les rempliffaient. Le même jour 4,000 cravates attaquèrent un convoi qui venait de Nymbourg à l'armée; il était efcorté par 200 fantaffins aux ordres de M. de Billerbeck, major dans le régiment Henri; ce brave officier fe défendit 3 heures contre le nombre qui l'affaillait, jufqu'à l'arrivée du fecours qui le dégagea, fans avoir perdu la plus petite partie de fon convoi, et l'on ne trouva à dire à fon monde que 7 bleffés; ce qui eft une perte peu confidérable, fi l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'auffi petits détails ne deviennent dignes de l'hiftoire, qu'autant qu'ils peuvent fervir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur et la fermeté, foutenues par une bonne difpofition. Le terrain où les Pruffiens étaient campés n'était pas affez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec fureté; le roi voulait fe porter avec l'armée à Scwoifchitz, dont les environs font fufceptibles de défenfe; mais à peine l'armée fe fut-elle mife en marche pour prendre cette pofition, qu'on vit paraître celle du maréchal Daun, qui fe forma près de Scwoifchitz en une efpèce de triangle, dont la gauche tirait vers Zafmuky et la droite vers l'Elbe; le front vis-à-vis de Kaurzim et de Malotitz était

couvert par une prairie bourbeuſe, à travers laquelle ſerpentait un ruiſſeau marécageux. Ce mouvement des ennemis produiſit un changement néceſſaire dans la diſpoſition des Pruſſiens; l'armée prit une autre direction; elle gagna plus vers la gauche et s'approcha de Nymbourg; elle ſe campa ayant Planiany vers la gauche de ſon front, et à ſa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour aſſurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planiany un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvait être que de s'emparer du dépôt que les Pruſſiens avaient à Nymbourg; on contraignit ce corps à ſe replier, et il prit poſte ſur une hauteur derrière Planiany, où il demeura la nuit. La ſituation du roi devenait de jour en jour plus critique et plus embarraſſante; ſa poſition ne valait rien : ſon camp était étroit, acculé contre des montagnes; ſon front ſe trouvait à la vérité inabordable par le marais et le ruiſſeau qui ſéparaient les deux armées; mais il n'en était pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, et que le maréchal Daun était maître de tourner dès qu'il le voudrait, en ſe portant de Zaſmuky ſur Malotitz. Si les ennemis euſſent fait ce mouvement, toute l'armée était priſe en flanc et battue ſans reſſource. Il ſe préſentait d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût poſſible de les concilier tous, et l'on ne pouvait en négliger aucun ſans un préjudice conſidérable. Il fallait couvrir les magaſins de Brandeis et de Nymbourg, d'où l'armée d'obſervation tirait ſon pain; il fallait protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps faible, une armée ſupérieure du double, d'y détacher des troupes, ou d'en appro-

cher. Plus l'infériorité des Pruſſiens devenait ſenſible, plus ils avaient à craindre à la longue d'eſſuyer quelque échec conſidérable; car en ſuppoſant même qu'ils euſſent pu ſe ſoutenir dans le camp où ils étaient, il ne leur en était pas moins impoſſible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui, longeant les bords de la Saſſawa, ſerait venu à dos des corps pruſſiens qui campaient entre Branick et Michéle, et cette armée du ſiége, attaquée par derrière pendant que de la ville le prince de Lorraine aurait fait une ſortie, ſe ſerait trouvée entre deux feux, et aurait par conſéquent été totalement battue. Si le roi, prenant un autre parti, eût trouvé convenable de ſe retirer à Koſteletz ou à Teutſchbrodt, il y trouvait des camps plus avantageux; mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en ſubſiſtaient pas moins; car en s'approchant de l'Elbe on couvrait les magaſins, en laiſſant le chemin libre vers Prague; et en tirant plus vers la Saſſawa, on protégeait mieux le ſiége, et l'on découvrait les dépôts, dont la perte s'en ferait promptement enſuivie, ſans compter qu'en perdant du terrain où il y avait du fourrage, l'armée, en ſe retirant, ſe reſſerrait dans un pays épuiſé et où les vivres avaient été conſumés d'avance. Il ſe préſentait d'autres conſidérations plus fortes encore. Le maréchal Daun commandait une armée de 60,000 hommes que l'impératrice-reine avait raſſemblée à grands frais; était-il à préſumer qu'on ſouffrît impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohème, que les Pruſſiens fiſſent dans Prague le prince de Lorraine et 40,000 hommes priſonniers de guerre en préſence

de cette armée ? On favait même que le maréchal Daun avait ordre de tout rifquer pour délivrer le prince de Lorraine. Il s'agiffait donc proprement de fe déterminer, ou à laiffer aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes pruffiennes dans leur pofte, ou à les prévenir et à les attaquer foi-même. Ajoutons à ces confidérations que depuis que le maréchal Daun fe trouvait fort, il était impoffible de prendre Prague fans gagner une feconde bataille, et qu'il aurait été honteux pour les armes d'en lever le fiége à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvait arriver de pis était d'abandonner cette entreprife, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raifon plus importante encore obligeait d'en venir à une décifion; c'eft qu'en gagnant encore une bataille, le roi prenait fur les Impériaux une entière fupériorité. Les princes de l'Empire, déjà incertains et indécis, l'auraient conjuré de leur accorder la neutralité. Les Français fe feraient trouvés dérangés et peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en feraient devenus plus pacifiques et plus circonfpects. La cour de Pétersbourg même aurait fait des réflexions, parce que le roi fe ferait vu dans une fituation à pouvoir envoyer fans rifque des fecours à fon armée de Pruffe, et même à celle du duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importans qui engagèrent le roi à attaquer le lendemain le maréchal Daun dans fon pofte.

On fe mit en marche le 18 de grand matin. M. de Treskow, avec l'avant-garde, délogea d'abord ce corps ennemi qui s'était campé la veille fur les

hauteurs derrière Planiany ; ce début était néceffaire pour nettoyer le chemin de Kolin, fur lequel l'armée devait marcher en deux colonnes. Elle défila fur deux lignes par la gauche, vis-à-vis celle des ennemis. Le maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, changea auffi-tôt fon front, et marchant par fa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. M. de Nadafti s'était placé devant l'armée du roi avec 4 à 5,000 houfards, qu'un corps de cavalerie pouffait d'efpace en efpace, ce qui rallentit la marche des colonnes. On continua de preffer ainfi ces troupes légères, jufqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il fallait occuper néceffairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas auffi promptement pour le bien des affaires, qu'il aurait été à défirer, le roi profita de ce temps pour affembler les officiers généraux, et pour convenir avec eux de la difpofition de la bataille. Une auberge fe trouvait fur le chemin que tenaient les troupes ; l'on y découvrait diftinctement l'ordre dans lequel le maréchal Daun avait rangé fes troupes, et toutes les parties du terrain fur lequel il fallait agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les mefures fuivantes : il fut réfolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle était mal appuyée, et parce que c'était l'endroit le plus acceffible ; le front des Autrichiens s'étendait fur des rochers âpres et efcarpés, au pied defquels des villages dans la plaine étaient remplis de pandours ; mais plus ils étaient inexpugnables dans cette partie, moins ils l'étaient à leur droite ; l'endroit par lequel la gauche des Pruffiens devait attaquer, était une hauteur qu'ils occupaient déjà ; de-là fe préfentait

un cimetière isolé, garni de cravates, et qu'il fallait emporter ; ensuite en tournant un peu plus à gauche, on prenait l'armée du maréchal Daun à dos et en flanc. Pour soutenir cette attaque, il fallait la nourrir de toute l'infanterie prussienne qui se trouvait dans l'armée ; par cette raison le roi se proposa de refuser entièrement sa droite aux ennemis, et défendit sévèrement aux officiers qui la commandaient de dépasser le grand chemin de Kolin ; cela était d'autant plus sensé, que la partie de l'armée autrichienne postée vis-à-vis de cette droite, occupait un terrain inabordable : si la position que le roi avait prescrite à ses troupes avait été observée, il aurait été maître, durant l'action, de faire filer selon le besoin des bataillons, pour soutenir les brigades qui avaient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, M. de Ziethen eut ordre de tenir tête à M. de Nadasti avec 40 escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations ; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes. Lorsque tout fut réglé, M. de Hulsen partit à la tête de 7 bataillons et de 14 pièces d'artillerie, pour engager l'action ; des 24 bataillons qui restaient, 9 formèrent la seconde ligne et les 15 autres la première. Telle fut cette disposition, qui aurait rendu les Prussiens victorieux, si elle avait été suivie ; mais voici ce qui arriva. M. de Ziethen attaqua le corps de Nadasti, dont la déroute fut générale ; il le poursuivit jusqu'à Kolin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, et que, de toute la journée, il ne fut plus à portée de nuire aux entreprises du roi. A une heure après midi M. de Hulsen attaqua

le cimetière et le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande résistance; il se rendit maître ensuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout succédait aux vœux des Prussiens dans cette première attaque; mais voici les fautes qui causèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduisait la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que M. de Hulsen venait d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur; cette ligne était en l'air; le roi s'en aperçut, et la mena près du pied de cette hauteur; en même temps on entendit un feu assez vif à la droite. Obligé de se hâter et ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvaient dans sa ligne par les bataillons de la seconde; il se rendit aussi-tôt à la droite, pour savoir de quoi il était question; il trouva que M. de Mannstein, qui avait engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venait de retomber dans la même faute; il avait aperçu des pandours dans un village proche du chemin que la colonne tenait, il lui prend fantaisie de les en déloger; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, et se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes; à son tour on l'attaque, et la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le roi arriva sur les lieux, l'affaire était si sérieusement engagée, qu'il n'y avait plus moyen de retirer les troupes sans être battu; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auraient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, et ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que le roi n'en pouvait être que

ſpectateur, n'ayant pas un bataillon de reſte dont il pût diſpoſer. Le maréchal Daun profita, en grand général, des fautes des Pruſſiens; il fit filer derrière ſon front ſa réſerve, qui vint à ſon tour attaquer M. de Hulſen jusqu'alors victorieux; il ſe ſoutint néanmoins, et ſi on avait pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille était gagnée; il repouſſa encore cette réſerve autrichienne; les dragons de Norman donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la diſperſèrent, et lui prirent 5 drapeaux; ils attaquèrent enſuite les carabiniers ſaxons, qu'ils chaſsèrent juſqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites, l'infanterie pruſſienne du centre et de la droite avait gagné quelque terrain, ſans cependant avoir emporté d'avantage conſidérable. Ces bataillons, qui tous avaient beaucoup ſouffert du canon et du feu des petites armes, étant fondus à moitié, feſaient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devaient l'être, et comme il n'y avait ni ſeconde ligne, ni réſerve, il fallut y ſuppléer par des régimens de cuiraſſiers, qu'on plaça à quelque diſtance derrière ces ouvertures. Le régiment de Pruſſe cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, et l'aurait détruit, ſi une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebrouſſa chemin en confuſion, et renverſa les régimens de Bévern et de Henri qui étaient derrière lui; l'ennemi s'aperçut de ce déſordre; il lâcha auſſi-tôt ſa cavalerie qui, profitant de ce moment, rendit la confuſion générale. Le roi voulut faire charger des cuiraſſiers qui étaient à portée et qui auraient pu réparer le mal en partie; il lui fut impoſſible de les mettre en mouvement;

il eut recours à deux escadrons de Truchses, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, et la ramenèrent au pied de ses montagnes. Il n'y avait, de cette ligne d'infanterie, que le premier bataillon des gardes qui tînt encore à la droite; il avait repoussé quatre bataillons d'infanterie et deux régimens de cavalerie qui avaient voulu l'entourer; mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne saurait seul gagner une bataille. M. de Hulsen, avec son infanterie, et quelque cavalerie qu'on lui avait envoyée, se maintenait encore sur son terrain, savoir sur cet emplacement dont il avait chassé les Autrichiens au commencement de l'action; il y resta jusqu'au soir à 9 heures, qu'il fut obligé de se retirer, de même que l'armée. Le prince Maurice mena les troupes à Nymbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul housard de l'ennemi le suivît. Cette action coûta au roi 8,000 hommes de sa meilleure infanterie; il y perdit 16 pièces de canon qui ne purent être transportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le roi eut donné ses ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus pressé, se rendit à son armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au soir, et l'on fit des dispositions pour lever le blocus de la ville, que le funeste événement de Kolin ne permettait plus de continuer.

Ce qu'il y eut de singulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençait à se retirer, que la cavalerie devait en faire autant, lorsqu'un colonel d'Ayasse, de son propre mouvement, attaqua l'infanterie prus-

ſienne avec ſes dragons, au moment où les cuiraſſiers de Pruſſe y mirent la confuſion, et où les ſuccès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où ſe trouvaient les Autrichiens après une affaire auſſi opiniâtre, les empêcha de pourſuivre les Pruſſiens; cependant ils étaient victorieux. Si le maréchal Daun avait eu plus de réſolution et d'activité, il eſt certain que ſon armée aurait pu arriver le 20 devant Prague, et que les ſuites de la bataille de Kolin feraient devenues plus funeſtes pour les Pruſſiens que leur défaite même. Le 20, de grand matin, les Pruſſiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avait campé du côté de Michéle, ſe retira au-delà de l'Elbe par Alt-Buntzlau et Brandeis, pour ſe joindre à l'armée de Kolin qui campait à Nymbourg. Le corps du maréchal Keith devait ſe replier ſur Welwarn, afin de couvrir les magaſins de Leutmeritz et d'Auſſig ; des contretemps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés aſſez vîte, on fut obligé d'attendre, et le maréchal Keith ne put quitter ſon camp qu'à 11 heures. Les Pruſſiens de Michélé étaient partis à 3 heures du matin. Le prince de Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le maréchal Daun venait de gagner, ſe prépara à faire une ſortie ſur les troupes du maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il ſortit du Petit côté et canonna vivement les deux colonnes pruſſiennes qui ſe retiraient par le couvent de la Victoire; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuoſité des ennemis, et le prince de Pruſſe prit une poſition à Reeſin, d'où il protégea la retraite des troupes. Les Pruſſiens n'eurent que 200 hommes tant

de tués que de blessés dans cette affaire ; le prince de Lorraine y gagna 2 pièces de 3 livres dont les chevaux furent tués, seul trophée qu'il remporta de son expédition. Le corps avec lequel le roi avait marché à Brandeis, prit le lendemain le camp de Lissa, où il se joignit aux débris des troupes de Kolin. L'on supposait que le maréchal Daun agirait contre l'armée du roi, et le prince de Lorraine contre celle du maréchal Keith, et l'on se trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magasins ; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes se joignirent à Brandeis. Le prince de Prusse prit le commandement de l'armée de Lissa, avec laquelle il marcha à Jung-Buntzlau, et bientôt à Bœhmisch-Leippa. Le roi prit le chemin de Melnick, pour se joindre au maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena ; il passa l'Elbe à Leutmeritz : afin de ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Prusse, il laissa le prince Henri avec un détachement à Trebotschau à la rive droite de l'Elbe. L'armée du roi s'étendait dans la plaine entre Leutmeritz et Lowositz ; quelques bataillons occupaient le Pascopol et le défilé de Welmina ; les gorges de la Saxe étaient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leutmeritz avait servi de dépôt pour le siége de Prague ; c'était le grand magasin et l'hôpital de l'armée ; cette ville, située dans un fond, ne pouvait se défendre que par les camps qui occupaient les montagnes qui l'environnent ; on travailla, aussi-tôt que les troupes y arrivèrent, à la débarrasser des malades, des munitions et de l'artillerie qu'on y gardait ; quelque activité qu'on mît à

Juillet.

preffer tous ces tranfports, on ne put les achever que le 20 juillet. Au commencement de ce mois M. de Nadafti s'approcha de l'armée, fe campa à Gaftorf vis-à-vis du corps du prince Henri, et mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Pruffiens entretenaient entre le camp de Leutmeritz et celui de Leippa; en quoi il n'eut pas de peine à réuffir, en répandant fes pandours dans les forêts et dans les défilés en grand nombre qui fe trouvent dans cette partie de la Bohème. A la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par le Sr. Laudon. Ce partifan, à la tête de 2,000 pandours, s'était pofté au pied du Pafcopol, d'où il infeftait les grands chemins, inquiétait les détachemens, et fefait des coups peu confidérables. Celui qui lui réuffit le mieux, devint funefte à M. de Mannftein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, et avoir caufé la perte de celle de Kolin. Ce général fe fefait tranfporter en Saxe, pour y chercher la guérifon de fes bleffures, il était efcorté par 200 hommes de nouvelles levées; Laudon l'attaque en chemin, le défordre fe met dans l'efcorte, Mannftein fort de fa voiture, prend fon épée, fe défend en défefpéré, et refufant le quartier qu'on lui offre, eft tué fur la place. La guerre fe fefait avec plus de vigueur du côté du prince de Pruffe. Le prince de Lorraine et le maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis et fuivirent le prince de Pruffe; ils fe campèrent à Nîmes, où ils tournaient fon flanc gauche, et gagnaient fur les Pruffiens une marche fur Gabel. Le général Puttkammer défendait le château de cette ville, où le prince de Pruffe l'avait

envoyé avec 4 bataillons, pour faciliter les convois que ſon armée tirait de Zittau. Si le prince de Pruſſe eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auraient rien gagné par leur mouvement; mais le prince, qui n'en ſentit pas d'abord les conſéquences, demeura tranquille dans ſon camp, et laiſſa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua M. Puttkammer à Gabel; ce général, après une vigoureuſe réſiſtance et trois jours de tranchée ouverte, n'étant point ſecouru, fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre. Le prince de Pruſſe comprit l'importance de ce poſte après l'avoir perdu; le droit chemin de ſon camp à Zittau paſſe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui reſtait, paſſe par Rumbourg et fait un détour de quelques milles; on ne peut y paſſer que ſur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, et des pontons qui ſe briſèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le prince arriva à Zittau en décrivant un arc, et le maréchal Daun la corde. M. de Schmettau, qui commandait l'avant-garde des Pruſſiens, trouva, en approchant de Zittau les Autrichiens établis ſur l'Eckartsberg; c'eſt le poſte le plus important de cette contrée; il domine ſur la ville et commande aux environs. L'armée du prince de Pruſſe occupa une hauteur oppoſée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant ſa droite entre les deux armées, ſa gauche étendue ſur la montagne de Hennersdorf. Le prince pouvait ſoutenir la ville, ſans pouvoir néanmoins empêcher les Impériaux de l'inſulter. Le

maréchal Daun, excité par le prince Charles de Saxe, fit bombarder la ville. Zittau a des rues étroites, la plupart des toits font en bardeau; le feu y prit, le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois; les maifons s'écroulèrent et les paffages furent bouchés par les débris. Le prince de Pruffe fe vit obligé d'en retirer la garnifon; les troupes qui occupaient l'extrémité oppofée, ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes et des ruines fur leur paffage, de forte que le colonel Dierke avec 150 pionniers, et le colonel Kleift avec 80 foldats du margrave Henri tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conféquence, on ne fut fenfible à ce malheur qu'à caufe du magafin confidérable qui s'y trouvait. Après qu'il eut été confumé par les flammes, l'armée du prince de Pruffe ne pouvant tirer fa fubfiftance et fon pain que de Dresde, il aurait fallu tranfporter ce pain de 12 milles, pour qu'il arrivât au camp; et comme il fe préfentait des difficultés infurmontables à ce tranfport, le prince fut obligé de fe rapprocher de fes vivres; il décampa de Zittau fans être fuivi par l'ennemi, et prit une pofition pour l'armée, aux environs de Bautzen.

Dès que le roi fut informé de la perte de Gabel, il fe propofa d'évacuer Leutmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leutmeritz était vide; les munitions de guerre et de bouche étaient déjà arrivées à Dresde, et comme il n'y avait point de temps à perdre, le prince Henri paffa l'Elbe: après qu'il eut rejoint le roi, l'armée alla fe camper entre Sulowitz et Lowofitz. M. de Nadafti, qui avait Août.

fuivi l'arrière-garde de S. A. R. attaqua les grand'-gardes du camp; on le reçut vertement; il fut repouffé avec perte, et repaffa promptement l'Elbe. Les jours fuivans l'armée fe replia fur Linay, de-là fur Nœllendorf et fur Pirna. Un détachement de 200 hommes de nouvelles levées, qui gardait le Schreckenftein, fut attaqué et pris par M. Laudon; les poftes d'Auffig et de Tefchen furent évacués fans perte. Le roi laiffa le prince Maurice à Gishubel; il lui donna 14 bataillons et 10 efcadrons, pour défendre cette gorge, et fe mit en marche avec le refte de fes troupes, voulant joindre le prince de Pruffe à Bautzen. Ce prince, qui était tombé malade, quitta l'armée et ne fit depuis que languir. Le roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen à Weiffenberg; il en délogea M. de Beck, qui fe replia vers Bernftadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres et préparer de nouveaux caiffons, arrêtèrent le roi quinze jours. Ce prince était preffé par les progrès des Français à fa droite, et des Ruffes à fa gauche; il était obligé de détacher; ce qui lui infpira le deffein de marcher aux Autrichiens, et d'effayer de s'en délivrer, avant que de s'affaiblir par des détachemens; il fe mit en marche le 16 pour Bernftadt; le roi menait la colonne de la gauche, le prince de Brunfwic celle de la droite. Ils pensèrent entourer M. de Beck fur une montagne près de Sohland, et ce partifan ne fe fauva qu'en perdant une partie de fon monde. On apprit à Bernftadt qu'un détachement des ennemis s'affemblait à Oftritz; M. de Werner y fut auffi-tôt envoyé; il fut fur le point de prendre M. de

Nadafti,

Nadafti, dont il enleva le bagage, et les troupes qui l'efcortaient. On trouva parmi fes papiers des lettres originales de la reine de Pologne, qui donnait des avis à ce général de tout ce qu'elle favait des Pruffiens, et lui propofait quelques projets de furprife; le roi envoya ces originaux à M. de Finck, commandant de Dresde, pour les montrer à la reine, afin qu'elle comprît qu'on était au fait de toutes fes
menées. Le roi détacha 5 bataillons de Bernftadt, 17.
pour prendre pofte à Gœrlitz, et avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le maréchal Daun campait encore à l'Eckartsberg, il ne fit faire qu'un mouvement à fes troupes, pour qu'elles préfentaffent le front aux Pruffiens. Ce pofte était inattaquable; à la gauche une montagne taillée en forme de baftion, hériffée de 60 pièces de douze livres, flanquait la moitié de fon armée; devant le front s'étend dans un bas-fond le village de Wittgenau, le long duquel coule un ruiffeau entre des rochers efcarpés. Trois chemins fe préfentaient pour traverfer ce village, qui menaient à l'ennemi, et dont le plus large pouvait contenir une voiture. La droite du maréchal s'appuyait à la Neiffe; audelà de cette rivière campait M. de Nadafti avec la réferve de l'armée, fur une hauteur d'où il pouvait, avec 30 pièces de gros calibre, balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étaient féparées que par le fond de Wittgenau; toute la
journée fe paffa à fe canonner réciproquement. Le 18.
lendemain on fit paffer la Neiffe à Hirfchfeld à un corps aux ordres de M. de Winterfeld, pour reconnaître s'il n'y aurait pas moyen d'engager une affaire

avec M. de Nadaſti, ce qui aurait porté le maréchal
Daun à le ſecourir, et aurait donné lieu à un combat
général. Mais la difficulté du terrain s'oppoſa
encore à cette entrepriſe, et il fallut y renoncer.
Rien n'aurait été plus avantageux pour le roi, dans
ces circonſtances, que d'engager une affaire déciſive;
il n'avait point de temps à perdre; un gros de Fran-
çais était à Erfurt; l'armée du duc de Cumberland
était acculée à Stade; le duché de Magdebourg et
la vieille Marche ſe trouvaient expoſés aux incur-
ſions des Français; une armée ſuédoiſe avait paſſé
la Peene près d'Anclam; les troupes des cercles
20. étaient en mouvement pour s'avancer en Saxe. Mais
l'impoſſibilité de combattre dans ce terrain difficile
et impraticable, et la néceſſité de faire de prompts
détachemens obligèrent le roi à ſe retirer. L'infan-
terie ſe replia par ligne, ſans que l'ennemi fît mine
de s'en apercevoir. L'armée marcha à Bernſtadt,
et ſe campa ſur les hauteurs de Jauernick juſqu'à
la Neiſſe; au-delà de cette rivière le corps de M.
de Winterfeld s'étendit juſqu'à Radomeritz. On
envoya un détachement pour relever la brigade
de Gœrlitz, avec laquelle M. de Grumbkow eut
ordre de ſe rendre en Siléſie, pour nettoyer les fron-
tières des partis ennemis qui y commettaient des
déſordres, et pour veiller en même temps à la ſureté
de la fortereſſe de Schweidnitz. Le roi remit le
25. commandement de l'armée au prince de Bévern,
en lui adjoignant M. de Winterfeld, auquel pro-
prement il donnait ſa confiance; il leur recommanda
ſur-tout de couvrir avec ſoin les frontières de la
Siléſie; après quoi il partit avec 18 bataillons et

30 escadrons, pour s'opposer aux entreprises des Français et des troupes de l'Empire. Afin de ne point interrompre les événemens de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le duc de Cumberland; la liaison des choses exige que nous en fassions à présent une courte récapitulation.

Campagne du duc de Cumberland.

Dès le commencement d'avril les Français occupèrent les villes de Clèves et de Wésel, où ils ne rencontrèrent aucune résistance. Le comte de Gisors s'empara de Cologne, dont les Français avaient dessein de faire leur place d'armes. M. d'Etrées, qui devait prendre le commandement de l'armée, y arriva les premiers jours du mois de mai; il s'avança le 26 et campa avec toutes ses troupes à Munster. Le duc de Cumberland rassembla les siennes à Bielefeld, d'où il avait poussé un détachement à Paderborn à l'approche de M. d'Etrées, dont l'armée se campa à Rhéda. Le duc se retira à Herford, sur quoi les Français envoyèrent un détachement dans le pays de Hesse, qui, n'y trouvant aucune opposition, s'empara de tout le landgraviat; Cassel même, qui en est la capitale, se rendit après une faible résistance. Le duc de Cumberland ne voulant faire ferme que derrière le Wéser, selon le projet des ministres de Hanovre, qui croyaient le passage Juillet. de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin, le fit passer à ses troupes sur les ponts qu'il avait fait préparer dans les villages de Rhemun et de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Munden et de

Hameln ; c'était y penſer bien tard. Les Français de leur côté ſe portèrent ſur Corbie ; un de leurs détachemens ayant paſſé le Wéſer, donna lieu au duc de changer ſa poſition, et il ſe campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Munden pour y paſſer le Wéſer. Le duc de Cumberland, qui s'attendait à être attaqué dans peu, rappela à lui tous ſes détachemens, et les raſſembla à Haſtenbeck, dont on lui avait dépeint la poſition comme admirable. La droite de ſon armée s'y trouvait bien appuyée, au centre les troupes ſe repliaient en forme de coude, devant elles ſe trouvait un bois et dans ce bois un ravin aſſez conſidérable. L'armée françaiſe s'approcha de celle des alliés ; le 25 ſe paſſa en reconnaiſſances de la part de M. d'Etrées, et en canon-
26. nades de la part du duc de Cumberland. Le lendemain les Français attaquèrent ſa gauche en ſe gliſſant par ce ravin au fond du bois ; ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le prince héréditaire de Brunſwic la reprit l'épée à la main, et fit connaître, par ce coup d'eſſai, que la nature le deſtinait à devenir un héros. En même temps un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, ſe détache de lui-même, raſſemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les Français à dos, les chaſſe et s'empare de leurs canons et de leurs drapeaux : tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés ; M. d'Etrées, qui voit ſes troupes en déroute, ordonne la retraite ; le duc d'Orléans s'y oppoſe ; enfin au grand étonnement de toute l'armée françaiſe, on apprend que le duc de Cumberland eſt

en pleine marche, et qu'il se replie sur Hameln. Le prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avait reprise avec tant de gloire, et la retraite se fit avec tant de précipitation, qu'on oublia même ce brave colonel Breitenbach qui avait si bien mérité dans cette journée ; ce digne officier demeura seul maître du champ de bataille, partit la nuit pour joindre l'armée, apportant ses trophées au duc, qui pleura de désespoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui disputait plus. Quelques représentations que Août. lui fissent le duc de Brunswic et des généraux de son armée, on ne put jamais le dissuader de continuer sa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, ensuite à Verden, d'où il prit par Rotenbourg et Bremervœrde le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile il abandonna tout le pays à la discrétion des Français ; Hameln fut d'abord occupé par le duc de Fitzjames ; mais ce qu'il y eut de singulier et de remarquable, fut que M. d'Etrées fut rappelé pour avoir remporté une victoire. Le duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva le 7 à Munden ; il prit Hanovre, le duc d'Ayen Brunswic, et M le Voyer Wolfenbuttel. Il envoya le prince de Soubise avec un détachement de 25,000 hommes à Erfurt, où il devait être joint par l'armée des cercles et un détachement d'Autrichiens. Il se mit de son côté à la poursuite des alliés, passa l'Aller, et se campa à Verden. M. d'Armentières s'empara en même temps de Brême le 1 de septembre. L'armée française s'avança vers Sept. Rotenbourg, dans l'intention d'attaquer le duc de

Cumberland ; elle ne l'y trouva plus ; ce prince s'était déjà replié fur Bremervœrde, évitant, depuis la journée de Haftenbeck, tout engagement avec l'ennemi. Dès que le roi eut remarqué, par les manœuvres du duc de Cumberland, qu'il fe bornait à défendre le Wéfer, il prévit tout ce qui en réfulterait, et rappela les 6 bataillons qu'il avait dans cette armée, pour les jeter dans Magdebourg, ce qui fe fit très à propos, comme nous le verrons dans la fuite.

On voit, par le tableau que nous venons de préfenter, que le duché de Magdebourg était menacé de l'invafion des Français et la ville d'un fiége, que la Saxe allait devenir la proie de cette armée qui s'affemblait à Erfurt, que les garnifons de Dresde et de Torgau allaient être perdues, enfin que Berlin, cette capitale fans défenfe, était fur le point d'être envahie par les Suédois, qui avaient pénétré dans la Marche uckerane, et qui ne trouvaient qu'une poignée de monde qui s'opposât à leurs progrès. Dans ces conjonctures les raifons les plus preffantes demandaient qu'un corps de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le roi fe chargea de ce commandement, et fe mit à la tête de peu de monde, pour ne point affaiblir fon armée de Siléfie, qui avait à combattre l'ennemi le plus redoutable.

Août 31. Le prince de Bévern, auquel il reftait 50 bataillons et 110 efcadrons, fe campa après le départ du roi à la Landeskrone, près de Gœrlitz. M. de Winterfeld plaça fon détachement de l'autre côté de la Neiffe fur le Holtzberg, proche du village de Moys. Le prince fit tranfporter fon magafin de Bautzen à

Gœrlitz. Le maréchal Daun et le prince de Lorraine se campèrent vis-à-vis de lui à Auſſig, et détachèrent M. de Nadaſti à Schœnberg, pour obſerver M. de Winterfeld. Le comte de Kaunitz venait d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux et régler les opérations ultérieures de la campagne. M. de Nadaſti, pour lui faire ſa cour, ſe propoſa d'attaquer le poſte de M. de Winterfeld au Holzberg. Ce poſte n'était garni que de deux bataillons; les dix autres du même corps campaient à trois mille pas en arrière, plus près de Gœrlitz. Le jour que l'attaque ſe fit, M. de Winterfeld était auprès du duc de Bévern, avec lequel il avait quelques arrangemens à prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquait ſon poſte; il y accourut; mais le Holzberg était emporté avant qu'il y arrivât; il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, et eut le malheur d'être bleſſé mortellement. M. de Nadaſti, content de l'avantage qu'il venait de remporter, ſe retira de lui-même à Schœnberg; les Pruſſiens perdirent 1200 hommes à cette affaire, et nombre de braves officiers. M. de Winterfeld mourut de ſa bleſſure, et fut d'autant plus regretté dans ces circonſtances, qu'il était l'homme le plus néceſſaire à l'armée du prince de Bévern, et que le roi n'avait compté que ſur lui dans les meſures qu'il avait priſes pour la défenſe de la Siléſie. Le lendemain de cette affaire le prince de Bévern leva ſon camp; il ſe rendit par Catholiſch-Hennersdorf et Naumbourg à Lignitz, et négligea de prendre le camp de Lœwenberg ou celui de Schmutſeifen, par leſquels il aurait couvert Sept.

la Siléſie ; et non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affaiblir en detachant 15,000 hommes, qu'il jeta dans differentes places. Ces fautes entraînèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le maréchal Daun ſuivit les Pruſſiens, il marcha par Lœwenberg et Goldberg, et ſe campa ſur les hauteurs de Wahlſtadt. Les Pruſſiens étaient dans un fond, la droite à Lignitz, la Katzbach à dos, et la gauche au village de Beckren ; ils avaient tout à craindre dans ce terrain, un ennemi entreprenant en eût profité ; le maréchal Daun ne l'était pas. Cependant une après-midi, animé par le vin et par les diſcours du chevalier de Montazet, le prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage ſur l'ennemi : il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers et du canon, avec leſquels il fit attaquer le village de Beckren. Ce détachement était trop faible contre une armée ; il n'était point ſoutenu ; il fut repouſſé par les troupes que le prince de Bévern fit avancer de la ligne pour ſoutenir le village ; le régiment de Pruſſe infanterie ſe diſtingua ſur-tout à cette action. Cet eſſai fit comprendre au prince de Bévern que ſa poſition était mauvaiſe, ſon camp mal pris, ſa ſituation haſardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus conſidérables, il repaſſa la nuit même la Katzbach, et marchant à Parchwitz, il y trouva un corps d'Impériaux qui lui diſputa le paſſage de la Katzbach ; il fit des ponts ſur l'Oder, paſſa ce fleuve et ſe rendit par ſa rive droite le 1 d'octobre à Breslau ; ayant repaſſé l'Oder ſur le pont de la ville, il prit poſte derrière le petit ruiſſeau de la Lohe, où il ſe

Octobre.

retrancha ; les Autrichiens se placèrent vis-à-vis de lui à Lissa. La cour de Vienne avait négocié des troupes de l'électeur de Bavière et du duc de Wirtemberg, qu'elle envoya alors en Silésie ; ces corps se joignirent à la réserve de M. de Nadasti aux environs de Schweidnitz, dont ils devaient faire le siége. Nous suspendrons pour quelques momens le récit de la campagne de Silésie, pour suivre le roi dans son expédition contre les Français. Sept.

Il se rendit d'abord à Dresde, d'où il détacha M. de Seidlitz avec un régiment de housards et un régiment de dragons pour Leipsic, afin de donner la chasse à M. de Turpin, qui, avec des troupes légères, rodait du côté de Halle. Les Français se retirèrent à l'approche des Prussiens, de sorte que M. de Seidlitz, devenant inutile dans cette partie, vint rejoindre le roi entre Grimma et Rœtha ; de Rœtha les troupes marchèrent à Pégau ; l'ennemi y avait détaché deux régimens de housards impériaux, Ceczeni et Esterhasi. Cette ville est située de l'autre côté de l'Elster, sur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avait garni cette porte et quelques toits des maisons voisines, pour en défendre l'entrée. M. de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de housards, qui forcèrent la porte ; le gros du régiment les suivit et entra dans Pégau au plein galop ; Mrs. de Seculi et de Kleist traversent la ville en sortant par la porte opposée ; ils trouvent ces deux régimens ennemis postés derrière un chemin creux ; ils les attaquent, les renversent, les poursuivent jusqu'à Zeitz, et en ramènent 350 prisonniers. Le lendemain l'armée du roi

Campagne contre les Français.

ſe porta ſur Naumbourg ; l'avant-garde y rencontra 6 eſcadrons de ceux qu'elle avait battus la veille ; ils furent bientôt diſſipés, et perdirent ſur-tout beaucoup de monde en paſſant le pont de la Saale, proche
8 Sept. de Schul-Pforte ; on rétablit ce pont, et les troupes le paſsèrent, pour ſe rendre à Buttſtett. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuſe convention ſignée entre le duc de Cumberland et le duc de Richelieu à Cloſter-Seven ; ce traité fut négocié par un comte Lynar, miniſtre du roi de Danemarck ; il y fut ſtipulé que les hoſtilités ceſſeraient ; que les troupes de Heſſe, de Brunſwic et de Gotha ſeraient renvoyées dans leur pays ; que celles de Hanovre demeureraient tranquillement à Stade, à l'autre bord de l'Elbe, dans un diſtrict qui leur fut aſſigné ; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni reſtitutions, de ſorte que cet Etat ſe trouvait abandonné à la diſcrétion des Français. A peine cette convention fut-elle conclue, que, ſans en attendre la ratification, le duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, et le duc de Richelieu ſe prépara de ſon côté à faire une invaſion dans la principauté de Halberſtadt.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée pruſſienne des lettres du comte Lynar au comte de Reuſs ; ces deux hommes étaient de la ſecte qu'on nomme Piétiſtes. Le comte Lynar, en parlant à ſon ami de cette négociation, lui dit : " L'idée qui „ me vint de faire cette convention, était une inſpi- „ ration céleſte, le St. Eſprit m'a donné la force „ d'arrêter les progrès des armes françaiſes, comme „ autrefois Joſué arrêta le ſoleil ; Dieu tout-puiſſant,

„ qui tient l'univers en ſes mains, s'eſt ſervi de moi
„ indigne, pour épargner ce ſang luthérien, ce pré-
„ cieux ſang hanovrien qui allait être répandu."
Le malheur a voulu que le comte Lynar s'eſt ap-
plaudi tout ſeul ; nous le laiſſerons entre Joſué et le
ſoleil , pour revenir à des objets plus importans.
Cette indigne convention acheva de déranger les
affaires du roi ; ſa ſoi-diſante armée était de 18,000
hommes, et il ſe trouvait réduit à faire un détache-
ment pour couvrir Magdebourg, ou pour en ren-
forcer la garniſon. Cependant, comme M. de
Soubiſe ſe trouvait à Erfurt, il voulut tenter les
moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affaiblir
enſuite avec moins de danger. Il s'avança pour cet
effet à Erfurt avec 2 000 chevaux, un bataillon franc
et deux bataillons de grenadiers ; ſa ſurpriſe fut ex-
trême, lorſqu'il vit l'armée françaiſe décamper de
la Cyriacsbourg en ſa préſence. M. de Soubiſe ne
ſe croyant pas en ſureté à Erfurt , ſe retira effecti-
vement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on ſomma
la ville de ſe rendre, et l'on convint, par la capitu-
lation , que le Pétersberg demeurerait neutre, que
la ville ſerait occupée par les Pruſſiens, et que l'en-
nemi évacuerait la Cyriacsbourg. Dès que les trou-
pes eurent pris une eſpèce de poſition auprès d'Er-
furt , le prince Ferdinand de Brunſwic partit de
l'armée avec 5 bataillons et 7 eſcadrons, pour couvrir
Magdebourg, et tenir tête à l'armée de M. de Ri-
chelieu. Ce prince pouvait encore ſe renforcer de
6 bataillons , qu'il aurait tirés de la place ; mais ces 20.
meſures, les ſeules que l'on pût prendre dans ces
conjonctures, étaient faibles , et inſuffiſantes pour

résister à 50,000 Français. Le prince Ferdinand, bien résolu de suppléer par son habileté au peu de moyens qu'on lui fournissait, prit un détour pour se rendre à Magdebourg; en marchant par Egeln, il donna sur le régiment de Lusignan, dont il fit 400 hommes prisonniers; de-là il vint se poster fièrement a Wanzleben, d'où il semblait défier M. de Richelieu, qui campait à Halberstadt. Les partis prussiens eurent de la supériorité sur les Français pendant toute la fin de cette campagne, et il se passa peu de jours qu'ils n'amenassent des prisonniers au prince. Dans l'état où se trouvait le roi, il fallait avoir recours à tout, employer la ruse et la négociation, enfin tous les moyens possibles pour adoucir la situation des affaires; d'ailleurs on ne perdait, en fesant des tentatives, que la peine d'avoir imaginé des expédiens frivoles. Dans cette intention le colonel Balby partit déguisé en bailli, pour se rendre auprès du duc de Richelieu; il connaissait ce duc, avec lequel il avait fait quelques campagnes en Flandre. Balby devait faire des propositions pour ramener la cour de Versailles à des sentimens plus doux et plus pacifiques; il s'aperçut que le duc de Richelieu, se défiant de son crédit, ne croyait pas avoir assez d'influence auprès du ministère et du roi, pour changer leur système et leur opinion sur l'alliance avec la maison d'Autriche, alliance qui, récemment conclue, plaisait par sa nouveauté même. Cet émissaire voyant que tout ce qu'il pourrait dire sur ce sujet ne mènerait à rien, se rabattit à demander au duc qu'il voulût au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du roi où il fesait la guerre.

Bientôt le roi fut encore obligé d'affaiblir ſon
armée par un nouveau détachement ; il envoya le
prince Maurice à Leipſic avec 10 bataillons et 10
eſcadrons, pour s'y tenir dans une poſition cen-
trale, d'où il fût à portée de ſe joindre, dans le
beſoin, au roi, ou au prince Ferdinand, et d'où il
pût avoir l'œil ſur M. de Marshall, campé à Bautzen
avec 15,000 Autrichiens ; ce dernier corps inquiétait
avec d'autant plus de raiſon, que la Luſace étant
ouverte, on avait à craindre qu'il ne fît une irruption
dans l'électorat et n'allât même à Berlin. Cette ca-
pitale était également menacée du côté de la Promé-
ranie par les Suédois, dont M. de Manteufel, avec
500 houſards et quatre bataillons, retardait les pro-
grès. Après que ces deux corps eurent quitté le
camp d'Erfurt, il ne reſta plus au roi que 8 bataillons
et 27 eſcadrons. Si l'ennemi s'était aperçu de la
faibleſſe de ce corps, il n'eſt pas douteux qu'il ne
ſe fût mis en action ; c'eſt ce qu'il fallait empêcher
ſur toute choſe, et ce qui fit recourir à différens
expédiens, pour en impoſer au peuple d'Erfurt, et
aux Français mêmes ; par cette raiſon les troupes ne
campèrent point ; l'infanterie était répandue dans les
villages voiſins de la ville ; on la fit changer à diffé-
rentes repriſes de quartiers, et comme chaque fois
les régimens changeaient auſſi de nom, cela multi-
pliait l'ordre de bataille que les eſpions recueillaient
avec ſoin, pour en inſtruire le prince de Soubiſe.
Deux jours après que les Pruſſiens eurent pris Erfurt, 16.
le roi fit une reconnaiſſance vers Gotha avec 20
eſcadrons de houſards et de dragons, pour eſſayer
ſi l'on n'en pourrait pas déloger ces deux régimens

de houſards impériaux ſi ſouvent battus ; cela réuſſit au-delà de ce qu'on devait eſpérer ; l'appréhenſion que ces houſards avaient des Pruſſiens, précipita leur retraite ; proche de Gotha ils avaient un défilé à paſſer, où ils perdirent 180 hommes ; on les pourſuivit même juſqu'à la vue d'Eiſenach, où campait M. de Soubiſe, qui venait d'être joint par le prince de Hildbourghauſen, général en chef de l'armée des
20. cercles. La maiſon ducale fut charmée de ſe voir débarraſſée de ces hôtes indiſcrets ; elle avait également à ſe plaindre des Français et des Autrichiens : les Français avaient commis des violences au château, dont ils avaient enlevé les canons ; et les officiers autrichiens, peu meſurés dans leurs propos, s'étaient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes ſouverains d'une des plus anciennes maiſons de l'Empire. M. de Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller de-là ſur les mouvemens de l'ennemi, et avertir à temps la petite armée d'Erfurt, afin que dans le beſoin elle pût ſe replier avant l'approche de l'armée d'Eiſenach. Peu de jours après il fut attaqué par un corps bien ſupérieur au ſien. Le prince de Hildbourghauſen voulut ſignaler ſon commandement par un coup d'éclat ; il propoſa au prince de Soubiſe de déloger les Pruſſiens de Gotha. Tous deux ſe mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cavalerie autrichienne, Laudon et ſes pandours, et toutes les troupes légères de l'armée françaiſe. M. de Seidlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formaient contre lui ; bientôt il les vit paraître ; une colonne de cavalerie embraſſait Gotha

par la droite, en cheminant ſur la crête des hauteurs qui vont vers la Thuringe; une autre colonne de cavalerie, ayant les houſards devant elle, venait à gauche du côté de Langenſalza; les pandours à la tête des grenadiers formaient la colonne du centre. M. de Seidlitz s'était mis en bataille à une certaine diſtance de Gotha, les houſards en première ligne, les dragons de Meinicke en ſeconde; il avait envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui était à un demi-mille derrière lui, avec ordre de ſe mettre ſur un rang, pour former un front étendu qui pût en impoſer aux ennemis; ce qui n'empêchait pas que ce régiment ne fût très à portée de protéger ſa retraite, s'il s'était vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile et ruſée fit prendre le change Octobre au prince de Hildbourghauſen; il penſa que l'armée 13. pruſſienne, qu'il croyait conſidérable, était en marche pour ſoutenir M. de Seidlitz, et que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvrait, allait inceſſamment fondre ſur lui. M. de Seidlitz s'aperçut, par la contenance mal aſſurée des houſards autrichiens, que ſon ſtratagème feſait impreſſion; il les pouſſa inſenſiblement, et de choc en choc, gagnant toujours du terrain, il les obligea à repaſſer ce défilé où ils avaient peu de jours auparavant tant ſouffert; la colonne de cavalerie qui feſait la droite des ennemis, ſe retira en même temps. M. de Seidlitz alors envoya quelques houſards et dragons dans Gotha; ils y entrèrent préciſément comme le prince de Darmſtadt, avec les troupes des cercles, commençait à s'en retirer, et y firent nombre de priſonniers. La précipitation avec laquelle le prince

de Darmſtadt abandonna Gotha, penſa devenir funeſte à M. de Soubiſe; il était au château, et ne s'attendait pas à une auſſi prompte évacuation; il n'eut que le temps de ſe jeter à cheval pour s'enfuir bien vite: 160 ſoldats et trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Pruſſiens. Tout autre officier que M. de Seidlitz ſe ſerait applaudi de ſe tirer de ce mauvais pas ſans perte; M. de Seidlitz n'aurait pas été ſatisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage. Cet exemple prouve que la capacité et la réſolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre, qui ſe fût trouvé dans de pareilles circonſtances, découragé par l'appareil impoſant des ennemis, ſe ſerait retiré à leur approche et aurait perdu la moitié de ſon monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie ſupérieure aurait engagée au plus vîte. Le bon emploi de ce régiment de dragons, étendu et montré de loin à l'ennemi, procura à M. de Seidlitz le moyen d'acquérir beaucoup de gloire dans une affaire auſſi épineuſe.

Le roi n'avait pu juſqu'alors que tenir les choſes en ſuſpens; il ne pouvait rien entreprendre et devait tout attendre du bénéfice du temps. Il ſe tint tranquillement à Erfurt, juſqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement français de l'armée de Weſtphalie était en chemin pour ſe rendre par la Heſſe à Langenſalza. Comme il ne devait pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvait lui tomber à dos, il réſolut de ſe retirer avant ſon approche. Le bruit ſe répandant d'ailleurs que M. de Haddick traverſait la Luſace pour pénétrer

dans le Brandebourg, le prince Maurice avait été obligé de gagner Torgau à tire d'aile; il devait vraisemblablement pousser de-là jusqu'à Berlin. Le roi n'ayant donc aucun secours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger davantage son séjour à Erfurt, et pour ne rien hasarder mal à propos, il se replia sur l'Eckartsberg ; des courriers fréquens y arrivèrent de Dresde ; M. de Finck marquait que le corps de Marshall était sur le point de quitter Bautzen, pour suivre celui de Haddick ; il était certain que le prince Maurice n'était pas assez fort pour résister à ces deux généraux, cela fit résoudre le roi à lui mener un renfort. Les troupes repassèrent la Saale à Naumbourg ; le maréchal Keith se jeta avec quelques bataillons dans Leipsic ; le roi passa l'Elbe à Torgau, et marcha sur Annaberg, où il apprit que la ville de Berlin en avait été quitte pour une contribution de 200,000 écus qu'elle avait payée aux Autrichiens ; que M. de Haddick n'avait pas attendu l'arrivée du prince Maurice pour se retirer, et que M. de Marshall était demeuré immobile dans son camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors fut de couper la retraite à M. de Haddick ; il se rendit en conséquence à Hertzberg. Le prince Maurice était sur son retour, et le roi voulut l'attendre, parce que Haddick avait déjà repassé Cottbus ; il demeura quelques jours dans cette position, pour s'éclaircir sur les projets ultérieurs des Français, qui devaient décider du parti qu'il avait à prendre, soit de s'opposer à leurs entreprises, soit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers

la Siléſie, pour dégager Schweidnitz, dont M. de Nadaſti commençait à former le ſiége.

26. Mais les ennemis entraînèrent le roi dans des opérations qu'il ne pouvait pas prévoir alors. Le départ des Pruſſiens d'Erfurt engagea M. de Soubiſe à paſſer la Saale et à s'approcher de Leipſic; le maréchal Keith en donna avis, demandant avec empreſſement des ſecours : il fallut accourir au plus
28. preſſé. Le roi prit ſur le champ avec ſa petite troupe le chemin de Leipſic; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où M. de Cuſtine s'était avancé avec quelques brigades; après quoi il entra à Leipſic, où il fut joint par le prince Maurice, et par le prince Ferdinand de Brunſwic. On ſe rendit d'abord maître de la grande chauſſée qui mène à Lutzen. Le 30 l'armée ſe trouvant raſſemblée, elle alla ſe camper à Altranſtædt, d'où M. de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Ripach. La nuit même le roi ſe mit en marche pour tomber ſur les quartiers ennemis diſperſés à l'entour de Weiſſenfels; ils ſe ſauvèrent, hors celui de Weiſſenfels. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner ſans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce paſſage important. La ville fut forcée, on y prit 500 hommes; mais ceux de la garniſon qui s'étaient ſauvés, avaient mis le feu au pont couvert, qui étant tout de charpente s'embraſa facilement; il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi embuſqué derrière les murs à l'autre bord feſait un ſi gros feu de mouſquetterie, que tous ceux qui s'empreſſaient à conſerver le pont, étaient tués ou bleſſés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de

l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui allait toujours en groſſiſſant, convainquit de l'impoſſibilité de tenter le paſſage de la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'était que la tête de l'armée qui était arrivée à Weiſſenfels, et que la partie la plus conſidérable des troupes était encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Merſebourg, dans l'eſpérance de pouvoir ſe ſervir du pont de cette ville.

Lorſque le maréchal Keith y arriva, il trouva que les Français y étaient établis et que le pont était rompu; il ne balança pas ſur le parti qui lui reſtait à prendre; il prit quelques bataillons, et ſe rendit à Halle, dont il délogea les Français, et rétablit le pont qu'ils y avaient également détruit. L'armée du roi ſe trouvait donc alors avoir ſa droite à Halle, ſon centre vis-à-vis de Merſebourg, et ſa gauche à Weiſſenfels, couverte par la Saale, aſſurant ſa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veillaient également ſur les démarches des ennemis. Le maréchal Keith paſſa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvait être d'aucune conſéquence pour les Français, M. de Soubiſe abandonna tous les bords de la Saale, et ſe replia ſur le village de St Michel. Les Pruſſiens employèrent ce jour et la nuit ſuivante à rétablir les ponts de Weiſſenfels et de Merſebourg; le 3 de grand matin le roi et le prince Maurice les ayant paſſés, leurs colonnes et celle du maréchal Keith ſe dirigèrent ſur Rosbach, où elles avaient ordre de ſe joindre. Le roi ſe détacha pendant la marche avec quelque cavalerie pour reconnaître la poſition des ennemis; elle était des plus mauvaiſes. Les houſards

Novembre. 2.

par étourderie pouſsèrent juſques dans le camp, et enlevèrent des chevaux de la cavalerie, et des ſoldats
4. qu'ils arrachèrent de leurs tentes ; ces circonſtances, jointes au peu de précautions des généraux français, déterminèrent le roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta ſon camp avant la pointe du jour, toute la cavalerie feſait l'avant-garde. Lorſqu'elle arriva ſur les lieux d'où on avait la veille reconnu le poſte des ennemis, elle ne les y trouva plus ; ſans doute que M. de Soubiſe ayant fait réflexion ſur la défectuoſité de ſon camp, en avait changé la nuit même ; il avait étendu ſes troupes ſur une hauteur devant laquelle régnait un ravin ; ſa droite s'appuyait à un bois qu'il avait fortifié d'un abatis et de trois redoutes garnies d'artillerie ; ſa gauche était environnée par un grand étang qu'on ne pouvait pas tourner. L'armée du roi ſe trouvait trop faible en infanterie pour bruſquer un poſte auſſi formidable ; pour peu que la défenſe eût été opiniâtre, on ne l'aurait emporté qu'en y ſacrifiant vingt mille hommes. Le roi jugea que cette entrepriſe ſurpaſſait ſes forces, et il envoya des ordres à l'infanterie de paſſer un défilé marécageux qui ſe trouvait près de-là, pour prendre le camp de Braunsdorf ; la cavalerie la ſuivit, feſant l'arrière-garde. Dès que les Français virent que les troupes pruſſiennes ſe repliaient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, et canonnèrent beaucoup, mais ſans effet. Tout ce qu'ils avaient de muſiciens et de trompettes, leurs tambours et leurs fifres ſe feſaient entendre, comme s'ils avaient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût

ce ſpectacle pour des gens qui n'avaient jamais craint d'ennemi, il fallait, dans ces circonſtances, le conſidérer d'un œil indifférent, et oppoſer le flegme allemand à la pétulance et à la gaieté françaiſe On 5.
apprit la nuit même que l'ennemi ſeſait un mouvement de ſa gauche à ſa droite ; les houſards ſe mirent en campagne dès la pointe de jour ; ils entrèrent dans le camp que les Français venaient de quitter, et apprirent des payſans qu'ils avaient pris le chemin de Weiſſenfels. Peu après un corps aſſez conſidérable ſe forma vis-à-vis de la droite des Pruſſiens ; il avait l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Pruſſiens tenaient peu de compte de ces mouvemens, parce que leur camp était couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, et qu'il n'y avait que trois chauſſées étroites par leſquelles on pût venir à eux. On ne pouvait donc ſuppoſer que trois deſſeins à l'ennemi : celui de ſe retirer par Freybourg, dans la haute Thuringe, parce que les ſubſiſtances lui manquaient ; celui de prendre Weiſſenfels, dont cependant les ponts étaient détruits ; ou enfin celui de gagner Merſebourg avant le roi, pour lui couper le paſſage de la Saale. Or l'armée pruſſienne en était beaucoup plus près que celle des Français. Cette manœuvre était d'autant moins à craindre, qu'elle menait à une bataille dont on pouvait ſe promettre un ſuccès heureux, puiſqu'on n'aurait point de poſte à forcer. Le roi envoya beaucoup de partis en campagne, et attendit tranquillement dans ſon camp que les intentions des ennemis ſe fuſſent plus clairement développées ; car

un mouvement précipité, ou fait à contre-temps, aurait tout gâté. Des nouvelles, tantôt fauſſes, tantôt vraies, que rapportaient les batteurs d'eſtrade, entretinrent cette incertitude juſques vers midi, qu'on aperçut la tête des colonnes françaiſes, qui, à une certaine diſtance, tournaient la gauche des Pruſſiens. Les troupes des cercles diſparurent auſſi inſenſiblement de leur ancien camp, de ſorte que ce corps qu'on prenait pour une arrière-garde, et qui était en effet la réſerve de M. de S[t] Germain, demeura ſeul vis-à-vis des Pruſſiens. Le roi fut lui-même reconnaître la marche de M. de Soubiſe et fut convaincu qu'elle était dirigée ſur Merſebourg; les Français marchaient très-lentement, parce qu'ils avaient formé différens bataillons en colonnes, ce qui les arrêtait chaque fois que les chemins étroits les obligeaient de ſe rompre. Il était deux heures lorſque les Pruſſiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart de converſion à gauche et ſe mirent en marche. Le roi côtoya l'armée de M. de Soubiſe; ſes troupes étaient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, et qui s'étendant à un grand quart de lieue de-là, ſe perd à 2,000 pas de Rosbach. M. de Seidlitz feſait l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de ſe gliſſer par des bas-fonds dont cette contrée eſt remplie, pour tourner la cavalerie françaiſe et fondre ſur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles euſſent le temps de ſe former. Le roi ne put laiſſer au prince Ferdinand, qui commandait ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit ſur un rang pour en faire montre; ce qui ſe pouvait d'autant

mieux, qu'une partie du marais de Braunsdorf couvrait cette droite. Les deux armées, en se côtoyant, s'approchaient toujours davantage. L'armée du roi tenait soigneusement une petite élévation qui va droit à Rosbach ; celle des Français, qui ne connaissait pas apparemment le terrain, marchait par un fond. Le roi fit établir une batterie sur cette hauteur, dont les effets devinrent décisifs dans l'action. Les Français en établirent une vis-à-vis dans un fond, et comme elle tirait de bas en haut, elle ne produisit aucun effet. Pendant qu'on prenait ces arrangemens de part et d'autre, M. de Seidlitz avait tourné la droite des ennemis, sans qu'ils s'en aperçussent ; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie ; les deux régimens autrichiens formèrent un front, et soutinrent le choc ; mais se trouvant abandonnés par les Français, à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna, ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées était encore en marche, et leurs têtes n'étaient qu'à la distance de cinq cents pas : le roi aurait voulu gagner le village de Reichardswerben ; mais comme il restait 600 pas à faire pour y arriver et qu'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le maréchal Keith avec 5 bataillons ; en quoi consistait toute sa seconde ligne ; le roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françaises, et s'aperçut que leur ordre de bataille était composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de M. de Soubise était en l'air, et la cavalerie prussienne étant occupée à poursuivre celle

des ennemis, on ne put se servir que de l'infanterie pour déborder l'aile ; dans cette vue le roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui fesaient un crochet à son flanc gauche ; ils eurent ordre, au moment que les Français avanceraient, de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portait nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement. Aussi dès que les Français avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, et après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunswic, on vit que leurs colonnes se pressaient vers la gauche ; elles eurent bientôt resserré ces bataillons étendus qui les séparaient ; la masse de cette infanterie devenait de moment en moment plus grosse, plus lourde et plus confuse ; plus elle se précipitait sur sa gauche, plus elle était débordée par le front des Prussiens. Tandis que le desordre allait en croissant dans l'armée de M. de Soubise, le roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie se présentait derrière ses troupes ; il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver ; à peine les eut-il opposés à ceux qui se montraient derrière son front, que ces derniers se retirèrent avec promptitude ; alors les gardes du corps et les gendarmes furent employés contre l'infanterie française, qui se trouvait dans le plus grand désordre ; la cavalerie l'attaqua et l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de Français prisonniers. Il était 6 heures du soir quand ce choc se donna ; le temps était couvert, et l'obscurité si grande, qu'il y aurait eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans

laquelle il continuait sa déroute. Le roi se contenta d'envoyer à sa poursuite différens partis de cuirassiers, de dragons et de housards, dont aucun ne passait 30 maîtres. Pendant cette action, 10 bataillons de la droite des Prussiens avaient gardé le fusil sur l'épaule sans charger; le prince Ferdinand de Brunswic, qui les commandait, n'avait pas quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front; il avait chassé les troupes des cercles qui lui étaient opposées, par quelques volées de canon, et leur avait fait lâcher le pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du roi qui furent dans le feu, et tout l'engagement du combat, jusqu'à la décision, ne dura qu'une heure et demie. Le lendemain le roi partit dès la pointe du jour avec les housards et les dragons; il suivit les traces des ennemis, qui s'étaient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin; l'arrière-garde française y était encore; les dragons mirent pied à terre et chassèrent des jardins quelques détachemens ennemis; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le château; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution, il repassa l'Unstrut en hâte et brûla ses ponts. Les détachemens que le roi avait fait la veille arrivèrent alors successivement; les uns amenaient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de M. de Soubise s'était répandue par tant de chemins, qu'on ne savait lequel suivre. Les paysans assuraient que le plus grand nombre des

fuyards avaient pris la route de l'Eckartsberg, et le roi y marcha avec ses troupes; pendant toute cette journée le nombre des prisonniers augmenta, tous les détachemens envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvait être de 5 à 6,000 hommes. Le roi, qui n'avait d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embusqua avec des housards dans un bois voisin de ce camp, avec ordre d'alarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontens de ce qu'on troublait leur sommeil, abandonnèrent leur poste, et perdirent quatre cents hommes avec 10 pièces de canon. M. de Lentulus, qui les suivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au roi. La journée de Rosbach avait coûté 10,000 hommes à l'armée de M. de Soubise. Les Prussiens en prirent 7,000 prisonniers; ils y gagnèrent de plus 63 canons, 15 étendards, 7 drapeaux et une paire de timbales. Il est certain qu'à considérer la conduite des généraux français, on aurait de la peine à l'approuver; leur intention était sans contredit de chasser les Prussiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandait-il pas plutôt qu'ils se bornassent simplement à contenir le roi vis-à-vis d'eux, pour donner au maréchal Daun et au prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Silésie? Pour peu qu'ils eussent encore arrêté le roi en Thuringe, cette conquête était non-seulement faite, mais la saison devenait de plus si rude et si avancée, qu'il aurait été impossible aux Prussiens de faire en Silésie les progrès dont nous aurons incessamment occasion de parler;

et quant à la bataille qu'ils engagèrent si mal à propos, il est certain que M. de Soubise, par son incertitude et par sa disposition, mit de la possibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France distinguait le mérite de ses généraux parut plus surprenante que le reste; M. d'Etrées, pour avoir gagné la bataille de Hastenbeck, fut rappelé; M. de Soubise, pour avoir perdu celle de Rosbach, fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rosbach ne procura proprement au roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Silésie. Cette victoire ne devint importante que par l'impression qu'elle fit sur les Français, et sur les débris de l'armée du duc de Cumberland. D'un côté M. de Richelieu, dès qu'il en reçut la nouvelle, quitta son camp de Halberstadt, et se retira dans l'électorat de Hanovre; de l'autre, les troupes alliées, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage et conçurent des espérances. Un changement avantageux, arrivé à peu-près dans le même temps dans le ministère britannique, et dont nous parlerons bientôt, donna un nouveau nerf au gouvernement anglais. Ces ministres, honteux de la tache que la convention de Closter-Seven imprimait à leur nation, résolurent avec d'autant plus de justice de la rompre, qu'elle n'avait été ratifiée ni par le roi d'Angleterre, ni par le roi de France; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité; le roi d'Angleterre, dégoûté du duc de Cumberland, qui avait perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête; il demanda au roi le prince

Ferdinand de Brunſwic, dont la réputation juſtement acquiſe s'était répandue en Europe. Quoique les Pruſſiens perdiſſent, par ſon abſence, un bon général dont ils avaient beſoin, il était toutefois ſi important de relever cette armée des alliés, que le roi ne put ſe refuſer à cette demande. Le prince Ferdinand partit, ſe rendit à Stade par des chemins détournés, et trouva répandu aux environs, un corps de 30,000 hommes, que les Français, par inconſéquence et par légéreté, avaient négligé de déſarmer.

Le roi revint de l'Eckartsberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement que le maréchal Keith avait envoyé à Querfurt, retourna de la pourſuite des Français. Les payſans même des environs amenaient des priſonniers; ils étaient outrés des ſacriléges que les ſoldats de M. de Soubiſe avaient commis dans les égliſes luthériennes; les choſes pour leſquelles le peuple a le plus de vénération, avaient été profanées avec une indécence groſſière, et la fougue effrénée des Français avait mis tous les payſans de la Thuringe dans les intérêts de la Pruſſe.

Cependant le roi était ſur ſon départ, les affaires de la Siléſie demandaient ſa preſence et des ſecours; il ſe propoſa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le ſiege à M. de Nadaſti. Il partit de Leipſic le 12 de novembre, à la tête de 19 bataillons et de 28 eſcadrons. Le maréchal Keith marcha en même temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohème du côté de Leutmeritz, afin de faciliter au roi le paſſage de la Luſace, et d'obliger par cette

diverſion M. de Marshall à quitter les environs de Bautzen et de Zittau. Le maréchal Keith prit un magaſin conſidérable que les ennemis avaient à Leutmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le roi entra en même temps en Luſace; il délogea M. de Haddick de Groſſenhayn, et M. de Marshall, à ſon approche, ſe replia ſur Lœbau; pendant la marche de Bautzen au Weiſſenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, et à ſon aſpect M. de Marshall ſe replia ſur Gabel: le roi pourſuivit enſuite ſa route ſans empêchement. En arrivant à Gœrlitz, il reçut la fâcheuſe nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut priſe de la manière ſuivante: M. de Nadaſti avait ouvert la tranchée le 27 d'octobre entre le fort de Bœgendorf et la tuilerie; ſa troiſième parallèle était achevée le 10 de novembre. La garniſon avait fait quelques ſorties avec ſuccès, et quoique les bombes euſſent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avait pas encore emporté d'ouvrage; impatient d'être auſſi peu avancé, M. de Nadaſti réſolut de riſquer un coup de main; la nuit du 11 il fit donner un aſſaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place; deux furent priſes. Ce malheur fit tourner la tête à M. de Seers, qui était gouverneur de la place, et à M. de Grumkow, qui lui était adjoint; ils capitulèrent, et ſe rendirent priſonniers de guerre avec leur garniſon, conſiſtant en 10 eſcadrons de houſards et 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens déſarmèrent ces ſoldats, et comme la plupart étaient Siléſiens, ils leur donnèrent des paſſeports et la liberté de retourner dans leurs

villages. Cet événement ne pouvait pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du roi. Toutefois sa jonction avec le prince de Bévern en devenait d'autant plus néceſſaire, qu'il était aiſé de prévoir que M. de Nadaſti ayant pris Schweidnitz, joindrait le maréchal Daun, pour accabler ce qui reſtait de Pruſſiens près de Breslau. Le roi avait à la vérité ordonné au prince de Bévern d'attaquer l'ennemi, et de ne pas ſouffrir qu'on prît Schweidnitz, pour ainſi dire, à ſa vue: la choſe était très-feſable, vu la poſition des Autrichiens à Liſſa; le prince de Bévern n'avait qu'un mouvément à faire pour ſe porter ſur le flanc de l'ennemi, qu'il aurait battu probablement; alors le ſiége de Schweidnitz était levé, et les Impériaux déconcertés: au lieu que ſi l'on demeurait dans l'inaction, M. de Nadaſti ne pouvait manquer à la longue de prendre une place qui n'avait point de ſecours à eſpérer, et toutes les troupes ennemies venant à fondre ſur les Pruſſiens, auraient enfin forcé les retranchemens de la Lohe. Le malheur voulut que ce prince ne comprît pas la force de ces raiſons; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entrepriſe; il ſortit de ſon camp, et battit les troupes légères qui couvraient le flanc droit des Autrichiens; alors au lieu d'attaquer l'armée, et de la pouſſer dans l'Oder, comme cela ferait arrivé, ſon incertitude, le peu de confiance qu'il avait en lui-même, et la crainte d'une entrepriſe dont l'événement n'eſt jamais d'une certitude évidente, le retinrent; il crut en avoir fait aſſez, et il ramena ſes troupes dans ſes retranche-

mens. Le roi arriva à Naumbourg fur le Queis le
24 de novembre; il y apprit la victoire des Autri-
chiens fur le prince de Bévern, et la perte de Bres-
lau. Tout ce dont on avait averti le prince de
Bévern n'était arrivé que trop exactement; M. de
Nadafti avait joint le prince de Lorraine et le maré-
chal Daun, et les ennemis impatiens d'achever leur
conquête, ne perdirent point de temps pour mettre
leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de
novembre, ils conftruifirent devant le front des Pruf-
fiens 4 grandes batteries de groffes pièces de canon;
les emplacemens qu'ils prirent étaient entre Pilfnitz
et Grofs-Mochber. Le prince de Bévern fe con-
tenta d'être fpectateur de cet ouvrage, qu'il leur
laiffa achever tranquillement, tandis que ces apprêts
annonçaient les deffeins du maréchal Daun fur les
retranchemens pruffiens. M. de Nadafti longea la 22.
Lohe et fe forma vers Gabitz; le prince de Bévern
crut que c'était pour lui venir à dos, quoique cela
fût difficile, et il s'affaiblit encore par un détachement
qui fe rendit à Gabitz aux ordres de M. de Ziethen,
pour s'oppofer de ce côté aux entreprifes des enne-
mis. Le front du camp pruffien, derrière la Lohe, était
couvert par des redoutes ouvertes par les gorges,
dont quelques-unes même étaient dominées par
l'autre rive; on n'avait pas même eu l'attention d'y
faire diftribuer affez de canon; la plus grande par-
tie de l'artillerie demeura dans un retranchement
que le prince de Bévern avait fait faire dans un bas-
fond, pour couvrir fon flanc de la Lohe vers le
faubourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui avait
eu le temps de bien voir et de bien examiner toutes

ces négligences et toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22 à 9 heures du matin ; quelques redoutes furent prises et reprises alternativement; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais où elle ne pouvait pas combattre, et où elle fut foudroyée par 60 canons que les Autrichiens avaient en batterie au-delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdaient point encore de terrain. A la gauche vers Gabitz, M. de Ziethen non-seulement repoussa les attaques, mais poursuivit M. de Nadasti jusqu'au-delà de la Lohe, et les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquaient le prince de Bévern avaient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie; ils prirent aussi tôt les redoutes prussiennes par les gorges; les troupes se defendirent bien, et les Prussiens les en délogèrent à diverses fois; le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe; mais ils étaient en trop grand nombre, le camp était perdu et la nuit close. Quoiqu'il y eût encore des ressources, le prince de Bévern ne les vit pas; il repassa l'Oder dans la première consternation, et jeta M. de Lestwitz avec 8 bataillons dans Breslau; il perdit aussi 80 pièces de canon, et près de 8,000 hommes, que l'attaque du camp de Lissa ne lui aurait pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avait mis 18,000 hommes hors de combat, et il est vrai que les villages des environs étaient remplis de leurs blessés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bévern

s'avisa

s'aviſa d'aller reconnaître le corps de M. de Beck qui campait près de lui ; il était ſeul, et ſe laiſſa prendre par des pandours. M. de Kyau, qui était après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, et ſans aviſer à ce qu'il y avait à faire, il ſe mit en chemin pour Glogau. A peine M. de Leſtwitz ſe crut-il iſolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane ; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, et M. de Leſtwitz, qui juſqu'alors avait eu la réputation d'un brave officier, ſans attendre que l'ennemi tirât un ſeul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, et 24.
obtint la libre ſortie avec armes et bagages ; il ſuivit deux jours après avec ſa garniſon, dont la moitié déſerta ſur le chemin que M. de Kyau avait pris.

Le roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes ; ſans s'appeſantir ſur les déſaſtres qui venaient d'arriver, il ne ſongea qu'au remède, et força de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il ſe détourna de Lignitz, que les Autrichiens avaient fait fortifier, et pouſſant droit à Parchwitz, ſon avant-garde donna à l'improviſte ſur un détachement des ennemis, qui fut bien battu et dont 300 hommes furent faits priſonniers ; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipſic à l'Oder en 12 jours. Le roi voulait que M. de Kyau paſsât l'Oder à Koben ; mais il ne put pas y réuſſir, parce que la plupart des troupes avaient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures le temps était ce qu'il y avait de plus précieux ; il n'y avait point de moment à perdre ; il fallait ou attaquer inceſſamment les Autri-

chiens à tout prix, et les mettre hors de la Siléfie, ou fe réfoudre à perdre cette province pour jamais.

Décembre. L'armée qui repaffa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du roi que le 2 de décembre ; cette armée était découragée et dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur ; on leur rappela le fouvenir de leurs anciens exploits ; on tâcha de diffiper les idées triftes dont l'impreffion était fraîche ; le vin fut même une reffource pour ranimer ces efprits abattus. Le roi parla aux foldats ; il leur fit diftribuer des vivres gratis. Enfin on épuifa tous les moyens que l'imagination pouvait fournir, et que le temps permettait, pour réveiller dans les troupes cette confiance fans laquelle l'efpérance de la victoire eft vaine. Déjà les phyfionomies commençaient à s'éclaircir, et ceux qui venaient de battre les Français à Rosbach, perfuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le foldat, et l'armée fe trouva difpofée à laver, auffi-tôt que l'occafion s'en préfenterait, l'affront qu'elle avait reçu le 22. Le roi chercha cette occafion, et bientôt elle fe trouva ; il avança le 4 à Neumarkt ; il était avec l'avant-garde des houfards, et apprit que l'ennemi établiffait fa boulangerie dans cette ville, qu'elle était garnie de pandours, et qu'on y attendait dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur fituée au-delà de Neumarkt donnait un avantage confidérable à l'ennemi, fi on lui permettait de l'occuper : la difficulté était de prendre cet endroit ; l'infanterie n'était point arrivée, et ne pouvait joindre l'avant-garde qu'au foir ; on n'avait point de canon ;

les feules troupes dont on pouvait tirer parti, étaient des houfards; on fe réfolut à faire de néceffité vertu. Le roi ne voulant pas fouffrir que le prince de Lorraine vînt fe camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques efcadrons de houfards; ils enfoncèrent la porte de la ville; un régiment qui les fuivait à cheval, y entra au plein galop; un autre régiment par les fauxbourgs gagna la porte de Breslau, et l'entreprife réuffit au point que 800 cravates furent faits prifonniers par les houfards. On occupa auffi-tôt l'emplacement du camp, et l'on y trouva les piquets et les traces que les ingénieurs autrichiens y avaient laiffées pour marquer la pofition de leurs troupes. Le prince de Wirtemberg prit le commandement de l'avant-garde; on le renforça le foir de 10 bataillons, avec lefquels il fe campa à Kammendorf. Le même jour la cavalerie paffa encore le défilé; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt et dans les villages voifins. Des nouvelles pofitives arrivèrent alors au roi, par lefquelles il apprit que le prince de Lorraine avait quitté le camp de la Lohe, et s'était avancé au-delà de Liffa; que fon armée avait fa droite appuyée au village de Nypern, fa gauche à Golau, et à dos le petit ruiffeau de Schweidnitz. Le roi fe réjouit de trouver l'ennemi dans une pofition qui facilitait fon entreprife; car il était obligé et réfolu d'attaquer les Autrichiens par-tout où il les trouverait, fût-ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la difpofition de la marche, et l'armée fe mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour; elle était précédée par une avant-garde de 60 efcadrons et de 10 batail-

lons, à la tête de laquelle le roi s'était mis en personne ; les quatre colonnes de l'armée la ſuivaient à une petite diſtance ; l'infanterie formait celles du centre, et celles des ailes étaient compoſées de cavalerie. L'avant-garde, en approchant du village de Born, découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tirait vers Liſſa, et dont la gauche, qui était plus avancée, s'appuyait à un bois que l'armée du roi avait à ſa droite. On crut d'abord que c'était une aile de l'armée autrichienne dont on ne découvrait pas le centre; ceux qui en firent la reconnaiſſance, aſſurèrent que c'était une avant-garde; on apprit même qu'elle était commandée par le général Noſtitz , et que le corps conſiſtait en quatre régimens de dragons ſaxons, et deux de houſards impériaux ; pour jouer à jeu sûr, on fit gliſſer les 10 bataillons dans le bois qui couvrait le flanc gauche de M. de Noſtitz ; ſur quoi la cavalerie pruſſienne, qui s'était formée, fondit deſſus avec beaucoup de vivacité; dans un moment ces régimens furent diſſipés, et pourſuivis juſques devant le front de l'armée autrichienne; on leur prit 5 officiers et 800 hommes, qu'on renvoya le long des colonnes à Neumarkt, pour animer le ſoldat par l'exemple de ce ſuccès. Le roi eut de la peine à contenir la fougue des houſards, que leur ardeur tranſportait ; ils étaient ſur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorſqu'on les raſſembla entre les villages de Heyde et de Frobelvitz à une portée de canon de l'ennemi ; on diſtinguait ſi bien de-là l'armée impériale, qu'on aurait pu la compter homme par homme ; ſa droite, qu'on ſavait à Nypern, était

cachée par le grand bois de Liſſa : mais du centre juſqu'à la gauche rien n'échappait à la vue. A la première inſpection de ces troupes et d'après le terrain, on jugea qu'il fallait porter les grands coups à l'aile gauche de cette armée : elle était étendue ſur un tertre chargé de ſapins, mais mal appuyée ; ce poſte forcé, on gagnait l'avantage du terrain pour le reſte de la bataille, parce que de-là il va toujours en deſcendant et en s'abaiſſant vers Nypern : au lieu qu'en s'attachant au centre, les troupes de l'aile droite autrichienne auraient pu, en traverſant le bois de Liſſa, tomber en flanc ſur les aſſaillans ; et après tout il aurait toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominait ſur toute cette plaine. Ç'aurait été réſerver la beſogne la plus dure et la plus difficile pour la fin, où les troupes haraſſées, et fatiguées du combat, ne ſont plus propres aux grands efforts ; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitait de la première ardeur du ſoldat, et le reſte de l'ouvrage devenait aiſé. Par une ſuite de ces raiſons, on diſpoſa inceſſamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étaient dans l'ordre du déploiement furent renverſées ; on les mit ſur deux lignes, et les pelotons, par quart de converſion, ſe mirent à défiler par la droite : le roi avec ſes houſards côtoya la marche de ſon armée ſur une chaîne de tertres qui cachait à l'ennemi les mouvemens qui ſe feſaient derrière ; et ſe trouvant entre les deux armées, il obſervait celle des Autrichiens, et dirigeait la marche de la ſienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour obſerver la droite du

maréchal Daun, les autres vers Canth pour veiller aux démarches de M. de Draskowitz, qui y avait ſon camp : on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruiſſeau de Schweidnitz, pour être sûr qu'il ne pût rien venir à dos lorſque l'armée engagerait le combat. Le projet que le roi ſe préparait d'exécuter, était de porter toute ſon armée ſur le flanc gauche des Impériaux, de faire les plus grands efforts avec ſa droite, et de refuſer ſa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes ſemblables à celles qu'on avait faites à la bataille de Prague, et qui avaient cauſé la perte de celle de Kolin. Déjà M. de Wédel, qui devait, avec ſes 10 bataillons de l'avant-garde, former la première attaque, s'était rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avaient gagné le ruiſſeau de Schweidnitz, ſans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Pruſſiens pour une retraite, et dit au prince de Lorraine : *ces gens s'en vont, laiſſons-les faire.* Cependant M. de Wédel s'était formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; ſon attaque était ſoutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le roi avait dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de diſtance en arrière les uns des autres, de ſorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite ſe trouvait de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche, et cette diſpoſition la mit dans l'impoſſibilité de s'engager ſans ordre. Sur cela M. de Wédel attaqua le bois où commandait M. Nadaſti; il n'y trouva pas grande

résiſtance, et l'emporta aſſez vîte. Les généraux autrichiens ſe voyant tournés et pris en flanc, eſſayèrent de changer de poſition; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Pruſſiens; tout l'art des généraux du roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Pruſſiens s'établiſſaient déjà ſur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'inſtant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une ſeconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira ſur eux ſi fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie et ſe retirèrent. Du côté de M. de Wédel, les Autrichiens ſe ſaiſirent d'une butte voiſine du ruiſſeau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre; M. de Wédel ne les y ſouffrit pas long-temps, et après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. M. de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie et la mit en déroute; quelques eſcadrons de ſa droite reçurent en flanc, des brouſſailles qui bordaient le ruiſſeau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improviſte, les ramena, et ils ſe reformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avaient eu la commiſſion d'obſerver la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le roi qu'elle traverſait le bois de Liſſa, et allait paraître inceſſamment dans la plaine; ſur quoi M. de Drieſen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie pruſſienne. Lorſque les cuiraſſiers autrichiens commencèrent à ſe former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du roi les ſalua par une décharge de toute ſon artillerie; M. de Drieſen en même temps les

attaqua; la mêlée ne fut pas longue; les Impériaux furent dispersés et s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie, qui s'était formée à côté de ces cuirassiers derrière Leuthen, fut prise en flanc par le régiment de Bareuth, qui la rejetant sur les volontaires de Wunsch, en prit deux régimens entiers avec officiers et drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait dissipée, le roi fit avancer le centre de son infanterie sur Leuthen. Le feu fut vif et court, parce que l'infanterie autrichienne n'était qu'éparpillée entre les maisons et les jardins; au débouché du village, on aperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formaient sur une éminence près du moulin à vent de Ségeschutz. L'armée du roi eut quelque temps à souffrir de leur feu; mais les ennemis ne s'étaient pas aperçus, dans cette confusion, que le corps de M. de Wédel était dans leur voisinage; ils furent tout à coup pris en flanc et à dos par ce brave et habile général, et sa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le roi ramassant les premières troupes qui se présentèrent, se mit à la poursuite des ennemis, avec les cuirassiers de Seidlitz et un bataillon de Jung-Stutterheim, il s'avança dirigeant sa marche entre le ruisseau de Schweidnitz et le bois de Lissa. L'obscurité devint si grande, qu'il poussa quelques cavaliers en avant pour reconnaître les forêts, et pour donner des nouvelles; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Lissa, où le gros de l'armée autrichienne s'était enfui; à l'approche de ce bourg, l'avant-garde essuya une décharge d'environ deux

bataillons, dont perſonne ne fut bleſſé; elle y répondit par quelques volées de canon, en pourſuivant toujours ſa marche. Chemin feſant les cuiraſſiers de Seidlitz amenaient des priſonniers par bandes. Arrivé à Liſſa, le roi trouva toutes les maiſons pleines de fuyards et de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ſes canons, avec ordre de tirer tant qu'il y aurait de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi ſe retirait, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maiſons les plus voiſines du ruiſſeau de Schweidnitz, afin de tirer ſur l'autre bord pendant toute la nuit, ſoit pour entretenir la terreur chez les vaincus, ſoit pour les empêcher de jeter ſur l'autre bord des troupes qui en diſputaſſent le paſſage le lendemain. Cette bataille avait commencé à une heure de l'après-midi; il en était huit lorſque le roi, avec ſon avant-garde, vint à Liſſa. Son armée était forte de 33,000 hommes, lorſqu'elle engagea l'action avec celle des Impériaux, qu'on diſait monter à 60 000 combattans. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux Pruſſiens, cette bataille aurait été la plus déciſive de ce ſiècle. Les troupes n'eurent pas le temps de
ſe repoſer; elles partirent de Liſſa qu'il était encore 6.
nuit, ramaſsèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, et arrivèrent vers les dix heures ſur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde commandée par M. de Serbelloni, poſtée auprès de Groſs-Mochber, 10 bataillons paſsèrent ce ruiſſeau; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, et l'on embuſqua les houſards derrière des villages et des cenſes,

où ils étaient couverts et à portée d'agir auffi-tôt que cela deviendrait néceffaire. M. de Serbelloni hâta fa retraite autant qu'il put, et fe replia vers les deux heures de l'après-midi fur Breslau : M. de Ziethen avec tous les houfards, 20 efcadrons de dragons et 16 bataillons, le fuivit de près. Une partie du monde de l'autrichien fe jeta fans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur et fe retirant en confufion, perdit beaucoup de foldats dans fa marche. M. de Ziethen pourfuivit l'armée du maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par M. de Fouqué, qui venait avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poufsèrent les Autrichiens jufqu'en Bohème. Le roi de fon côté forma le 7 la circonvallation de Breslau ; on prit pofte au faubourg de St. Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube et Durgenfch ; et comme la raifon de guerre voulait qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le roi envoya ordre à M. de Wied, qui avait été malade à Brieg, d'en fortir avec 3 bataillons, auxquels on joignit 5 efcadrons, pour fe pofter fur la grande chauffée qui mène de Breslau à Hundsfeld ; il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garnifon de fe fauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On fe prépara au fiége ; le roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avait befoin, des forterefles de Brieg et de Neiffe. Le 10 fix bataillons prirent poffeffion du faubourg d'Ohlau ; ces troupes s'établirent au couvent des Frères de la Miféricorde, dont ils chafsèrent les pandours. M. de Forcade prit pofte au cimetière

de St. Maurice, où l'on conſtruiſit une batterie à l'abri des murailles, et pour diſtraire l'attention du commandant et de la garniſon, le prince Ferdinand de Pruſſe établit au faubourg de St. Nicolas une batterie et un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'était de ce côté-là que les Pruſſiens voulaient pouſſer leurs attaques, tandis que M. de Balby feſait ſa parallèle depuis le cimetière de St. Maurice juſques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz ; de cette parallèle deux grandes batteries croiſantes dirigeaient leur feu ſur le Taſchenbaſtion, et ſur le cavalier qui le commande. Les aſſiégés ſe défendirent mollement. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne, du côté de M. de Wied, une faible ſortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16 une bombe mit par haſard le feu au magaſin de poudre du Taſchenbaſtion ; l'épaule ſauta et ſes décombres formèrent une eſpèce de brèche. Le froid devint ſi violent, que le commandant craignit que malgré ſes précautions, les foſſés étant gelés, les Pruſſiens ne donnaſſent un aſſaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée; il ſavait d'ailleurs que l'armée impériale étant rechaſſée en Bohème, il n'avait aucun ſecours à en attendre. Ces différentes conſidérations le portèrent à capituler, et il ſe rendit lui et toute ſa garniſon priſonniers de guerre ; il ſe trouva que 14,000 hommes en avaient aſſiégé 17,000. Mais il fallait conſidérer qu'une partie de cette garniſon était compoſée des fuyards de Leuthen, et qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des ſoldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte et du courage déterminé de celui qui y com-

mande. Nous avons rapporté ſans interruption les événemens de cette expédition de Siléſie; peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici le réſumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Pruſſiens ne perdirent à la bataille de Leuthen en morts et bleſſés que 2660 hommes, parce qu'ils trouvèrent, ſi l'on excepte la première attaque, un terrain qui les favoriſa.

Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 ſoldats, 134 canons, 59 drapeaux. Mrs. de Ziethen et de Fouqué firent 2,500 priſonniers dans la pourſuite. La priſe de Breslau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers, et 17,635 ſoldats; ſomme totale 41,447 hommes, dont l'armée impériale ſe trouvait affaiblie à ſon retour en Bohème.

Quoique cette campagne eût été longue, dure et pénible; quoique ſa fin fût auſſi heureuſe qu'on eût pu l'eſpérer, il reſtait encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Siléſie étaient conſidérables; il fallait reprendre la ville de Lignitz, où les Impériaux avaient fait des inondations et des ouvrages. Le roi y avait envoyé M. de Drieſen, qui, avec un corps de cavalerie, tenait cette ville inveſtie depuis le 16. Le prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le ſiége dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. M. de Bulow, que le maréchal Daun y avait établi en qualité de commandant, préféra la conſervation de ſa garniſon à une défenſe qu'il n'aurait pu ſoutenir à la longue; il capitula, et demanda la libre ſortie pour ſes troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étaient fatiguées

à l'excès, et la gelée si forte, que les pêles et les pioches ne pouvaient plus ouvrir la terre. Les ouvrages et les écluses de la ville furent rasés, afin que si les ennemis s'en emparaient une seconde fois, ils ne pussent pas si vîte la remettre en état de défense, et en faire une place d'armes. Toute la cavalerie fut ensuite employée à former le blocus de Schweidnitz; on réserva le siége de cette place pour le printemps prochain. Le corps de M. de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landshut, Friedland, Braunau, se terminant à Glatz. Les troupes entrèrent le 6 de janvier en quartier d'hiver; et le roi demeura à Breslau, afin de veiller lui-même à tout, et de préparer ce qui était nécessaire, pour que l'armée rétablie et en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine. Janvier.

Pour terminer l'histoire de tous les événemens de cette année, il nous reste à rapporter ce qui se passa en Prusse entre MM. de Lehwald et d'Apraxin, et ce que firent les Suédois en Poméranie. Le maréchal Apraxin s'approcha au mois de juin des frontières de la Prusse à la tête de 100,000 hommes; le gros de son armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonaise. M. de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, secondé par la flotte russe, mit le siége devant Mémel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de juillet. M. de Lehwald s'était proposé de défendre les bords du Prégel, et s'était campé à Insterbourg, d'où il observait M. d'Apraxin. Après la prise de Mémel l'armée ennemie pénétra en Prusse, s'approchant d'Insterbourg; M. de Fermor s'avança de son côté vers Campagne de Prusse.

le Prégel. Il femble que c'était le moment où le maréchal Lehwald aurait dû prendre un parti décifif, pour fe battre avec un de ces généraux ; il n'en trouva peut-être pas l'occafion favorable. Le corps de M. de Fermor, qui arriva à Tilfit, lui donna de la jaloufie ; il craignit d'être tourné et fe retira à Wélau. Il avait dans fon armée deux régimens de houfards qui fefaient au plus 2,400 hommes, et ces houfards non-feulement réfiftèrent à 12,000 tartares et cofaques que les Ruffes traînaient avec eux, mais remportèrent de plus, durant toute cette campagne, des avantages fignalés fur ces ennemis. Après la retraite du maréchal Lehwald, M. d'Apraxin n'étant gêné par perfonne, fe joignit à Infterbourg Août. avec M. de Fermor ; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, et vinrent fe camper à Jægerndorf, à un mille et demi de l'armée pruffienne. Le roi avait donné carte blanche à M. de Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugerait à propos, tant à caufe de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui fouvent rodaient autour de l'armée du roi, auraient pu intercepter des dépêches de cette conféquence. M. de Lehwald, qui craignait qu'un corps de Ruffes ne s'approchât de Kœnigsberg, dont les ouvrages font trop vaftes pour être défendus, et ne prît, pendant qu'il ferait contenu par le maréchal ruffe, cette capitale où il avait fes magafins, crut qu'il ne pouvait empêcher l'ennemi de tenter une pareille entreprife qu'en lui livrant bataille, et réfolut d'aller l'attaquer dans fon camp de Jægerndorf. Il fe mit en marche le 29, et fe porta dans un bois où il était précifément dans le flanc

des Ruſſes ; s'il avait attaqué cette armée tout de ſuite, il y a apparence qu'il l'aurait fait avec ſuccès. Quoique ſon corps ne montât qu'à 24.000 hommes, il pouvait eſpérer de remporter des avantages, parce que les Ruſſes furent ſurpris de le voir arriver, qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqués, et qu'il régnait une grande confuſion dans leur camp; ils étaient outre cela mal poſtés, et rien ne l'empêchait de marcher droit à eux. Il eſt impoſſible de dire quelles raiſons le retinrent, et lui firent différer juſqu'au lendemain ce qu'il pouvait exécuter ſur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les houſards et les dragons pruſſiens firent plier devant eux la cavalerie ruſſe et les coſaques qui leur étaient oppoſés, et les rechaſsèrent juſqu'à leur camp. Les ennemis avaient changé la nuit de poſition, d'où il réſulta que les diſpoſitions que le maréchal de Lehwald avait faites la veille pour les attaquer dans le terrain où il les avait trouvés, ne quadraient plus avec l'emplacement où ils étaient alors ; ſa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Ruſſes, et la rejeta derrière ſon front ; mais elle y eſſuya un feu ſi violent d'artillerie et de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie pruſſienne. C'était dans le moment où M. de Lehwald attaquait un bois rempli d'abatis, dans lequel les Ruſſes avaient placé leurs grenadiers ; le bois était au centre de l'armée de M. d'Apraxin ; ces grenadiers furent battus et preſque tous détruits ; mais le terrain fourré où cette action ſe paſſa, cachait aux Pruſſiens une manœuvre que feſaient alors les ennemis, et qui devint funeſte aux premiers.

M. de Romanzow s'avançait avec 20 bataillons de la seconde ligne des Ruſſes, pour ſoutenir ces grenadiers; il ſe porta en flanc et à dos de l'infanterie pruſſienne; elle perdit inſenſiblement du terrain et fût enfin obligée de ſe retirer. Cela ſe fit en bon ordre; les dragons et les houſards couvrirent ſa retraite. Ce corps, qui ne fut point pourſuivi par l'ennemi, revint à Wélau reprendre ſon ancien camp. Le maréchal ne perdit dans cette affaire, en morts, bleſſés et priſonniers, que 1400 hommes et 13 canons. M. d'Apraxin demeura encore quelques
Sept. jours dans ſon camp de Jægerndorf. Le 7 de ſeptembre il fit mine de paſſer l'Aller, pour ſe porter en droiture ſur Kœnigsberg; mais il fallait bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à cœur, car, ayant trouvé un corps pruſſien qui lui diſputait le paſſage de cette rivière, il ſe déſiſta de ſon entrepriſe. Dix
17. jours après il décampa ſubitement de Jægerndorf, et ſe retira vers les frontières de la Pologne. Le maréchal de Lehwald le ſuivit pour la forme juſqu'à Tilſit, moins dans le deſſein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en impoſer au public. La diſproportion des forces était trop grande entre ces deux armées, et l'échec qu'il avait reçu était trop récent; d'ailleurs il obtenait ſon but ſans courir de riſques; car l'ennemi ſe retirant de ſoi-même en Pologne, il n'y avait qu'à le laiſſer tranquillement pourſuivre ſa marche: M. d'Apraxin évacua toute la Pruſſe, à l'exception de Mémel, dont les Ruſſes demeurèrent en poſſeſſion. L'armée pruſſienne s'arrêta aux environs de Tilſit, trop heureuſe de s'être débarraſſée d'un ennemi auſſi formi-

dable

dable à si bon marché. Mais si elle avait échappé aux malheurs qui la menaçaient dans cette campagne; il n'était pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Le maréchal de Lehwald, eut-il possédé tous les talens du prince Eugène, comment pouvait-il, dans la suite de la guerre, résister avec 24,000 Prussiens à 100,000 Russes? Le roi avait tant d'ennemis à combattre, et ses troupes étaient si considérablement fondues, qu'il lui était impossible d'envoyer des secours à son armée de Prusse; il était à craindre, et l'on pouvait même le prévoir, que les Russes étendant leurs connaissances et leurs vues, ne corrigeassent les fautes qu'ils avaient faites, et ne détachassent, en ouvrant la campagne suivante, un corps considérable vers la Vistule, qui exposerait M. de Lehwald au risque d'être coupé de la Poméranie. On avait tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis aussi nombreux, il aurait le même sort que le duc de Cumberland, avec la différence que les Russes, moins polis que les Français, l'auraient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part les Suédois n'avaient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avaient rencontré aucune résistance; ils étaient en possession d'Anclam, de Demmin, et du fort de Peenamunde, qu'ils avaient pris après un siége de quinze jours. La garnison de Stetin consistait en 10 bataillons de milice, que les Etats de la Poméranie avaient levés. M. de Manteufel, à la tête de 4 bataillons, n'était pas en état de former de grandes entreprises. En laissant la distribution des armées telle qu'elle était

alors, le roi courait les plus grands hasards pour celle de Prusse, et risquait en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il résolut donc de concentrer davantage ses forces, pour procéder avec plus de sureté ; et d'abandonner les extrémités de ses Etats, que le nombre de ses ennemis ne lui permettait plus de défendre. Ces motifs firent rappeler de Tilsit M. de Lehwald avec son armée ; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam et de Demmin ; il les poussa bientôt sous le canon de Stralsund, où ces troupes ne se croyant pas en sureté, se réfugièrent dans l'île de Rugen. Une grande gelée qui survint ensuite, fit prendre tout le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette île. Le maréchal de Lehwald aurait pu profiter de l'occasion, si son grand âge ne l'en eût empêché, pour passer avec son armée sur la glace dans l'île, où il aurait détruit toutes ces troupes Suédoises : au moins un coup pareil aurait-il délivré le roi pour un temps d'un ennemi qui fesait une diversion fâcheuse. Quoique le maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui était fesable, il fit toutefois, dans cette courte expédition, trois mille prisonniers sur les Suédois. Un détachement qu'il envoya assiéger le fort de Peenamunde, ne le reprit qu'au mois de mars de l'année suivante.

La multitude d'objets qu'il y avait à remplir pendant cette campagne, était immense ; et comme on se trouvait pressé de faire de tous les côtés des efforts, on ne pouvait y réussir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le prince Ferdinand

de Brunſwic avait trop peu de cavalerie dans ſon armée ; il lui en fallait néceſſairement pour l'entrepriſe qu'il méditait. Comme il importait au roi que les Français fuſſent chaſſés de la baſſe Saxe et du bas Rhin, pour y contribuer de ſa part autant que ſa ſituation le lui permettait, il détacha 10 eſcadrons de dragons, et 5 eſcadrons de houſards de l'armée du maréchal de Lehwald, avec ordre de joindre le prince Ferdinand de Brunſwic à Stade. Ce prince tenta d'abord une entrepriſe ſur Zell, qui ne réuſſit pas, d'un côté parce que le maréchal de Richelieu, l'ayant prévenu, l'empêcha de paſſer l'Aller, et de l'autre parce que ce pays aride, où il n'y a que des bruyères, ne put fournir à ſa ſubſiſtance. Non-obſtant cette entrepriſe manquée, il ſe rendit peu après maître de Harbourg. Le roi convint enſuite avec lui du projet de ſa campagne. Son avis allait à ce que les alliés ſe portaſſent ſur le Wéſer, par des raiſons, dont la première était de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre et du duché de Brunſwic, par les ſiéges qu'il faudrait faire pour les reprendre ; la ſeconde était la crainte d'être coupé du Rhin, qui porterait les Français à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, ſur-tout ſi un détachement des troupes pruſſiennes ſe montrait en même temps du côté de Brunſwic. Le prince Henri, qui était demeuré en Saxe pour ſe faire guérir d'une bleſſure qu'il avait reçue à Rosbach, devait commander ce détachement. Tout fut bien concerté, et nous verrons, au commencement de la campagne ſuivante, les ſuccès qui accompagnèrent le prince Ferdinand dans l'exécution de cette entrepriſe.

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 *à* 1758.

JAMAIS campagne n'avait été plus féconde en révolutions ſubites de la fortune, que celle que nous venons de décrire. Cette eſpèce de haſard qui préſide aux événemens de la guerre, s'était inſolemment joué du deſtin des parties belligérantes; tantôt il avait favoriſé les Pruſſiens de ſuccès brillans, et tantôt il les avait précipités dans un abyme de malheurs. Les Ruſſes avaient gagné une bataille en Pruſſe, et ſe retiraient de ce royaume comme s'ils avaient été battus. Les Français, ſur le point de déſarmer le duc de Cumberland, paraiſſaient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de ſe répandre en Europe, qu'on apprend la defaite d'une de leurs armées, et qu'on voit comme reſſuſciter cette armée du duc de Cumberland, qu'on croyait n'exiſter déjà plus. Cette ſuite d'événemens déciſifs et contraires avait comme étourdi l'Europe; on voyait de l'incertitude dans les projets, des deſſeins renverſes auſſi-tôt que conçus, et de nombreux corps de troupes preſque détruits en un ſeul jour. Il fallut quelques momens de tranquillité pour que les eſprits ſe recueilliſſent, et que chaque puiſſance put conſidérer de ſang-froid la ſituation où elle ſe trouvait. D'un côté l'ardent déſir de la vengeance, l'ambition bleſſée, le dépit, le déſeſpoir remirent les armes à la main aux empereurs et aux rois qui formaient la grande alliance; de l'autre la

néceſſité de continuer la guerre et quelques rayons d'eſpérance portèrent la Pruſſe à faire les plus grands efforts pour ſe ſoutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, et les cours, chacune de ſon côté, ſe préparèrent à pouſſer la guerre avec plus d'acharnement, de fureur et d'opiniâtreté que par le paſſé. Voilà en général le tableau des paſſions qui agitaient les princes et leurs miniſtres. La nature de cet ouvrage exige que nous entrions dans de plus grands détails, et que nous parcourions ſucceſſivement toutes les cours de l'Europe, pour nous repréſenter diſtinctement ce qui ſe paſſait dans chacune.

Il s'était fait dès l'automne dernier un changement dans le miniſtère britannique. M. Fox, qui s'y était intrus par les intrigues du duc de Cumberland, s'aperçut qu'il ne pouvait plus ſe ſoutenir dans ce poſte contre la cabale qui lui était oppoſée ; il réſolut de ſe démettre volontairement de ſes charges, et fut remplacé par M. Pitt, que ſon éloquence et ſon génie élevé rendaient l'idole de la nation ; c'était la meilleure tête de l'Angleterre. Il avait ſubjugué la Chambre baſſe par la force de la parole ; il y régnait, il en était pour ainſi dire l'ame. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de ſon génie à rendre ſa patrie la dominatrice des mers, et penſant en grand homme, il fut indigné de la convention de Cloſter-Seven, qu'il regardait comme l'opprobre des Anglais. Ses premiers pas dans ſa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir juſqu'à la memoire de ce traité honteux ; ce fut lui qui perſuada au roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de

Brunfwic à la tête de l'armée des alliés, et de le demander au roi de Pruffe; ce fut lui qui propofa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglais, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus il jugea convenable à la gloire de fa nation de renouveler les alliances qu'elle avait contractées tant avec le roi de Pruffe qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le roi; par l'un des articles, le roi d'Angleterre s'engageait à payer au roi de Pruffe un fubfide annuel de 4 millions d'écus, lequel fut continué jufqu'en 1761. Le roi fe trouvait dans la néceffité d'accepter ce fubfide, qui d'ailleurs répugnait à fa façon de penfer; mais les Français l'avaient dépouillé des provinces qu'il poffédait dans le bas Rhin; il était à la veille de voir envahir la Pruffe par les Ruffes; ce qui pouvait d'autant moins s'empêcher, que le maréchal Lehwald avait été contraint d'accourir en Poméranie, pour s'oppofer aux Suédois. Après tout, ce fubfide était le feul fecours qu'on pût tirer de l'Angleterre, puifqu'elle avait décliné à plufieurs reprifes la demande qu'on lui avait faite d'envoyer une efcadre dans la Baltique. M. Pitt envoya dans ce temps le chevalier Keith en Ruffie, pour balancer, par fes intrigues, celles du parti français et autrichien, et pour tenter de deffiller les yeux à l'impératrice, aveuglée par les préventions qu'on lui avait infpirées contre le roi de Pruffe. M. Goderick partit dans une vue à peu-près femblable pour la Suède; mais le parti français, qui dominait defpotiquement dans le fénat de Stockholm, fit jouer tous fes refforts pour interdire à cet anglais l'entrée du royaume;

M. Goderick resta en Danemarck; et les sénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur système. Tandis que M. Pitt prenait de si justes mesures pour la politique, les ports de la Grande-Bretagne se remplissaient de vaisseaux; les projets pour la campagne de mer et de terre étaient arrêtés, et une activité nouvelle ranimait toutes les branches du gouvernement.

Le chevalier Keith, qui, pendant ces entrefaites, était arrivé à Pétersbourg, n'y trouva point la cour dans une disposition favorable aux commissions dont il était chargé; les ministres d'Autriche, de France, et de Saxe y étaient tout-puissans par le moyen de leurs intrigues et de leurs profusions; ils avaient gagné le favori d'Elisabeth, qui gouvernait alors l'impératrice et par conséquent l'Empire. Les ministres, mécontens du peu de progrès de l'armée russe, sur-tout de sa retraite à la fin de la campagne dernière, tâchaient de faire passer leur enthousiasme guerrier dans l'esprit de l'impératrice, et l'excitaient à faire, dans la campagne prochaine, de plus grands efforts que par le passé; ils s'aperçurent que leurs menées étaient secrètement traversées par le grand-chancelier Bestuchew, et résolurent de le culbuter, comme en effet ils y réussirent. Nous avons dépeint, dans cet ouvrage, ce comte Bestuchew comme un homme qui, par passion, s'était fait un principe d'être l'ennemi juré des Prussiens; mais il changea de système, pour plaire au grand-duc, qu'il prévoyait devoir bientôt parvenir au trône; il dressa l'instruction du maréchal Apraxin d'une manière aussi favorable aux intérêts du roi que les conjonc-

tures le permettaient, et fut l'unique caufe de ce que les Ruffes évacuèrent les Etats du roi à la fin de la campagne. M. de Beftuchew fut encouragé dans cette conduite par les confeils du grand-duc et de la grande-ducheffe de Ruffie, qui tous les deux avaient les fentimens les plus favorables à la caufe du roi. Le grand-duc, prince de Holftein par fa naiffance, avait puifé dans l'hiftoire de fes ancêtres une haine implacable contre les Danois, caufée par les injuftices que les rois de Danemarck avaient faites à fa famille; craignant alors que les affaires du roi ne priffent une tournure qui l'obligeât à fe lier avec les Danois, il lui offrit fon crédit et tous les fervices qu'il pourrait lui rendre en Ruffie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis conftans du Holftein. Le roi accepta l'offre, il promit de ne faire aucun traité avec le Danemarck, et quoique cette condefcendance ne lui valût pas d'avantages actuels, on verra, par la fuite de cet ouvrage, que cette liaifon étroite avec le grand-duc de Ruffie bouleverfa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque fecret que toutes ces affaires fe traitaffent, il en perça cependant quelque chofe; les miniftres de France et d'Autriche s'aperçurent d'une variation de conduite du côté du grand-chancelier; ils eurent connaiffance des ordres qu'il avait expédiés pour le maréchal Apraxin, et fe fervirent du favori de l'impératrice pour faire difgracier ce miniftre, et caufer toutes fortes de defagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambaffadeurs en Ruffie, et ils entraînèrent l'impératrice Elifabeth dans des mefures

violentes et peu conformes aux véritables intérêts de son empire.

La cour de Vienne avait reçu des secousses si fortes à la fin de la dernière campagne, que sa constance en fut ébranlée. Elle s'était crue sur le point de terminer la guerre, et regardait comme faite la conquête de la Silésie; déchue tout à coup de ces idées flatteuses, elle avait vu son armée ruinée, et les débris s'en sauver avec peine en Bohème. Ces malheurs inattendus rallentirent son ardeur pour la guerre, et tant de projets avortés diminuèrent son éloignement, ou plutôt son aversion insurmontable pour la paix. Le style de sa chancellerie et les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur et la grossièreté y reparurent aussi-tôt que les espérances revinrent. Tant que dura la première impression de l'infortune, l'impératrice-reine voulut se rapprocher du roi, soit pour entamer une négociation, soit pour se faire une réputation de magnanimité. Le comte Kaunitz avertit le roi d'une conspiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux napolitains et un milanais avaient trempé. Le roi lui fit répondre qu'il était obligé à l'impératrice de l'avis qu'elle voulait bien lui donner, mais que comme il y avait deux manières d'assassiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux et déshonorans, il assurait l'impératrice qu'il fesait peu de cas de la première, et qu'il était infiniment plus sensible à la seconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence et le scandale de ces écrits ne continuât, et ne s'accrût même selon que les succès de la guerre favorisèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un sensible

chagrin les difpofitions pacifiques de l'impératrice-reine, parce que la défection de cette princeffe aurait porté un préjudice confidérable à fes affaires, tant qu'elle demeurait en guerre avec les Anglais fur mer et en Allemagne. Louis XV, piqué de la tache que l'affaire de Rosbach avait imprimée à fes armes, efpérait de trouver, dans la continuation de la guerre, l'occafion de prendre fa revanche; et les miniftres de la France travaillèrent à Vienne, avec une application infinie, à ranimer toutes les paffions calmées de cette cour. La honte pour une grande puiffance, d'être abattue par un petit prince, fit le plus d'impreffion fur l'efprit de l'impératrice; l'ancienne animofité contre la Pruffe fe réveilla, les difpofitions pour la paix s'évanouirent, et les liaifons d'amitié et d'intelligence entre les cours de Vienne et de Verfailles fe refferrèrent plus intimement: ainfi bien loin que les fuccès des Pruffiens rebutaffent les puiffances avec lefquelles ils étaient en guerre, ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paraître plus redoutables et plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne prochaine.

Le roi prenait de fon côté des mefures femblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée, et la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agiffait de réparer les pertes qu'avaient entraînées fept batailles rangées que les Pruffiens avaient livrées à leurs ennemis; mais les ravages de la guerre n'approchaient pas des ravages que les maladies épidémiques fefaient dans les hôpitaux; c'étaient des efpèces de fièvres chaudes accompagnées de tous les fymptômes de la pefte; les malades tombaient en délire le premier jour de la

maladie ; il leur venait des charbons au cou ou bien aux aiſſelles ; que les médecins ſaignaſſent, ou ne ſaignaſſent point, cela était égal ; la mort emportait indifféremment tous ceux qui ſe trouvaient atteints de ce mal ; le poiſon était même ſi violent, ſes progrès ſi rapides, ſes effets ſi prompts, que dans trois jours il mettait un homme au tombeau. On ſe ſervit ſans effet de toutes ſortes de remèdes : enfin on eut recours à l'émétique, qui réuſſit ; on en délaya trois grains dans une meſure d'eau, on en fit boire au malade juſqu'à ce que le remède commençât d'opérer, et ce fut un ſpécifique ſouverain contre cette maladie ; car depuis que l'on s'en ſervit, de cent perſonnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les cauſes de la maladie n'étaient qu'une tranſpiration arrêtée par le froid, et des indigeſtions cauſées par de mauvaiſes nourritures ; il n'y avait que de fortes évacuations qui puſſent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fuſſent conſidérables, on parvint cependant à raſſembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avait beſoin pour la recompléter ; mais il fut impoſſible de s'en ſervir dès le printemps, parce que c'étaient la plupart des payſans, qu'il fallait exercer et diſcipliner, et que la campagne commença de très-bonne heure.

La maiſon royale perdit cette année la reine-mère. Le roi reçut cette funeſte nouvelle après la bataille de Kolin, et dans un temps où la fortune s'était le plus déclarée contre les Pruſſiens ; il en fut vivement touché ; il avait vénéré et adoré cette princeſſe comme une tendre mère, dont les vertus et les grandes

qualités fesaient l'admiration de ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occasionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique; les grands regrettèrent son abord facile et gracieux, les petits sa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur ressource, les gens de lettres leur protectrice, et tous ceux de sa famille qui avaient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyaient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, et se sentaient plus frappés qu'elle du coup qui venait de l'emporter.

Dans cette même année le sultan Osman finit ses jours; son successeur passa pour un prince plus hardi et plus entreprenant que lui. Le bruit de sa réputation réchauffa, dès son avénement au trône, les intrigues du ministre de Prusse à la Porte. Il s'agissait d'être admis aux audiences du grand-seigneur. Il y avait plus d'un an que le Sr. de Rexin postulait cette faveur, et il fallait l'obtenir pour entamer les négociations dont il était chargé avec le grand visir, et avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation, et nous aurons lieu de remarquer souvent combien peu les nations orientales sont propres à suivre les principes d'une bonne et saine politique. Ce défaut vient surtout de leur grande ignorance sur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, et du vice du gouvernement, qui assujettit tout ce qui est relatif à la paix et à la guerre aux décisions du Mufti, sans le fetfa duquel il serait impossible de mettre en mouvement les troupes ottomanes.

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758.

Le prince Ferdinand de Brunſwic fut cette année le premier qui ouvrit la campagne; il avait une forte tâche à remplir; il ne s'agiſſait pas de moins que de chaſſer 80,000 Français de la baſſe Saxe et de la Weſtphalie, avec 30 000 Hanovriens qui, trois mois auparavant, avaient été près de mettre les armes bas. et de ſigner un traité honteux. Il détacha un corps ſur le Wéſer, qui ſe rendit maître de Verden, et un autre ſous le prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par ſa valeur et par ſa bonne conduite. M. de St. Germain fut à peine inſtruit de ces progrès, qu'il évacua Brème, où il avait une garniſon de 12 bataillons; avec 14 autres qui hivernaient dans le voiſinage, il prit le chemin de la Weſtphalie. Tandis que le prince héréditaire prenait Hoya, dont le pont ſur le Wéſer devenait important pour les alliés, le prince Ferdinand de Brunſwic paſſait l'Aller avec le gros de ſes troupes. M. de Beuſt, qui feſait ſon avant-garde, ſurprit aux environs de Hanovre le régiment de Poleresky, et le fit priſonnier. Cet accident, joint à la marche du prince Henri, qui, par le Mansfeld et le Hildesheim, s'était approché de la ville de Brunſwic, déconcerta les généraux français, et détermina M. de Clermont, qui venait de relever le maréchal de Richelieu, à évacuer Brunſwic, Wolfenbuttel, et

Février. Mars.

Hanovre en même temps. L'armée du prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachemens du Wéser, elle affiégea d'abord cette ville. Le comte de Clermont ayant paffé le Wéser à Hameln, envoya M. de Broglio aux environs de Buckebourg, pour fecourir Minden ; mais ce général ne trouvant pas l'occafion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que fpectateur de la prife de cette ville, dont la garnifon fe rendit prifonnière de guerre. Après cet événement, M. de Broglio tourna vers Paderborn, pour rejoindre le comte de Clermont, et l'armée des alliés marcha à Bielefeld ; fur quoi les Français, étourdis de cette révolution fubite dans leurs affaires, évacuèrent Lippftadt, Hamm et Munfter. Le comte de Clermont, qui n'avait plus de pied en Allemagne, repaffa le Rhin à Wéfel, et cantonna fon armée à

Avril. l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta à Munfter, et répandit fes troupes aux environs, pour leur donner le temps de fe refaire des fatigues qu'elles avaient fouffertes par des opérations continuelles, dans une faifon rude et peu

Mai. avancée. Les alliés prirent 11,000 Français prifonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne du maréchal de Turenne, lorfque pénétrant par Thann et Béfort, il furprit les Impériaux répandus dans leurs quartiers

Juin. en Alface, et les força de repaffer le Rhin. Ce fut le 2 de juin que le prince Ferdinand paffa ce fleuve avec fon armée au-deffous d'Emmerich ; il avait gagné des bateliers hollandais, qu'il ne put engager néanmoins à conftruire ce pont que fur le territoire

de la république; de-là il s'avança bientôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes françaises furent surprises dans leurs quartiers; mais le gros joignit l'armée, qui s'était assemblée proche de Creiveld. Le prince Ferdinand occupa la ville de Clèves; il laissa quelques troupes aux ordres de M. d'Imhof pour couvrir son pont d'Emmerich, et avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il se trouva vers le 20 du mois à une marche du comte de Clermont; il résolut d'attaquer l'armée française, dans l'espérance que s'il gagnait sur elle une victoire complète, il pourrait reprendre Wésel, et retransporter le théâtre de la guerre au-delà du Rhin. Le prince se fit joindre pour cet effet par M. de Wangenheim, qui avait été du côté de Kaiserswerth, et se porta sur Closter-Camp. A son approche M. de St. Germain abandonna la ville de Creiveld, et se retira à un mille en arrière, pour se rapprocher du comte de Clermont, qui campait alors à Nuys; M. de Clermont le joignit à Vischern.

Ce fut le 23 juin que le prince Ferdinand quitta son camp de Hast et de Kempen, pour attaquer M. de Clermont; il divisa son armée en trois corps, dont l'un, commandé par M. de Wangenheim, se présenta sur le front de l'ennemi, pour le contenir, pendant que le gros des alliés tournant la gauche des Français, se présenta sur le flanc entre Vischern et Anrodt; il y avait dans cette partie, derrière un ruisseau, un boulevard ou *Landwehr*, dont les Français avaient profité pour se poster; l'infanterie des alliés les en délogea après un combat assez rude. Les carabiniers français volèrent alors au secours

de cette infanterie, et le comte de Gifors, qui les menait, attaqua vivement l'infanterie du prince Ferdinand; le comte fut tué, et fa troupe découragée prit la fuite; alors le prince de Holftein donna deffus avec les dragons pruffiens, et acheva de la diffiper. Pendant ce choc le prince heréditaire avec une partie de la droite des alliés, avait gagné fur les derrières de la pofition des Français; ce qui acheva de décontenancer le comte de Clermont, qui, fe croyant fur le point d'être entamé fur fon front par M. de Wangenheim, fe voyant pris en flanc par le prince Ferdinand, et près d'être entièrement tourné par le prince héréditaire, abandonna le champ de bataille; il fe retira à Nuys, puis à Weringhen, et enfuite à Cologne. Le prince Ferdinand, pour profiter de fa victoire, détacha le prince héréditaire, qui prit Ruremonde par capitulation, et pouffa des partis jufqu'aux portes de Bruxelles, tandis que M. de Wangenheim, qui avait été envoyé avec 4 bataillons dans le duché de Bergen affiégea Duffeldorf, où il y en avait huit, et la ville fe rendit Juillet. par capitulation le 8 de juillet. On y trouva un magafin confidérable, établi pour l'armée françaife. Cependant le prince Ferdinand apprenant que l'ennemi raffemblait des forces contre lui, fe fit rejoindre par le corps du prince héréditaire au couvent de St. Nicolas où il campait. Le début de M. de Clermont engagea la cour de Verfailles à le rappeler, et il fut remplacé par M. de Contades. Ce maréchal fit inceffamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avait perdue; pendant ce temps-là M. de Chevert, qui était à

Wéfel

Wésel, où les Français avaient laissé une nombreuse garnison, sortit de cette place avec un corps considérable pour battre M. d'Imhof, qui gardait le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce général en eut vent; il se mit, avec tout son corps, en embuscade sur le chemin que M. de Chevert devait tenir, le battit et lui prit beaucoup de monde. Ces heureux succès du prince Ferdinand auraient empêché les Français de repasser le Rhin, et l'auraient enfin mené à la prise de Wésel sur la fin de la campagne, si une diversion ne l'avait obligé lui-même à repasser ce fleuve, pour rétablir les affaires en Hesse et dans la basse Saxe. Dès le 11 de juillet M. de Soubise s'était mis en marche; il avait été joint à Hanau par 15,000 Wirtembergeois. Le prince Ferdinand avait laissé dans le pays de Hesse le prince d'Ysenbourg avec environ 7,000 hommes; celui-ci se retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde française, commandée par M. de Broglio, et passa la Fulde; les Français l'attaquèrent dans la position qu'il avait prise près de Sangerhausen, et il fut obligé de céder au nombre après un combat qui dura 6 heures; il se retira à Eimbeck, et s'établit dans les montagnes, se bornant à conserver sa communication avec Hanovre. Le prince de Soubise alors, ne trouvant nulle part aucune résistance, occupa Nordheim, Munden et Gœttingue. Cependant M. de Contades, qui jugeait que la diversion de Août. M. de Soubise obligerait bientôt les alliés à rétrograder, s'avança sur eux, et occupa même le poste de Brugen, qui était sur leur gauche; mais le prince Ferdinand, qui ne pouvait souffrir ce voisinage

dangereux, en fit déloger les Français par le prince héréditaire ; il résolut en même temps de se replier sur la Niers pour s'approcher des secours qui lui venaient d'Angleterre. Les Français firent la même marche, et furent cependant prévenus par les alliés. Le prince Ferdinand, qui sentait que le seul moyen de se soutenir au-delà du Rhin était de battre M. de Contades, fit des dispositions pour engager une affaire ; mais M. de Contades ne trouva pas à propos de risquer le combat et se retira à Dalen ; sur quoi le prince Ferdinand se porta sur Wachtendonk ; le prince héréditaire, qui conduisait l'avant-garde, en chassa les Français, et toute l'armée repassa la Niers. Le prince Ferdinand ne pouvant plus se soutenir avec son armée au-delà du Rhin, retira la garnison de Ruremonde, qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommait la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen entre le 8 et le 10 d'août. On fut obligé d'évacuer Dusseldorf en même temps, et M. de Hardenberg, qui y commandait, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après les Français passèrent le Rhin, et s'étendirent jusqu'à Dorsten, en se couvrant de la Lippe.

Le 14 le prince Ferdinand fut joint à Bœckholt par 12,000 Anglais que lui amenait milord Marlborough. M. de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Halteren par 5 à 6,000 Saxons que les Autrichiens avaient rassemblés en Hongrie, et dont le prince Xavier, second fils du roi de Pologne, avait pris le commandement. Le

prince Ferdinand détacha M. d'Imhof à Creiveld, et M. de Poſt à Dalmen ; mais ſur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dalmen. Le prince Ferdinand le ſuivit promptement avec l'armée, et le prince héréditaire repouſſa les Français juſqu'à Halteren. Dans ces circonſtances on trouva bon de détacher M. d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes, pour paſſer la Lippe, et ſe porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françaiſes, que pour être à portée, dans le beſoin, de prêter la main au prince d'Yſenbourg. Sur ces entrefaites, et pendant que le prince d'Yſenbourg s'était tenu près d'Eimbeck, M. de Soubiſe avait occupé Caſſel, Gœttingue, et quelques places ſur la Werra ; alors il forma le deſſein de s'emparer de Hameln ; mais il fut obligé de s'en déſiſter, lorſqu'il apprit que le prince Ferdinand avait repaſſé le Rhin ; il évacua enſuite Munden, Gœttingue, et tout ce qu'il avait occupé dans le pays de Hanovre, pour ſe renforcer ſur la Diemel ; il reſta dans cette poſition juſqu'au 5 de ſeptembre, et n'oppoſant à M. d'Oberg que M. du Meſnil, qu'il laiſſa ſur la Diemel, il s'avança ſucceſſivement de Munden, Gœttingue, à Nordheim. Le prince d'Yſenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des Français, et ſe retira à Coppenbrugge, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés ; alors il s'avança en même temps que M. d'Oberg ſur Holzmunden. Ce mouvement fit craindre à M. de Soubiſe, qui était à Gœttingue, qu'on ne le

Sept. 11.

coupât de Caſſel, et repliant auſſi-tôt ſes corps, il ſe rendit en diligence dans la Heſſe. Les troupes des alliés et des Français arrivèrent preſque en même temps devant Caſſel, où elles ſe campèrent vis-à-vis les unes des autres. Tous ces mouvemens n'avaient pas influé ſur les opérations du prince Ferdinand; il ſuivait ſon objet, qui était d'obſerver l'armée de M. de Contades. Les Français ayant vainement tenté de ſurprendre le prince héréditaire à Halteren, et y ayant été repouſſés avec une perte conſidérable, tournèrent leurs vues d'un autre côté. M. de Con-
Octobre 1. tades détacha M. de Chevert avec 20,000 hommes, pour joindre M. de Soubiſe, et lui donner par ce renfort aſſez de ſupériorité pour pouvoir accabler le prince d'Yſenbourg, et pour occuper en même temps le prince Ferdinand de manière à l'empêcher de faire des détachemens pour la Heſſe; il ſe porta à Hamm avec ſon armée et pouſſa M de Chevreuſe juſqu'à Sœſt. Sur ce mouvement, les alliés ſe replièrent ſur Munſter, d'où le prince héréditaire fut détaché à Warendorf ſur l'Ems, et le prince de Holſtein à Telgade M. de Soubiſe ayant, ſur ces entrefaites, reçu ſon renfort, ne perdit point de temps pour s'en ſervir. Le prince d'Yſenbourg, informé de l'arrivée de M. de Chevert, repaſſa la Fulde, et ſe retira ſucceſſivement devant l'ennemi juſqu'à Lutterberg, pour ne point être coupé de Munden; les ennemis l'y attaquèrent avec une ſi grande ſupériorité, qu'il fut obligé de leur céder le champ de bataille avec une perte de 16 canons et d'environ 2 000 hommes; il ſe retira par Dransfeld et Gœttingue à Mœringue. Cet événement

obligea le prince Ferdinand à quitter Munſter; il y laiſſa une bonne garniſon, et arriva le 17 avec ſon armée à Lippſtadt. Le prince héréditaire marcha le lendemain pour ſurprendre M. de Chevreuſe, qui était à Sœſt; la ſurpriſe n'eut pas lieu, parce que les Français furent avertis de la marche des alliés; néanmoins, après un léger combat, les Français ſe retirèrent et abandonnèrent toutes les proviſions qu'ils avaient amaſſées à Sœſt. Le prince Ferdinand prit incontinent ſon camp auprès de cette ville, ce qui engagea M. de Chevert à changer de route; il avait quitté M. de Soubiſe après l'affaire de Lutterberg, et ne put joindre M. de Contades qu'en prenant un grand détour. Auſſitôt que M. de Chevert eut quitté l'armée de Heſſe, M. d'Oberg paſſa le Wéſer à Holzmanden, et pourſuivant ſa marche, il joignit le 21 d'octobre, à Sœſt, l'armée des alliés. La poſition où ſe trouvait le prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées françaiſes, et quelques ſupérieures qu'elles fuſſent en nombre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que M. de Soubiſe ne crût ſa poſition aventurée; il évacua en conſéquence Caſſel et toute la Heſſe, et repaſſa le Mein à Hanau avec toutes ſes troupes. La campagne aurait été finie, ſi M. de Contades n'eût encore eſſayé de ſurprendre Munſter; M. d'Armentières s'était approché de cette ville à la tête de 15,000 Français, et avait pris un camp proche de la place pour ouvrir inceſſamment la tranchée; mais M. d'Imhof arriva le 26 à Warendorf, ſuivi du duc de Holſtein, en même temps que M. de Wangenheim, avec un gros Novemb.

détachement, occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvemens, qui menaçaient de couper M. d'Armentières de Wéfel, et une petite affaire qu'engagea la major Bulow, le firent réfoudre à renoncer à fon projet; il repaffa la Lippe le 2 de novembre, et bientôt après l'armée françaife prit le chemin de Wéfel, pour entrer dans fes quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne reftait plus en Heffe que Marbourg, où les Français euffent pied; le prince héréditaire y fut envoyé, et n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la prife de cette place les alliés, maîtres de toute la Weftphalie et de la baffe Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du prince Ferdinand, le roi n'était pas demeuré oifif contre les Autrichiens; il fe préparait à tirer tout le parti poffible de la bataille de Leuthen, et des fuites que cette bataille avait eues. Dès le mois de janvier M. de Werner avait été détaché dans la haute Siléfie. Quelque fupériorité qu'eût l'ennemi fur fa troupe, il l'avait contraint de fe replier en Moravie, de forte que les Pruffiens occupaient dès-lors Troppau et Jægerndorf. Le roi jugeait cette avance néceffaire pour pouvoir exécuter fes projets; l'expédition, qui fe fit au mois de janvier, ne parut à l'ennemi qu'une fuite de la bataille de Leuthen, et fervit à nettoyer toute la Siléfie des troupes autrichiennes. Les chofes en reftèrent là jufqu'au 14 de mars, que l'armée fe mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On favait que les ennemis n'étaient pas affez avancés dans leurs arrangemens, pour s'oppofer aux deffeins que le roi formait, de forte que

Janvier 9.

Mars.

ce temps fut jugé le plus propre à changer en ſiége régulier le blocus de Schweidnitz. Le roi ſe mit à la tête de l'armée d'obſervation, et ſe cantonna depuis Landshut juſqu'à Friedland ; le prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquait par Wuſtengiersdorf à Braunau, et M. de Fouqué commandait le corps qui couvrait cette gorge de la Siléſie. Le roi établit ſon quartier général à Griſſau, qui était au centre de la poſition que ſes troupes occupaient. Le gros de l'armée ennemie était encore dans ſes cantonnemens aux environs de Kœnigsgrætz et de Jaromirz ; le maréchal Daun, qui en avait ſeul le commandement, avait pouſſé en avant le corps de Laudon à Trautenau, et celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette poſition, M. de Treskow inveſtit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 d'avril ; l'attaque fut dirigée ſur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, et le plus commode pour y conduire les munitions de guerre. Bientôt 24 canons, 20 mortiers et 16 obuſiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, ſouvent dérangé par l'artillerie des aſſiégés, ne put être entièrement perfectionné que le 8, et dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner ; cette flèche, qui nous approchait à 100 pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta ſur cet ouvrage, pour terminer d'autant plus promptement le ſiége ; les canons du fort de l'Eau et de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'aſſaut à l'ouvrage après minuit ; on le tourna par

Avril.

la gorge, et 1000 grenadiers l'emportèrent avec une perte ſi légère, qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le commandant, décontenancé par une action auſſi vigoureuſe, battit la chamade; il ſe rendit priſonnier de guerre avec la garniſon; le comte de Thierhaimb évacua la ville le 18, et ſa troupe, forte de 5,000 hommes, fut diſperſée dans les différentes places de la Siléſie et de la Marche électorale.

Ce ſiége, ſi heureuſement et ſi promptement terminé, fournit au roi la facilité d'exécuter de plus grands projets; ſon deſſein était de pénétrer dans la Moravie, et de prendre Olmutz; non pas pour conſerver cette place, car on prévoyait dès lors la diverſion que les Ruſſes, qui s'étaient emparés de la Pruſſe, ſe préparaient à faire en Poméranie et dans les Marches de Brandebourg; mais afin d'amuſer, durant toute la campagne, les Autrichiens dans cette partie éloignée des Etats du roi, pour avoir le temps et la facilité de s'oppoſer en attendant avec des forces conſidérables à l'armée ruſſe. Pour exécuter ce plan, il fallait de néceſſité en impoſer au maréchal Daun, afin de gagner ſur lui quelques marches, et le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant ſon arrivée. Dans cette intention l'armée du roi ſe retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz et de Reichenbach, ſous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du ſiége, et d'attendre les recrues qui devaient la joindre. M. de Ziethen, avec un corps, demeura dans les environs de Landshut, d'où il tira un cordon juſqu'à Friedland, et M. de Fouqué entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débouchés.

Ces deux corps, qui masquaient les mouvemens de l'armée derrière les montagnes, avaient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui puſſent les éclairer ſur les intentions des Pruſſiens. Pendant que ces diſpoſitions donnaient le change à l'ennemi, l'armée du roi marcha à Neiſſe, où elle ſe ſépara en deux colonnes, dont une, où le roi ſe trouvait en perſonne, prit le chemin de Troppau, et l'autre, que conduiſait le maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de mai dans les plaines d'Olmutz, l'une par Gibau, et l'autre par Sternberg; M. de Fouqué les ſuivit auſſi-tôt qu'il remarqua que l'ennemi, ayant pris l'alarme, quittait les environs de Kœnigsgrætz, pour ſe porter ſur Hohemaut. Il prit le chemin de Neiſſe, d'où il convoya nos munitions de guerre et de bouche pour le ſiége juſqu'à Olmutz. C'était le 12, et le même jour l'armée d'obſervation paſſa la Morava à Littau; le roi s'avança juſqu'à Holeſchau; M. Deville y campait avec 7 régimens de cavalerie; il fut attaqué par le prince de Wirtemberg et pouſſé au-delà de Proſtnitz vers Wiſchau. Le prince campa ſon corps à Proſtnitz, et il y demeura pour obſerver l'ennemi du côté de Wiſchau et de Brunn, ayant ſous lui 4 régimens de dragons, 1 de houſards et 4 bataillons. Le maréchal Keith ayant fait l'inveſtiſſement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 de mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 eſcadrons de Bareuth, 500 houſards, et quelques bataillons francs, qui ſe campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le maréchal Keith et l'armée du ſiége

Mai.

fussent plus en fureté, on jugea qu'il fallait éloigner davantage M. Deville ; il pensa être surpris dans son camp, et ne crut trouver de sureté qu'en se retirant près des ouvrages de Brunn. L'armée d'observation occupa en même temps toutes les positions qu'on avait eu le temps de lui choisir ; en conséquence de quoi le margrave Charles prit le camp de Neustadt, le prince Maurice celui de Littau, M. de Wédel celui de Namiest, et le roi occupa cette partie des hauteurs qui règnent entre Prostnitz et Holeschau depuis Namiest jusqu'à Stu-
Juin. denitz. M. de Puttkammer arriva le 10 de juin à l'armée, sans avoir été inquiété dans sa route, avec le convoi qu'il conduisait. M. de Ziethen, qui fut attaqué à Griffau par l'ennemi, le repoussa, et remarquant que toutes les forces des Autrichiens tiraient vers la Moravie, il quitta les montagnes et joignit presque en même temps que M. de Puttkammer l'armée du roi Cependant les munitions de guerre et de bouche n'étant pas suffisantes pour le siége, on fit préparer un nouveau convoi en Silésie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce siége aurait mieux réussi, si l'on n'avait pas ouvert les tranchées de trop loin, et qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiraient sans effet ; ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites l'avant-garde du maréchal Daun, aux ordres de M. de Harsch, entra en Moravie, et se campa vis-à-vis du prince Maurice sur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. M. de Harsch tenta, mais sans

ſuccès, de ſurprendre cette ville. Le maréchal Daun,
qui le ſuivait, s'était porté ſur Géwitſch, d'où il
détacha un corps de 6,000 hommes, qui s'établit à
Prérau. Cette poſition obligea le maréchal Keith
à placer ſes dragons à Wiſternitz et ſes compagnies
franches à Biſtrovann et à Koſutchan. Les vues du
maréchal Daun allaient à jeter du ſecours dans la
ville aſſiégée, ſans s'expoſer à une action, dont la
perte aurait entraîné la réduction d'Olmutz. Il fit
attaquer de nuit le village de Koſutchan, défendu
par un bataillon franc, et l'obligea de lui céder le 8.
terrain; les dragons de Bareuth, qui avaient paſſé
la nuit au bivouac, par une négligence du colonel
Meyer, qui les commandait, n'attendirent pas pour
deſſeller le retour des partis qu'ils avaient envoyés
à la découverte; l'ennemi arriva en pouſſant leurs
patrouilles avec impétuoſité; il fondit ſur leurs ten-
tes, ne leur donnant pas le temps d'en ſortir. Le
régiment perdit 300 hommes, et aurait été totale-
ment ruiné, ſi le bataillon de Nimſchewsky ne fût
arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter ſa
retraite. Ce ſuccès des Autrichiens leur fit prendre
goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent
trois fois le régiment de Ziethen à Koſtelitz, et fu-
rent toutes les trois fois repouſſés avec une perte
aſſez conſidérable. Les bataillons francs de le Noble
et de Rapin ne furent pas auſſi heureux; le mar-
grave Charles les avait envoyés à Sternberg, d'où
ils devaient ſe rendre à Bahrn pour couvrir un
convoi, qui arriva le 10; ils furent aſſez maltraités
par les pandours, et perdirent 500 hommes dans
cette affaire. Mais revenons à des objets plus con-

ſidérables : la poſition de l'armée autrichienne, et principalement le corps qu'elle avait détaché à Prérau, exigeait que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au-delà de la Morava; il ſemblait que le corps du margrave à Neuſtadt n'y fût pas eſſentiellement néceſſaire, et comme on n'avait pas trop de troupes, le margrave alla ſe poſter de façon que ſa gauche occupait un pont que nous avions à Commothau ſur la Morava, et que ſa droite s'étendait juſqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis que les Pruſſiens changeaient leur poſition, M. de Bulau, colonel autrichien, avait trouvé le moyen de ſe gliſſer dans la ville, et d'amener à M. de Marshall, qui en était gouverneur, un ſecours de 1200 hommes.

Le maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, et ſe camper à Prettlitz entre Proſtnitz et Wiſchau; il y fut informé que les Pruſſiens attendaient un grand convoi, dont dépendait la réuſſite du ſiége, parce que les munitions commençaient à manquer. Ce convoi était couvert par 8 bataillons et 4000 convaleſcens, tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avait enrégimentés pour s'en ſervir durant cette marche. Le tout partit le 25 de juin de Troppau. Le maréchal Daun tourna ſes vues ſur ce convoi; il envoya M. de Janus à Bahrn, et M. de Laudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela le roi détacha M. de Ziethen avec 20 eſcadrons et 3 bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Laudon l'attaqua
28. le lendemain; après un combat de 5 heures il fut obligé de ſe replier. Le tranſport avançait très-

lentement à cauſe des chemins rompus, et le maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer Mrs. Janus et Laudon de 8,000 hommes Le 30 le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautſch et Domſtadt; à peine 1000 hommes de cavalerie, 4 bataillons, et 400 chariots eurent-ils ouvert la marche, et paſſé le défilé de Domſtadt, que l'ennemi ſe porta avec toutes ſes forces de Bahrn et de Liebe ſur ce convoi, de ſorte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à ſe joindre, coupèrent l'avant-garde qui venait de paſſer le défilé, du reſte du corps qui ſuivait. M. de Ziethen, qui était avec le gros du convoi, fit charger vigoureuſement une des ailes de l'ennemi; mais le nombre était trop diſproportionné pour qu'il pût réuſſir, de ſorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de ſe retirer avec la plus grande partie de ſon monde ſur Troppau; il y perdit le général Puttkammer et 800 hommes, ſans compter tout le convoi et le tréſor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cauſe de la levée du ſiége Si ce convoi eût pu arriver, la ville était priſe en moins de quinze jours, parce que l'on avait achevé la troiſième parallèle, et que l'on commençait d'en déboucher avec les ſappes. Mais quelques apparentes que fuſſent ces eſpérances, il fallut y renoncer, pour ſauver l'armée, qui, en prolongeant ſon ſéjour en Moravie, aurait manqué de ſubſiſtances. Il y avait deux chemins pour le retour; l'un qui mène dans la haute Siléſie, par lequel l'armée était venue, et l'autre qui traverſe la Bohème, et mène ou dans le comté de Glatz, ou par Braunau en Siléſie. L'ennemi s'était préparé

à rendre la première route difficile. Laudon, Janus et St. Ignon y étaient demeurés depuis l'affaire des convois ; le maréchal Daun s'était porté même avec ſon armée à Tobiſchau, de ſorte qu'on avait à craindre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis ſur les flancs, et ſans ceſſe le maréchal Daun derrière l'arrière-garde, qui la harcélerait. En un mot cette marche n'aurait été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée aurait perdu l'artillerie du ſiége, ſes équipages, ſes bleſſés, peut-être même y aurait-elle rencontré ſa ruine entière au paſſage de la Morava, que l'ennemi pouvait lui rendre funeſte. Ces conſidérations déterminèrent promptement le roi à ſe tourner vers la Bohème, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, on pouvait gagner deux marches ſur lui ; ce qui était un article important pour l'artillerie et le bagage dont l'armée était chargée.

Juillet. La nuit du 1 au 2 de juillet le roi quitta ſon camp et partit avec toutes ſes troupes, partagées en deux colonnes. Le prince Maurice fit l'avant-garde de celle où ſe trouvait le roi, qui paſſa par Konitz, Tribau, Zwittau, et vint à Leitomiſchel, où elle s'empara d'un dépôt des ennemis ; la ſeconde, ſous la conduite du maréchal Keith, en ſe retirant de ſes tranchées, n'abandonna que 4 mortiers et un canon intranſportables, parce que les affuts en étaient caſſés ; elle prit le chemin de Littau, Muglitz et Tribau. Toute cette marche juſques-là ne fut point troublée par l'ennemi, par la raiſon que le maréchal Daun, ayant fait toutes ſes diſpoſitions pour les chemins de la haute Siléſie, ne put pas retirer aſſez

promptement ſes troupes pour agir en forces du côté de la Bohème; néanmoins M. de Laſcy, qui campait à Gibau, voulut entreprendre ſur l'arrière-garde, obligée de paſſer le défilé de Krenau, pour marcher à Zwittau. Il ſe ſaiſit de ce village avec ſes grenadiers; mais il en fut promptement délogé par M. de Wied, et les troupes continuèrent leur chemin ſans être inquiétées. Le maréchal Keith avait partagé ſa colonne en trois corps, dont celui de M. de Retzow ayant traverſé Hohemaut, et s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi; il ſe ſaiſit d'une chapelle qui eſt ſur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenait; on commença par ſe canonner réciproquement, M. de Retzow continuant à faire filer ſon convoi et ſon eſcorte en même temps. Le général de St. Ignon, qui commandait les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les Pruſſiens; il fondit avec 1100 chevaux ſur le régiment de Brédow cuiraſſiers, qu'il obligea de ſe replier; ſur ces entrefaites arriva un lieutenant, avec 50 houſards, que le roi avait chargé de dépêches pour le maréchal Keith; ce brave officier, nommé Kurzhagen, donna avec ſon peu de monde ſi à propos ſur le flanc de M. de St. Ignon, qu'il ramena les cuiraſſiers; la cavalerie pruſſienne accourut auſſi et rechaſſa les Autrichiens avec perte de 6 officiers et de 300 hommes. Le maréchal Keith arrivant avec ſa colonne préciſément lorſque l'ennemi était en déroute, fit prendre à revers l'infanterie ennemie, qui ſe maintenait encore ſur les hauteurs; ce qui précipita ſa fuite par des forêts épaiſſes qui proté-

geaient ſa retraite. Pendant que le maréchal Keith était occupé avec les ennemis et ſes convois, le roi ayant pris les devans, était arrivé dès le 11 près de Kœnigsgrætz. M. de Buccow couvrait cette ville avec environ 7,000 hommes, qu'il avait campés derrière l'Elbe, et dans des retranchemens qui entouraient les faubourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota ſur l'Adler, et l'on y conſtruiſit une batterie, pour prendre à revers M. de Buccow dans ſes retranchemens; en même temps un autre corps paſſa l'Adler plus haut, qui devait attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement. On voulait auſſi faire paſſer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. M. de Buccow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé; il évacua la nuit même ſes retranchemens et la ville, et ſe retira vers Clumetz. Le même jour le roi étant averti que M. de Retzow était attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie; mais l'affaire était déjà décidée, et le maréchal Keith conduiſit heureuſement juſqu'à Kœnigsgrætz toute l'artillerie du ſiége d'Olmutz, 1500 bleſſés et malades, outre toutes les munitions de guerre et de bouche qui appartenaient à l'armée du roi. Dès que toutes les troupes furent raſſemblées, elles ſe campèrent au confluent de l'Adler et de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Kœnigsgrætz occupée par 6 bataillons.

Le premier ſoin du roi fut de ſe débarraſſer du gros bagage qu'on avait traîné d'Olmutz à Kœnigsgrætz,

et

et M. de Fouqué fut commandé avec 16 bataillons
et autant d'eſcadrons, pour conduire à Glatz l'ar-
tillerie, les bleſſés et les chariots ſuperflus. L'ennemi
avait déjà quelque deſſein de harceler les Pruſſiens
dans ces paſſages; le même jour M. de Laudon s'était
poſté avec 4,000 hommes dans le bois d'Opotſchna.
Comme on en était inſtruit, et que le roi voulait
aſſurer la marche de M. de Fouqué ſur Neuſtadt, il
prit quelques troupes avec lui et marcha droit ſur M.
de Laudon; l'autrichien penſa être ſurpris; mais
comme le bois favoriſait ſa retraite, on ne put lui
enlever que 100 cravates; il ſe retira vers Holitz, et
le roi tint le poſte d'Opotſchna, juſqu'à ce que M. de
Fouqué eût paiſiblement conduit à Glatz ſon convoi.
D'abord après ſon arrivée il détacha M. de Schenken- 10.
dorf l'aîné à Reinertz, M. de Goltz au Hunulberg,
et lui-même il occupa le camp de Nachod, pour
couvrir le dos de l'armée. La promptitude de la
marche avait donné aſſez d'avance pour prendre tous
ces arrangemens avant que le maréchal Daun pût
s'approcher de l'armée pruſſienne; il arriva le 22 et
prit ſon camp ſur les hauteurs de Clum et de Libit-
ſchau au-delà de l'Elbe, en même temps que le roi
revint d'Opotſchna rejoindre le gros de ſes troupes.
S'il ne ſe fût agi que des Autrichiens, on aurait fini la
campagne, ſans quitter la Bohème que pour prendre
des quartiers d'hiver; mais l'invaſion dont les Ruſſes
menaçaient la Poméranie et la nouvelle Marche,
obligeait le roi de ramener ſes troupes en Siléſie,
pour pouvoir de-là porter des ſecours aux endroits
qui en auraient le plus beſoin. On fit entrer dans ce
projet toutes les meſures qui pouvaient aſſurer les

frontières de la Siléfie ; en conféquence on eut foin d'enlever tous les fourrages et toutes les provifions du cercle de Kœnigsgrætz, pour empêcher le maréchal Daun, faute de magafins, d'agir de ce côté contre la Siléfie. Cela lui devint en effet impoffible, parce qu'il avait été obligé, au commencement de la campagne, de diriger toutes fes fubfiftances du côté de Brunn, qu'enfuite l'armée pruffienne lui avait enlevé dans fa marche tous les dépôts qu'il avait en Bohème, et qu'enfin on avait confumé les fourrages du cercle de Kœnigsgrætz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Kœnigsgrætz. Les pandours attaquèrent les faubourgs de la ville dans le temps qu'on voulait l'évacuer; le général Saldern et le colonel Blankenfée y furent tués; on perdit 70 hommes. L'armée du roi fe replia par Caravalhotta fur Rochonitz; Mrs. Laudon, St. Ignon et Lafcy fuivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes, et quoiqu'ils effayaffent de l'entamer, ils ne purent point y réuffir, et furent vigoureufement repouffés par les houfards de Puttkammer. Pour faire paffer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embufcade ; ce fut au paffage de la Métau; on occupa avec 10 bataillons et 20 efcadrons un bois qui fe trouve fur ce chemin, et qui tire de Jaromirz à la Metau ; après quoi l'armée fe mit en marche, et ne préfenta à l'ennemi qu'une faible arrière-garde de houfards ; M. de Laudon, qui s'échauffait facilement, voulut donner deffus ; alors la cavalerie, en fortant de l'embufcade, le prit dans tous les fens; il fut fort maltraité, et perdit 300 hommes ; après cette petite correction, l'armée

du roi poursuivit paisiblement sa marche, et se campa entre Boruslawitz et Gessnitz, et l'on détacha M. de Retzow, pour couvrir la droite de l'armée au passage des montagnes. M. de Retzow délogea M. Janus de Studenitz et le roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l armée était campée, il se trouvait une hauteur sur la droite, dont il fallait nécessairement se mettre en possession; le roi y plaça les volontaires de le Noble, comme un appât qu'il présentait à l'ennemi, et 6 bataillons, campés dans une espèce de ravin, avaient ordre de soutenir ce poste en cas d'attaque. Ce qu'on avait prévu arriva; M. Laudon vint de nuit pour surprendre le Noble; il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendait; on le mit en fuite, et sans compter les morts et les blessés, il y perdit 6 officiers et 70 hommes. Le maréchal Daun avait cependant fait longer à son armée le cours de l'Elbe, de sorte qu'elle s'étendait depuis Kœnigsgrætz jusqu'à Jaromirz vers Kœnigshof. Le roi se campa le lendemain à Wisoka, et M. de Retzow à Starckstadt. La marche se poursuivit de Wisoka à Politz et Wernersdorf, sans qu'on fût suivi par les ennemis. Le 8 toutes les troupes reprirent le camp de Griffau et de Landshut. Août.

La diversion à laquelle on s'était attendu de la part des Russes, se fit pendant ce retour de Bohème. M. Fermor s'était avancé en plusieurs corps, de la Prusse, sur les frontières de la Poméranie et de la nouvelle Marche; M. de Platen avait observé les ennemis de Stolpe, où il avait été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis le comte de Dohna avait reçu l'ordre, dès le mois de juin, de lever le blocus de

Stralsund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'opposer aux Russes de quelque côté qu'ils voulussent pénétrer dans les Etats du roi. M. de Fermor s'était avancé de Posen à Kœnigswald, Méseritz, et Closter-Paradies, où il campait en 3 corps. Le comte de Dohna détacha M. de Kanitz à Reppen, pour observer l'ennemi, d'où M. de Malachowsky fit une course jusqu'à Sternberg et en délogea les Russes. Le comte de Dohna, qui n'était pas assez en force pour répandre des détachemens, attira à lui M. de Platen, et se borna à disputer aux ennemis le passage de l'Oder; il se campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'était pas égale; comme le moindre échec qu'aurait souffert le corps du comte de Dohna, devenait préjudiciable à l'Etat, et pouvait entraîner après soi la ruine totale de la Marche électorale, le roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité avec celles des ennemis; ce renfort consistait en 16 bataillons et 28 escadrons. La plus grande partie de l'armée, aux ordres du maréchal Keith et du margrave Charles, demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Silésie. Le roi dirigea sa marche par Ronstock, Lignitz, Hinzendorf, Dakau, Wartenberg, Schertendorf, Crossen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que M. de Fermor, s'étant avancé par Landsberg à Cammin et à Tamsel, avait fait
15. bombarder la ville de Kustrin, qui avait été mise en cendres, après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avait faites à M. de Schack, qui en était commandant.

Ces entreprifes de l'ennemi avaient engagé le comte de Dohna à rapprocher fon corps de cette fortereffe, pour la mieux foutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgaft, le 22 août, que le roi joignit le comte de Dohna. Les Ruffes avaient établi leurs parallèles précifément au débouché de la chauffée qui conduit de Kuftrin à Tamfel, et leurs batteries étaient conftruites de manière que l'armée n'aurait pu déboucher de la place, fans s'expofer à faire des pertes confidérables, mais inutiles. Le roi réfolut cependant d'attaquer l'ennemi; il fallait fe battre, afin de fe débarraffer pour un temps d'une armée, et gagner celui de fe tourner d'un autre côté. Le roi pouvait donc employer trois femaines à cette expédition, mais comment la terminer fi vîte fans en venir aux mains? Le maréchal Daun, qu'on avait quitté à Jaromirz, pouvait dans cet intervalle fe tourner, ou vers la Siléfie, ou vers la Saxe, et il fallait pouvoir s'y rendre dans les différens cas, felon que le befoin le demanderait. Le roi jugea donc qu'il fallait en impofer à l'ennemi par de fauffes démonftrations; on fit des batteries vis-à-vis de Dréwitz, et l'on occupa les digues de l'Oder, comme fi effectivement on avait deffein de paffer ce fleuve dans les environs; en même temps le roi renforça la garnifon de Kuftrin de 4 bataillons. Il avait envoyé M. de Kanitz à Wrietzen, pour raffembler tous les bateaux qui fe trouvaient dans cette partie fur l'Oder. Tandis que l'armée marchait la nuit du 23 en remontant l'Oder jufqu'à Guftebiefe, où elle fut jointe par M. de Kanitz, qui amena fuffifamment de bateaux pour la conftruction du

pont, on ſe donna tant de ſoins pour l'achever, que toute l'armée l'eut paſſé à midi ; elle continua ſa marche juſqu'au village de Cloſſow, où elle ſe campa, et par cette poſition elle coupa déjà le corps de M. de Fermor de celui de M. Romanzow, qui était du côté de Schwedt, où il avait deſſein de paſſer l'Oder. Le 24 l'armée ſe campa à Dermitzel vis-à-vis de M. de Fermor, qui, ſur les mouvemens des Pruſſiens, avait levé le ſiége de Kuſtrin, et s'était fait joindre par la diviſion de M Czernichef, avec laquelle et le gros de ſes troupes il prit une poſition entre les villages de Quartſchen et de Zicker, ayant un ruiſſeau marécageux devant ſon front ; ces troupes campaient en quarré, ſelon l'uſage que le maréchal Munnich avait ſuivi en fеſant la guerre aux Turcs dans la petite Tartarie. Le même jour que l'armée pruſſienne
25 arriva, le roi s'empara du moulin de Damm, et du pont qui paſſe le ruiſſeau ; ſon avant-garde prit poſſeſſion de la forêt de Maſſin, par laquelle il fallait paſſer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain l'armée déboucha ſur 4 colonnes dans la plaine, près du village de Batzelow ; les ennemis avaient laiſſé entre ce village et Cammin le gros de leur bagage ſous une petite eſcorte ; ſi l'on avait été moins preſſé, on aurait pu le leur enlever ſans peine, et les obliger par quelques marches à quitter le pays ; mais il fallait en venir à une déciſion, dont on devait tout attendre, vu la diſpoſition bizarre que l'ennemi avait donné à ſa bataille. La marche de l'armée continua donc ſur Zorndorf, où le roi ſe propoſait d'attaquer la face oppoſée du

quarré, vis-à-vis de laquelle on avait été à Dermitzel. Les cosaques mirent le feu à Zorndorf, ce qui embarrassa un peu, parce que la grosse artillerie devait passer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, destinée à faire la première attaque, s'appuyait à un fond qui tire vers Wilkersdorf. M. de Manteufel commandait la première attaque, consistant en 10 bataillons; il était soutenu par la gauche de la première ligne, commandée par M. de Kanitz, et par la seconde ligne de l'armée. On se servit de quelques ravins, à l'abri desquels on mit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, et où toutefois elle était à portée d'agir dès que cela serait trouvé nécessaire. Les ordres du roi portaient que la première attaque, en avançant constamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduisait directement sur la droite des Russes; mais par des contretemps et des mésentendus, il arriva qu elle s'en écarta en approchant de l'ennemi, de façon que M. de Kanitz, qui devait être derrière M. de Manteufel, se trouva à sa droite. L'attaque fut repoussée. et l'infanterie revint en assez grande confusion; mais comme l'ennemi était aussi en désordre, le roi fit ordonner à M. de Seidlitz de le charger incontinent; il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le quarré, et en moins d'un quart d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis; ce qui se sauva de l'armée russe passa ce fond qu'elle avait à sa droite, et commença de se reformer vers Quartschen. Le roi prit alors l'infanterie de sa droite, avec laquelle il fit un quart de conversion,

et la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises ; mais elles revenaient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison. C'est que la caisse militaire des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond ; les troupes, au lieu de le passer, comme elles le pouvaient, s'amusaient à piller, et revenaient dès qu'elles étaient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvait agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond était rempli ; cela réduisit les Prussiens à canonner l'ennemi, ce qu'ils continuèrent jusqu'à nuit close. La bataille avait commencé à 9 heures du matin, et ne finit qu'à 8 heures et demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103 canons, 27 drapeaux et étendards, 82 officiers, parmi lesquels 5 généraux ; environ 2,000 prisonniers, et pour le moins 15,000 hommes qu'ils laissèrent sur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du roi y perdit M. de Ziethen, général des cuirassiers, 60 officiers morts ou blessés, et environ 1200 hommes, avec 20 pièces de canon. Le lendemain 26, l'armée du roi prit une position très-voisine de l'armée russe ; on n'était qu'à 1200 pas les uns des autres. Si l'on avait eu suffisamment de munitions, on les aurait attaqués ; on fut obligé de se contenter d'une canonnade, qui ne fut pas même aussi vive qu'on l'aurait désiré, à cause qu'il fallait ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes dressées de part ni d'autre. Les dragons russes essayèrent

d'attaquer l'infanterie pruffienne ; ils furent vivement repouffés par le régiment de Kreutzen. Pendant l'action de la veille, et durant cette journée, c'était un fpectacle affreux que de voir tous les villages voifins, auxquels les cofaques avaient mis le feu, et qui raffemblaient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons pruffiens tiraient avec fuccès, parce qu'il était prefque impoffible aux artilleurs de manquer la groffe maffe que l'ennemi formait ; au lieu que les leurs tiraient fans le moindre effet. On reçut vers le foir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un fi bon ufage, que la place devenant dès lors infoutenable pour les Ruffes, ils la quittèrent la nuit même, et allèrent fe camper à Cammin. Le roi les fuivit ; on fit encore quelques centaines de prifonniers fur leur arrière-garde, et l'on fe campa devant Tamfel proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea M. de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder et de Stargard, pour accélérer fa jonction avec M. de Fermor, qui bientôt fe retira à Vietz, puis à Landsberg, où il raffembla toutes fes troupes. Le roi le pourfuivit jufqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée pruffienne était occupée contre les Ruffes, M. Laudon avait traverfé la Lufrace, dans l'intention de les joindre, et il l'aurait fait s'il n'avait trouvé le prince François de Brunfwic dans fon chemin ; le roi l'avait détaché à Beesko du camp de Tamfel. Ce prince, après lui avoir enlevé différens partis, obligea l'ennemi à fe replier fur Lubben. Des raifons plus fortes que celle-là

empêchèrent le roi de pouſſer plus loin les avantages qu'il avait remportés ſur les Ruſſes ; il fallait accourir en Saxe au ſecours de S. A. R. le prince Henri. M. de Dohna, en conſéquence de ce nouvel arrangement, reſta vis-à-vis des Ruſſes, et le roi partit, pour ſe joindre au prince ſon frère, avec le même corps qu'il avait amené dans l'électorat. L'éclairciſſement des faits demande que nous rapportions ſuccinctement ce qui s'était paſſé juſqu'alors en Saxe.

Juillet. Dès le mois de juillet S. A. R. avait occupé le camp de Tſchopa, pour s'oppoſer aux troupes des cercles commandées par le prince de Deuxponts, auquel s'était joint un corps d'Autrichiens aux ordres de M. de Haddick. S. A. R. fit chaſſer un détachement des ennemis qui occupait le Basberg, et comme le gros corps des cercles ne s'était pas encore avancé, on ſe borna à la petite guerre, dans laquelle les Pruſſiens eurent l'avantage, feſant en différentes rencontres des priſonniers ſur les ennemis, du nombre deſquels M. de Mitrowsky, général des

Août 2. Autrichiens, fut le plus conſidérable. S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis commandé par M. Dombale, qui s'avançait ſur Zwickau, détacha M. de Finck pour le déloger de la Saxe ; ce qui réuſſit au point, qu'on l'obligea de ſe replier ſur Reichenbach. Bientôt après, la préſence du prince devenant néceſſaire aux environs de

6. Dresde, à cauſe que le prince de Deuxponts prenait par la Bohème le chemin de Tœplitz, l'armée marcha par Chemnitz, et s'établit à Dippoldiswalde, tenant M. de Hulſen avec un détachement à Frey-

20. berg, et M. de Knobloch à Maxen. Pendant ce

temps un autre corps des cercles s'étant posté à Waldkirchen, il fut attaqué et battu par M de Kleist. Mais comme M. de Haddick s'avançait vers Cotta, S. A. R. changea sa position ; elle prit le camp de Sedelitz proche de Pirna, et garnit devant elle les villages de Zehista et de Zuschendorf ; delà l'armée prit le camp de Gamig, qui lui était plus convenable. Bientôt le prince de Deuxponts parut ; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à sa gauche M de Haddick, qui s'étendait de Rothwernsdorf à Cotta. Il résolut de prendre le Sonnenstein, qui incommodait sa position ; il y fit avancer quelques mortiers, et M. de Grape, qui y commandait, se rendit mal à propos, et fut fait prisonnier de guerre. En même temps le maréchal Daun s'était avancé en Lusace ; il avait laissé un détachement de 20,000 hommes aux ordres de Mrs. de Harsch et Deville, qui campaient entre Jægerndorf et Troppau. L'intention du maréchal était de se servir de ce corps pour faire le siége de Neisse, dès que l'éloignement de l'armée prussienne pourrait permettre de tenter cette entreprise ; il avait espéré que l'invasion des Russes attirerait vers eux toutes les forces du roi, et comme ses espérances se trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Lusace, pour y attirer les Prussiens, et donner à M de Harsch le temps d'achever son siége. Il s'était d'abord avancé jusqu'à Kœnigsbruck, où il apprit la défaite des Russes ; sur quoi abandonnant les desseins qu'il pouvait avoir sur Meissen ou sur Torgau, il se replia sur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de passer ce

fleuve à Pilnitz, et de prendre à dos la position des Pruſſiens à Gamig, pendant que le prince de Deux-ponts et M. de Haddick les entameraient de front. Le prince Henri, qui était informé de ces projets, en donna avis au roi, ce qui occaſionna la marche rapide de celui-ci, pour ſe joindre au prince ſon
Sept. frère. D'abord le maréchal Keith et le prince Charles eurent ordre de quitter la Siléſie, pour ſe joindre en Luſace aux troupes du roi. M. de Fouqué demeura à Landshut, et on lui commit la garde des débouchés de la Bohème. Le corps du roi partit le 2 de Blumberg, et paſſant par Manchenau, Mulroſe, Trebatz, Lubben, Doberbeck, Elſterwerda, arriva le 9 à Dobritz près de Groſſenhayn, où le maréchal Keith et le margrave le joignirent, dont le corps avait paſſé par Hartmansdorf, Priebus, Moska, Spremberg, Senſtenberg. Mrs. de Werner et de Mœring avaient battu chemin feſant, l'un à Priebus et l'autre à Spremberg, deux détachemens autrichiens, et leur avaient fait au-delà de 500 priſonniers. L'armée ſe campa le 12 entre Boksdorf et Reichenberg, d'où le roi s'aboucha avec le prince ſon frère, pour prendre enſemble les meſures convenables aux circonſtances préſentes. Le même ſoir l'armée ſe mit en marche; il s'agiſſait d'occuper les hauteurs de Weiſſig avant l'ennemi. Les Autrichiens avaient au Cerf blanc un poſte qu'il fallait déloger; le roi y marcha tout droit, et M. de Wédel par un chemin qui vient de Radeberg, et qui tourne cette poſition; les Autrichiens furent forcés de ſe retirer, et dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weiſſig, elles donnèrent ſur des houſards et des dragons qui s'y

étaient rendus dans l'intention de protéger le campement du maréchal Daun ; celui-ci s'y était avancé, pour y tracer la position des troupes. Tous ces corps furent repliés, et l'armée du roi prit le camp de Schœnfeld vis-à-vis du camp du maréchal Daun, qui s'étendait de Lohmen par Stolpen vers Bischofswerder. On assura aussi-tôt la communication des deux armées prussiennes par des ponts sur l'Elbe. L'armée du roi était arrivée à propos, car M. de Lascy était commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour construire le pont de Pilnitz, et il faut avouer que le maréchal Daun aurait eu tout le temps d'exécuter ce dessein avant l'arrivée du roi, s'il avait été dans son caractère d'agir avec plus de vivacité et de promptitude. Le même jour que l'armée prit la position de Schœnfeld, le général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger M. Laudon de Radeberg; l'autrichien se retira sur Arnsdorf et Fischbach. On résolut de l'entamer de nouveau dans ce poste; pour cet effet, le prince François, avec quelques bataillons, se présenta sur son front; M. de Retzow le tourna par sa droite et le roi par la gauche. Il est à présumer que ce corps aurait été ruiné, si tous les ressorts eussent bien joué en même temps; mais il arrive d'ordinaire que de semblables projets ne réussissent qu'en partie; Laudon perdit cependant au-delà de 500 hommes dans cette affaire; il
se sauva par le bois et occupa les monticules de 27.
Harta, où il campa sous la protection du canon du maréchal Daun Ces petits avantages ne décidaient rien ; un des objets principaux, dans les circonstances

où fe trouvaient les armées, était d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il était difficile d'y réuffir autrement qu'en lui donnant de la jaloufie fur les convois qu'elle tirait de Zittau, afin d'obliger le maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on défirait. Le roi quitta fon camp de Schœnberg, et fe porta avec fon armée fur Ramnau; par cette pofition les Pruffiens s'approchaient du flanc de l'ennemi, et pour lui caufer plus d'inquiétude, M. de Retzow fe rendit à Bautzen, et s'y établit avec fon corps. Laudon occupait encore vis-à-vis de notre gauche, proche de Bifchofswerder, une hauteur dont on réfolut de fe rendre maître. Pour cet effet, le prince de Wirtemberg tourna les Autrichiens àdos, et le roi fe préfenta fur leur front. M. Laudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais fe replia en grande confufion au-delà de Bifchofswerder; nous occupâmes fon camp et la ville. Le maréchal Daun craignait à fon tour que la pofition des Pruffiens ne lui portât préjudice; il avait renoncé dans ce moment aux projets qu'il avait formés fur l'armée du prince Henri; il fut obligé de fe rapprocher de fes vivres, et fe propofa en même temps de choifir un pofte par lequel il pût couper les Pruffiens de la Siléfie, pour donner à M. de Harfch le temps d'affiéger et de prendre Neiffe. Ce fut enfin

Octobre. le 5 d'octobre que le maréchal abandonna les environs de l'Elbe, et que, paffant par Krufe et Neukirch, il fe campa à Kitlitz fur les hauteurs de Lœbau jufqu'au Stremberg. Le prince de Durlach fut pofté avec fa réferve de Reichenbach et Arnfdorf vers Doberfchutz. Sur ce mouvement de l'ennemi, M.

de Retzow fut envoyé occuper le Weiſſenberg.
L'armée marcha à Bautzen, d'où M. de Wédel
fut détaché avec ſix bataillons et quelque cavalerie,
pour s'oppoſer aux Suédois, qui s'étaient avancés 10.
juſqu'à Paſewalk. De Bautzen l'armée du roi
s'avança vers l'ennemi, et prit ſa poſition entre
Hochkirchen et Kottitz, le quartier général à Rade-
witz. L'armée ſe trouvait alors affaiblie par le
départ du détachement de M. de Wédel, et par la
groſſe garniſon qu'il fallait tenir dans Bautzen, pour
couvrir la boulangerie contre les entrepriſes de l'en-
nemi. Le projet du roi était, en prenant le camp
de Hochkirchen, de cacher aux Autrichiens ſon
véritable deſſein, qui était de ſe joindre à M. de
Retzow, poſté à côté de notre flanc gauche, et de
tomber conjointement ſur le prince de Durlach du
côté de Débitſch, ce qu'il ne pouvait exécuter que la
nuit du 14 au 15, à cauſe que l'approviſionnement
des vivres pour l'armée ne pouvait pas être arrangé
plutôt. Cependant une partie du convoi nous joi-
gnit le 12. Le maréchal Keith, qui en était, fut
attaqué en chemin par Laudon; l'ennemi fut repouſſé
avec perte de 80 hommes. Un prince de Lichten-
ſtein, lieutenant-colonel au régiment de Lœwenſtein,
fut du nombre des priſonniers. Après cette affaire,
Laudon ayant raſſemblé ſes troupes diſperſées, s'éta-
blit avec elles dans un bois qui était à un gros quart
de lieue d'Allemagne au-delà de notre droite, vis-
à-vis du village de Hochkirchen; un fond maréca-
geux ſéparait notre flanc droit de ces hauteurs. La
bataille dont nous allons parler inceſſamment, nous
oblige d'entrer dans un détail plus circonſtancié du
terrain que les deux armées occupaient. Le village de

Hochkirchen, où s'appuyait la droite du roi, est situé sur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaisse, capable de contenir un bataillon, domine sur toute la contrée; le village s'étend en long, et formait le flanc naturel de l'armée; il était garni de 6 bataillons; une batterie de 15 canons était construite à l'angle du front et du flanc; devant la ligne du front coule un ruisseau entre des bords de rochers; aux pieds de la hauteur de Hochkirchen se trouvent un moulin et quelques cabanes, où l'on avait placé un bataillon franc, pour défendre le passage; ce qui était d'autant plus sûr, qu'il se trouvait sous la protection de notre canon vers Radewitz, où était le quartier général. Une partie du camp passait le ruisseau, à cause des hauteurs qu'il fallait nécessairement occuper, et de la communication avec le corps de M. de Retzow, qu'on assurait et dont on abrégeait le chemin par cette position. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyait sur le Stremberg; son centre était sur des hauteurs inexpugnables; sa gauche tirait vers Jauernick et Sornitz. Il fit préparer en secret des chemins pour 4 colonnes, qui conduisaient au bois dont M. Laudon avait pris possession. Son projet était d'attaquer l'armée prussienne par 4 endroits à la fois, savoir, par le poste de Laudon, par le moulin qu'occupait le bataillon franc, par cette partie vers Kottitz qui se trouvait au-delà du ruisseau, et la quatrième attaque devait se faire par le prince de Durlach sur le poste du Weissenberg, où commandait M. de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'octobre que le maréchal Daun exécuta son dessein.

L'attaque

L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la première ; les ennemis l'emportèrent ſans grande peine. En même temps Laudon ayant trouvé le moyen de ſe gliſſer avec ſes pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirchen ; ce qui obligea les bataillons qui le gardaient à l'abandonner. L'ennemi ſe ſaiſit dans cette confuſion de la batterie qui était à la pointe du village ; en même temps le brave major Lange ſe jeta avec un bataillon du margrave Charles dans le cimetière de Hochkirchen. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, et non celui d'abattre les tentes. Le roi entendit tirer le canon, et quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord 3 brigades du centre, avec leſquelles il marcha à la droite ; les ténèbres étaient ſi épaiſſes, qu'on ne voyait pas à un pas devant ſoi. On s'aperçut d'abord que l'ennemi était maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon volaient dans le camp, et qu'il aurait été impoſſible qu'ils euſſent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirchen en flammes fut le fanal qui éclaira nos diſpoſitions. Le roi prit par le derrière de ſon camp pour tourner ce village ; dans la marche on donna ſur un corps de grenadiers autrichiens, dont 300 furent pris ; mais dans la confuſion du combat, n'ayant pas du monde de reſte pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirchen, et commençait à pouſſer les Autrichiens, lorſque quelques eſcadrons ennemis, qu'on ne pouvait pas diſtinguer dans l'obſcurité, la ramenèrent ; les gendarmes et le régiment de Vaſold firent une charge

ſort vive ; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux ; mais ne pouvant pas ſe diriger dans l'obſcurité, ils donnèrent ſur de l'infanterie poſtée à ce bois que Laudon avait occupé dès la veille ; tout le canon des Autrichiens y était, et l'infanterie bien et avantageuſement établie ; ce canon tirant à mitraille força la cavalerie pruſſienne à ſe retirer auprès de ſon infanterie. D'un autre côté, le maréchal Keith et le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui était perdue ; ils ſe mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverſer le village de Hochkirchen ; le chemin qui paſſe le village eſt étroit ; à peine ſept hommes de front pouvaient-ils y tenir, et ils trouvèrent en voulant déboucher de-là, que les Autrichiens les débordaient ſi conſidérablement, qu'ils ne purent jamais ſe former, pour mener leurs troupes à la charge ; ils furent auſſi-tôt contraints de ſe replier. Le maréchal Keith y fut tué, M. de Geiſt mortellement bleſſé et le prince Maurice dangereuſement. Quoiqu'à différentes repriſes on tentât de paſſer le village, il n'y eut pas moyen de réuſſir ; l'incendie était trop conſidérable, et la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le roi envoya des ordres à M. de Retzow de le joindre inceſſamment. Ce général avait trois fois repouſſé le prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvait venir à lui qu'en traverſant un défilé, M. de Retzow y laiſſa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut ; après quoi il les chargea et les culbuta avec une perte conſidérable dans le lieu dont ils avaient débouché ; cette manœuvre s'était répétée à trois repriſes, lorſqu'il fut

obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le roi avait été contraint de la dégarnir, pour porter des fecours à fa droite; cependant il ne put pas arriver affez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleift ne fût entouré par l'ennemi, et contraint de mettre les armes bas. La droite de l'armée fe foutenait, quelque effort que fît l'ennemi pour dépaffer le village de Hochkirchen. La bataille avait commencé à 4 heures, à 10 le cimetière fut emporté; le village et la batterie étaient déjà perdus; l'ennemi fe trouvait trop bien établi pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venait à dos de l'armée; M. de Retzow avait abandonné le Weiffenberg: dans ces circonftances la pofition de l'armée n'était plus foutenable, et il ne reftait d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie defcendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberfchutz, où l'on marqua le camp, et le corps de M. de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes reprifes; mais elle fut vigoureufement repouffée par M. de Seidlitz et par le prince de Wirtemberg. Le camp que l'armée prit était bon, proche de Bautzen, entouré d'un double foffé marécageux, et fur des collines qui n'étaient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans fon ancien camp, et il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Pruffiens perdirent, comme nous en avons touché quelque chofe, des perfonnes dignes, par leur grand

mérite, d'être regrettées, le maréchal Keith, le prince François de Brunſwic, et M. de Geiſt ; preſque tous les généraux eurent des contuſions ou des bleſſures, ainſi que le roi, le margrave Charles, et tant d'autres qu'il ſerait trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes, la plupart d'infanterie, et il ne nous reſta, du nombre des priſonniers que nous avions faits, qu'un général nommé Vitteleſchi et 700 hommes.

Pendant que tout ceci ſe paſſait en Luſace, Mrs. Deville et de Harſch tenaient Neiſſe étroitement bloqué ; on était informé qu'un train d'artillerie de 100 canons et de 40 mortiers devait partir d'Olmutz pour ſe rendre en Siléſie. En combinant, avec ces préparatifs, l'effet qu'une victoire gagnée devait produire ſur l'eſprit des Autrichiens, il était facile de prévoir que le ſiége de Neiſſe en ſerait la ſuite. Cette place était trop importante pour que le roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la ſauver ; cependant on ne pouvait en faire lever le ſiége qu'en marchant en Siléſie avec une armée. La difficulté était de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin, ſur la nouvelle que les Ruſſes avaient abandonné Stargard, et dirigeaient leur marche par Reez et Calies ſur la Pologne, le roi prit les meſures ſuivantes : il attira à lui le prince ſon frère avec 10 bataillons et du canon, pour remplacer celui que l'on avait perdu : le comte de Dohna reçut ordre de ſe rendre en Saxe et de ne laiſſer en Poméranie qu'un corps ſous M. de Platen, pour ſecourir Colberg, que M. de Palmbach aſſiégeait avec 15,000 Ruſſes : il fut averti

de diriger sa marche sur Torgau, pour pouvoir de-là se tourner du côté qui aurait le plus besoin de sa présence : M. de Finck prit le commandement du reste du corps du prince Henri, qui tenait le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partaient, le maréchal Daun s'avança, et vint se camper proche de l'armée du roi. Un détachement couvrait son flanc à Buchwald ; sa droite s'appuyait à Cannewitz, d'où la ligne prenait par Belgern, Wurchen, Dreffa, en forme de demi-cintre convexe par Grubschutz et Strela ; sa réserve prit le poste de Hochkirchen. Quelque formidable que fût l'aspect de ces troupes, les Prussiens en avaient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette position, qu'ils se retranchèrent jusqu'aux dents. Les deux points qui méritaient une attention sérieuse, était la conservation de Bautzen, où se trouvaient les vivres et la boulangerie de l'armée, et le moulin de Malschwitz, qui est sur une hauteur, dont il ne fallait pas souffrir que l'ennemi s'emparât. Le roi garantit la ville de Bautzen contre les entreprises des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville et sa droite ; et pour le moulin à l'extrémité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de housards, pour que l'ennemi ne s'aperçût point de l'importance dont nous était ce poste. La raison d'en user ainsi était que le moulin se trouvait à la distance d'un quart de mille de la gauche, de sorte qu'en gardant la position de l'armée, on ne pouvait pas le soutenir à cause de son éloignement ; et l'importance de ce moulin consistait en ce que, dans la marche que le roi méditait de faire,

il ne pouvait pas gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun, si les colonnes ne passaient au pied de ce moulin; de sorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il fallait passer la Sprée derrière le camp et la repasser plus bas, ce qui fesait un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le maréchal Daun, de son côté, supposait que le roi, lorsqu'il apprendrait le siége de Neisse, ne trouverait aucun autre expédient, pour se rendre en Silésie, que celui de l'attaquer, et ce fut-là la raison qui lui fit prendre cette position de Cannewitz et de Wurchen, et qui lui donna l'idée de se retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à M. de Harsch, dans laquelle il dit: " Faites votre siége tranquillement; je tiens le roi; il est coupé de la Silésie, et s'il m'attaque, je vous en rendrai bon compte. " Il en arriva tout différemment de ce que le maréchal imaginait. Le prince Henri partit avec son détachement de Gamig; il passa par Marienschein, et arriva le 21 à l'armée du roi, sans rencontrer d'ennemis sur sa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, et le même soir l'armée se mit en mouvement. La garnison de Bautzen servit d'escorte aux vivres de l'armée; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, et passa par Kumerau, Neudorf, Trauben et Culmen. L'armée marcha sur deux colonnes. On forma l'arrière-garde sur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnau, Ischmitz, tournant entièrement la droite de l'ennemi; ensuite on se porta sur Weyersdorf, et de-là sur Ullersdorf, où l'armée campa. M. de Mœring, qui avait eu l'avant-garde du bagage,

ſurprit près d'Ullersdorf 300 cavaliers autrichiens, dont peu ſe ſauvèrent, et la colonne du roi ayant donné près de Weyersdorf ſur un bataillon de pan- 25.
dours qui ne ſe croyait pas expoſé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26 l'armée devança le jour, pour gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun. L'avant-garde, compoſée de houſards et de dragons, y arriva la première; elle trouva d'abord un corps de cavalerie poſté derrière un défilé du côté de Rauchertswalde; il n'était pas poſſible de l'attaquer dans cette poſition avantageuſe; on fit, en eſcarmouchant, ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin, par un tranſfuge, que c'était le corps des carabiniers et grenadiers à cheval, commandé par un général eſpagnol, nommé d'Ayaſſas; et ſur cet éclairciſſement, on réſolut de choquer la fierté eſpagnole, pour engager ce général à paſſer le défilé et à ſe laiſſer battre; pour cet effet les houſards le provoquèrent; il paſſa le défilé en fureur et fondit ſur ceux dont il ſe croyait inſulté. Auſſi-tôt les dragons le chargèrent et culbutèrent ſa troupe dans le même défilé qu'il avait paſſé avec tant d'imprudence. Il y perdit 800 hommes, que les Pruſſiens firent priſonniers; d'Ayaſſas ſe ſauva ſous la montagne de Landskron, où le prince de Durlach venait d'arriver avec la réſerve qu'il commandait. L'infanterie de l'avant-garde pruſſienne arriva en même-temps : on s'en ſervit pour s'emparer de Gœrlitz, qui ſe rendit ſans grandes difficultés. L'armée du roi y appuya ſa gauche; ſa droite fut pouſſée à Girbiesdorf et Ebers-

bach Ce flanc était couvert par un ruiſſeau bourbeux, qui coule dans un fond dont le revers, du côté des Pruſſiens, était eſcarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi; le maréchal Daun étendit ſon armée derrière la Landskron, d'Oſſeg vers Markerſdorf. Le roi fut obligé de reſter dans ce camp, pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de ſorte que l'armée ne put ſe mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour paſſer la Neiſſe avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva M. Laudon embuſqué dans le bois de Schœnberg. Les Pruſſiens feſaient cette marche légèrement, parce que les bagages et les vivres avaient pris la route de Naumbourg-am-Queis. L'arrière garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, et ce ne fut qu'une bataille durant toute la route; M. Laudon y était encouragé par un renfort de 12,000 hommes que le maréchal Daun lui avait envoyé; de ſon côté S. A. R. le prince Henri, qui commandait cette arrière-garde, fit de ſi bonnes diſpoſitions en ſoutenant les brigades réciproquement, en poſta d'autres ſi à propos, afin de recevoir celles qui ſe retiraient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. A la vérité M. de Bulow, lieutenant général et environ 200 ſoldats furent bleſſés; il n'y eut d'ailleurs de tués que 15 hommes tout au plus. A Lauban il fallut préparer des ponts ſur le Queis; ce qui fit perdre un jour Le 1 de novembre l'armée prit la route de la Siléſie; on ſe prépara ſur-tout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde; car ſa force ſe trouvait aſſez conſidérable pour mériter cette attention. Le

Novembre.

camp pruſſien avait ſes deux ailes ſur deux croupes de montagnes, qui aboutiſſaient chacune vers le Queis; plus on approchait de Lauban, plus les hauteurs dominaient celle du camp. On forma ſur chacune de ces hauteurs une arrière-garde ſéparée. Le roi ſe trouvait à la croupe de la droite, le margrave à celle de la gauche, des houſards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie, pour agir ſelon le beſoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie et d'artillerie, en échelons, occupaient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps, qui ſe repliait, pût ſe retirer ſous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes pruſſiennes, M. Laudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde; il ne s'en fallut preſque rien que les houſards ne le fiſſent priſonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le roi venait de quitter; il y menait déjà ſon artillerie; mais le feu préparé des batteries pruſſiennes démonta ſon canon, mit ſon infanterie en déſordre, et l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveler cette manœuvre à trois repriſes, et toujours inutilement; car des feux préparés de même que le premier lui firent eſſuyer la même choſe. Les houſards de Puttkammer, embuſqués dans un bois, donnèrent enfin ſur ſon monde, et le dégoûtèrent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Pruſſiens. S. A. R., qui s'était poſtée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le roi et ſon frère ſe ſéparèrent; le roi marcha par Lœwenberg, Pombſen, Jauernick et Girelsdorf à Noſſen; le prince Henri ſe rendit à Landshut, où 6.

il releva M. de Fouqué, qui vint joindre le roi sur la route de Neisse.

M. de Harsch assiégeait Neisse depuis le 20 d'octobre. Son attaque était dirigée sur le fort de Prusse, du côté de Heidersdorf. La seconde parallèle achevée se trouvait à 30 toises du chemin couvert, et toutes les batteries étaient montées. Quoique le maréchal Daun y eût envoyé des secours par le chemin de Silberberg, sur le bruit répandu de l'approche du roi, les Autrichiens levèrent le siége. M. de Tresskow, commandant de la place, saisit ce moment, et fit une sortie où l'ennemi perdit 800 hommes; Mrs. de Harsch et Deville se retirèrent en hâte, ils passèrent la Neisse et se replièrent par Ziegenhals à Jægerndorf, en abandonnant, aux environs de Neisse, des amas considérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de transporter.

M. de Fouqué suivit les ennemis dans la haute Silésie, et s'établit à Neustadt, d'où il pouvait le mieux les observer. A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neisse, que le roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Prussiens de la Lusace, le maréchal Daun avait pris, le 4 d'octobre, le chemin de l'Elbe; le 7 il passa cette rivière à Lohmen, et prit le camp de Pirna; M. de Finck, qui était demeuré à Gémich (Gamig) depuis l'absence de S. A. R., ne put maintenir cette position contre un nombre aussi supérieur d'ennemis; il se replia sur le Windberg, et de-là sur Kesselsdorf, pendant que le maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eulenbourg, Torgau et Leipsic.

Le comte de Dohna était en marche de ce côté-là. Les Ruſſes, comme nous l'avons dit, avaient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de M. de Palmbach, qui, avec un détachement de quelques milliers d'hommes, avait entrepris le ſiége de Colberg. Ce général ruſſe avait pouſſé ſes travaux avec force le 26 et le 27 d'octobre; il donna des aſſauts conſécutifs au chemin couvert de la place, et fut chaque fois vigoureuſement repouſſé; il préparait un nouvel aſſaut pour le 29, et les Ruſſes avaient même arrangé des bateaux, au moyen deſquels ils ſe flattaient de paſſer le foſſé capital, pour emporter la place d'emblée. Le comte de Dohna ayant envoyé M. de Platen au ſecours de Colberg, ce général battit, auprès de Greifenberg, un corps d'obſervation que les Ruſſes y avaient placé; après quoi il s'avança juſqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta M. de Palmbach de ſiéges et d'aſſauts; il ſe retira par Cœſslin et par Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 3 et la place dégagée le 29 d'octobre. Le Sr. de Heyden, commandant de la place, ſe diſtingua durant ce ſiége par ſes bonnes diſpoſitions, ſa vigilance et ſa fermeté. Le comte de Dohna attira à lui M. de Wédel, qui avait agi contre les Suédois, qui les avait battus à Fehrbellin, pouſſé par Ruppin au-delà de Prenzlow, qui avait enlevé le détachement entier de Heſſenſtein dans la ſeigneurie de M. d'Arnim, et que la victoire avait ſuivi par-tout. M. de Manteufel le releva avec moins de troupes, et pendant la marche de la Saxe, M. de Wédel conduiſit l'avant-garde du comte de Dohna. Lorſque 12.
M. de Haddick arriva près de Torgau, l'avant-

garde pruſſienne y parut en même temps ; M. de
15. Haddick ſe replia par le bois ſur Eulenbourg ; M. de Wédel le ſuivit à la trace, et quoique les ponts de l'Elſter fuſſent rompus, la cavalerie pruſſienne paſſa la rivière à gué, et donna ſi à propos ſur l'ennemi, que M. de Haddick perdit 200 hommes et 3 canons. Le comte de Dohna ſuivit M. de Wédel d'Eulenbourg, il s'avança vers Leipſic, que l'armée des cercles avait inveſti. Le prince de Deux-ponts, intimidé par l'échec que M. de Haddick venait d'eſſuyer, n'attendit pas l'approche des Pruſſiens ; le ſiége fut levé, il ſe retira en hâte ſur Colditz ; de-là il tourna vers Plauen, et alla prendre dans l'Empire des quartiers du côté de Hof et de Bareuth.

Pendant que le prince de Deuxponts et M. de Haddick fuyaient vers l'Empire, le maréchal Daun s'approchait de Dresde. Le corps pruſſien, trop expoſé à Keſſelsdorf, paſſa l'Elbe, et ſe campa au faubourg du nouveau Dresde, entre le Fiſchhaus et les Scheunen. M. de Schmettau, qui était commandant de Dresde, voyant que les Autrichiens ſe préparaient à s'emparer du faubourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le maréchal Daun ménageait la jeune cour qui était dans la ville ; il eſt à préſumer que ſans elle il aurait été plus entreprenant ; cependant les foſſés de la place étaient bons. Le roi avait quitté la Siléſie ; ſon avant-garde ſe trouvait au Weiſſenberg, de ſorte que le commandant pouvait en toute ſureté attendre l'arrivée de ce ſecours. Le retour du roi acheva de déranger les projets du maréchal Daun. Le comte de Dohna avait expédié

l'armée des cercles; la faifon était avancée, et l'armée du roi pouvait, dans trois marches, être à Dresde; toutes ces confidérations infpirèrent au maréchal Daun le deffein de fe retirer. Il décampa le 15 de Grunau et de Leibnitz, et rentra en Bohème, où il mit fes troupes en quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de fon départ, le margrave Charles, qui était avec le gros de l'armée à Gœrlitz, reçut ordre de ramener les troupes en Siléfie. Le roi, qui était au Weiffenberg, pouffa jufqu'à Dresde, où les arrangemens fe firent pour les quartiers d'hiver. Le comte de Dohna retourna dans la Poméranie et le Mecklenbourg; M. de Hulfen s'établit à Freyberg fur les frontières de la Bohème; M. d'Itzenplitz commanda à Zwickau, et en Siléfie on tira un cordon le long des frontières de la Bohème, de Greifenberg à Glatz; pour M. de Fouqué, il occupa Jægerndorf, Léobfchutz, Neuftadt et les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avait oppofé que des détachemens de la garnifon de Stetin, jufqu'à ce que le roi détacha M. de Wédel du camp de Ramnau en Lufacе. Les proueffes des Suédois confiftaient à pénétrer dans le plat pays, lorfqu'ils n'y trouvaient aucune oppofition; un faible détachement les réduifait à la défenfive, et bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils fe trouvèrent trop heureux qu'on leur permît pendant l'hiver de fe cantonner aux environs de Stralfund. Nous avons également paffé fous filence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps

vers Bareuth et Bamberg ; Mrs. de Driefen et Meyer furent chargés de ces petites expéditions, dont le but était de ralentir les opérations de l'armée des cercles, et de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étaient déclarés contre le roi.

Vous trouverez, en confidérant le total de cette campagne, qu'elle fe diftingue des autres par la quantité des fiéges qui furent levés ; il n'y eut que deux places de prifes, Schweidnitz par les Pruffiens, et le Sonnenftein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs le roi leva le fiége d'Olmutz, les Ruffes ceux de Kuftrin et de Colberg, les Autrichiens ceux de Neiffe et de Dresde, et les troupes des cercles ceux de Torgau et de Leipfic.

Après la fin de cette longue et fatigante campagne, le roi ayant fait rafer les ouvrages du Sonnenftein, retourna en Siléfie, où il établit fon quartier général à Breslau.

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 *à* 1759.

La famille royale perdit cette année deux perfonnes illuftres ; l'une fut le prince de Pruffe, tombé en langueur, qui fut emporté dès le commencement de juin, par un catarre fuffocatif, dans le temps que les Pruffiens affiégeaient Olmutz. Son bon cœur et fes connaiffances, qui annonçaient pour l'avenir un gouvernement doux et heureux, le firent regretter. La margrave de Bareuth fut la feconde. C'était

une princeſſe d'un rare mérite ; elle avait l'eſprit cultivé, et orné des plus belles connaiſſances, un génie propre à tout, et un talent ſingulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature feſaient cependant la moindre partie de ſon éloge. La bonté de ſon cœur, ſes inclinations généreuſes et bienfeſantes, la nobleſſe et l'élévation de ſon ame, la douceur de ſon caractère, réuniſſaient en elle les avantages brillans de l'eſprit à un fond de vertu ſolide, qui ne ſe démentit jamais. Elle éprouva ſouvent l'ingratitude de ceux qu'elle avait comblés de biens et de faveurs, ſans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à perſonne. La plus tendre, la plus conſtante amitié uniſſait le roi et cette digne ſœur. Ces liens s'étaient formés dès leur première enfance ; la même éducation et les mêmes ſentimens les avaient reſſerrés ; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indiſſolubles. Cette princeſſe, dont la ſanté était faible, prit ſi fort à cœur les dangers qui menaçaient ſa famille, que le chagrin acheva de ruiner ſon tempérament. Son mal ſe déclara bientôt ; les médecins reconnurent que c'était une hydropiſie formée ; leurs remèdes ne purent point la ſauver ; elle mourut le 14 d'octobre, avec un courage et une fermeté 1758.
d'ame digne des plus intrépides philoſophes. Ce fut le jour même où le roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auraient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cauſe de deux coups auſſi ſenſibles dont le roi fut frappé en même temps. Dans ce ſiècle éclairé on eſt revenu de ces ſtupides erreurs qui feſaient croire à des

jours heureux ou finiſtres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu ; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos deſtins ſont une ſuite de l'enchaînement général des cauſes ſecondes, qui, dans la foule des événemens qu'elles amènent, en doivent néceſſairement produire d'avantageux et de funeſtes. La même année termina le pontificat du pape Benoît, le moins ſuperſtitieux et le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps euſſent occupé le ſiége de Rome. Les factions françaiſe, eſpagnole et autrichienne lui donnèrent pour ſucceſſeur le vénitien Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquait des talens néceſſaires aux ſouverains de Rome pour gouverner leurs Etats et l'égliſe univerſelle. Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical, furent de fauſſes démarches; il envoya au maréchal Daun une toque et une épée bénites, pour avoir battu les Pruſſiens à Hochkirchen, quoique de tels préſens, ſelon l'uſage de la cour romaine, ne ſe faſſent qu'à des généraux qui ont vaincu des nations infidelles, ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouillait donc néceſſairement avec le roi de Pruſſe, qu'il devait ménager à cauſe du grand nombre des ſujets catholiques établis dans les Etats de ſa domination. Ce pape eut avec le roi de Portugal des démêlés plus importans au ſujet des Jéſuites. Ces pères avaient fait la guerre aux Eſpagnols et aux Portugais dans le Paraguay, et les avaient même battus. Depuis ces brouilleries, le roi de Portugal

ne jugea plus convenable de confier les fecrets de fa confcience et de fon gouvernement à des membres d'une fociété qui avait agi comme ennemie de fon royaume. Il renvoya le jéfuite dont il s'était fervi, et choifit un confeffeur d'un autre ordre de religieux. Les jéfuites, pour fe venger de cet affront, qui tirait d'autant plus à conféquence que la conduite du roi pouvait être imitée par d'autres fouverains, cabalèrent dans l'Etat, et excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume fur lefquels ils avaient du crédit. Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que fes confrères, parvint, par fes intrigues, à tramer une confpiration contre la perfonne du roi, dont le duc d'Aveiros fe déclara le chef. Ce duc fachant que le roi devait fe promener en carroffe, embufqua des conjurés fur le chemin où le prince devait paffer. Le cocher fut tué du premier coup, et du fecond le roi eut le bras caffé. Long-temps après, le fecret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivaient au Bréfil pour y caufer un foulèvement. Le duc d'Aveiros et fes complices furent arrêtés; ils dépoſèrent unanimement que cet attentat leur avait été fuggéré par les jéfuites, inftigateurs de tout ce qui venait d'arriver. Le roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son jufte reffentiment, armé des lois, foutenu par les tribunaux, devait éclater contre les jéfuites. Le pape prit leur défenfe et s'y oppofa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis, non comme des rebelles et

des traîtres, mais comme des martyrs qui avaient souffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avait donné un tel scandale. Quelque vicieux que fussent les pontifes que les siècles précédens avaient détestés, aucun d'eux cependant ne s'était ouvertement déclaré le protecteur du crime et des assassinats. La conduite peu judicieuse du pape parut influer sur tout le clergé; la toque bénite qu'il avait envoyée au maréchal Daun, excita une effervescence de zèle bizarre chez les souverains ecclésiastiques d'Allemagne. L'électeur de Cologne, entr'autres, publia un édit dans ses Etats, par lequel il défendait à ses sujets protestans, sous de grièves peines, de se réjouir des avantages que les Prussiens ou les alliés pourraient remporter sur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'être rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractérise l'absurdité des mœurs d'un siècle dans lequel la raison a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces, qui se passaient aux petites cours, n'attiraient sur elles que les sifflets du public; au lieu que les passions qui agitaient les grandes cours de l'Europe, produisaient des scènes plus funestes et plus tragiques. Nous avons vu, il n'y a pas long-temps à Versailles, l'abbé de Bernis devenir ministre des affaires étrangères, et bientôt cardinal, pour avoir signé le traité de Vienne. Tant qu'il fut question d'établir sa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir; mais aussi-tôt qu'il se vit établi, il tâcha de se maintenir dans ses emplois, en se conduisant par des principes moins variables et plus conformes aux

intérêts permanens de l'Etat. Ses vues se tournèrent toutes du côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre dont il ne prévoyait que des désavantages, et d'une autre pour tirer sa nation d'une alliance contrainte et forcée, dont la France portait le fardeau, et dont la maison d'Autriche devait seule retirer tout le fruit et toute l'utilité. S'adressant à l'Angleterre par des voies sourdes et secrètes, il y entama une négociation pour la paix; mais la marquise de Pompadour était d'un sentiment contraire, et aussi-tôt il se vit arrêté dans ses mesures. Ses actions imprudentes l'élevèrent; ses vues sages le perdirent; il fut disgracié pour avoir parlé de paix, et envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. M. de Choiseul, lorrain de nation, ambassadeur de France à la cour de Vienne, fils de M. de Stainville, ambassadeur de l'empereur à Paris, devint ministre des affaires étrangères à la place du cardinal disgracié. Il signala son entrée dans le ministère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, et dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant, vous vous apercevrez de l'ascendant que la cour de Vienne avait pris sur celle de Versailles, et qui n'alla depuis qu'en augmentant. M. de Choiseul, non content du traité désavantageux qu'il venait de conclure avec l'impératrice-reine, ordonna, au nom du roi, à l'académie des inscriptions de frapper une médaille qui éternisât la mémoire de cet événement. Ces deux cours ne s'en tinrent pas là; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Pétersbourg,

pour ranimer la haine de l'impératrice Elifabeth contre le roi de Pruffe ; elles lui repréfentèrent qu'il convenait de laver la tache que fes troupes avaient reçue à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreufe en campagne. Son favori ne ceffait de lui répéter que, pour changer en terreur le mépris des Pruffiens pour les Ruffes, il fallait ordonner aux généraux qui commanderaient ces troupes, d'agir avec la plus grande vigueur, et de fuivre en tout les impulfions qu'ils recevraient des puiffances alliées. Toutes ces infinuations menaient au but qu'avait la cour de Vienne, de charger fes alliés des hafards de la guerre, et de fe ménager pour en retirer feule l'avantage.

Le roi de Pologne était mêlé dans toutes ces intrigues ; non-feulement il aigriffait la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Elifabeth, des avantages pour fa famille, il la follicita de procurer, par fon affiftance, le duché de Courlande à fon troifième fils, le prince Charles. L'impératrice, favorable aux Saxons, confentit à cet établiffement, et Augufte II inveftit fon fils de ce duché. Le nouveau duc alla à Pétersbourg, pour remercier l'impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet et ardent prit part à toutes les intrigues de la cour; fes procédés le brouillèrent avec le grand-duc et fon époufe ; il s'attira leur inimitié, et cette haine le perdit dans la fuite.

Tandis que l'impératrice de Ruffie donnait des duchés et s'appropriait des royaumes, elle n'était pas elle-même fans appréhenfion ; elle craignait que

les Anglais, alliés des Pruſſiens, et mécontens de la conduite des Ruſſes envers eux depuis le commencement de la guerre, n'envoyaſſent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Cronſchlot. Pour prévenir de pareilles entrepriſes, ſes miniſtres négocièrent un traité d'aſſociation avec les couronnes de Suède et de Danemarck, afin d'interdire le paſſage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvaient leur compte, et à laquelle les ſubſides de la France obligeaient les Danois de ſe conformer, fut promptement conclue entre ces trois puiſſances. L'Angleterre ne s'embarraſſait guère des meſures que prenaient les puiſſances du Nord, pour défendre à ſes eſcadres l'entrée de la Baltique; elle dominait ſur l'océan et ſur toutes les autres mers, ſans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses amiraux Boſcawen et Amhorſt avaient pris le Cap-Breton: le Sr. Keppel s'était rendu maître de l'île de Gorée ſur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offraient des conquêtes; les côtes du Danemarck, de la Suède, de la Ruſſie, ne leur en offraient aucune. Ces grands progrès des Anglais ne ſoulageaient point le roi du fardeau qu'il portait et des riſques que ſa couronne avait à courir. Il avait demandé en vain aux Anglais une eſcadre pour couvrir ſes ports de la Baltique, menacés par les armemens des flottes ruſſes et ſuédoiſes. Le Sr. de Rexin, miniſtre du roi à la Porte, fut ſans ceſſe traverſé dans ſa négociation par le Sr. Porter, miniſtre de la Grande-Bretagne. D'ailleurs le nouvel empereur des Turcs, ſans éducation, était ignorant dans les affaires, et d'une timidité extrême, tant

par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais succès de ses armes, s'il s'engageait dans une guerre avec la maison d'Autriche. Quelques grandes que fussent les sommes qui passaient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guère avancées, à cause que les Autrichiens et les Français répandaient de l'argent et fesaient des largesses avec la même profusion, et que les Turcs trouvaient plus leur compte à recevoir des récompenses pour ne rien faire que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le roi avait faits à la Porte, le persuadèrent de plus en plus que, n'ayant aucun secours étranger à attendre, il ne devait recourir qu'à ses propres ressources. Son attention se tourna uniquement sur son armée : on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approvisionna les troupes, afin de s'opposer dans la campagne prochaine, avec une armée bien conditionnée et nombreuse, à la multitude d'ennemis que les Prussiens auraient à combattre.

Extrait du traité d'alliance conclu à Versailles le 30 décembre 1758, entre l'impératrice-reine et le roi de France.

Ce traité paraît avoir été conclu en opposition de la convention de subsides qui avait été signée le 11 d'avril de la même année entre les cours de Prusse et d'Angleterre. Il en est fait mention dans le préambule, et il y est dit en autant de termes : *Que comme on ne pouvait espérer de rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affaiblissement de la*

puissance pernicieuse du roi de Prusse, le roi très-chrétien et l'impératrice-reine avaient jugé à propos de resserrer les nœuds de leur union par un traité confirmatif du traité de Versailles, du 5 de mai 1756, et de convenir des moyens les plus propres pour forcer l'agresseur de donner satisfaction aux lésés et sureté pour l'avenir, et pour établir solidement le repos de l'Allemagne, en réduisant le roi de Prusse dans des bornes qui ne lui permissent plus de troubler, au gré de son ambition et de celle de l'Angleterre, la tranquillité générale et celle de ses voisins. On passa ensuite au traité même qui contient les articles suivans :

Art. 1. Les deux parties confirment le traité de Versailles du 1 mai 1756, et le prennent pour base de la présente convention.

2. Le roi de France promet de fournir à l'impératrice-reine, pendant tout le cours de la présente guerre, un secours de 18,000 hommes d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie, soit en troupes, soit en argent, au choix de l'impératrice-reine.

3. Ce secours en argent est évalué à 3 millions 456,000 florins par an.

4. Le roi de France se charge seul du subside à payer à la Suède.

5. Il promet de soudoyer le corps des troupes saxonnes, et de le renvoyer à la disposition de l'impératrice-reine, dès qu'elle le demandera.

6. Les deux parties s'engagent de procurer au roi de Pologne, électeur de Saxe, non-seulement la restitution de ses Etats, mais aussi un dédommagement proportionné.

7. Le roi de France promet d'employer cent

mille hommes en Allemagne, pour couvrir les Pays-Bas autrichiens et les États de l'Empire.

8. La fureté des côtes de Flandre ayant exigé que les places d'Ostende et de Nieuport fussent mises à l'abri de toute insulte, et le roi très-chrétien ayant voulu se charger de la défense de ces deux places, elles demeureront confiées à la garde de ses troupes, pendant tout le temps que durera la présente guerre entre la France et l'Angleterre; mais cet arrangement, uniquement relatif à la fureté desdites places, ne doit porter aucun préjudice au droit de souveraineté de l'impératrice-reine.

9. Le roi de France promet cependant de restituer les places de Nieuport et d'Ostende, même avant sa paix avec l'Angleterre, si on en convenait ultérieurement.

10. Les pays conquis sur le roi de Prusse seront gouvernés et administrés au nom et par les commissaires de l'impératrice-reine; mais les revenus publics appartiendront au roi très-chrétien, à l'exception de 40,000 florins prélevables pour les frais de l'administration.

11. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les discussions particulières qu'elles pourraient avoir.

12. Le roi très-chrétien promet de faire tous ses efforts pendant la guerre, et d'employer aux conférences pour la paix ses bons offices les plus efficaces, pour qu'au traité à conclure entre l'impératrice-reine et le roi de Prusse, le duché de Silésie et le comté de Glatz soient cédés et assurés à la maison d'Autriche, et il se charge d'avance de la garantie de tout ce qui

ſera ſtipulé à cet égard entre l'impératrice-reine et le roi de Pruſſe.

13. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis communs, que d'un parfait concert. Le roi de France promet de ne faire ni paix ni trève avec le roi d'Angleterre, ſans convenir avec lui qu'il fera tous ſes efforts pour engager le roi de Pruſſe à accorder à ſa majeſté impériale des conditions juſtes et honorables, ou du moins ſans obliger le roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de ſecours au roi de Pruſſe, et l'impératrice-reine s'engage à ne faire ni paix ni trève avec le roi de Pruſſe qu'aux mêmes conditions.

14. Pour raſſurer les Etats proteſtans, on confirme le traité de Weſtphalie, et on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au préſent traité.

15. L'impératrice-reine renonce à ſon droit de réverſion des duchés de Parme, de Plaiſance et de Guaſtalle, en faveur des deſcendans mâles de l'infant don Philippe.

16. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le duc de Parme auprès du roi des deux Siciles, pour fixer l'ordre de ſucceſſion dans le royaume des deux Siciles.

17. En retour de la renonciation énoncée dans l'article 15, le roi très-chrétien promet d'employer ſes bons offices pour déterminer le roi de Naples à céder à l'empereur ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis et de Farnèſe.

18. L'infant duc de Parme renonce à ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis

et de Farnèſe, auſſi bien que ſur les villes de Bozzolo et de Sabionetta.

19. Le roi très-chrétien promet de concourir par ſes bons offices pour que l'archiduc Joſeph ſoit élu roi des Romains, d'une manière conforme aux conſtitutions de l'Empire.

20. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes meſures par rapport à la future élection d'un roi de Pologne, que d'un concert commun; et leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation polonaiſe, elles déclarent dès à préſent, que ſi le choix libre de la république venait à tomber ſur un prince de la maiſon de Saxe, elles l'appuieront de leur mieux.

21. L'impératrice-reine étant convenue avec le duc de Modène du mariage de l'archiduc Léopold avec la princeſſe de Modène, et voulant demander à l'empereur et à l'Empire l'expectative à la ſucceſſion féodale de Modène, en faveur de l'archiduc Léopold, à condition que les Etats de Modène ne ſoient jamais unis à la maſſe des Etats de la maiſon d'Autriche, le roi de France promet d'y concourir par ſes bons offices.

22. On invitera d'accéder à ce traité, l'empereur, l'impératrice de Ruſſie, et les rois de Suède et de Pologne.

Les deux derniers articles, ainſi que les trois articles ſéparés, ne roulent que ſur de ſimples formalités.

CHAPITRE X.

Campagne de 1759.

Les armées du prince Ferdinand de Brunſwic et de S. A. R. le prince Henri ouvrirent les premières cette campagne. L'armée du roi, retenue ſur les frontières de la Marche et de la Siléſie, par le voiſinage des Ruſſes en Pologne, ne pouvait pas entreprendre d'expéditions, qui l'auraient écartée d'une ligne de défenſe de laquelle il y avait du riſque à s'éloigner; et les Autrichiens différaient leurs opérations, pour donner aux Ruſſes le temps de ſe mettre en campagne; ce qui retardait ordinairement le mouvement des troupes juſqu'à la fin de juillet.

Les Français agiſſaient ſans alliés, l'armée du prince Ferdinand n'avait qu'un ennemi à combattre; de ſorte qu'ils ſe mettaient en action auſſi-tôt que leurs arrangemens étaient pris, et qu'ils le jugeaient à propos. Cette année M. de Contades reçut le commandement de l'armée françaiſe, et M. de Broglio, qui commandait ſous lui, ſe tenait à Francfort, d'où il avait l'œil ſur les troupes juſqu'à l'arrivée du maréchal. Un corps mêlé d'Autrichiens et de troupes des cercles, aux ordres de M. d'Arberg, s'avança en Thuringe, où il donna de la jalouſie au prince Henri et au prince Ferdinand. S. A. R. et le prince de Brunſwic concertèrent enſemble une entrepriſe, pour déloger ces troupes voiſines qui les importunaient. M. de Knobloch fut commandé de la part des Pruſſiens, et M. d'Urf de celle des

alliés pour exécuter ce projet. M. de Knobloch prit Erfurt, et fit quelques centaines de prisonniers dans ces environs. M. d'Urf chassa l'ennemi au-delà de Vach et reprit Hersfeld. A peine les Prussiens et les alliés se furent-ils retirés, que les Autrichiens et les troupes des cercles, revenant sur leurs pas,
24 mars. reprirent leur première position. Ce mouvement déplut au prince Ferdinand : pour éloigner ces troupes du voisinage de la Hesse, il porta toute la gauche de son armée sur Cassel, et s'avança de-là par Melsungen à Hersfeld. Le prince héréditaire entra dans la principauté de Fulde, d'où il pénétra en Franconie; il prit Meinungen, Wasungen, et défit trois régimens autrichiens qui se trouvaient dans ces environs. M. d'Arberg s'approcha de lui et l'attaqua dans son camp de Wasungen. Après un combat de six heures, les Autrichiens et les troupes des cercles furent repoussés, et obligés de fuir
Avril. jusqu'en Thuringe. Alors le prince Ferdinand rassembla tous ses détachemens à Fulde; son dessein était de détruire les magasins que les Français avaient à Fritzlar, à Hanau et dans ces environs, pour retarder, et peut-être même empêcher les opérations qu'ils méditaient de faire en Hesse; il prit le chemin de Francfort, et surprit en marche plusieurs détachemens français, qui, ne pouvant se sauver, se rendirent prisonniers de guerre. En approchant de
13. Bergen, il crut n'y trouver que quelques bataillons qui, trop faibles pour lui résister, seraient obligés de se retirer, ou de mettre les armes bas, s'ils étaient assez téméraires pour l'attendre. Dans le temps qu'il les fesait charger, M. de Broglio parut sur la

hauteur derrière ce village, avec les brigades qu'il avait rassemblées des quartiers les plus voisins. L'attaque des alliés fut repoussée. Le prince d'Ysenbourg, qui la commandait, y perdit la vie. Le prince Ferdinand se trouva dans la nécessité de soutenir une affaire qui était engagée; il emporta à la vérité le bas du village de Bergen, mais la partie supérieure bien fortifiée lui opposa des obstacles insurmontables. Les troupes françaises chargèrent en même temps les alliés à propos et les contraignirent à lâcher prise. Les Saxons, qui se trouvaient dans cette armée de M. de Broglio, voulurent poursuivre les troupes; le prince Ferdinand s'en aperçut; il les fit attaquer par sa cavalerie, qui en détruisit une partie, et leur fit quelques centaines de prisonniers: pendant le reste de la journée on se canonna réciproquement. Le prince Ferdinand voyant que son coup était manqué, se retira la même nuit vers la Hesse, sans que M. de Broglio l'inquiétât. M. du Blaisel le suivit et entama dans cette retraite l'arrière-garde d'une des colonnes de l'armée; il s'y comporta si bien, qu'il fit prisonniers 200 dragons prussiens de Finckenstein.

Pendant ce temps-là le prince Henri avait exécuté avec plus de succès un dessein pareil qu'il avait formé sur la Bohème. Il entra dans ce royaume par Péterswald, sans y rencontrer une grande résistance. M. de Hulsen, qui pénétrait avec la seconde colonne par le Basberg, y trouva l'ennemi retranché. Sa cavalerie prit le chemin de Priesnitz, qui le mena à dos des Autrichiens. Elle les attaqua à revers, tandis que l'infanterie prussienne entamait le front du

retranchement. Tout ce corps de M. Renard, consistant dans le régiment d'Andlau, de Kœnigseck et mille croates, fesant 2500 têtes, fut pris sans qu'il en échappât personne. Après cette belle action, M. de Hulsen s'avança sur Saatz, où il ruina un des plus considérables magasins de l'ennemi. S. A. R. se porta en même temps sur Budin; elle fit détruire toutes les provisions et tous les amas que les Autrichiens avaient rassemblés dans ces contrées, et après avoir ainsi rempli le but de ses opérations, elle ramena ses
Mai. troupes en Saxe. Ce prince résolut peu après de porter un coup semblable aux troupes de l'Empire, afin de les éloigner des frontières de la Saxe. Cette entreprise fut concertée avec les alliés. Il assembla son corps à Zwickau, d'où M. de Finck fut détaché sur Adorf, afin de donner aux ennemis des appréhensions pour la ville d'Eger. S. A. R. marchant à Hof, en détacha M. de Knobloch par Saalbourg vers Cronach. Les troupes des cercles, déconcertées par ce mouvement, quittèrent leur camp avantageux de Munchsberg; les Prussiens l'occupèrent et firent nombre de prisonniers en différentes rencontres. M. de Finck alors se porta sur Weisstadt, pour couper à M. de Maquière la communication avec les troupes des cercles, ce qui rejeta ce général autrichien dans le haut Palatinat, d'où il joignit ensuite, auprès de Nuremberg, l'armée de l'Empire. M. de Finck le suivit et lui prit 400 prisonniers en différentes occasions. L'armée prussienne se campa proche de Bareuth; M. de Meinecke força le général Riedésel, proche de Cronach, à se rendre prisonnier avec 900 hommes qu'il commandait. Ce désastre

précipita la retraite des troupes des cercles, que le prince de Deuxponts ramena à Nuremberg. S. A. R. n'ayant alors aucun ennemi en tête, envoya M. de Knobloch dans l'évêché de Bamberg, où il détruisit tous les magasins qu'on y avait formés pour l'armée de l'Empire. Après avoir ainsi rempli son projet, S. A. R. ramena ses troupes en Saxe vers le commencement de juin. Les Autrichiens avaient profité de l'absence des Prussiens, pour y faire une incursion. Un général Gemmingen, qui s'était établi près de Wolkenstein, y fut attaqué et battu par M. de Schenkendorf. M. de Brentano vint au secours de l'autrichien; mais ayant été aussi mal reçu que M. de Gemmingen, il se retira en Bohème avec précipitation. Cette expédition de S. A. R. fit perdre dans un mois, aux troupes de l'Empire, tous leurs magasins, 60 officiers et trois mille hommes. Du côté des alliés, le prince héréditaire s'était avancé dans l'évêché de Wurzbourg à la tête de douze mille hommes; il fit 300 prisonniers sur les Autrichiens dans cette incursion, après laquelle il vint rejoindre le prince son oncle en Hesse. Juin.

Les Français ne commencèrent leurs opérations que sur la fin de mai. M. de Contades passa le Rhin à Cologne; il se joignit le 2 de juin à M. de Broglio proche de Giessen, et laissa M. d'Armentières aux environs de Wésel, avec un détachement de vingt mille hommes. Le prince Ferdinand s'était retiré à l'approche de ces troupes, d'abord à Lippstadt, ensuite à Hamm, où il rassembla tous les régimens qui avaient hiverné dans l'évêché de Munster, à l'exception de la garnison de cette ville. M. d'Imhof

était demeuré jufqu'alors à Fritzlar ; fur ce qu'il eut vent que M. de Contades d'un côté, M. de Broglio d'un autre, et les Saxons d'un troifième s'avançaient fur lui, il fe replia fur Lippftadt. Les Français trouvant la Heffe vide de troupes, s'emparèrent de Caffel, de Munden, de Beverungen, où ils prirent la plus grande partie des magafins des alliés. M. de Contades ayant pouffé de-là fur Paderborn, le prince Ferdinand s'avança vers lui et vint fe camper à Rittberg. La perte de tous fes magafins l'obligea d'en affembler de nouveaux, et il choifit Ofnabruck pour le lieu de fon dépôt principal. Cependant le deffein des Français était de couper les Allemands du Wéfer. M. de Contades alla fe camper aux fources de l'Ems, d'où il fe rendit à Bielefeld et Herford, et plaça le corps de M. de Broglio à Oerlinhaufen; de-là ce dernier s'approcha de Minden. Il furprit la ville en plein jour et y fit 1500 prifonniers. Ce contre-
Juillet 20. temps obligea le prince Ferdinand, qui était à Ravensberg, de fe replier fur Ofnabruck ; il y fut joint le 8 par le corps de M. de Wangenheim, qui jufqu'alors avait tenu tête à M. d'Armentières. Ce général français ne trouvant perfonne en chemin, tenta d'emporter Munfter l'épée à la main; ayant manqué fon coup, il y procéda en règle, la tranchée fut ouverte, et la ville fe rendit le 25.

De fon côté M. de Contades vint camper avec toute fon armée près de Minden; il occupa la rive gauche du Wéfer, et plaça M. de Broglio fur la droite. Le prince Ferdinand, après avoir gagné les bords de ce fleuve, le remonta auffi-tôt, pour s'oppofer aux ennemis. Il déboucha le 29 dans les

plaines

plaines de Minden, étendant ſon armée entre Hille et Frédewalde, où il fut joint par le général Drèves, qui venait de reprendre Brème ſur les Français. Il fit fortifier le village de Tonhauſen à un quart de mille de la gauche de ſon armée, eſpèce de piége qu'il tendait à M. de Contades, trop bien poſté pour qu'on pût bruſquer une attaque ſur ſon camp, et dont le prince ne pouvait tirer raiſon qu'en l'engageant dans une mauvaiſe affaire. D'un autre côté, pour cauſer des inquiétudes aux Français, il leur envoya à dos le prince héréditaire, qui, s'approchant de Gohfeld, y trouva le duc de Briſſac à la tête d'un détachement de ſix mille hommes. M. de Contades s'empreſſant à remplir les déſirs du prince Ferdinand, ſe conduiſit comme s'il avait reçu des inſtructions de la part de ce prince. M. de Broglio, avec ſon détachement, paſſa le Wéſer et joignit l'armée; on prépara des débouchés ſur le marais qui couvrait l'armée Août. alliée, et enfin on l'attaqua le premier d'août. Ce village de Tonhauſen, que le prince Ferdinand avait fait retrancher, était garni de 12 bataillons, défendus par deux groſſes batteries, et ſoutenus par 20 eſcadrons qui campaient à peu de diſtance derrière l'infanterie. Le gros de l'armée alliée campait à un petit demi-mille de-là, comme nous l'avons dit, derrière les bois de Hille. Par une ſage précaution, le prince avait préparé ſes chemins et ſes communications de manière qu'au premier mouvement des Français il pouvait marcher à eux ſans rencontrer d'empêchement, et tandis qu'ils attaqueraient le village, les charger à ſon tour. M. de Contades déboucha dans la plaine à la pointe du jour. M. de Broglio com-

mandait l'avant-garde destinée à l'attaque du village. L'armée française prit une position trop éloignée de son avant-garde pour être à portée de la soutenir : elle appuya son aile droite au Wéser, et sous la forme d'une potence, sa gauche se repliait en fesant un coude à ce marais qu'elle venait de passer. M de Broglio, à l'approche de Tonhausen, vit les douze bataillons que M. de Wangenheim y mettait en bataille ; il prit ce général et ces troupes pour l'armée entière du prince Ferdinand ; il demeura quelque temps indécis, et fit enfin demander de nouveaux ordres à M. de Contades ; l'occasion s'échappa, le temps se perdit, le prince Ferdinand arriva avec l'armée ; au lieu d'aller au secours de M. de Wangenheim, il forma ses troupes vis-à-vis de cet angle que fesait l'armée française. M. de Contades lui opposa un corps de cavalerie ; mais l'ardeur et la fougue de l'infanterie anglaise l'emporta. Elle attaqua la cavalerie française et la mit en déroute ; de-là elle se porta tout de suite sur l'infanterie française ; le prince Ferdinand n'eut que le temps de la soutenir par d'autres brigades ; enfin les Français prirent la fuite et les alliés se formèrent sur le terrain qu'ils venaient d'abandonner. Tandis que la fortune se déclarait pour le prince Ferdinand, M. de Broglio attaquait mollement le village de Tonhausen ; il y eut en même temps deux charges de cavalerie dans cette partie, qui tournèrent toutes deux à l'avantage des alliés. La déroute de la gauche des Français, la fuite de cette cavalerie jointe au peu de succès qu'avaient eu les attaques du village, déterminèrent l'ennemi à quitter le champ de bataille ; ce qui se fit

avec beaucoup de confuſion et de déſordre Le prince héréditaire battit le même jour M de Briſſac à Gohfeld, et occupa, en le pourſuivant, un paſſage proche du Wéſer, qui coupait aux Français les chemins des pays de Waldeck et de Paderborn. Ce coup fut auſſi déciſif que la bataille, parce que l'armée françaiſe, environnée par les alliés près de Minden, à la rive gauche du Wéſer, fut obligée de repaſſer ce fleuve et de prendre le chemin de Caſſel, le ſeul qui lui reſtât. M. d'Armentières, qui avait juſques-là ſerré de près Lippſtadt, en leva le blocus; il détacha dix bataillons pour Wéſel; avec les douze autres il accourut à Caſſel, où il ſe joignit à l'armée qui venait d'être battue. Le lendemain de la bataille Minden ſe rendit au vainqueur; les Français perdirent au-delà de 6,000 hommes dans cette affaire, dont trois mille furent faits priſonniers. Pour profiter de cet heureux événement, le prince Ferdinand s'avança vers Munden, tandis que le prince héréditaire paſſa le Wéſer à Rinteln à la tête de vingt mille hommes; il y eut une affaire ſérieuſe d'arrière-garde à Munden, où M. de St Germain, par ſa bonne conduite, ſauva le bagage de l'armée françaiſe. Le prince Ferdinand ſe tourna enſuite du côté de Paderborn,
et M. d'Urf prit à Detmold l'hôpital ambulant des 17.
Français, avec 800 hommes qui l'eſcortaient. A l'approche des alliés de Stadtberg, le duc de Cheyreuſe et M. d'Armentières ſe replièrent ſur Caſſel, et les alliés ayant tourné de-là vers la principauté de Waldeck, M. de Contades s'imagina que ce mouvement indiquait une intention du prince Ferdinand

de couper les Français du Mein. Sur cette ſuppoſition il quitta bruſquement Caſſel, où il laiſſa une faible garniſon, et ſe campa à Marbourg. Un partiſan des alliés, nommé Freytag, s'approcha de cette capitale, et la reprit par capitulation. Le prince Ferdinand était alors à Corbach; il fit avancer le prince héréditaire à Wolfshagen et détacha le prince de Holſtein à Fritzlar. Ces mouvemens achevèrent de dérouter M. de Contades; ſe croyant perdu, il
24. évacua la Heſſe. Le prince Ferdinand le ſuivit à Ernſthauſen; un de ſes détachemens prit le même
28. jour trois cents français dans la fortereſſe de Ziegenhain. Les ennemis s'étaient poſtés à Amœnebourg ſur l'Ohm; ils avaient le corps de Fiſcher derrière la Lahn; le prince héréditaire le battit. En même temps ſon oncle s'étant avancé à Wetter avec l'armée, ce jeune héros ſe porta derrière les ennemis à Nieder-
Sept. Weymar. Cela fit perdre la tramontane à M. de Broglio, qui ſe retira à Gieſſen et abandonna Marbourg. Cette ville fut priſe par le prince de Bévern, avec la garniſon de neuf cents hommes qui l'avait défendue. Cette ſuite d'heureux ſuccès mit le prince Ferdinand à portée de s'avancer à Croſdorf. Il n'y avait que la Lahn qui ſéparât les alliés et les Français. Ces derniers retranchèrent leur camp et portèrent M. de Broglio à Wetzlar. Le prince Ferdinand lui oppoſa M. de Wangenheim pour l'obſerver. Les malheurs qu'avait eſſuyés M. de Contades, en dégoûtèrent la cour; elle le rappela, et M. de Broglio, déclaré maréchal de France, prit le commandement de l'armée.

Tandis que les Allemands et les Français cam-

paient opiniâtrément sur les bords de la Lahn les uns vis-à-vis des autres, le prince Ferdinand travaillait sur ses derrières à chasser les ennemis de l'évêché de Munster. Il avait envoyé M. d'Imhof en Westphalie Octobre.
pour assiéger Munster; mais à peine ouvrait-il la tranchée devant cette place, qu'il fut obligé d'en
lever le siége. M. d'Armentières avait quitté en hâte 12.
l'armée française, avait passé le Rhin à Wésel, accourant au secours de Munster. Des renforts joignirent M. d'Imhof, qui se trouvant en état d'entreprendre quelque chose, recommença le siége. M. d'Armentières s'en approcha de nouveau, dans le dessein d'attaquer les Allemands; mais soit qu'il crût l'entreprise trop difficile, soit qu'un échec que souffrit un de ses détachemens le decourageât, il se retira derrière la Lippe, et la ville se rendit à M. d'Imhof par capitulation.

L'amour-propre de la nation française lui avait fait attribuer les désavantages qu'elle essuyait dans la guerre d'Allemagne, au peu de supériorité que son armée avait en nombre sur celle des alliés. La cour, qui pensait à peu-près de même, pour obvier à cet inconvénient, venait d'engager le duc de Wirtemberg à lui fournir 12,000 hommes, moyennant un subside que la France lui payerait en sel. Le duc se mit lui-même à la tête de ses troupes; il s'en était réservé le commandement, et pour ne point être confondu dans la foule des généraux d'une grande armée, pour ne point servir sous un maréchal de France, ce qu'il jugeait contraire à sa dignité, il avait stipulé que sa personne et ses troupes ne seraient employées qu'en détachemens. Ce prince arriva

en Franconie avec fon corps au mois d'octobre. M. de Broglio, qui ne pouvait pas l'employer comme il aurait voulu, l'envoya dans le pays de Fulde, d'où les alliés tiraient une partie de leur fubfiftance ; l'approche des Wirtembergeois dérangea les livraifons du pays. Ces troupes ifolées préfentaient aux alliés une trop belle occafion, pour qu'ils n'en profitaffent pas. Le prince héréditaire partit à tire d'aile de l'armée ; il fe préfenta devant les portes de Fulde au moment où perfonne ne s'y attendait. Le duc avait préparé, pour ce jour, un bal qui fut dérangé. Etonné de la préfence d'un ennemi auffi vigilant, qui ne lui donnait pas le temps de raffembler fes troupes, il fe retira vers le Mein avec fa cavalerie. L'arrière-garde d'infanterie, qui fe préparait à la retraite, fut chargée et pouffée vivement par le prince héréditaire, qui en fit 1200 hommes prifonniers. Ce ne fut pas le dernier exploit de ce jeune héros ; nous aurons encore lieu de parler de lui dans le récit de la campagne de Saxe.

Déc. Les Français avaient tenu cette année la campagne plus long-temps qu'à l'ordinaire. La faifon, trop oppofée aux entreprifes militaires, les obligea de quitter leur camp le 8 de décembre ; après quoi ils fe retirèrent à Francfort. Le prince Ferdinand, après avoir mis le blocus devant Gieffen, fit entrer fes troupes en quartiers, ayant réparé, par fa valeur et par fon habileté, toutes les injuftices que la fortune lui avait faites au commencement de la campagne ; et les alliés fe trouvèrent, à la fin de cette année, en poffeffion de toutes les places et de

toutes les provinces qu'ils avaient occupées avant la déclaration de la guerre.

Il s'en fallut beaucoup que la campagne du roi prît un tour aussi heureux; ce fut peut-être la plus funeste de toutes. C'en aurait même été fait des Prussiens, si leurs ennemis, qui savaient vaincre, avaient su de même profiter de leurs victoires. Nous avons rapporté les raisons qui forçaient le roi à la guerre défensive. Contenu par l'armée du maréchal Daun, qui se tenait en Bohème sur les frontières de la Silésie, il médita une entreprise sur les magasins que les Russes formaient aux environs de Posen. Si ce projet avait réussi, il aurait retardé les opérations des ennemis; et gagner du temps, c'était tout gagner. L'armée du roi s'approcha vers le milieu de mars des montagnes de Schweidnitz; elle fut mise en cantonnemens dans ces longs villages qui vont de Landshut à Friedland. M. de Fouqué demeura avec son corps à Neustadt en haute Silésie. M. de Wobersnow, qui avait été envoyé avec un détachement dans le palatinat de Posnanie, y ruina quelques magasins que les Russes commençaient à former. L'expédition s'étant faite de trop bonne heure, dérangea peu les ennemis dans les mesures qu'ils voulaient prendre. Il ne se passa rien d'important sur les frontières de la Bohème. M. de Laudon, qui se tenait à Trautenau, sans cesse en mouvement, donna des alertes aux postes avancés, mais sans succès; une seule entreprise réussit aux Autrichiens. M. de Beck attaqua le bataillon de Duringshofen à Greiffenberg; il lui coupa la retraite avec sa cavalerie, et après une

Campagne du roi.

Mars.

vigoureuſe défenſe, ce bataillon fut contraint de mettre les armes bas. Sur la fin du mois M. Deville, qui commandait en Moravie, entra en force dans la haute Siléſie; M. de Fouqué, dont le corps était trop faible, lui abandonna Neuſtadt, et prit une poſition avantageuſe à Oppersdorf. Le roi ſe flatta que ce mouvement de M. Deville lui fournirait l'occaſion de battre l'ennemi en détail et d'abymer entièrement ce corps. Il fit filer ſecrètement des troupes à Neiſſe dans cette intention, et s'y rendit lui-même. Quelques précautions que l'on prît pour cacher cette manœuvre à l'ennemi, elles furent inutiles. Le clergé catholique et les moines, ennemis ſecrets des Pruſſiens, qu'ils traitaient d'hé-
1 mai. rétiques, trouvèrent le moyen d'avertir M. Deville de la marche des troupes, et le jour même que le roi vint à Oppersdorf, ce général autrichien ſe retira à Ziegenhals. Tout ce qu'on put faire ſe réduiſit à engager une affaire d'arrière-garde avec les pandours qui étaient encore en marche; la cavalerie les entoura dans des rochers eſcarpés, peu propres aux manœuvres des gens de cheval; cependant cette troupe, forte de 800 hommes, fut ou priſe, ou paſſée au fil de l'épée. Les Autrichiens, loin de s'arrêter à Ziegenhals, continuèrent leur retraite juſqu'en Moravie, et le roi ne trouvant plus, dans ces environs, d'objet qui exigeât ſa préſence, retourna joindre ſon armée à Landshut.

Juin. Le maréchal Daun venait d'arriver en Bohème; il établit ſon quartier à Munchengrætz. Les deux armées demeurèrent tranquilles dans leur poſition juſqu'au 28 de juin, que les Autrichiens prirent le

camp de Jaromirz, d'où enſuite ils paſsèrent en Luſace et vinrent s'établir à Marckliſſa. Le roi, 6 juillet. qui était dans le camp de Landshut, détacha quelques bataillons qui, par Schatzlar, pénétrèrent en Bohème; ils s'approchèrent de Trautenau, et le major Quintus défit un corps de pandours aux environs de Prauſnitz. M. de Seidlitz fut envoyé à Lœhn, pour obſerver les mouvemens du maréchal Daun. M. de Fouqué reçut ordre de quitter la haute Siléſie, pour relever l'armée du roi du poſte de Landshut, qu'il aurait été dangereux de laiſſer vide. Dès qu'il arriva, le roi, en deux marches, gagna le camp de Schmuckſeifen, un des plus forts de la Siléſie. M. de Seidlitz avait été attaqué la veille par Laudon; ce partiſan fut battu; il perdit 150 hommes et penſa être fait priſonnier. Cependant la cour lui confia un corps de 20,000 hommes, deſtiné à ſe joindre aux Ruſſes dès que l'occaſion s'en préſenterait. Le maréchal Daun le poſta ſur les hauteurs de Lauban, préciſément à l'endroit où il avait été ſi mal reçu l'année précédente par l'arrière-garde du roi. Cette poſition fut choiſie pour lui donner quelque avance ſur les Pruſſiens, lorſqu'il recevrait l'ordre de ſe joindre aux Ruſſes. Ces vues des Autrichiens n'étant pas difficiles à pénétrer, le roi fit obſerver ce partiſan par deux corps de cavalerie, dont l'un, ſous M. de Lentulus, fut placé à Lœwenberg, et l'autre, ſous le prince de Wirtemberg, à Bunzlau.

Pendant que ces meſures ſe prenaient vis-à-vis des Autrichiens, on n'avait pas négligé de penſer aux Ruſſes. Durant l'hiver Mrs. de Schlabrendorf

et de Hordt les obſervèrent de Stolpe, par des détachemens qu'ils avaient répandus le long de la frontière de Pologne. Vers le printemps, le comte Dohna quitta le Mecklenbourg et la Poméranie, où il laiſſa M. de Manteufel avec un petit corps, pour tenir tête aux Suédois. Le comte marcha avec ſes troupes à Stargard, d'où il ſe rendit à Landsberg; il y fut joint par un renfort que S. A. R. le prince Henri lui envoyait de Saxe, aux ordres de Mrs. d'Itzenplitz et de Hulſen. On avait obſervé que les Ruſſes traverſaient la Pologne par détachemens; cela fit naître l'idée d'aller à leur rencontre, pour les battre en détail; la choſe était très-poſſible, ſi l'on tombait durant leur marche ſur une de leurs diviſions, avant qu'elle pût être jointe par les autres. Pour exécuter ce deſſein, il fallait agir avec activité et avec réſolution; mais tout le contraire arriva. Les troupes furent mal menées, les généraux manquèrent de vigilance, tout ſe fit trop tard, on accumula fautes ſur fautes, et cette malheureuſe expédition devint comme la ſource des infortunes dont les Pruſſiens furent accablés pendant cette campagne. Le comte Dohna partit le 23 de juin de Landsberg; il paſſa la Warte le 5 de juillet à Obernick. Sa lenteur donna aux Ruſſes le temps de s'aſſembler à Poſen, et les deux armées s'amusèrent à faire des reconnaiſſances qui ne menèrent à rien. Les Ruſſes firent un mouvement en avant le 14; ils défilèrent proche de l'armée pruſſienne, mais dans un tel déſordre, qu'il n'aurait tenu qu'au comte Dohna d'en profiter, s'il en avait eu la réſolution. Ses meſures étaient généralement ſi mal priſes, qu'il

perdit une partie de fa boulangerie et de fon parc de vivres par fa négligence ; ce qui l'obligea de fe replier fur Zullichau. Le roi, informé de la confufion qui régnait dans cette armée, et de la défunion qu'il y avait parmi les généraux, y envoya M. de Wédel, qui en prit le commandement comme dictateur, quoiqu'il ne fut pas le plus ancien par le grade. Le même foir que M. de Wédel arriva à Zullichau, M. de Soltikow campait à Babimoft, d'où il tourna fi bien la pofition des Pruffiens durant la nuit, qu'une partie des Ruffes occupait déjà le défilé de Kay derrière les Pruffiens, précifément entre leur camp et le chemin de Croffen, fans que perfonne s'en fût aperçu, tant le fervice fe fefait négligemment dans l'armée dont M. de Wédel venait de prendre le commandement. M. de Wédel s'affura de cette marche par fes propres yeux ; il alla reconnaître le camp de Balbimoft, et n'y vit que la queue des colonnes et l'arrière-garde qui fuivaient le chemin de Croffen ; il fit d'abord abattre fes tentes, fe mit en 23 juin. marche, attaqua les troupes ennemies qui s'étaient établies à Kay, efpérant de les battre avant que leur armée pût les joindre ; mais les chofes tournèrent autrement. Les Ruffes étaient bien poftés ; on ne pouvait aller à eux que par un front de fept bataillons de largeur, refferré des deux côtés par des marais. Les Ruffes étaient comme en demi-lune, fur trois lignes, occupant des tertres chargés de fapins. M. de Wédel enfonça leur première ligne ; lorfqu'il voulut attaquer la feconde, fon infanterie fe trouva expofée à un fi grand feu de mitraille, partant de différentes batteries croifantes, qu'elle n'y put réfifter.

On fit à trois reprifes de nouveaux efforts, mais en vain. Le grand mal était que M. de Wédel ne pouvait pas oppofer affez de canon à celui de l'ennemi. Il avait perdu du monde, et voyant peu d'apparence de réuffir, il ne voulut pas facrifier le refte inutilement. Il prit la réfolution de fe retirer; les troupes pafsèrent le lendemain l'Oder à Tzicherzig, pour fe camper à Sawade. Pour les Ruffes, M. de Soltikow les mena à Croffen. M. de Wédel perdit dans cette journée quatre à cinq mille hommes; il n'eft pas apparent que la perte des ennemis ait été confidérable, parce que le terrain était à leur avantage. Cet événement acheva de déranger les mefures que le roi avait prifes jufqu'alors. Après l'échec que M. de Wédel venait de recevoir, il ne pouvait plus s'oppofer, fans de confidérables renforts, aux progrès de M. de Soltikow. Francfort et Kuftrin étaient en danger par la pofition que ce dernier avait prife à Croffen, et fi dans peu une armée pruffienne ne s'approchait de Francfort pour défendre l'Oder, la ville de Berlin fe trouvait expofée aux plus grands hafards. L'armée de Siléfie n'était pas affez nombreufe pour qu'on pût l'affaiblir encore par de nouveaux détachemens. M. de Fouqué défendait les gorges de Landshut contre M. Deville avec 10,000 hommes; L'autrichien en avait 20,000. L'armée du roi qui campait à Schmuckfeifen, était de 40,000 combattans; celle du maréchal Daun de 70,000 hommes. Quelles que fuffent ces circonftances, le cas était preffant; il fallait affembler une armée pour couvrir la Marche de Brandebourg. Il y avait tout lieu de fuppofer que les coups fe porteraient de ce

Juillet.

côté, ou bien en Siléſie. D'autre part les Autrichiens gardaient des ménagemens pour la ville de Dreſde, à cauſe du ſéjour qu'y feſait la famille royale. Il était donc à préſumer qu'un homme ferme ſoutiendrait aſſez de temps cette place pendant l'abſence de l'armée, pour qu'elle pût revenir le dégager, s'il était attaqué. Après avoir mûrement réfléchi ſur cet article, il fut réſolu que le prince Henri viendrait à Sagan avec 16 bataillons et 25 eſcadrons, auxquels on joindrait le détachement du prince de Wirtemberg, formé de 15 eſcadrons et de 6 bataillons; que le prince prendrait le commandement de l'armée du roi, comme étant le ſeul à qui on pût la confier; et que le roi ſe mettrait à la tête du corps qu'on aſſemblerait à Sagan, pour le mener inceſſamment à la défenſe de ſes Etats. Il comptait de s'y faire joindre par M. de Wédel. S. A. R. arriva, pour ſa perſonne, le 28 à Schmuckſeifen, et le roi ſe rendit le 29 à Sagan. Le Sr. Laudon avait déjà longé dans cette partie les frontières de la Siléſie, et quoique le roi le fit obſerver, les officiers pruſſiens y furent trompés de la manière ſuivante. M. de Haddick avait ſuivi le prince Henri et s'était joint à Sorau avec Laudon. Celui-ci continua ſon chemin; un régiment de houſards, qui avait toujours été affecté à ſon corps, demeura avec Haddick. Cela fit croire aux officiers qui allaient à la découverte que le corps de Laudon s'y trouvait en entier, ſur quoi le roi marchant à Chriſtianſtadt, y apprit qu'on lui avait donné le change, car Laudon venait d'arriver le même jour à Cuben. Cela l'obligea de continuer ſa marche, et il gagna encore le même

jour Sommerfeld. La cavalerie prussienne donna sur celle de Haddick, qui suivait Laudon, et qui fut poussée jusqu'à Guben. M. de Laudon partit le même jour pour gagner Francfort; le roi se campa à Nimes, sur les bords de la Neisse. Vers la pointe du jour on aperçut deux colonnes qui venaient de Guben et qui filaient sur le chemin de Cottbus. La cavalerie passa d'abord la rivière; on engagea à la hâte une affaire d'arrière-garde, où le régiment de Wurtzbourg impérial, fort de 1300 hommes, fut entièrement fait prisonnier. Les housards poursuivirent l'ennemi, et lui enlevèrent 600 caissons de vivres, dont toute l'escorte fut dispersée. Dans d'autres occasions ces avantages auraient pu avoir des suites; dans celle-ci c'était de la peine perdue, parce que le but de l'expédition était manqué, et qu'il n'était plus possible d'empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes à Francfort. Le roi se mit le lendemain en marche. M. de Wédel eut Août. ordre de joindre l'armée à Mulrose, ce qui lui était facile depuis que les Russes avaient quitté Crossen, et qu'il n'avait plus personne en tête. Les troupes du roi prirent le chemin de Beeskow, d'où l'infanterie se rendit en droiture à Mulrose. Ce prince et sa cavalerie prirent par Neubruck, sur le canal qui communique de l'Oder à la Sprée. Il y trouva les ponts rompus, et sur l'autre bord les dragons de Lœwenstein, qui se préparaient à en disputer le passage. Ces obstacles n'étaient pas aussi considérables qu'ils le paraissaient. Ce canal est rempli de gués; la cavalerie prussienne les passa; elle fondit en même temps sur les dragons autrichiens postés

dans ces bois ; ils furent défaits et pouffés jufques aux faubourgs de Francfort. De-là le roi rejoignit fon infanterie à Mulrofe, amenant trois cents prifonniers que l'on avait faits du régiment de Lœwenftein. M. de Wédel y arriva le 4. M. de Finck, qui était demeuré aux environs de Torgau après le départ du prince Henri, inutile dans cette partie, et ne pouvant pas couvrir feul la Saxe avec les dix mille hommes qu'il commandait, reçut également ordre de joindre l'armée. Le roi raffemblait le plus de forces qu'il pouvait, parce qu'il était obligé de fe dépêcher. Il fallait battre les Ruffes le plutôt qu'on pourrait en venir aux mains, pour accourir à temps à la défenfe de la Saxe, qui étant, aux places près, vide de troupes, laiffait les chemins ouverts à l'armée de l'Empire, pour pénétrer jufqu'à Berlin fi elle voulait. Pour être donc plus à portée d'attaquer les Ruffes, l'armée quitta les environs de Mulrofe, et prit un camp entre Lebus et Wulkow. Elle tira fes fubfiftances de Kuftrin, et attendit l'arrivée de M. de Finck, qui vint le 10 dans ce camp. On fit les préparatifs néceffaires pour paffer l'Oder entre Lebus et Kuftrin. On fe preffa d'autant plus d'exécuter ce projet, que M. de Haddick venait d'occuper le camp de Mulrofe, que les Pruffiens avaient quitté. Ce général pouvait de-là fe joindre à M. de Butturlin, ou il pouvait tenter une entreprife fur Berlin, s'il ne trouvait perfonne pour s'y oppofer. Toutes ces chofes preffaient le roi d'agir avec promptitude. L'armée paffa l'Oder le 11 et vint fe mettre en bataille vis-à-vis des Ruffes ; s'étendant depuis Trétin où était la droite jufqu'à

Bischofsée où s'appuyait la gauche. La réserve de M. de Finck campa devant les lignes sur des hauteurs qui dérobaïent aux Russes la connaissance des mouvemens que feraient les Prussiens. Un ruisseau bourbeux séparait les deux armées. M. de Soltikow s'était campé à Kunersdorf; son aile droite s'appuyait sur une petite élévation, où les Russes avaient construit un fort en guise d'étoile ; deux branches de retranchement, qui occupaient un terrain élevé, partaient de-là et allaient aboutir au cimetière des Juifs, hauteur assez considérable proche de Francfort. La droite de ce camp, où était cette redoute en étoile, était dominée par une hauteur que M. de Finck occupait, et au-delà du ruisseau par une élévation que les gens du pays nomment la Pechstange. De la position où se trouvait l'armée du roi, il était impossible d'attaquer l'ennemi ; il aurait fallu passer deux chaussées étroites, couvertes d'abattis et dont les Russes étaient maîtres ; il aurait fallu déployer les brigades sous le feu de leurs petites armes, et attaquer un retranchement défendu par des batteries croisées. On trouva donc plus convenable de remonter le ruisseau. Après un détour d'un demi-mille, on arrive au pont qui est sur le chemin de Reppen ; là se trouve un autre chemin qui mène par le bois à la hauteur de la Pechstange. Ces connaissances locales servirent de base aux dispositions que l'on fit pour la bataille qui s'engagea le lendemain. Le corps de M. de Finck fut destiné à soutenir, sur les hauteurs où il se trouvait, les batteries qu'on y dressa pendant la nuit, et qui pouvaient tirer à bout portant sur

l'étoile

l'étoile des Ruſſes. Le lendemain l'armée prit le chemin de Reppen, et ſe forma dans les bois près de la Pechſtange ſur cinq lignes, dont les trois premières étaient d'infanterie et les deux dernières de cavalerie. Pendant ce temps-là M. de Finck feſait jouer ſes batteries de toutes ſes forces, feignant de vouloir paſſer les chauſſées qu'il avait devant lui, ce qui fixa ſi bien l'attention de M. de Soltikow, que l'armée du roi gagna la liſière du bois ſans qu'il s'en aperçût. On conſtruiſit auſſi-tôt de grandes batteries ſur deux monticules qui dominaient la droite des Ruſſes. Cette partie de leur retranchement fut embraſſée et entourée par les batteries des Pruſſiens, comme le peut être un polygone dans un ſiége en forme. Alors tout étant préparé, M. de Schenkendorf s'avança, ſous la protection de 60 bouches à feu, contre ce fort, et l'emporta preſque d'emblée. L'armée le ſuivit. Les deux branches du retranchement qui aboutiſſaient à ce point étant priſes en flanc, ce ne fut qu'un maſſacre épouvantable de l'infanterie ruſſe juſqu'au cimetière de Kunersdorf, que la gauche des Pruſſiens eut quelque peine à emporter. Alors M. de Finck, que les attaques avaient déjà dépaſſé, déblaya ſes digues, et ſe joignit aux autres troupes. On avait déjà pris ſept redoutes, le cimetière et 180 canons; l'ennemi était en grande confuſion, il avait perdu un monde prodigieux. Le prince de Wirtemberg cependant, qui s'impatientait de l'inaction de la cavalerie, chargea mal à propos cette infanterie des Ruſſes qui était dans des retranchemens au cimetière des Juifs. Il fut repouſſé à la vérité, mais en même temps les

ennemis abandonnèrent une grande batterie qu'ils avaient près de ce cimetière. L'infanterie prussienne, qui n'en était qu'à huit cents pas, fit un effort pour s'en saisir (qu'on voie à quoi tiennent les victoires), elle n'en était qu'à 150, lorsque M. Laudon s'apercevant de la faute que les Russes fesaient d'abandonner cette batterie, y arriva avec sa réserve et prévint les Prussiens de quelques minutes. Il fit aussi-tôt charger ce canon à mitrailles et le fit exécuter sur eux. Ce feu les dérangea. Quoiqu'on renouvelât les attaques à différentes reprises, il fut impossible d'emporter cette batterie, qui dominait sur tout ce terrain. M. Laudon s'étant aperçu que la contenance des assaillans était moins assurée, leur lâcha des corps de cavalerie par sa droite et par sa gauche. Cela rendit la confusion générale dans ces troupes; elles s'enfuirent en désordre. Le roi protégea leur retraite par une batterie soutenue du régiment de Lestwitz. Il y reçut une contusion. Le régiment des pionniers fut pris derrière lui. L'infanterie avait d'ailleurs déjà repassé les digues et était rentrée dans le camp qu'elle avait eu la veille; sur quoi le roi se retira le dernier, et il aurait été pris par les ennemis, si M. de Prittwitz ne les eût attaqués avec 100 housards, pour lui donner le temps de repasser le défilé. Le gros de la cavalerie se retira par le même chemin qu'elle avait pris le matin. Dans ce premier moment, la consternation des troupes fut si grande, qu'au seul bruit des cosaques l'infanterie qu'on avait formée sur l'emplacement de son ancien camp, s'enfuit au-delà de mille pas avant qu'on parvînt à l'arrêter. Les Russes gagnèrent à la vérité cette bataille; mais elle leur coûta cher: ils y

perdirent 24,000 hommes de leur aveu ; ils reprirent tous leurs canons et de plus 80 pièces des Prussiens, et firent 3,000 prisonniers. L'armée du roi perdit à cette journée 10,000 hommes, tant morts que prisonniers et blessés. Le roi, qui s'était flatté de remporter la victoire, avait ordonné à M. de Wunsch de se saisir de Francfort pendant l'action, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce brave officier s'en était rendu maître, et y avait fait 400 prisonniers : mais le malheur de cette journée l'obligea d'abandonner la ville et de retourner à Reitwein, où l'armée se campa après avoir repassé l'Oder. L'on avait à peine rassemblé dix mille hommes le soir après l'action. Si les Russes avaient su profiter de leur succès, s'ils avaient poursuivi ces troupes découragées, c'en était fait des Prussiens. Ils donnèrent au roi le temps de se remettre de ses pertes. Le lendemain l'armée se trouva forte de 18,000 combattans, et peu de jours après le nombre en montait à 28,000 têtes. On tira du canon des places ; on fit venir le corps qui jusqu'alors avait amusé les Suédois au bord de la Peene. Presque tous les généraux étaient blessés, ou avaient reçu des contusions ; enfin il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre ; ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce ; mais ils s'arrêtèrent, et au lieu d'agir avec vigueur, comme le cas le demandait, ils s'applaudirent de leur succès et bénirent leur fortune : enfin le roi put respirer, et on lui laissa le loisir de pourvoir aux besoins les plus pressans de son armée. Toutefois, pour ne pas être injustes dans nos décisions, nous nous croyons obligés de rapporter ce qu'alléguait M. de Soltikow pour colorer son inac-

tion. Sur ce que le maréchal Daun le pressait de pousser ses opérations avec vigueur, il lui répondit: " J'en ai assez fait, Monsieur, cette année; j'ai „ gagné deux batailles, qui coûtent 27,000 hommes „ à la Russie; j'attends, pour me mettre de nou- „ veau en action, que vous ayez remporté deux „ victoires à votre tour; il n'est pas juste que les „ troupes de ma souveraine agissent toutes seules." Les Autrichiens n'obtinrent qu'avec peine de lui qu'il passât l'Oder à Francfort, et ce fut à condition que M. de Haddick demeurerait dans son poste de Mulrose. Ce mouvement des Russes fit changer de position au roi; il marcha d'abord à Madelitz, puis à Furstenwalde, où il était maître du passage de la Sprée. C'était un objet important pour les circonstances présentes. Les troupes des cercles venaient de prendre Torgau et Wittemberg; on avait à craindre qu'elles ne tentassent une entreprise sur Berlin, et on en appréhendait autant de M. de Haddick; il n'avait qu'à longer la Sprée, qui lui servait à couvrir sa marche, tandis que M. de Soltikow aurait contenu l'armée du roi en s'avançant, et en s'approchant d'elle. Les affaires des Prussiens étaient si désespérées, qu'on aurait été bien embarrassé, dans le cas où l'on se trouvait, pour prendre un parti sage et conforme aux règles de l'art. Cependant, comme il fallait être préparé à tout événement, le roi résolu à sacrifier jusqu'au dernier homme, plutôt que de souffrir que l'ennemi s'emparât impunément de Berlin, se proposa de tomber sur le premier qui s'en approcherait, aimant mieux périr les armes à la main que d'être brûlé à petit feu. Ces embarras où

le roi ſe trouvait, furent encore augmentés par l'approche du maréchal Daun. Il était venu ſe camper à Triebel; il avait eu une conférence à Guben avec M. de Soltikow. Le prince Henri ne pouvait pas empêcher la jonction des Autrichiens et des Ruſſes, encore moins arrêter les détachemens qu'ils auraient voulu envoyer contre le roi; et lequel de ces partis que pût choiſir le maréchal Daun, il était également funeſte. Cependant les affaires tournèrent mieux qu'on ne pouvait l'eſpérer, parce que tout le mal, comme tout le bien qu'on prévoit, n'arrive point.

Depuis que le roi avait quitté la Siléſie, les choſes y avaient pris une nouvelle face. M. Deville ſe perſuada que M. de Fouqué ne pourrait l'empêcher de pénétrer en Siléſie; il ne tenta point à la vérité de forcer les gorges de Landshut, mais il prit le chemin de Friedland, où l'on n'avait pas jugé à propos de lui préſenter des obſtacles, par les raiſons que nous allons voir. M. Deville deſcendit tranquillement dans les plaines de Schweidnitz; ſur quoi M. de Fouqué établit des corps à Friedland et à Conradswalde, par où les Autrichiens étaient obligés de tirer leurs vivres. M. Deville manqua bientôt du néceſſaire; il ſe vit forcé de retourner en Bohème, et attaqua le poſte de Conradswalde, où il fut repouſſé avec perte de 1300 hommes et de tout ſon bagage; prenant alors des chemins détournés, il ſe trouva heureux d'avoir regagné Braunau. Le maréchal Daun, de ſon côté, avait quitté Marckliſſa et s'était porté ſur Priebus. S. A. R., qui ne voulait pas le perdre de vue,

marcha à Sagan, d'où elle détacha M. de Ziethen à Sorau, pour obferver de plus près l'ennemi. Le maréchal Daun, que les Ruffes preffaient d'agir, fe propofa d'enlever ce corps, en fefant marcher deux colonnes à la droite et à la gauche des Pruffiens, couvertes par de grands bois, et qui devaient fe joindre à un défilé entre Sorau et Sagan, pour leur couper la retraite. Mais M. de Ziethen prévint le maréchal; il fe replia à temps fur l'armée de S. A. R., fans faire de pertes. Le prince Henri n'était pas dans une fituation à pouvoir rien entreprendre fur les Autrichiens; il convenait moins que jamais de hafarder une bataille, après en avoir perdu deux cette année. Son deffein étant toutefois d'éloigner le maréchal Daun des Ruffes et de l'électorat de Brandebourg, il jugea que le meilleur expédient, pour y réuffir, ferait de détruire les magafins que les ennemis avaient derrière eux. Il exécuta ce deffein avec toute la célérité et toute l'habileté poffibles; il quitta Sagan et marcha par Lauban à Gœrlitz. M. Deville y était accouru en hâte: le prince ayant fait mine de l'attaquer, ce général autrichien, devenu timide depuis l'affaire de Conradswalde, fe retira à Reichenbach. C'était ce que le prince défirait, et il fit partir fur le champ un corps pour la Bohème, qui ruina, à Bœhmifch-Friedland, le magafin des ennemis. Un autre détachement fe rendit par Zittau à Gabel, fit prifonniers 600 hommes qui s'y trouvaient en garnifon, et détruifit le confidérable amas que les Autrichiens y avaient accumulé. L'heureux fuccès de cette expédition fit rétrograder le maréchal Daun; fi alors la

ville de Dresde ne se fût pas rendue, les Impériaux se trouvaient forcés de retourner en Bohème; mais la réduction de cette capitale les mettant en possession des grands magasins que les Prussiens y avaient, leur permit de s'établir à Bautzen.

Le départ de l'armée autrichienne, la disette de fourrage que les Russes commençaient à sentir, leur fit abandonner leur position de Francfort; ils marchèrent en Lusace et se campèrent à Lieberose. L'armée du roi les suivit par Beeskow; de-là elle s'avança sur Waldau. M. de Haddick, qui était en marche pour s'y rendre, se replia à l'approche des Prussiens, de sorte que le roi y prit une position avantageuse derrière des marais, d'où il coupait aux Russes les subsistances qui devaient leur être livrées de Lubben et des lieux circonvoisins. Dresde était assiégé alors, sans cependant qu'il y eût de tranchée ouverte. Sa Majesté y envoya un détachement aux ordres du général Wunsch. Cet habile officier surprit Torgau en chemin, et il arriva devant Dresde le jour que M. de Schmettau en signait la capitulation. Il serait, je pense, superflu de critiquer la conduite d'un homme qui rend une place sans qu'il y ait ni tranchée ouverte, ni brèche. M. de Wunsch ne trouvant plus rien à faire de ce côté-là, se replia sur Torgau; les troupes de l'Empire étaient venues pour reprendre cette ville. Wunsch passe l'Elbe avec une poignée de monde, se glisse dans les vignes, de-là il fond sur les troupes des cercles, les bat, leur enlève tout leur camp et les met en déroute. Sur cette nouvelle, le roi y envoya M. de Finck avec un renfort de 10

bataillons et de 20 escadrons, et ces deux corps joints ensemble s'avancèrent jusqu'à Meissen. Ces petits contretemps firent rappeler M. de Haddick de l'armée des Russes ; il traversa la Lusace, passa l'Elbe à Dresde, et joint aux troupes des cercles, il marcha droit à M. de Finck. Une partie des Autrichiens attaqua M. de Wunsch posté à Siebeneichen près de Meissen ; le gros de la troupe passa la Tripsche à Munzich, et se présenta sur le flanc droit de M. de Finck. Ce général ne balança point ; il attaqua les ennemis, les battit, leur prit du canon et 600 prisonniers. M. de Wunsch ne resta pas en arrière ; il repoussa également avec perte ceux qui étaient venus l'assaillir, et M. de Haddick fut obligé de s'enfuir à Dresde.

Sept. Pendant que M. de Finck fesait des progrès en Saxe, M. de Soltikow prenait le chemin de la Silésie par Sommerfeld et Christiansstadt. Il fallait le prévenir, pour qu'il ne ruinât pas tout le plat pays, et qu'il ne mît pas le siége devant quelque place. Par ces raisons le roi se porta sur Sagan, où il pensa rencontrer 4 régimens autrichiens que M. Campitelli menait au secours des Russes. A Sagan il regagna
21. la communication avec le prince Henri, auquel il fit part des avantages que M. de Finck venait de remporter ; il lui demanda quelques renforts, pour remplacer une partie des détachemens qu'il avait faits pour la Saxe et contre les Suédois, et le chargea en même temps de gagner l'Elbe, pour joindre M. de Finck, afin qu'il pût tenter tous les moyens possibles de reprendre Dresde. Le roi de son côté marcha à Neustædtel, où il prévint les Russes.

M. de Soltikow en voulait à Glogau ; il fe propofait d'occuper les hauteurs de Baune. Le roi le prévint 24. encore ; les colonnes de l'armée ennemie, qui virent la place occupée, s'arrêtèrent à Beuthen, fans cependant dreffer leurs tentes. Cela fit préfumer qu'ils avaient intention d'attaquer les Pruffiens le jour fuivant, et ils pafsèrent la nuit au bivouac. Les généraux des ennemis parurent dès la pointe du jour, pour faire une reconnaiffance. Le roi avait à peine 20,000 hommes dans fon camp ; les troupes à la vérité fe trouvaient bien poftées, mais battues deux fois par les Ruffes, elles en avaient la mémoire encore récente. Les généraux ennemis n'entrèrent pas dans ces confidérations ; ils fe retirèrent à leur armée, et bientôt les tentes furent dreffées. Le prince Henri et M. de Fouqué ayant, chacun de fon côté, envoyé quelque renfort au roi, ces troupes arrivèrent le lendemain de cette reconnaiffance, et furent poftées à Linkersdorf fur les bords de l'Oder, où elles fe retranchèrent. Les deux Octobre. armées demeurèrent affez tranquillement dans cette fituation. Cependant le corps des Autrichiens fe trouvait campé à un demi-mille de l'armée ruffe ; on pouvait d'autant plus facilement battre ces troupes, avant que M. de Soltikow fût en état de leur donner du fecours, qu'elles n'étaient point appuyées du tout ; cela fit naître l'envie de l'entreprendre. Le roi y marcha la nuit du premier d'octobre ; il y trouva le camp vide ; il n'y prit que des traîneurs, qui déposèrent que la nuit même toute l'armée avait paffé l'Oder à Carolath. On s'approcha de ce fleuve, où l'on entendit une canonnade très-vive, et l'on

fut extrêmement furpris de voir que ce feu partait de l'arrière-garde des Ruffes, qui, à grands coups de canon, détruifait le pont fur lequel ils avaient paffé le fleuve. Par ce mouvement, la rive gauche de l'Oder était mife en fureté; mais comme il fallait couvrir la droite, le roi fit marcher l'armée à Glogau. Dix bataillons et 30 efcadrons y pafsèrent l'Oder, et fe poftèrent fur une hauteur, pour couvrir la place; le gros des troupes fe campa proche des ouvrages. M. de Soltikow prit une pofition à Kutlau; il y eut tous les jours des efcarmouches entre les houfards et les cofaques, où les Pruffiens eurent l'avantage. Toutefois comme la rapidité de la marche du roi avait fait manquer le coup que les Ruffes avaient prémédité, ils quittèrent les environs de Glogau, et prirent le chemin de Gurau qui mène à Freyftadt. On canonna une de leurs colonnes, qui paffa près du retranchement pruffien; on harcela même leur arrière-garde, tandis que le gros de l'armée du roi décampait et prenait le chemin de Kœben. Comme on manquait de pontons pour paffer l'Oder, on y fuppléa par des chevalets, et l'armée du roi s'étant rendue à l'autre bord de ce fleuve, prit derrière la Bartfch, rivière à bords marécageux, une pofition par laquelle elle couvrait toute la baffe Siléfie. M. de Dierecke, qui avait la gauche, occupait une digue de l'Oder, et ce moulin que M. de Schulenbourg rendit autrefois célèbre par la retraite qu'il fit devant Charles XII. Le gros des troupes s'étendait dans les bois de Sophienthal; fur la droite un détachement tenait un pofte fur la Bartfch, d'où il était à portée de prévenir les ennemis, au cas qu'ils marchaffent fur Herrenftadt.

Cette poſition était très-bonne et très-ſûre, quoique fort étendue ; deux digues, paſſages uniques ſur la Bartſch, étaient occupées par les Pruſſiens et bien retranchées. Les Ruſſes, outrés de ce que tous leurs deſſeins étaient dérangés, brûlèrent la ville de Gurau et les villages des environs, et ayant ſaccagé tout ce pays, marchèrent à Herrenſtadt, où ils furent encore prévenus. Pour s'en venger, ils réduiſirent la ville en cendres à force d'y jeter des grenades royales ; néanmoins, comme ils étaient extrêmement reſſerrés dans le terrain qu'ils occupaient, et que l'eau même leur manquait, ils furent contraints d'abandonner la Siléſie. Le roi fut alors atteint d'un fort accès de goutte, et comme les opérations contre les Ruſſes étaient finies, il ſe fit tranſporter à Glogau. Quoique l'on fût débarraſſé des Ruſſes pour cette année, il reſtait encore à craindre que M. Laudon, à ſon retour, ne formât quelque entrepriſe contre la Siléſie. Pour veiller à ſes démarches, le roi donna des ordres à M. de Fouqué, en conſéquence deſquels il quitta ſon poſte de Landshut, et côtoya les Autrichiens depuis Trachenberg juſqu'à Ratibor, ce qui obligea M. Laudon à paſſer par Cracovie, et de-là par la principauté de Teſchen, pour regagner Olmutz.

L'armée du roi n'étant pas néceſſaire en Siléſie, prit, ſous les ordres de M. de Hulſen, la route de la Saxe. Pour renouer le fil de tant de divers événemens, nous reprendrons à préſent la ſuite des opérations du prince Henri en Luſace. Nous avons laiſſé S. A. R. à Gœrlitz. Le maréchal Daun s'était 24 Sept.
approché de ſon camp dans l'intention de l'attaquer,

mais le prince partit la nuit ; il paſſa par Rothenbourg, et donna le lendemain ſur le corps de M. Vehla, poſté à Hoyerswerda. Ce général, qui ſe croyait à l'abri de toute attaque, fut ſoudain enveloppé par la cavalerie pruſſienne ; elle enfonça ſon infanterie, et le fit priſonnier avec 1500 croates, qui feſaient la principale force de ſon détachement. Il avait reçu la veille de ſon malheur une lettre du maréchal Daun, qui lui marquait qu'il pouvait être ſans inquiétude, et aſſuré que le maréchal lui tiendrait bon compte du prince Henri. Après cette expédition S. A. R. dirigea ſa marche ſur Elſterwerda. Le bien des affaires aurait demandé que les Pruſſiens ſe joigniſſent immédiatement à Neiſſen ; mais le pont de l'Elbe était détruit, et l'on manquait de moyens pour le rétablir ſi vîte ; ce qui fut cauſe que le prince paſſa l'Elbe à Torgau. Le maréchal
Octobre. Daun paſſait l'Elbe en même temps à Dresde ; il s'avança vers Meiſſen ; M. de Finck, trop faible pour lui réſiſter, ſe replia ſur Torgau, où il ſe joignit à S. A. R. Les Pruſſiens prirent le 4 la poſition de Strehla ; les Autrichiens s'avancèrent ſur eux et ſe campèrent entre Rieſſa et Oſchatz, s'étendant par des détachemens à Dahlen, Hubertsbourg et Grimma. Le prince avait placé un corps à la montagne de Schilda, qui fut obligé de ſe replier dans les forêts de Torgau. Cela lui donna des appréhenſions pour ſes derrières, et il fit marcher l'armée à Torgau pour couvrir le dépôt de ſes ſubſiſtances. Le maréchal Daun ſuivit immédiatement
16. le prince juſqu'à Belgern. Si celui-ci n'avait pas à craindre pour ſa poſition, qui était aſſez bonne, il

avait toutefois lieu d'être attentif à ce qui se passait à sa droite ; il envoya pour cet effet M. de Rébentisch à Duben, pour observer ce que l'ennemi pourrait entreprendre dans cette partie. Le dessein du maréchal Daun était effectivement de tourner le camp de S. A. R., et il détacha le duc d'Aremberg à Domitsch avec 26 bataillons et 6 régimens de cavalerie. Le prince fit examiner ce nouveau camp des ennemis, et sur ce qu'on le jugea d'un abord difficile, il envoya M. de Wunsch avec un détachement pour renforcer M. de Rébentisch. Wunsch passa l'Elbe à Torgau, le repassa à Wittemberg, et joignit M. de Rébentisch à Bitterfeld, où il s'était retiré. Le prince, importuné du voisinage du duc d'Aremberg, qui s'était mis sur son flanc, partit de son camp à la tête de 15 bataillons et d'autant d'escadrons. Il arriva à Pretsch précisément lorsque l'ennemi se mettait en marche pour Duben. Alors le duc d'Aremberg fut attaqué en même temps par S. A. R. et par M. de Rébentisch. L'arrière-garde des Impériaux, forte de 1500 hommes, fut prise avec le général Gemmingen, qui la commandait. Cet échec ayant ébranlé la constance des Autrichiens, le maréchal Daun se replia le 4 de novembre derrière la Ketzerbach, où il prit une position entre Zehren et Lomatsch ; et le prince Henri s'avança à Hernstein, où il fut joint par M. de Hulsen. La maladie du roi, qui l'avait retenu quelque temps à Glogau, l'empêcha d'arriver avant le 13 dans ce camp. Il avait traversé la Lusace avec une escorte de 800 hommes ; cependant sa faiblesse, qui était encore grande, ne lui permettait pas d'agir. Le

Novembre.

prince avait détaché M. de Finck ſur Noſſen, par où il tournait la poſition de l'ennemi. Le maréchal Daun n'y tint point, il quitta la Ketzerbach, et ſe campa auprès de Dresde, du Windberg au fond de Plauen. M de Wédel ſe porta auſſi-tôt en avant; il s'empara de Meiſſen et maltraita beaucoup, dans ſa retraite, l'arrière-garde des Impériaux. L'armée du roi campa le même jour à Schlettau, et M. de Dierecke, qui tenait l'autre bord de l'Elbe avec ſon détachement, ſe porta ſur Zehaila. Les Pruſſiens firent le lendemain un mouvement ſur Wilsdruf, et M. de Ziethen s'avançant à Keſſelsdorf, pouvait obſerver l'ennemi de plus près.

Les malheurs qu'avait eſſuyés le roi dans cette campagne, auraient été réparés en partie en reprenant Dresde. On avait cet objet d'autant plus à cœur, que Dresde aſſurait les quartiers d'hiver, et donnait aux Autrichiens une jalouſie perpétuelle pour la Bohème. La poſition du maréchal Daun étant inexpugnable, tant à cauſe des rochers eſcarpés qui défendaient ſa gauche, que par les inondations qui couvraient ſa droite, il ne reſtait d'expédient pour parvenir à ſon but, que celui de tourner l'ennemi par des détachemens, qui, en mettant des obſtacles à ſes convois de vivres, et en facilitant quelques incurſions dans la Bohème, l'obligeraient d'abandonner Dresde. M. de Finck fut détaché à Freyberg pour remplir ces vues, d'où il s'avança ſur Dippoldiswalde, puis ſe poſta à Maxen; il pouſſa même M. de Wunſch jusqu'au défilé de Dohna. Une colonne des troupes de l'Empire, qui ignorait apparemment que les Pruſſiens fuſſent

dans cette contrée, s'avança imprudemment, fe fit battre et perdit 400 hommes. M. de Kleift entra en même temps avec fes houfards en Bohème ; il fit des ravages vers Tœplitz, Dux et Auffig, d'où il ramena quantité de prifonniers. Le maréchal Daun endurait impatiemment ces infultes, et fur-tout la pofition que M. de Finck avait prife. Il détacha M. Brentano à Dippoldiswalde ; c'était le fignal auquel M. de Finck devait fe retirer. Ses ordres portaient d'attaquer tous les corps faibles qu'il trouverait, mais de fe replier à l'approche de ceux qui lui feraient fupérieurs. Il fe fia mal à propos à fon pofte, qui aurait été paffable, s'il avait eu affez de monde pour l'occuper ; mais fa fécurité le perdit, car il n'avait garni que quelques montagnes de fon infanterie, et il confia une des principales aux houfards de Gersdorf, comme fi la cavalerie était faite pour défendre des poftes. Le maréchal Daun, qui fe trouvait en fureté fur fon efcarpement du Windberg et derrière fon inondation de la Friederichftadt, détacha 40,000 hommes pour attaquer le corps des Pruffiens qui était fi mal pofté à Maxen. Le roi ne fut point informé de ce mouvement ; mais ayant appris que le corps de Brentano avait marché à Dippoldiswalde, il envoya M. de Hulfen avec 8,000 hommes, pour en déloger l'ennemi, et pour affurer la communication de l'armée avec le corps de Maxen. A peine M. de Hulfen fut-il à Dippoldifwalde qu'il apprit la cataftrophe qui venait d'arriver. M. de Finck avait été attaqué le matin par les Autrichiens ; quelques coups de canon délogèrent M. de Gersdorf

du poſte qu'il devait défendre; l'infanterie de l'ennemi s'en ſaiſit. Elle y établit du canon; de-là elle travailla ſur le flanc de M. de Finck, pendant que le gros de l'armée attaquait ſon front. Quelques régimens de l'infanterie pruſſienne firent mal leur devoir; l'ennemi emporta une hauteur qu'ils occupaient: la cavalerie pruſſienne fit mal à propos quelques charges mal dirigées; elle fut repouſſée à pluſieurs repriſes. Les Autrichiens mirent le feu au village de Maxen, qui ſéparait la ligne de M. de Finck. Cela mit du déſordre dans les troupes; la confuſion gagna le reſte du corps; ils abandonnèrent le champ de bataille avec précipitation. Dans la terreur où ils étaient ils courent à Dohna, où M. de Wunſch venait de repouſſer l'armée de l'Empire, quelques efforts qu'elle eût faits pour l'enfoncer. Si les généraux pruſſiens euſſent conſervé l'ombre de jugement après le déſaſtre qui venait de leur arriver, ils ſe ſeraient encore tirés avec honneur du mauvais pas où ils ſe trouvaient; ils n'avaient qu'à prendre le chemin de Glashutte, qui mène par Frauenberg à Freyberg; ſi ce chemin, qui leur était connu, leur paraiſſait trop proche de l'ennemi, ils n'avaient qu'à paſſer par Gieshubel en Bohème, d'où ils pouvaient regagner la Saxe, ſoit par Einſiedel, ſoit par Aſch, ſoit par le Basberg. Mais leur défaite les avait accablés au point, qu'excepté M. de Wunſch, tous les autres avaient perdu la tramontane. Le maréchal Daun les entoura le lendemain. M. de Wunſch voulut percer avec la cavalerie; M. de Finck et ſes collégues, plus attachés à leur bagage qu'à leur réputation, lui interdirent toute hoſtilité. Ces

généraux

généraux eurent la faibleffe de capituler avec l'ennemi, et de mettre les armes bas. Le corps qui fe rendit fi honteufement, était fort de 16 bataillons et de 35 efcadrons. Sur la nouvelle humiliante de cette funefte affaire, M. de Hulfen fe retira de Dippoldifwalde à Freyberg, où il fut joint par les houfards de Kleift qui revenaient de leur expédition de Bohème. Le maréchal Daun, fier de fes fuccès, s'avança quelques jours après à la tête de fon avant-garde, jufqu'aux poftes avancés de l'armée du roi. Il voulut éprouver la contenance des Pruffiens; il vit l'armée en bataille, bien poftée, et bien difpofée à le recevoir, s'il avait voulu en venir aux mains avec elle. Cette reconnaiffance donna lieu à une canonnade affez vive, après laquelle les Autrichiens retournèrent dans leur camp. Le roi fe rendit quelque temps après à Freyberg, où il mena un renfort à M. de Hulfen, et il y prit des arrangemens pour la fureté des troupes. Il y trouva une bonne pofition pour le corps qui devait y refter. La Mulde, qui coule entre des rochers efcarpés, en couvre le front. Il n'y a que trois paffages fur cette rivière; ce font des ponts de pierre, derrière lefquels on établit de gros poftes d'infanterie, et pour multiplier les difficultés, on chargea ces ponts de fagots, en y laiffant un paffage où un homme à cheval pouvait paffer pour aller à la découverte; ces fagots étaient mêlés de matières combuftibles, qu'on devait enflammer auffi-tôt que l'ennemi paraîtrait, de forte qu'il était impoffible de paffer. Les Autrichiens, enflés de leurs avantages, commençaient à fe croire invincibles. M. de Maquire, qui commandait à Dippoldifwalde, Décemb.

vint avec 16,000 hommes, bagage et tout ce qui ſuit une troupe qui, en temps de paix, change de garniſon, pour s'établir à Freyberg; il crut que les Pruſſiens n'attendraient pas ſa préſence, mais qu'ils ſe retireraient d'abord. Sa ſuppoſition était fondée ſur quelques mouvemens que M. de Beck avait commiſſion de faire du côté de Torgau; mais le roi y avait pourvu; il avait déjà envoyé des troupes pour la défenſe de la ville. D'ailleurs cette démonſtration ne pouvait guères cauſer d'inquiétudes, parce que M. de Beck paraiſſait à la rive droite de l'Elbe, que Torgau eſt ſitué à la gauche, et par conſéquent ne ſaurait être pris qu'en l'aſſiégeant de ce côté-là. M. de Maquire en fut pour ſa marche; il trouva les Pruſſiens en bataille, qui bordaient la Mulde; il eſſuya quelques volées de canon, et retourna à Dippoldiſwalde, où il établit ſon quartier.

Quelque rude que fût la ſaiſon, les deux armées continuaient à camper; on s'était baraqué, on s'était accommodé le mieux qu'on avait pu, pour réſiſter aux injures du temps; tant l'inflexibilité et l'opiniâtreté, pour ne pas céder un pouce de terrain, étaient grandes des deux côtés. Les Pruſſiens avaient un poſte à Zehaila, comme nous l'avons dit. Ce détachement avait été juſqu'alors en ſureté par un pont de communication qu'il avait ſur l'Elbe; une gelée ſubite qui ſurvint, obligea de le lever, et la
3. rivière chariait des glaces ſans être encore priſe. M. de Beck ſaiſit ce moment pour attaquer les Pruſſiens avec un corps nombreux. M. de Dierecke fit repaſſer à Meiſſen ſa cavalerie et la moitié de ſon infanterie; il n'eut pas le temps de ſauver le reſte. M. de Beck

tomba fur lui avec toutes fes forces, et après un combat fanglant, ce brave général et trois bataillons furent faits prifonniers par les Autrichiens. Ce fut-là la dernière infortune que les Pruffiens effuyèrent cette année.

Tant de contretemps et de revers n'empêchèrent pas le roi de faire de nouveaux projets pour expulfer les Autrichiens de la Saxe. Il demanda au prince Ferdinand de Brunfwic quelques fecours, et le prince héréditaire arriva fur la fin de décembre à Freyberg avec un corps de 12,000 hommes. Le roi laiffa ces troupes derrière la Mulde pour défendre fes derrières, et marcha droit à Dippoldifwalde avec les Pruffiens. Il délogea tous les détachemens de l'ennemi des bords de la Wilde-Weiftritz, de Pretfchendorf et de Frauenberg, où il fit cantonner fes troupes. Sur ce mouvement, le maréchal Daun envoya des fecours à Dippoldifwalde, où M. de Maquire fit des retranchemens et des batteries. Si l'on veut attaquer ce pofte de front, on ne peut y arriver que par un chemin étroit, creufé dans le roc, et qu'enfilaient deux batteries de l'ennemi. Cela eft impraticable; auffi n'y penfa-t-on point. Reftent deux chemins pour tourner ce pofte; l'un va par Ramnau à Poffendorf; c'eft fans contredit celui dont on fe ferait fervi, fi l'ennemi n'avait eu la précaution de placer 8 bataillons au défilé qu'il fallait franchir pour gagner la hauteur. Le dernier chemin eft celui qui mène par Glashutte. C'eft un défilé d'un mille de longueur, qui paffe par les gorges des montagnes, et qui aboutit aux pieds d'un rocher où M. de Maquire avait placé fa gauche. Ce chemin était comblé par la neige qui,

Janvier 1760.

en ſe détachant des cimes, s'y était accumulée. Le canon ne pouvait y paſſer ; à peine l'infanterie même l'aurait-elle franchi, quand il n'y aurait point eu d'ennemi pour le défendre. Après avoir bien examiné le terrain et diſcuté la choſe, on ſe convainquit de l'impoſſibilité de tenter de nouvelles entrepriſes contre les Autrichiens dans une ſaiſon auſſi fâcheuſe. On enleva donc tous les fourrages des environs, on conſuma tous les vivres, pour que l'ennemi ne pût y tenir de gros corps pendant l'hiver; après celà le roi ſe rendit à Freyberg. L'armée de Wilſdruf entra dans des cantonnemens reſſerrés dans les villages les plus voiſins de ſon camp; cependant les tentes demeurèrent tendues, et 6 bataillons, qu'on relevait, y feſaient journellement la garde. Les Autrichiens agiſſaient de même dans leur camp de Plauen, et c'eſt peut-être le premier exemple parmi les modernes, que deux armées auſſi proches l'une de l'autre aient tenu la campagne durant un hiver auſſi rigoureux. Sur la fin de janvier le prince héréditaire, ne trouvant plus de lauriers à moiſſonner en Saxe, retourna en Weſtphalie rejoindre l'armée des alliés.

Après avoir expoſé les événemens principaux de cette funeſte campagne, il nous reſte à dire deux mots de ce que les Suédois entreprirent en Poméranie, et dans la Marche uckerane. Tant qu'on avait eu des troupes à leur oppoſer, on les avait facilement contenus. Leurs arrangemens étaient ſi imparfaits, qu'ils n'avaient ni boulangerie, ni caiſſons pour le pain et la farine, et qu'ils ne ſubſiſtaient que par les livraiſons qu'ils tiraient des contrées où ils ſe trouvaient les plus forts. De cette

négligence pour les mefures les plus indifpenfables de la guerre, réfultaient les plus grands inconvéniens pour les opérations de ces troupes; de forte que les généraux pruffiens qu'on oppofait aux Suédois, ne travaillaient qu'à déranger leurs livraifons, ce qui obligeait ces ennemis, qui ne vivaient qu'au jour la journée, à rétrograder inceffamment lorfque les fubfiftances leur manquaient, et à fe rapprocher de leurs frontières. Au commencement de cette année, immédiatement après le départ du comte Dohna, M. de Manteufel fut chargé du commandement contre les Suédois, et quoiqu'il n'eût que peu de troupes fous fes ordres, il fe foutint jufqu'au mois de feptembre, où les malheurs de la journée de Kunerfdorf obligèrent le roi à le rappeler, pour qu'il joignît fon armée. L'époque du départ de ce détachement fut celle des progrès des Suédois. Ils occupèrent d'abord Anclam, Demmin et Uckermunde. Le comte Ferfen, qui les commandait cette année, s'embarquant à Stralfund à la tête de 3,000 hommes, paffa dans l'île d'Ufedom. Il attaqua la ville de Swinemunde, défendue par des miliciens. La garnifon fe retira dans l'île de Wollin, mais la ville fut prife; la Swinemunder - Schanze fe rendit peu après aux Suédois. Une poignée de houfards provinciaux qui fe trouvèrent à Stetin, furent envoyés par le prince de Bévern à Pafewalk, où les Suédois avaient un pofte. L'officier qui les conduifait, nommé Stulpnagel, les furprit, et en fit deux cents prifonniers; les Pruffiens, qui les avaient pris, n'étaient pas auffi forts. M. de Ferfen paffa tout de fuite dans l'île de Wollin, et prit, avec 600 mili-

ciens qui la défendaient, la ville qui porte ce nom. Les Suédois reprirent de nouveau poſſeſſion de Prenzlow; mais comme en ce temps-là le roi était entré en Luſace, il détacha M. de Manteufel avec des convaleſcens de la bataille de Kunerſdorf ſortis des hôpitaux de Stetin; il y ajouta les volontaires de Hordt, les dragons de Meinicke et les houſards de Belling. Ce corps formidable changea d'abord la face des affaires dans cette contrée. M. de Manteufel détacha auſſi-tôt quelques centaines d'hommes à dos de l'ennemi, qui prirent la garniſon et la caiſſe militaire que les Suédois avaient à Demmin. L'armée ſuédoiſe ſe retira tout de ſuite; elle repaſſa la Peene à Anclam, et établit ſes quartiers dans la Poméranie ſuédoiſe, où M. de Manteufel lui donna différentes alarmes par les houſards de Belling, qui jouèrent le grand rôle ſur ce petit théâtre. Les Suédois, fatigués des fréquentes alertes des Pruſſiens, tentèrent de ſurprendre la ville d'Anclam; ils attaquèrent de nuit le faubourg; un bataillon franc, qui devait le défendre, fut mis en déſordre. M. de Manteufel, qui était dans la ville, accourut; l'obſcurité était ſi grande que, voulant aller au bataillon franc, il donna dans une troupe de Suédois, qui le firent priſonnier; mais la garniſon pruſſienne, non contente de repouſſer les Suédois, fit ſur eux 150 priſonniers. Ce fut là le dernier événement de cette année en Poméranie.

Ainſi après une campagne auſſi fatale aux armes du roi, ce prince ſe trouvait encore en poſſeſſion de tout le terrain qu'il avait occupé l'hiver précédent, à l'exception de Dresde et du fort de Peena.

munde. M. de Fouqué, qui avait escorté M. Laudon en Moravie, était retourné à Landshut. L'armée prussienne de Saxe s'étendait depuis Wilsdruf jusqu'à Zwickau. Un corps de cavalerie se tenait à Gosdorf, pour couvrir Torgau et l'électorat de Brandebourg, et après une si longue suite de revers, les choses étaient encore dans un état plus supportable qu'on ne devait s'y attendre. Le régiment des carabiniers, à Zeitz, perdit à la vérité 150 hommes par une surprise; mais l'hiver donna le temps de réparer cette perte; et dans cette position que nous venons de décrire, les armées attendirent de part et d'autre l'approche du printemps, pour remettre à la fortune la décision de leurs intérêts.

CHAPITRE XI.

De l'hiver de 1759 à 1760.

Il arriva cette année un événement qui aurait dû produire de grands changemens en Europe, et qui n'en produisit point. Le roi d'Espagne mourut sans laisser de lignée. Son royaume retombait de droit à son frère don Carlos, roi de Naples: jusques-là il n'y avait ni dispute, ni contrariété; mais il y en pouvait avoir pour la succession du royaume de Naples. Les Français, les Autrichiens, les Anglais avaient stipulé par la paix d'Aix-la-Chapelle, sans que les rois d'Espagne et de Naples eussent été consultés, qu'après que don Carlos aurait succédé

à fon frère au trône d'Efpagne, le cadet des frères, don Philippe, duc de Parme, deviendrait roi des deux Siciles. Le roi de Naples n'eut aucun égard à ce traité, contre lequel il avait protefté formellement; il régla fa fucceffion comme il le jugea convenable; fon fils aîné, qui était en démence, fut déclaré inhabile au gouvernement, le puîné fut déclaré prince des Afturies, et le troifième roi des deux Siciles. Par cet arrangement, don Philippe demeura duc de Parme, et l'impératrice-reine n'eut point ce duché. Cent guerres fe font faites en Europe pour un moindre fujet que celui-là. Si cet événement n'en occafionna point alors, il ne faut pas l'attribuer à la modération de l'impératrice-reine, car cette vertu n'eft pas ordinairement celle des fouverains; mais aux conjonctures du temps, c'eft-à-dire à la guerre déjà allumée, à une haine violente, au défir plus ardent de reprendre la Siléfie, province bien autrement importante que les duchés de Parme et de Plaifance. Ainfi l'impératrice-reine, et le roi de Sardaigne, qui perdait de même quelques avantages, diffimulèrent leur mécontentement: la France négocia le mariage de l'archiduc Jofeph avec la fille du duc de Parme; on convint de laiffer les affaires d'Italie en fufpens jufqu'après la paix d'Allemagne, et la France, comme médiatrice, promit de contenter alors tout le monde fur fes prétentions.

Le roi était attentif aux révolutions de l'Italie; rien ne pouvait lui devenir plus avantageux qu'une diverfion en Lombardie, foit contre le roi de France, foit contre la reine de Hongrie. Pour

ſavoir à quoi il pouvait s'attendre, il envoya M. de Cocceji, ſon aide de camp, à la cour de Turin, pour ſonder le roi de Sardaigne. Ce prince âgé donnait dans la ſuperſtition, avait perdu cet inſtinct belliqueux par lequel il avait brillé dans ſa jeuneſſe, et n'avait lui-même ni le déſir, ni la volonté de rentrer en action. Cependant il était encore plus retenu par la poſition où il ſe trouvait, que par l'âge et par la dévotion. Le roi de Sardaigne ſe trouvait ſans alliés, ſur-tout depuis l'union qui ſubſiſtait entre la France et l'Autriche, et en feſant la guerre, il aurait eu contre lui Autrichiens, Français, Eſpagnols, Napolitains et Parmeſans ; c'eſt ce qu'il craignait. Le défaut d'harmonie entre ces princes, et le peu d'apparence de les unir, firent perdre toutes les eſpérances dont on aurait voulu ſe flatter de ce côté-là. Cette tentative inutile n'empêcha pas d'en faire bien d'autres. La guerre devenait de jour en jour plus difficile à ſoutenir, et les haſards devenaient plus grands. Quelle que fût la fortune des Pruſſiens, il était impoſſible qu'étant obligés de s'y abandonner ſi ſouvent, elle ne les trahît quelquefois. On ne pouvait s'attendre à rien du côté de l'Italie. Juſqu'alors la Porte ottomane ne paraiſſait pas diſpoſée à rompre avec la maiſon d'Autriche. Il ne reſtait donc de reſſource que dans les moyens qu'on pourrait trouver de diviſer ou de ſéparer les puiſſances qui formaient la grande alliance. Cela donna lieu aux négociations qu'on entama tant en France qu'en Ruſſie, pour eſſayer laquelle des deux on pourrait détacher de la cour de Vienne. Le roi convint avec le roi de la Grande-

Bretagne de faire déclarer à toutes les puiſſances le déſir qu'ils avaient de trouver des voies de conciliation, pour rétablir la paix générale. Le prince Louis de Brunſwic fut chargé de faire cette ouverture à la Haye aux miniſtres des puiſſances belligérantes, en même temps que l'Angleterre donnait à la France des aſſurances de l'envie qu'elle avait d'entamer des négociations qui puſſent mener à ce but ſalutaire. Il y avait apparence que la France ſe trouverait dans des diſpoſitions favorables à la paix, parce qu'elle devait être découragée par toutes les pertes conſidérables qu'elle venait de faire. Les Anglais lui avaient enlevé cette année la Guadeloupe, Québec et Niagara dans le Canada; l'eſcadre de M. de la Clue avait été défaite à la hauteur de Lagos, et la flotte de M. de Conflans battue par l'amiral Hawke, qui brûla nombre de vaiſſeaux français échoués dans la Vilaine; l'eſcadre de M. le Fort remporta une victoire complète ſur eux près de Maſulipatan; ils perdirent le fort de St. David, et furent encore battus dans le Mogol, où les Anglais ſe rendirent maîtres de leurs grands établiſſemens aux environs de Pondichéri.

Tant de revers devaient donc dégoûter la France d'une guerre où elle feſait des pertes, et où elle ne pouvait eſpérer aucun avantage. Les deux nations étaient cependant bien éloignées de convenir des principes qui ſerviraient de baſe à la paix. Le roi ſentait combien il était néceſſaire de les rapprocher; car ſi on avait pu les mettre d'accord, la France, par ſa paix ſéparée, ſe ſerait détachée de l'Autriche. On travailla ſur ce plan avec d'autant plus de

chaleur, que les ennemis venaient de déclarer, après bien des longueurs, qu'ils acceptaient les propoſitions qu'on leur avait faites pour le rétabliſſement de la paix, pourvu que l'on convînt d'aſſembler un congrès à Augsbourg, où toutes les puiſſances puſſent convenir de leurs intérêts reſpectifs. C'était propoſer la voie la plus lente de toutes celles que les ennemis de la Pruſſe pouvaient imaginer pour traîner en longueur la concluſion de la paix ſelon que leurs intérêts l'exigeaient, parce que le conflit de ces intérêts, entre un ſi grand nombre de princes, demandait de grandes diſcuſſions, et qu'on ne pouvait manquer de prétextes pour faire durer cette négociation auſſi long-temps qu'on voudrait. Nous en avons un exemple évident dans le congrès de Munſter, qui conſuma huit années avant que d'en venir à la concluſion de la paix de Weſtphalie. Cela ne convenait point au roi; il devait déſirer la prompte fin de ces troubles, ayant trop d'ennemis à combattre, par la même raiſon que la cour de Vienne déſirait de les prolonger, parce qu'elle avait beaucoup d'alliés, dont l'aſſiſtance lui promettait des conquêtes. La ſituation des affaires étant donc telle que nous venons de le rapporter, le roi envoya un émiſſaire en France, pour ſonder les diſpoſitions de la cour de Verſailles, et lui en faire rapport, ainſi qu'au roi d'Angleterre. Il fit choix, pour cette commiſſion, d'un jeune d'Edelsheim, dont le père avait des terres aux environs de Francfort ſur le Mein, qui ne tenait à rien, qui lui avait été recommandé par la cour de Gotha, et qui par conſéquent pouvait s'acquitter mieux

de cet emploi qu'un autre, parce qu'il n'était point connu, et ne pouvait donner aucune efpèce de foupçon en fe produifant à Verfailles. Ce jeune homme partit fans prendre de caractère; il fut adreffé au bailli de Froulai, ambaffadeur de l'ordre de Malthe en France. M. d'Edelsheim fut affez bien accueilli à Paris; on lui marqua, en termes vagues, que fa négociation dépendrait de la façon plus ou moins prompte dont la France pourrait convenir de fes différens avec l'Angleterre; mais qu'ayant appris que le roi de Pruffe fe propofait d'indemnifer le roi de Pologne aux dépens des princes eccléfiaftiques d'Allemagne, qu'il prétendait fécularifer, on lui déclarait que le roi très-chrétien n'y donnerait jamais fon confentement. M. d'Edelsheim vint rapporter cette réponfe au roi, qui était alors à Freyberg; il en partit pour aller à Londres la communiquer aux miniftres de la Grande-Bretagne. Précifément lorfque cet émiffaire y arriva, il y parut un autre phénomène politique, un homme qu'on n'a jamais pu déchiffrer. Il fe produifit fous le nom de comte de St. Germain. Il avait été au fervice de France, et même fi avant dans la faveur de Louis XV, que ce prince avait voulu lui donner le château de Chambord. Cet homme joua le rôle de miniftre, il fe mêla de négocier fans miffion, il tint en même temps des propos injurieux fur madame de Pompadour et fur le duc de Choifeul. Les Anglais le traitèrent en aventurier et le renvoyèrent. Soit que le miniftère anglais fe méfiât du fieur St. Germain, foit que fes conquêtes enflaffent fes efpérances, foit enfin qu'il ne fût pas

content de la déclaration du miniſtère de Verſailles touchant le congrès, il chargea le miniſtre de la Grande-Bretagne à la Haye, M. Yorck, de dire à M. d'Afri, miniſtre de France, que le roi de la Grande-Bretagne était prêt à faire la paix, qu'il donnait les mains à l'aſſemblée d'un congrès particulier, pourvu que la France acceptât, pour article fondamental des préliminaires, l'entière conſervation de ſa Majeſté pruſſienne. La France répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de traiter de ſes différens avec l'Angleterre, mais que n'ayant point été en guerre avec la Pruſſe, elle ne pouvait pas en confondre les intérêts avec ceux de ſa Majeſté britannique. Cette réponſe fit encore perdre le peu d'eſpérance que l'on avait fondée ſur cette négociation. M. d'Edelsheim, qui avait laiſſé quelques malles à Paris, retourna de Londres, par la Hollande, en France. Il ne ſe déguiſa point; bien loin de ſe cacher, il alla chez le bailli de Froulai d'abord après qu'il fût arrivé à Paris. Cet ambaſſadeur, préoccupé de la ſincérité des intentions du roi de France pour le rétabliſſement de la paix, engagea M. d'Edelsheim à différer ſon départ de quelques jours, pour donner à ſa négociation interrompue le temps de ſe renouer. Quelle fut le lendemain la ſurpriſe de M. d'Edelsheim, de ſe voir arrêté par une lettre de cachet et conduit à la Baſtille! Le duc de Choiſeul s'y rendit le même jour; il aſſura le priſonnier qu'il n'avait trouvé que cet expédient pour s'entretenir à ſon aiſe avec lui, ſans donner de l'ombrage au miniſtre d'Autriche, qui obſervait tous ſes pas; il ajouta que ce lieu étant propre pour une négociation ſecrète, il

l'y retiendrait volontiers pour conférer plus ſouvent avec lui, et qu'il lui fournirait les moyens de faire parvenir au roi ſes dépêches avec ſureté et promptitude. Il ſe répandit enſuite en plaintes contre les Autrichiens, qui éclairaient de près toutes ſes démarches; car, ajouta-t-il, voilà M. de Stahremberg au fait de toutes les perſonnes qui ont été employées dans cette négociation par le roi de Pruſſe; il vient de recevoir un courrier de Vienne, par lequel on l'inſtruit de tout ce qui ſe paſſe ici. Cette ſcène indécente n'avait pour but que de ſe ſaiſir des papiers de M. d'Edelsheim, où M. de Choiſeul eſpérait de trouver des inſtructions du roi, qui lui donneraient des éclairciſſemens ſur ſes deſſeins. Il n'y trouva qu'une lettre de créance dont l'émiſſaire n'avait pas eu occaſion de faire uſage. Honteux de cette découverte ſtérile, ce miniſtre en fut pour ſes mauvais procédés; il fit relâcher M. d'Edelsheim le lendemain, avec ordre de prendre la route de Turin pour ſortir du royaume. Peut-être trouvera-t-on que nous avons détaillé ce fait trop amplement. Sa ſingularité nous y a portés en partie, mais ſur-tout la manière dont il caractériſe la façon de penſer que la cour de Verſailles avait alors; quand on obſerve avec quelle précaution elle évitait de donner des ſoupçons à la cour de Vienne, on ſe perſuadera facilement de l'eſpèce d'aſſujettiſſement où la tenaient les Autrichiens.

Les tentatives que le roi fit à Pétersbourg n'eurent pas un meilleur ſuccès. On y employa un gentilhomme du Holſtein, qui n'eut pas même occaſion d'expliquer de quoi il était chargé. Il fut cependant

plus doucement renvoyé par les Ruſſes que M. d'Edelsheim ne l'avait été par les Français. L'eſprit de l'impératrice Eliſabeth était trop prévenu et trop aigri contre le roi, pour qu'on pût la déſabuſer facilement ſur ſon ſujet. Elle était gouvernée par ſon favori, que gouvernait la cour de Vienne. Tous ſes entours étaient à la dévotion de la France et de l'Autriche. Cette princeſſe, flattée d'ailleurs par l'acquiſition du royaume de Pruſſe, qu'elle enviſageait comme annexé à la Ruſſie, aurait cru perdre tous ſes avantages, ſi elle était entrée dans la moindre négociation avec le roi; auſſi trouva-t-on fermés tous les canaux par leſquels on aurait voulu lui faire parvenir des inſinuations.

Pendant qu'on frappait ainſi à toutes les portes, le Danemarck témoigna quelque diſpoſition à ſeconder le roi. Le roi de Danemarck craignait l'accroiſſement de puiſſance des Ruſſes, et encore plus leur voiſinage. On ſavait qu'ils ſe préparaient à faire cette année le ſiége de Colberg, et cette ville priſe, ils dominaient ſur toute la Baltique. Si les deſſeins préſens de la Ruſſie étaient oppoſés aux intérêts du Danemarck, les ſuites pour l'avenir offraient un danger plus grand encore, à cauſe des prétentions du grand-duc de Ruſſie ſur le Schleſwic, que ce prince, devenu empereur, pouvait faire valoir, à quoi ce voiſinage lui donnait la plus grande facilité; au lieu que lorſqu'une puiſſance comme la Pruſſe ſe trouve établie entre la Ruſſie et le Danemarck, le projet d'une guerre dans le Holſtein devient preſque impoſſible dans l'exécution pour un empereur ruſſe, quelque puiſſant qu'il ſoit. Ces conſidérations ſolides

portèrent le miniſtère de Coppenhague à faire quelques ouvertures à l'envoyé du roi à cette cour. Il commença par offrir des ſecours pour la défenſe de la Poméranie ; il s'en repentit bientôt par timidité et par incertitude ; enſuite effrayé du pas qu'il avait fait, il ne penſa qu'à s'en retirer, et pour rompre cette négociation, ſans que le roi de Pruſſe pût y trouver à redire, il mit ſes ſecours à un ſi haut prix, qu'il était moralement sûr qu'on ne les accepterait pas.

Tant de différens eſſais de négociations, dont aucun n'avait réuſſi, convainquirent le roi de plus en plus que, dans les conjonctures préſentes, il ne fallait s'attendre à rien de la part des cours de l'Europe. Les paſſions étaient encore trop impétueuſes, et les agitations qu'elles cauſaient dans les eſprits étaient encore trop violentes, pour qu'il fût poſſible de les calmer. Il ne reſtait donc au roi que deux alliés, la valeur et la perſévérance, par le ſecours deſquels il pût ſortir honorablement de cette funeſte guerre.

Toutes ces intrigues du cabinet ne regardaient pas les armées ; auſſi n'empêchèrent-elles pas les ennemis de former différentes entrepriſes durant l'hiver. Les Ruſſes, dont une partie avait des quartiers aux environs de Neu-Stetin, formèrent le deſſein de ſurprendre la ville de Schwedt, où ſe trouvaient le prince Ferdinand, frère du roi, le margrave de Schwedt et le prince de Wirtemberg. Le prince Ferdinand en était parti il y avait quelques jours, lorſque les bourgeois qui feſaient la garde, ayant oublié de lever le pont de l'Oder, les coſaques le paſsèrent et prirent dans le château le margrave et le prince de Wirtemberg, qu'ils menèrent l'eſpace d'un

mille

mille avec eux. Ces princes leur donnèrent un revers par lequel ils se reconnaissaient leurs prisonniers. Cependant l'impératrice de Russie désapprouva cette entreprise, et ne voulut point entendre parler de rançon.

En Lusace la guerre continuait malgré l'hiver. Nous avons rapporté que le roi avait détaché un corps de cavalerie à Cossdorf sous les ordres de M. de Czetteritz, pour observer les mouvemens de M. de Beck. Ce général autrichien tenta de surprendre cette cavalerie prussienne. M. de Czetteritz en fut averti; il se rendit à ses postes avancés. Il y arriva précisément comme M. de Beck les attaquait. Les gardes se retirèrent sur leur gros et furent poussées par l'ennemi. Le cheval de M. de Czetteritz tomba; il eut le malheur d'être fait prisonnier par les Autrichiens. Cependant les cuirassiers de Schmettau fondirent sur la troupe de M. de Beck, la battirent et en ramenèrent 200 prisonniers. J'épargne au lecteur une infinité d'affaires de parti et de détail, suites de cet acharnement opiniâtre qui caractérise cette guerre, et du désir des moindres officiers de se faire une réputation. Ces petites entreprises étaient comme le prélude des grands coups que les Impériaux et les Prussiens méditaient pour la campagne prochaine.

CHAPITRE XII.

Campagne de 1760.

Le roi prit au printemps le commandement de l'armée de Saxe. Les malheurs que ses troupes avaient essuyés dans la dernière campagne, l'obligè-

rent de rappeler de l'armée des alliés deux régimens de dragons, pour en renforcer sa cavalerie. Il opposa le prince Henri aux Russes; il commit à M. de Fouqué la garde des gorges de Landshut, et le prince de Wirtemberg fut chargé de contenir les Suédois. L'état de délabrement où se trouvaient les troupes. l'obligeait à les employer avec beaucoup de circonspection; il n'était guère à propos d'agir par détachemens, et sur toute chose, il fallait se proposer de faire une guerre serrée. Les régimens perdus à l'affaire de Maxen et à celle de M. Dierecke avaient été rétablis à la vérité pendant l'hiver; mais ce n'étaient ni de vieux soldats, ni des troupes pour l'usage; on ne pouvait s'en servir que pour la montre. Car que faire d'un ramas d'hommes, moitié paysans saxons, moitié déserteurs de l'ennemi, conduits par des officiers qu'on avait engagés par nécessité et faute d'en trouver d'autres? Et encore les régimens d'infanterie en manquaient-ils au point, qu'à peine il leur en restait 12 au lieu de 52, qui est le nombre prescrit par l'ordonnance. Ces inconvéniens n'empêchèrent point d'agir, parce que la nécessité le demandait; au lieu de se plaindre du mauvais état des troupes, on ne s'occupa que des moyens de résister aux ennemis avec plus de vigueur que jamais. D'autre part M. Laudon avait reçu de la cour de Vienne le commandement de l'armée destinée pour la Silésie. Elle était de 40,000 hommes. Ses opérations devaient être secondées par les mouvemens des Russes, qui devaient se porter sur l'Oder, selon que les deux impératrices en étaient convenues. Le maréchal

Daun, auquel on avait continué le commandement de la principale armée, devait la raffembler en Saxe. Son deffein était de retourner en Siléfie, pour en achever la conquête, tandis que le prince de Deux-ponts, qu'il prétendait laiffer auprès de Drefde, nettoierait la Saxe avec les troupes des cercles, et en expulferait le peu de Pruffiens qui pourraient y être reftés. Le grand nombre d'ennemis qui preffaient le roi de tous les côtés; le projet qu'ils avaient formé de refferrer et concentrer leurs forces pour cette campagne; l'affaibliffement de l'armée du roi après les pertes récentes qu'elle avait fouffertes, tout fefait appréhender que la campagne qu'on allait ouvrir ne fût encore plus funefte que la précédente. On tâcha cependant de ranimer le courage des troupes et de leur rendre la confiance, en imaginant des diverfions dont on apprendrait bientôt la nouvelle, en fefant courir dans le public des prophéties favorables, et en recourant à toutes les manières permifes d'abufer le vulgaire.

Le roi entra le 25 d'avril dans les camps de Schlettau et des Katzenhæufer. La quantité de villages qui fe trouvent dans cette contrée, permit de mettre la plus grande partie de l'armée en cantonnement. Ce furent les premiers momens de repos dont les troupes jouirent. M. de Laudon, que nous avons quitté à Olmutz, entra vers ce temps dans la haute Siléfie; fa cavalerie attaqua M. de Goltz, qui fe retirait de Neuftadt pour fe rendre à Neiffe. Le régiment d'infanterie de Manteufel combattit pendant toute la marche contre quatre régimens de cavalerie autrichienne, qui tentèrent en vain de Avril.

l'enfoncer. Laudon avait manqué ſon coup; il laiſſa Draskowitz avec 6,000 hommes à Neuſtadt, et prit le chemin de la Bohème avec le reſte de ſes troupes. Draskowitz ſe trouvant ſeul, voulut tenter une entrepriſe dont il n'eût à partager le ſuccès avec perſonne. Il eut vent qu'un bataillon du régiment de Moſel, parti de Landshut, était en marche pour ſe rendre à Neiſſe; l'ayant attaqué avec toute ſa cavalerie, le bataillon ſe défendit courageuſement, ne perdit rien, lui tua beaucoup de monde, et entra comme en triomphe dans la forteresse de Neiſſe.

En Poméranie, M. de Forcade, détaché contre les Ruſſes, avait pouſſé trois corps en avant pour les obſerver, M. de Platen à Schievelbein, M de Grabow à Cœslin, et M. de Gablenz à Greifenberg. S. A. R., qui avait le commandement général de tous ces corps, ſe tenait alors à Sagan, où elle avait raſſemblé Mrs. de Goltz et de Schmettau avec leurs détachemens. Elle trouva convenable alors de prendre une poſition qui la mît plus à portée de s'oppoſer aux deſſeins des Ruſſes Marchant à Francfort, elle donna des ordres à M. de Forcade pour le venir joindre à Landsberg, qui était le rendez-vous général de cette armée.

Mai. Pendant que ces troupes ſe réuniſſaient, M. Laudon traverſa le comté de Glatz et pénétra en Siléſie avec deux corps, dont l'un paſſa par Silberberg et ſe rendit à Reichenbach, où l'autre, qui venait par le chemin de Patſchkau, le joignit. M. de Fouqué, averti de ce mouvement, crut que l'ennemi en voulait à Breslau; il quitta ſur cela ſes gorges

de Landshut et se porta sur Canth. Les Autrichiens profitèrent aussi-tôt de son absence, pour occuper, avec des détachemens, les postes de Griffau et de Landshut. Pour M. Laudon, il rentra avec son armée dans le comté de Glatz, et mit le blocus devant cette place. M. de Fouqué, qui se vit abusé par ce revirement subit des troupes autrichiennes, retournant à Landshut, n'eut pas de peine à déloger les ennemis. Son intention était de conserver ces débouchés de la Bohème, et d'attendre qu'il fût renforcé, pour pouvoir entrer par Braunau dans le comté de Glatz, et contraindre l'ennemi d'abandonner le siége de la capitale; il plaça son camp sur les montagnes; sa droite occupait celle de Blasdorf, sa gauche le Doctorberg. Ce terrain demandait, pour être bien garni, trois fois plus de troupes qu'il n'en avait; M. de Fouqué pouvait le remplir moins que jamais, après avoir détaché M. de Ziethen avec 4 bataillons, pour lui assurer au Zeissenberg sa communication avec Schweidnitz. Dès que M. Laudon fut informé de la position des Prussiens près de Landshut, il laissa 12,000 hommes à Glatz pour en continuer le blocus, et avec le gros de ses troupes il passa par Johannesberg et Wustengiersdorf, et vint se camper à Schwarzwalde, dont il délogea les housards de Malachowsky, qui y tenaient un poste d'avertissement. L'occasion était belle pour se faire à peu de frais une grande réputation; Laudon n'avait devant lui que 8,000 Prussiens, qu'il pouvait attaquer avec 28,000 hommes; il voulut cependant, pour plus de fureté, joindre la surprise à la force. La nuit du 23 il s'empara de Juin.

deux hauteurs fur lefquelles M. de Fouqué avait fa droite. Ces poftes importans lui donnèrent la facilité d'établir des batteries qui travaillèrent fur le flanc et à dos des Pruffiens. M. de Fouqué défendit vaillamment les poftes qui lui reftaient. Après avoir perdu beaucoup de monde, il aperçut une colonne de cavalerie autrichienne qui était en pleine marche pour lui couper la retraite Sur cela il abandonna fes montagnes, et forma, de fon infanterie, un quarré avec lequel il fe mit en marche pour gagner le chemin de Bolkenhayn. Ses troupes avaient confumé prefque toute leur poudre. La cavalerie autrichienne l'attaqua; il la repouffa plufieurs fois; après une noble et généreufe défenfe, le quarré fut enfoncé par l'ennemi. M. de Fouqué reçut deux bleffures et fut pris, ainfi que la plus grande partie de fon monde; il s'était défendu depuis deux heures du matin jufqu'à dix heures avant midi, et loin que ce défaftre pût préjudicier à la réputation de ce brave officier, depuis fi longtemps et fi folidement établie, il en relève l'éclat en fourniffant un exemple de ce que peuvent la valeur et la fermeté contre le nombre, quelque fupérieur qu'il foit. Cette belle action ne peut être comparée qu'à celle de Léonidas et des Grecs qui défendirent les Thermopyles, et qui eurent un fort à peu-près femblable au fien. Tout ce corps ne fut pas perdu. Les houfards de Gersdorf et les dragons de Platen fe firent jour à la pointe de l'épée à travers les ennemis, et fauvèrent avec eux 1500 hommes de l'infanterie, qu'ils ramenèrent à Breslau. Pour M. de Ziethen, il quitta le Zeiffen-

berg après ce malheur, et se jeta dans Schweidnitz, pour éviter un sort pareil à celui de M. de Fouqué. Les Autrichiens usèrent en barbares de l'avantage qu'ils venaient de remporter ; ils pillèrent la ville de Landshut par ordre des généraux, qui applaudissaient à leur cruauté et à leurs excès ; et le soldat effréné et furieux, encouragé aux forfaits et aux brigandages, n'épargna que la misère et la laideur.

La nouvelle du blocus de Glatz fut la première que le roi reçut en Saxe. Elle augmenta l'embarras dans lequel il se trouvait déjà. Il était aussi cruel d'abandonner cette place, qui est comme la clef de la Silésie, qu'il était impossible de la secourir. Il fallait s'attendre qu'après la perte de cette forteresse, on ne pourrait plus tenir les gorges de la Silésie et de la Bohème, parce que les Autrichiens, une fois maîtres des passages de Silberberg et de Wartha, pouvaient prendre à dos les troupes qui occupaient les montagnes, et qu'il ne restait plus de position propre à couvrir cette province. Il était aussi dangereux d'autre part de quitter la Saxe. Si le roi s'était rendu en Silésie avec une partie de ses troupes, celles qui seraient demeurées en Saxe risquaient d'être détruites par la grande supériorité du nombre que les Impériaux avaient alors sur les Prussiens. Il paraissait donc qu'il n'y avait rien de mieux à imaginer que de conduire les choses de manière que le roi, en entreprenant de marcher en Silésie, y attirât le maréchal Daun comme à sa suite. D'un autre côté cet expédient était accompagné de risques, puisque cette opération exposait le roi nécessairement à se mettre entre M. Laudon, qui était déjà en

V 4

Siléſie, et entre l'armée du maréchal Daun, qu'on ſuppoſait le côtoyer. Toutefois, comme il pouvait ſe joindre à M. de Fouqué (dont la défaite était encore ignorée), le roi réſolut de prendre le parti de marcher en Siléſie préférablement à tout autre. Pour cet effet il fit paſſer l'Elbe à la partie de l'armée qu'il deſtinait à cet uſage. Le pont fut conſtruit à Zehren ; on paſſa ce fleuve le 15 de juin. Les troupes furent jointes à l'autre rive par le prince de Holſtein qui ramenait les deux régimens de dragons qui avaient ſervi dans l'armée des alliés. Les détachemens de M. de Laſcy ſe retirèrent tous vers Reichenberg à l'approche des Pruſſiens, qui prirent le camp de Zehaila, vis-à-vis de M. de Hulſen, dont le corps était demeuré à Meiſſen, et l'on établit avec diligence des ponts ſur l'Elbe pour la communication de ces deux corps. De Zehaila le roi ſe porta ſur Radeberg. Il rencontra dans ſa marche le campement de M. de Laſcy, couvert par les quatre régimens de dragons ſaxons annexés au détachement qu'il commandait. L'avant-garde pruſſienne leur donna la chaſſe ; elle leur prit quatre cents hommes, et ils s'enfuirent en confuſion ſe réfugier auprès du gros du corps de M. de Laſcy, qui avait fait halte au pied des hauteurs de Bocksdorf et de Reichenberg, près d'un village nommé Berbigsdorf. L'armée pruſſienne fit des diſpoſitions pour attaquer M. de Laſcy le lendemain. Elle attendait l'arrivée de M. de Hulſen, auquel le roi avait donné l'ordre de le joindre avec une partie de ſa troupe, et qui ne put atteindre le camp de Radeberg que vers la nuit. Le lendemain les choſes

avaient changé. Le maréchal Daun avait paffé l'Elbe à Dresde avec fon armée qui occupait le camp de Bocksdorf et de Reichenberg. M. de Lafcy avait quitté la nuit Berbigsdorf, pour aller couvrir la droite du maréchal Daun dans la pofition de Laufa. Le roi occupa le terrain que l'ennemi avait quitté, il plaça M. de Krockow avec 3 régimens de houfards, 2 de dragons et 2 bataillons francs autour de Berbigsdorf. M. de Lafcy les attaqua la nuit fuivante fans fuccès. Les Pruffiens firent à leur tour des tentatives fur lui, mais tout cela ne produifit que des alertes réciproques et rien de réel. On n'apprit qu'alors le défaftre qui venait d'arriver à M. de Fouqué. Ce malheur achevait de rendre les affaires de la Siléfie défefpérées. L'armée du roi, qui n'avait plus de fourrages à Radebourg, prit le camp de Gros-Dobritz. M. de Krockow fit trois cents prifonniers fur un détachement qui, venant par le chemin de Moritzbourg, s'était flatté de donner fur les équipages de l'armée; mais qu'était-ce que la prife de 300 hommes en comparaifon de tant de corps entiers que le roi avait perdus? Cet événement de Landshut, arrivé d'une manière fi inattendue, dérangea les mefures que le roi voulait prendre dans ces temps critiques. Il pouvait moins que jamais quitter la Saxe, à moins que ce ne fût de compagnie avec le maréchal Daun, pour ne point perdre toujours en détail le peu de troupes qui lui reftaient. Les Impériaux, de leur côté, ne pouvaient fe mettre en mouvement qu'après l'arrivée des troupes des cercles, dont la lenteur du prince de Deux-ponts retardait la marche. Elles arrivèrent enfin.

Juillet. Le maréchal Daun les laiſſa à Windberg. M. de Hulſen demeura à Meiſſen, et les deux armées ſe mirent le même jour en marche pour la Siléſie. Les Impériaux prirent par Biſchofswerder, d'où ils détachèrent M. de Laſcy au Keulenberg, pour couvrir leur flanc gauche. Le roi dirigea ſa route par Crakau, où il réſolut de faire une tentative ſur M. de Laſcy, qui ne s'y attendait pas. Les Pruſſiens occupèrent Kœnigsberg, et la nuit même l'armée ſe mit en marche ſur quatre colonnes, deux en-delà et deux en-deçà du ruiſſeau de la Pulsnitz. L'avant-garde donna ſur les troupes légères de l'ennemi ; cela donna l'éveil à M. de Laſcy, qui ſe ſauva avec tant de précipitation, qu'on ne put l'atteindre, et qu'à peine on prit deux cents hommes de ſon arrière-garde. L'armée paſſa la nuit ſur le Keulenberg. Les Pruſſiens et les Autrichiens ſe côtoyèrent le lendemain ; les Autrichiens paſsèrent Bautzen et campèrent près de Jurck, et l'armée du roi au couvent de Marienſchein. Le 6 le maréchal Daun gagna Gœrlitz, et les Pruſſiens Niederjunck. Il y eut une affaire d'arrière-garde avec les Autrichiens aux environs de Bautzen, au paſſage de la Sprée. Le major Zetmar, des houſards, paſſa imprudemment un pont, où il aurait rencontré ſa perte, ſi le roi ne l'avait ſoutenu à propos. On paſſa enſuite cette rivière dans les règles et l'on fit quelques priſonniers ſur l'ennemi. Les chaleurs étaient ſi fortes cette journée, que 80 hommes de l'armée tombèrent morts en pleine marche. Les Autrichiens firent une perte égale et peut-être plus forte, parce que leur marche était

plus longue. Cependant M. de Lafcy avait eu le temps de fe recueillir après l'affaire du Keulenberg. Il avait raffemblé fon monde ; il fe propofait de ralentir la marche du roi, et de harceler continuellement fon arrière-garde. Ses coureurs, croyant que les Impériaux campaient à Bautzen, furent pris par les vedettes pruffiennes. Cela donna l'idée de fondre vertement fur les ulans, pour les intimider de façon à leur faire perdre l'envie d'approcher de l'armée du roi. Ils étaient poftés à Salzfœrftien, à un mille du camp. Deux régimens de houfards et autant de dragons furent commandés pour exécuter ce deffein. Le malheur voulut qu'ils fe trouvaffent au fourrage, et qu'au lieu de 4,000 chevaux, on pût à peine en raffembler quinze cents ; ce qui n'empêcha pas cependant le roi de tenter l'entreprife ; on chargea ces ulans, qui au premier choc perdirent 400 hommes ; on les pourfuivit chaudement jufqu'à Gœthau. M. de Zetmar, qui n'était pas toujours le maître de fa valeur, paffa ce défilé. Le roi fut obligé de le foutenir, parce que toute la cavalerie de Lafcy, qui campait à Rothen-Nauslitz, arrivait déjà par bandes ; on retira cependant M. de Zetmar de ce mauvais pas. La cavalerie pruffienne commençait à fe replier fur Bautzen, et ce mouvement fe fefait avec lenteur. Le roi, qui appréhendait qûe la fupériorité de l'ennemi ne lui donnât de l'avantage fur les Pruffiens, fit fortir alors un bataillon de la garnifon de Bautzen avec du canon. Cet ordre fut exécuté fort à propos ; car l'ennemi commençait à pouffer des efcadrons, et la confufion s'y mettait, lorfque quelques coups

de canon l'arrêtèrent ; ſur quoi M. de Laſcy ramena
ſa troupe à Rothen-Nauslitz et la cavalerie pruſ-
ſienne rentra tranquillement dans ſon camp. Il fallut
alors ſe décider ſur le parti qu'on voulait prendre,
ou de ſuivre le maréchal Daun en Siléſie, ou de
tomber avec toutes ſes forces ſur M. de Laſcy, pour
s'en défaire une bonne fois, parce qu'on aurait été
plus embarraſſé de ſon arrière-garde dans la marche
qu'on voulait faire en Siléſie, que de l'ennemi qu'on
avait devant ſoi, on choiſit ce dernier parti comme
le plus sûr. S'il réuſſiſſait, il pouvait mener à de
plus grandes choſes.

Le ſoir du 8 l'armée s'aſſembla à Schmolen. Au
lieu de prendre le chemin de Gœrlitz, comme on
l'ébruitait, elle tourna bruſquement ſur Rothen-
Nauslitz ; elle rencontra par-tout des traîneurs de
M. de Laſcy. En approchant de Biſchofswerder,
on ſerra de près ſon arrière-garde. Quelle que fût
10. ſa vigilance et la vîteſſe de ſes mouvemens, on le
pouſſa au-delà des défilés de Harta, où l'armée du
roi paſſa la nuit ; on le pourſuivit encore le lende-
main juſques ſur les hauteurs de Weiſſig, où l'on
établit des batteries pour le dépoſter du Cerf blanc.
Les canons ne tirèrent pas deux volées que l'infan-
terie gagna ce poſte, d'où elle vit le corps de M. de
Laſcy en pleine fuite, qui repaſſait l'Elbe à Dresde.
La ſituation du roi était telle, qu'il devait tout
entreprendre et tout riſquer pour ſe procurer quel-
que ſupériorité ſur les ennemis. La première idée
qui lui vint, fut de paſſer l'Elbe à Caditz. Il
fallait combiner cette opération avec divers prépa-
ratifs indiſpenſables pour la faire réuſſir, et comme

il convenait, en pareil cas, de donner à l'ennemi différentes jalousies, le roi étendit sa gauche vers Pilnitz, et fit mine d'y construire un pont, tandis qu'un détachement de l'armée se saisit du poste de Fischhaus et de celui de Reichenberg, et que M. de Hulsen, en exécution des ordres qu'il avait reçus, s'avançait à Brisnitz en fesant remonter son pont de Meissen avec lui. Cependant afin de ne pas entièrement perdre de vue le maréchal Daun, 500 housards furent détachés au Weissenberg et vers Reichenbach, pour observer ses mouvemens et pour en avertir. Les différentes mesures qu'on avait prises ne furent parfaitement arrangées que le 13. M. de Hulsen, dans sa marche, avait fait 400 prisonniers. Le roi, après avoir passé l'Elbe, le joignit, laissant néanmoins le duc de Holstein avec environ 10,000 hommes sur le Drachenberg, proche de Caditz. Ces démonstrations avaient donné l'alarme à l'armée des cercles aussi bien qu'à M. de Lascy; ils craignirent qu'un corps ne passât l'Elbe à Pilnitz et ne leur tombât à dos, tandis que le roi les attaquerait de front; ils quittèrent donc subitement la nuit leur camp de Plauen et se retirèrent, M. de Lascy à Grofs-Sédelitz, et le prince de Deuxponts à Dohna. Le roi forma aussi-tôt la circonvallation de Dresde dont il fut résolu de faire le siége; c'était un impromptu; car comme on n'avait pas jugé cette entreprise possible, rien n'avait été préparé d'avance. Il posta les troupes depuis Grunau jusqu'à Racknitz. Les pandours se proposaient de se soutenir dans le Grand jardin; ils en furent chassés; on emporta même le faubourg de Pirna, où l'ennemi s'opposa

aux assaillans qu'une faible et molle défense. Tout ce qu'on put amasser à la hâte d'artillerie et de munitions, pour entreprendre ce siége, consistait en 12 mortiers, 1200 bombes, 20 pièces de douze et 4,000 boulets. On travailla avec activité, on prépara des fascines, madriers et tout l'attirail d'un siége. Ce qui donnait l'espérance de réussir, c'était qu'on pouvait placer les premières batteries au fossé capital de la ville, et que près du jardin de la comtesse Moscinska, un vieux retranchement semblait fait exprès pour une parallèle, et pour l'emplacement d'une batterie à ricochets. Le prince de Holstein fut obligé, de l'autre côté de l'Elbe, de faire une fausse attaque sur la nouvelle ville, où il ne put employer que des canons de campagne et quelques obusiers. Quoique M. Maquire eût une garnison de 6,000 hommes dans Dresde, dont il était gouverneur, on se flattait toutefois qu'il rendrait cette capitale plutôt de la laisser réduire en cendres. On le fit sommer; il répondit qu'il ne se rendrait pas. On attaqua donc la ville du côté de la porte de Pirna. Si le roi avait été bien servi dans cette occasion, Dresde était à lui; mais ce fut parmi les officiers, ingénieurs et artilleurs, à qui ferait le plus de fautes. Les batteries furent pourtant exécutées. On plaça des chasseurs dans des masures du faubourg qui dominaient le rempart, et ils le nettoyèrent bien vîte de tous ceux qui s'y montraient pour le défendre. Déjà les canons commençaient à faire une brèche; une bombe embrasa le toit de l'église de Ste. Croix; il tomba et bouleversa tout le quartier, une autre mit le feu à la rue de Pirna, qui fut presque toute

consumée ; d'autres tombèrent dans la rue du château et n'y firent pas un moindre dégât; mille bombes et mille quintaux de poudre de plus auraient glorieusement terminé ce siége. Il était apparemment dit dans le livre des destins, que les Prussiens ne reprendraient pas Dresde. Bientôt on eut des avis que le maréchal Daun avait subitement quitté la Silésie, et s'avançait à grands pas pour secourir Dresde. A son approche on retira le poste du Cerf blanc. Les troupes légères s'amusèrent mal à propos avant de quitter ce poste. Elles furent attaquées dans la forêt du côté du Fischhaus, et perdirent environ 500 hommes. On fit passer l'Elbe au prince de Holstein la nuit même, et on lui marqua une position entre Lepta et Uckersdorf. Dès que le maréchal Daun s'approchait de l'autre bord de l'Elbe, il fallait nécessairement avoir un corps dans les environs d'Uckersdorf, pour conserver le passage libre du défilé de Plauen, sans que l'ennemi pût s'aviser de le disputer. Le roi changea en même temps le camp de ses troupes; une partie de l'armée se campa vis-à-vis de M. de Lascy et du prince de Deuxponts, l'autre se plaça du côté du Grand jardin (où l'on pratiqua des abatis) jusqu'au-delà de Racknitz près de Plauen. Le maréchal Daun parut alors au Cerf blanc, et couvrit de son armée l'autre bord de l'Elbe, derrière Dresde et aux côtés. La nuit du 22 il envoya 16 bataillons pour faire une sortie sur les Prussiens dans le faubourg de Pirna. Le roi s'y était préparé; il avait disposé les troupes de manière à pouvoir bien recevoir l'ennemi La sortie se fit; les Autrichiens furent repoussés et perdirent trois cents

hommes, avec le général Nugent qui les commandait. Un bataillon de Bernbourg, qui n'avait pas fait ſon devoir à ce ſiége, en fut puni par la honte de ne plus oſer porter le ſabre. Cette correction, ſenſible à tout ſoldat qui a de l'honneur, fit une impreſſion avantageuſe dans l'armée, et donna à cette troupe l'envie de réparer ſa faute; ce dont elle trouva l'occaſion à la bataille de Lignitz, comme nous le dirons en ſon lieu.

Il ſemblait que, par un ſingulier deſtin de cette campagne, les petits avantages des Pruſſiens duſſent conſtamment être contrebalancés par des pertes conſidérables. Ce général Nugent même, qu'on venait de prendre à cette ſortie, apprit au roi que la ville de Glatz avait été priſe par M. de Harsch. Quelque incroyable que fût cette nouvelle, on en eut bientôt la confirmation de Siléſie. La nuit du 21 au 22 M. de Harſch avait ouvert la tranchée devant la place. D'O, qui en était commandant, avait une garniſon de 5 bataillons et toutes les munitions de guerre et de bouche néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége. L'ennemi avait appuyé ſa première parallèle à Scherlendorf proche de la Neiſſe; d'où, en feſant le tour de la ville baſſe et du château, elle allait appuyer ſa gauche devant la maiſon du baron Pilatti. Le général Harſch ſe préparait à faire deux attaques, l'une ſur la ville baſſe vers la porte de Bohème, et l'autre au château ſur le Feld-Thor. A peine quelques canons furent-ils en batteries, que les aſſiégeans voulurent déloger les aſſiégés d'une flèche à laquelle M. de Fouqué avait donné le nom de Grue, à cauſe de ſa forme longue et de ſa gorge étroite. Cet

ouvrage

ouvrage creufé dans le roc ne demandait que d'être défendu pour arrêter l'ennemi des femaines entières. Mais à peine les Autrichiens fe préfentèrent-ils pour l'attaquer, que les affiégés lâchèrent le pied et s'enfuirent. Ils fe fauvèrent par la barrière ; l'ennemi les fuivit chaudement ; ceux qui défendaient le chemin couvert, au lieu de tirer fur l'ennemi, fe fauvèrent par le pont dans le ravelin. Les Autrichiens, pêle-mêle avec eux, y entrèrent en même temps. M. de Harfch, qui s'aperçut de ce qui fe paffait, envoya quelques bataillons de fa tranchée pour foutenir ces premières troupes. Enfin les Autrichiens prirent cette place fans favoir comment, et fans prefque éprouver de réfiftance. Le commandant, qui était dans la ville baffe, accourut à ce bruit au château ; mais il était déjà pris, et comme, par fa fituation, il domine les ouvrages du Schæferberg et de la ville baffe, il ne reftait plus d'afile aux Pruffiens pour fe défendre. Cet événement honteux et flétriffant pour les armes pruffiennes fut la fuite d'une négociation fecrète que M. Laudon avait préparée de longue main par le canal des jéfuites, des moines, et de toute la prêtraille catholiqué. Il était parvenu, par leur moyen, à corrompre des officiers et beaucoup de foldats de la garnifon, du nombre defquels furent ceux qui étaient de garde à l'endroit où M. de Harfch pouffa fon attaque.

Ce funefte contretemps furvint dans une conjoncture déjà affez embarraffante et affez fâcheufe par elle-même. L'approche du maréchal Daun, fa pofition près du nouveau Dresde, le manque de munitions de guerre pour un fiége, obligèrent le roi

de renoncer au deſſein qu'il avait de s'emparer de cette ville, et il prit des meſures férieuſes pour ſe rendre en hâte en Siléſie, afin d'empêcher, s'il ſe pouvait, qu'il n'arrivât dans cette province de plus fâcheuſes cataſtrophes que celles que nous venons de rapporter. Le roi quitta le 30 le fond de Plauen, ſans que l'ennemi l'inquiétât; il ramena
1 août. M. de Hulſen dans ſon camp de Meiſſen. L'armée paſſa le lendemain l'Elbe à Zehren, et prit une poſition à Dallwitz. Le maréchal Daun, de ſon côté, craignant, après ce qui était arrivé, que s'il quittait Dresde, les Pruſſiens n'en fiſſent le ſiége de nouveau, compaſſa ſi habilement ſes marches et ſes mouvemens avec ceux du roi, que les deux armées marchèrent preſque toujours enſemble. Les Autrichiens prirent la grande route de Gœrlitz, les Pruſſiens les côtoyaient; ils paſsèrent la Rèder à Roitſch, la Sprée à Ratibor, et comme l'ennemi les avait devancés ſur Reichenbach pour couper par le plus court chemin, ils paſsèrent près du Schœnberg et du Rothkretſchan. Un étranger qui aurait vu les mouvemens de ces armées, aurait pu s'y tromper. Il aurait ſurement jugé qu'elles appartenaient toutes à un même maître. L'armée du maréchal Daun devait lui ſembler l'avant-garde de la troupe, celle des Pruſſiens le corps de bataille, et la troupe de M. de Laſcy l'arrière-garde. Ce dernier toutefois, devenu plus circonſpect de crainte de quelque fâcheuſe aventure, ne s'approchait des Pruſſiens qu'à la diſtance de 3 milles. Cette traverſée eut ſon utilité; car comme l'armée ſe trouvait immédiatement entre le maréchal Daun et Laſcy, un aide de camp du

maréchal, chargé de lettres pour ce dernier, fut pris. On trouva dans son paquet les nouvelles ultérieures de ce qui s'était passé en Silésie ; on y voyait de plus les desseins que le maréchal formait pour la campagne, qu'il développait nettement, et sur lesquels il consultait M. de Lascy. Les nouvelles de la Silésie marquaient que M. Laudon avait attaqué Breslau, dont le prince Henri lui avait fait lever le siége. Cela s'était passé ainsi : S. A. R. s'était rendue à Landsberg, d'où ayant observé que les mouvemens des Russes se dirigeaient tous vers la Silésie, elle quitta la nouvelle Marche et se porta, par le chemin de Zullichau, aux environs de Glogau, sur les avis qui lui parvinrent que les Russes et les Autrichiens voulaient se rendre à Breslau à un jour dont ils étaient convenus, pour investir cette capitale des deux côtés de l'Oder à la fois. Ce projet fut changé dans son exécution par deux raisons; premièrement par la lenteur des Russes, qui étaient à peine arrivés à Posen, et en second lieu par le succès que M. Laudon avait eu, tant contre M. de Fouqué qu'au siége de Glatz. M. Laudon n'ayant plus d'ennemi en tête, se crut assez fort pour exécuter avec ses troupes, sans l'aide des Russes, son dessein sur Breslau ; il y marcha, et dès son arrivée il bombarda la ville, dont une partie fut réduite en cendres. Le prince Henri, informé de cette entreprise, fit marcher son armée sur les deux rives de l'Oder, et accourut en hâte. M. de Werner, à la tête de l'avant-garde d'une de ses colonnes, battit un corps d'observation que l'ennemi avait avancé vers Parchwitz, et ruina tout le régiment

de l'archiduc Joseph, dragons. Cet accident, joint à l'approche de S. A. R., dispofa M. Laudon à lever le fiége de Breslau, que M. de Tauenzien avait défendu avec fermeté et fageffe ; il en coûta une partie des faubourgs, qu'on fut obligé de brûler. Le prince Henri y arriva le même jour que Laudon s'était retiré à Canth, et que les Ruffes fe rendirent à Hundsfeld. Le prince détacha Mrs. de Platen et de Thadden à Freywalde, où ils fe retranchèrent dans une pofition qu'ils prirent pour couvrir le faubourg polonais de Breslau contre les entreprifes des cofaques. L'autre partie de la lettre du maréchal Daun, qui contenait fes deffeins pour la campagne, roulait fur ce problème, s'il ferait plus avantageux d'entreprendre le fiége de Schweidnitz, ou celui de Neiffe? Il finiffait par dire à M. de Lafcy qu'il n'avait pas befoin de fe hâter, ni de fatiguer fes troupes, puifqu'il n'importait pas qu'il arrivât un jour plutôt ou plus tard.

Après avoir intercepté ce courrier, l'armée du roi continua fa marche fur Arnsdorf ; le lendemain elle arriva à Rothwaffer, et le 7 d'août à Bunzlau, dans le même temps où le maréchal Daun avait gagné Lœwenberg. Les deux armées, qui dans cinq jours avaient fait la traite de l'Elbe au Bober, furent obligées de prendre quelque repos. Elles fe remirent en marche le 9 avec des deffeins bien oppofés. Le roi était dans la néceffité de renouveler fes fubfiftances ; pour cet effet il voulait gagner Breslau ou Schweidnitz, où fe trouvaient les grands magafins de l'armée ; il ne lui en reftait que pour dix jours de ce qu'il avait pu mener avec lui. Le deffein du

maréchal Daun était de prendre une poſition derrière la Katzbach, par laquelle il pût couper le roi de Breslau et de Schweidnitz en même temps; ce qui mettrait le roi dans le cas, ou de s'engager dans une mauvaiſe affaire contre des forces ſupérieures, ou de ſe replier ſur Glogau, par où il aurait donné moyen aux Autrichiens et aux Ruſſes de détruire l'armée du prince Henri, et de prendre Breslau et Schweidnitz. Des vues ſi oppoſées devaient produire d'étranges contraſtes dans les opérations de ces deux armées, comme nous verrons bientôt. Le roi fit ſans contredit une bévue en ſe portant avec ſes troupes à Goldberg, où le maréchal Daun voulait ſe rendre avec toute ſon armée; les Pruſſiens auraient dû montrer une tête de ce côté-là, et ſe porter avec leurs forces par Lœwenberg à Hirſchberg, pour y ruiner la boulangerie et le dépôt conſidérable de vivres que les Autrichiens y avaient établi. De-là ils n'avaient qu'à ſe porter à Landshut pour gagner Schweidnitz. Cette manœuvre aurait obligé l'ennemi, ſans combat, à ſe rejeter dans les montagnes de la Bohème, pour trouver du pain et des ſubſiſtances. La véritable raiſon pourquoi l'on ne tenta point cette entrepriſe, fut qu'on ignorait que les Impériaux euſſent fait des établiſſemens pour leurs vivres à Hirſchberg, c'eſt ce qu'on apprit dans la ſuite. Le roi partit donc avec ſon avant-garde pour Goldberg. Les houſards et les bataillons francs qui devaient le joindre, n'arrivèrent point, ſoit par des quiproquo, ſoit par pareſſe, ſoit par d'autres raiſons. La troupe que le roi conduiſait, aperçut, en s'approchant de Goldberg, un corps d'ennemis qui

pouvait être de 10,000 hommes. L'efcarmouche infenfiblement s'engagea de part et d'autre, ce qui arrêta l'avant-garde ; car dans cette fituation il y aurait eû de l'imprudence à paffer la Katzbach, parce que le margrave Charles, qui conduifait l'armée, était encore éloigné, et que l'on n'était point informé avec certitude du lieu où fe trouvait M. Laudon. Outre cela le maréchal Daun était en pleine marche : on le vit defcendre des hauteurs de Lœwenberg précifément lorfque la tête du margrave Charles joignait l'avant-garde. Les Autrichiens s'étendirent d'abord derrière la Katzbach, de Seiferdau par Praufnitz vers Zofnitz. Cette manœuvre contraignit les Pruffiens à garder le ruiffeau devant eux, et ils furent fe camper à Hohendorf. On découvrit de ce village le corps de M. Laudon, qui s'était joint à la droite de l'armée de Daun. On envoya auffi-tôt reconnaître de tout côté, pour examiner fi les paffages au bas de la Katzbach étaient également gardés. Les officiers chargés de cette commiffion rapportèrent qu'ils avaient découvert un corps d'ennemis à Hochkirch, un autre encore fur la hauteur de Wahlftadt, et un troifième derrière Parchwitz. Le lendemain le maréchal Daun fe mit en marche, et remplit avec fon armée tout l'emplacement qui n'avait été qu'indiqué ou tracé par ces détachemens, et dont ils n'occupaient que les points principaux. Cette armée fe trouva diftribuée alors de la manière fuivante : M. de Nauendorf campait à Parchwitz, M. de Laudon entre Jefchendorf et Kofchwitz, le maréchal entre Wahlftadt et Jefchendorf, et M. de Beck, qui fefait la gauche, s'étendait au-delà même de Coffendau.

Cette position avantageuse de l'ennemi défendait sans contredit aux Prussiens le passage de la Katzbach ; cependant le roi le suivit, et se campa, la droite à Schimmelwitz et la gauche à Lignitz. Il comprenait bien qu'avec 30,000 hommes, qui fesaient le fond de son armée, il ne lui convenait pas de lutter contre 90,000 hommes, pour le moins, dont les forces de l'ennemi étaient composées. Dans la situation où il se trouvait, il n'imagina pas d'expédient plus convenable que celui d'imiter la conduite d'un partisan qui varie sa position toutes les nuits, pour se dérober aux coups qu'une armée pourrait lui porter, s'il manquait d'activité et de vigilance. Cette attention devenait importante et nécessaire par la quantité de choses difficiles qu'il fallait combiner pour réussir ; il fallait changer de postes pour la sureté de l'armée, et en même temps contenir un ennemi plus fort du triple, et ne pas s'en éloigner, pour qu'il ne se tournât pas contre le prince Henri, qui avait déjà en tête une armée de 80,000 Russes. Le seul moyen de remplir tant d'objets était donc de changer souvent de position, sans toutefois en prendre aucune trop éloignée de l'ennemi. Cela le déroutait, il venait reconnaître le camp qu'on avait pris, il fesait ses dispositions avec lenteur, et lorsqu'il les voulait exécuter, ne trouvant plus personne devant lui, il était obligé de recommencer ces formalités. En un mot cela fesait gagner du temps, et comme la force était insuffisante, il fallait réparer ce défaut par l'adresse et par la vigilance. En conséquence de ce plan l'armée du roi se mit en marche la nuit du 10 au 11. Son intention était de tourner l'ennemi par Jauer,

pour gagner Schweidnitz. Lorsque les troupes furent aux environs de Hohendorf, on apprit que M de Lascy venait d'arriver à Prausnitz. On fit quelques prisonniers, qui confirmèrent la même chose Comme il était impossible de passer la Katzbach vis-à-vis de ce corps, et des batteries que l'ennemi avait établies sur les bords de ce ruisseau, l'armée fut obligée de le remonter jusqu'à Goldberg. Ce détour donna assez d'avance à M. de Lascy pour se retirer à temps, et pour avertir le maréchal de la manœuvre des Prussiens. Les terrains coupés de cette contrée servirent utilement M. de Lascy dans cette occasion, pour se dérober habilement aux attaques qu'on méditait contre lui. Il y perdit à la vérité son bagage ; mais le maréchal Daun, avec la grande armée, arriva à temps pour l'étayer. En se plaçant à Hennersdorf, il pouvait couvrir Jauer, et coupait les Prussiens du chemin de Schweidnitz. Néanmoins Mrs. Laudon et Nauendorf demeurèrent dans l'ancien camp, comme si le maréchal Daun leur avait confié la position de la Katzbach. L'armée du roi, arrêtée par quatre à cinq défilés qu'elle avait à passer, n'arriva que tard vis-à-vis des ennemis. M. de Wied fut obligé de se poster à Prausnitz, pour garder le défilé qu'avait le roi derrière sa gauche, et l'armée se campa à Seichau. On avait pris exprès cette fausse position, pour dérouter l'ennemi; la véritable, celle qu'on avait choisie, était à une centaine de pas en arrière. On ne risquait donc rien de se poster à Seichau, parce que d'un moment à l'autre on était maître d'entrer dans ce camp fort. Le lendemain on détacha quelques troupes à Pompsen, pour essayer

de tourner l'ennemi, en prenant par les montagnes la route de Jægerndorf; mais M. de Beck s'y trouvait déjà avec un corps aſſez conſidérable, de ſorte qu'on ne jugea point à propos d'entreprendre cette marche. D'ailleurs les chemins de traverſe par ces montagnes ſont ſi étroits, que le nombreux train de vivres dont on était chargé, et la peſante artillerie, n'auraient jamais pu y paſſer. Cependant dès le lendemain le roi occupa la croupe des montagnes, et poſta ſes troupes. Une volée de déſerteurs qui arrivèrent, déposèrent unanimement que l'ordre avait été donné dans leur camp de ſe tenir préparé pour attaquer les Pruſſiens vers le midi. On voyait en effet les Autrichiens rangés en bataille devant leur place d'armes; et ſur le mouvement que le roi fit faire à ſes troupes, on vit non-ſeulement les ennemis rentrer dans leur camp, mais leurs généraux paraître bientôt, qui ſemblèrent, juſqu'à nuit cloſe, fort attentifs à obſerver les Pruſſiens. Si le roi était demeuré dans ſa poſition pendant la nuit, il eſt indubitable qu'il aurait été attaqué le lendemain dès la pointe du jour. Quoique ſes diſpoſitions ſur ce terrain fuſſent bonnes, ç'aurait été trop haſarder que d'y reſter, et il y avait toujours à craindre qu'il ne ſuccombât ſous le nombre de ſes ennemis. Il partit le ſoir même; les troupes reprirent le chemin de Lignitz, pour occuper le camp d'où elles étaient parties la veille. Le maréchal n'eut point connaiſſance de cette marche et ne fit aucun mouvement. Le prince de Holſtein, qui menait la gauche de la cavalerie, s'égara pendant l'obſcurité, et ſe mêla dans la marche des

autres colonnes. Ce ne fut qu'au point du jour qu'on put remettre les colonnes en ordre. Si l'ennemi avait entrepris fur les Pruffiens dans ce moment de confufion, il aurait fans doute réuffi ; mais il n'y penfa point. Les troupes repafsèrent tranquillement la
13. Katzbach, et l'armée en fut quitte pour une bonne canonnade qu'elle effuya en frifant les détachemens que Laudon tenait à Coffendau et à Dohna. Peu d'heures après que les Pruffiens eurent tendu leurs tentes, on vit paraître le maréchal avec fon armée, fuivi des corps de Beck, de Janus et de Lafcy; il fe plaça dans le même terrain qu'il avait occupé deux jours auparavant. Le roi fut alors informé par des voies fecrètes que M. de Czernichef, à la tête de 20,000 Ruffes, avait paffé l'Oder à Auras, et que les Autrichiens n'attendaient que fa jonction pour écrafer les Pruffiens. Le maréchal Daun avait des troupes de refte, et ce n'était pas ce qui lui manquait ; mais il n'avait pas le talent de s'en fervir avec promptitude et à propos. La fituation du roi était telle alors, qu'il ne lui reftait de pain et de bifcuit que pour trois jours; il était chargé de 2,000 voitures, tant pour les vivres que pour les munitions, qui caufaient un embarras prodigieux dans les marches, et dont il tâcha de fe défaire, pour donner plus de célérité à fes mouvemens. Il ne pouvait plus tenir auprès de Lignitz, à caufe que fa droite n'était pas affez bien appuyée à Schimmelwitz, et qu'il ne pouvait pas empêcher qu'on ne la tournât. Il fallait donc repaffer la Katzbach à Lignitz, envoyer à Glogau les chariots inutiles, en tirer des vivres, marcher à Parchwitz, pour pouffer en-deçà, ou

au-delà de l'Oder, afin de gagner de façon ou d'autre l'armée du prince Henri, à laquelle il fallait se joindre nécessairement, parce que ces deux corps séparés se trouvaient chacun trop faibles pour s'opposer aux Autrichiens et aux Russes, et qu'on risquait à la longue, en les laissant ainsi, de les voir écraser tous les deux, et alors tout était perdu sans ressource. Deux ennemis qui se font la guerre quelques années de suite, acquièrent une si parfaite intelligence de leur façon réciproque de penser, d'agir et d'entreprendre, qu'ils devinent mutuellement les desseins qu'ils peuvent former. Celui des Autrichiens était alors positivement d'attaquer le roi; on pouvait juger, par la position des corps de l'ennemi, que M. de Lascy était destiné à tourner la droite des Prussiens, que le maréchal Daun se serait présenté sur leur front, et que M. Laudon aurait probablement occupé les hauteurs de Pfaffendorf derrière Lignitz, pour leur couper le chemin de Glogau et la retraite. Ces considérations firent résoudre à quitter le camp de Lignitz le même soir, et à repasser la Katzbach selon le projet que nous avons rapporté plus haut. Cette manœuvre ne pouvait s'exécuter de jour à cause de la proximité du camp autrichien. L'ennemi n'aurait pas manqué d'engager une affaire d'arrière-garde, qui aurait tourné d'une manière désavantageuse pour les Prussiens, parce que le terrain de leur droite dominait celui de leur gauche, par lequel il fallait qu'ils se retirassent. On fit partir tout le bagage sous l'escorte de 2 bataillons francs et de 100 chevaux, qui le conduisirent à Glogau. Le roi alla reconnaître, avec ses généraux, la hauteur de

Pfaffendorf ; il voulait y former fon armée, après
avoir paffé la Katzbach à Lignitz, pour diriger de-là
15. fa marche fur Parchwitz. Dès que le jour baiffa,
l'armée fe mit en mouvement ; on amena au roi,
pendant la marche, un officier déferteur des Autri-
chiens, irlandais de nation ; il était fi plein de vin,
qu'il ne pouvait dire qu'en balbutiant qu'il avait un
fecret d'importance à révéler. Après lui avoir fait
avaler quelques mefures d'eau tiède, et après quel-
ques évacuations, il dit ce qu'on avait deviné, que
le maréchal Daun voulait ce jour même attaquer le
roi Mais les Pruffiens n'avaient rien à redouter ; ils
tranfportaient le lieu de la fcène, et par conféquent
ils dérangeaient tout le plan de l'ennemi, fait fur la
difpofition du terrain qu'on venait de quitter. Dès
que le roi eût atteint les hauteurs de Pfaffendorf, il
envoya M. de Hund faire une reconnaiffance du côté
de Binowitz et de Polnifchildern. Pendant ce temps-
là l'armée fe mit en bataille fur le terrain qui lui
avait été affigné. M de Hund revint bien vîte,
et apprit au roi qu'il avait donné dans deux colon-
nes d'infanterie et dans deux colonnes de cavalerie
de M. Laudon, qui était en pleine marche et peu
éloigné. Il n'y avait pas un moment à perdre pour
fe mettre en état de lui faire tête. Le roi partagea
donc fon armée en deux corps : fa droite, aux
ordres de Mrs. de Ziethen et de Wédel, demeura
immobile fur la place où elle s'était formée ; elle
dreffa des batteries en hâte, pour enfiler les deux
chemins de Lignitz, les feuls par lefquels le maré-
chal Daun pouvait déboucher pour venir à elle : il
fit en même temps changer de pofition à fa gauche,

et la forma, la droite vers la Katzbch et la gauche vers un étang. Tout ce corps ne fesait que 16 bataillons et 30 escadrons. Pendant que l'infanterie prenait cette direction, la cavalerie, qu'on avait poussé en avant pour la couvrir, escarmouchait vivement avec l'ennemi, ce qui dura jusqu'à ce qu'on eût établi une grosse batterie sur une éminence qui dominait tous les environs. Ces arrangemens pris, la cavalerie reçut ordre de se retirer, ce qu'elle exécuta bien. La plus grande partie en fut distribuée derrière l'infanterie pour la soutenir, au régiment de Krockow près et de quelques housards qu'on jeta sur la gauche, pour observer l'ennemi de ce côté-là. Cependant M. Laudon ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Il se doutait bien qu'il avait quelques troupes vis-à-vis de lui; mais il fesait si obscur, qu'il ne pouvait discerner ni les Prussiens, ni leur disposition. Il ne s'était point fait précéder par une avant-garde, parce qu'il se proposait de surprendre quelques bataillons francs qui avaient campé la veille à Pfaffendorf, avec le parc de vivres qu'il croyait y trouver encore. On fit alors exécuter sur l'ennemi la grande batterie qu'on avait construite sur la hauteur. La tête des colonnes autrichiennes n'en était qu'à 800 pas; le canon fit beaucoup d'effet sur ces masses serrées. M. Laudon s'aperçut en ce moment qu'il y avait quelque mécompte dans son calcul. Voulant former son monde, il ne put faire qu'un front de 5 bataillons, et les Prussiens attaquèrent cette ligne, qui fut aussi-tôt renversée. Il fit en ce moment avancer sa cavalerie, pour prendre en flanc et à dos ceux

qui l'attaquaient; mais il ne connaiffait pas le terrain, ni ne pouvait s'orienter dans l'obfcurité. Cette cavalerie culbuta les dragons de Krockow; prife enfuite en flanc par les cuiraffiers de Friederich, elle fut rechaffée à fon tour, et difperfée dans des marais dont elle eut bien de la peine à fortir. Dès l'aube du jour l'infanterie chargea la feconde ligne des Autrichiens. Comme on remarqua qu'elle fe dérangeait, on lâcha fur elle quelques efcadrons de cavalerie, qui l'enfoncèrent et la firent prefque toute prifonnière. De petits buiffons épars dans ce terrain étaient d'un ufage merveilleux pour cacher des corps de cavalerie, qui venaient fondre à l'improvifte fur l'ennemi et le mettaient en déroute. M. Laudon effaya d'en faire autant; fa cavalerie attaqua l'infanterie pruffienne, mais la cavalerie du roi la ramena vertement: enfin après cinq attaques confécutives fur ces 5 lignes des Autrichiens, chacune de 5 bataillons, la confufion des ennemis devint fi générale, que tout le corps fut mis en déroute et s'enfuit vers Binowitz, pour repaffer la Katzbach dans le plus grand défordre. On détacha quelques petits corps à la pourfuite des fuyards. M. de Mœllendorf mit le feu au village de Binowitz, où il fit beaucoup de prifonniers. Le roi ne voulut pas pourfuivre plus vivement M. Laudon, parce qu'il pouvait fe trouver dans le cas de fe fervir des mêmes troupes qui venaient de remporter la victoire, pour les joindre à fa droite et les faire combattre contre le maréchal Daun. Ce maréchal avait paffé toute la nuit, avec fes troupes en colonnes, près du ruiffeau qui féparait fon armée de

l'ancien camp pruſſien. Le roi y avait laiſſé par précaution quelques houſards, qui feſant les cris des patrouilles et des ſentinelles, entretinrent l'ennemi dans la perſuaſion que l'armée s'y trouvait encore. A la petite pointe du jour Daun et Laſcy ſe mirent en mouvement pour attaquer les Pruſſiens ; mais quelle fut leur ſurpriſe de trouver le camp vide, et de n'apprendre aucune nouvelle de ce qu'était devenue l'armée pruſſienne! on eût dit que la fortune avait décidé que rien ne réuſſirait aux Autrichiens ce jour-là; le vent même leur fut contraire. Ni le maréchal, ni M. de Laſcy n'entendirent le bruit de la bataille qui ſe donnait derrière Pfaffendorf à un demi-mille d'eux, quoique deux cents canons au moins tiraſſent de part et d'autre. Le maréchal fut long-temps incertain ſur le parti qu'il devait prendre ; enfin, après beaucoup de conſeils et d'avis différens, il réſolut de paſſer la Katzbach à Lignitz et d'attaquer le corps de M. de Ziethen qu'il voyait en bataille. Il envoya M. de Laſcy pour paſſer plus haut le Schwarzwaſſer. Cela était impoſſible, à moins que celui-ci ne fît un détour d'un mille et demi pour trouver un pont; car les bords de ce ruiſſeau étant marécageux, il ne ſuffit pas de ponts, il faut encore élever des chauſſées pour le paſſer au-delà de Lignitz. La bataille était déjà gagnée, et le roi ſe rendait préciſément à ſa droite, lorſqu'on aperçut l'avant-garde du maréchal Daun, qui débouchait de Lignitz; mais l'artillerie pruſſienne avait tellement dérangé cette troupe, qu'on pouvait juger, à ſa contenance, qu'elle était ſur le point de quitter cet emplacement. Pour terminer cette affaire, pour confirmer

au maréchal Daun la défaite de M. Laudon, qu'il ſoupçonnait déjà, enfin pour accélérer ſa retraite, le roi fit faire une réjouiſſance à ſes troupes. A peine eut-on fait le ſecond feu roulant, que les colonnes de l'ennemi rebrouſsèrent, et repaſsèrent la Katzbach auprès de Lignitz.

Il y eut ce même jour une petite bataille dans la forêt. On y avait envoyé le miniſtre d'Angleterre Mitchel, quelques ſecrétaires, et le bagage du quartier de la cour, ſous l'eſcorte d'une compagnie de grenadiers des gardes. Cette troupe fut attaquée par trois cents dragons et houſards. M. de Prittwitz, qui commandait ce détachement, ſe défendit ſi bien, qu'il ne perdit pas la moindre bagatelle de ce qui lui avait été confié. L'affaire de Pfaffendorf coûta 10,000 hommes à M. Laudon; le champ de bataille était jonché d'Autrichiens. Les Pruſſiens occupaient un terrain qui allait en glacis et toujours en s'abaiſſant du côté d'où les ennemis feſaient leur attaque; ce fut ce qui leur donna la ſupériorité pour le feu, et des avantages ſur les aſſaillans. Ils firent beaucoup de priſonniers, 2 généraux, 80 officiers, 6,000 ſoldats; les Autrichiens perdirent de plus dans cette journée 23 drapeaux et 82 canons.

Cependant le fruit de cette bataille aurait été perdu, ſi l'on n'avait pas inceſſamment paſſé la Katzbach à Parchwitz. L'ennemi était en confuſion et diſperſé. D'un côté les débris du corps de Laudon fuyaient à la débandade vers Wahlſtadt; d'un autre le maréchal Daun ſe trouvait dans le camp que les Pruſſiens avaient eu la veille, indéterminé

ſur

fur le parti qu'il devait prendre ; enfin M. de Lafcy errait à un mille de-là, cherchant inutilement un gué fur le Schwarzwaffer. C'était-là fans doute le moment dont il fallait profiter, pour ne pas donner à l'ennemi le temps de fe reconnaître. Le roi prit fa gauche, qui avait combattu, et marcha droit à Parchwitz. M. de Nauendorf, qui tenait l'autre bord du ruiffeau, fe trouvant trop faible pour réfifter aux Pruffiens, leur abandonna ce paffage fi long-temps et fi opiniâtrément difputé. On marqua le camp pour l'armée au-delà de Parchwitz. M. de Ziethen, qui devait s'y rendre également, ne s'arrêta fur le champ de bataille que le temps néceffaire pour recueillir les bleffés pruffiens, dont le nombre montait à 1100 hommes. On apprit à Parchwitz que M. de Czernichef campait depuis quelques jours à Liffa, ce qui fournit une nouvelle matière d'inquiétude. Il pouvait être joint par les Autrichiens, il pouvait prendre une pofition à Neumarck, et il aurait été fâcheux de remettre en queftion ce qui venait d'être décidé la veille. Il fallut tenter tous les moyens poffibles de fe débarraffer d'un ennemi qu'on n'avait aucune envie de combattre. On eut recours à la rufe : le roi écrivit au prince fon frère qu'il venait de battre les Autrichiens à plate couture ; qu'il fefait conftruire un pont pour paffer l'Oder, afin de faire un traitement pareil aux Ruffes ; qu'il comptait d'attaquer M. de Soltikow ; et il priait le prince de faire alors de fon côté les mouvemens dont on était convenu. On chargea un payfan de cette lettre, et on lui promit de groffes récompenfes pour que dès le

moment même il partît, pour qu'il se laissât prendre par les postes avancés de M. de Czernichef, et lui remît cette lettre comme par la peur du châtiment. Quoiqu'on ne pût deviner si ce paysan s'acquitterait bien de son rôle, ni quelle impression la lecture de cette lettre ferait sur l'esprit de M.
16. de Czernichef, l'armée du roi partit le lendemain; elle se mit en marche sur trois colonnes, plutôt dans l'ordre d'une escorte de convoi que d'une marche ordinaire; le roi conduisait la colonne de la droite, et couvrait la marche du côté des Autrichiens. M. de Krockow menait une forte avant-garde devant la seconde colonne; il était suivi par les prisonniers de guerre et les canons qu'on avait pris à l'ennemi, et par les blessés de l'armée prussienne; le prince de Holstein conduisait la troisième colonne, composée de cavalerie légère, et soutenue de quelques bataillons, pour couvrir le convoi contre les cosaques qui, de Leubus, où ils se tenaient, pouvaient passer l'Oder par certains gués, parce que les eaux étaient basses; enfin, M. de Ziethen, avec toutes les troupes qui n'avaient point combattu, fesait l'arrière-garde de l'armée. Le roi trouva bientôt M. de Nauendorf sur son chemin. Il s'était posté à Mœticht, d'où quelques volées de canon le délogèrent. Les housards prussiens aperçurent en route une colonne de bagage des ennemis faiblement escortée; ils donnèrent dessus, et firent un butin considérable. On apprit des prisonniers que ce bagage appartenait au corps du prince de Lœwenstein et de M. de Beck, qui étaient en pleine marche pour Neumarck, où ils devaient se

joindre aux Ruffes; outre cela on découvrait environ à trois quarts de mille à la droite des troupes du roi, toute l'armée du maréchal Daun, qui était en marche, fans qu'on pût diftinguer fi elle fuivait la route de Neumarck, de Canth ou de Schweidnitz. On était dans la fituation peut-être la plus difgracieufe et la plus inquiétante de toute la campagne; l'armée n'avait plus que pour un jour de pain; fi les Ruffes empêchaient d'en tirer de Breslau, et le maréchal Daun de la fortereffe de Schweidnitz, la victoire qu'on venait de remporter devenait inutile; car comment fe battre avec l'ennemi, ayant 6,000 prifonniers et 1100 bleffés à garder, et quelle cruelle réfolution aurait-ce été que celle de fe replier fur Glogau? Cependant lorfque les têtes des colonnes eurent gagné Blumerode, le roi pouffa en avant avec quelques houfards, et fe gliffant par la forêt, il s'approcha affez près de Neumarck pour découvrir que, de l'autre côté, il n'y avait ni camp, ni troupes. On envoya un officier à la découverte; il revint bientôt et ramena au roi un lieutenant colonel autrichien qu'il avait pris dans Neumarck même, et qui, au défefpoir d'être prifonnier, dit tout ce qu'il favait pour prouver que ce n'était point par fa faute que ce malheur lui était arrivé. Il s'emporta beaucoup contre les Ruffes; il dit qu'il avait été chargé d'une commiffion pour M. de Czernichef; que non-feulement il ne l'avait plus trouvé, mais que le pont même ayant été abattu, il n'avait pu paffer l'Oder pour le joindre. Alors toutes les appréhenfions s'évanouirent, et l'armée entra tranquillement dans fon camp de Neumarck.

Comme on venait de regagner la communication de Breslau, on était assuré de trouver des subsistances, et l'on donna quelque repos aux troupes, qui, durant neuf jours d'opérations perpétuelles, avaient, avec une constance héroïque, supporté de très-grandes fatigues et surmonté toutes les difficultés qu'elles avaient rencontrées. Le paysan qu'on avait envoyé avec la lettre au prince Henri, s'était bien acquitté de sa commission; à peine M. de Czernichef l'eut-il reçue, que le soir même il repassa l'Oder, et se rendit à tire d'aile auprès de M. de Soltikow, appréhendant même d'arriver trop tard. D'un autre côté l'armée autrichienne avait pris une position sur le Pitschenberg. M. de Laudon se tenait à Striegau, et l'on avait fait avancer le prince de Lœwenstein sur la montagne de Wurben, d'où son corps resserrait légérement la forteresse de Schweidnitz. Pendant toutes ces manœuvres des Autrichiens et des Prussiens, S. A. R. le prince Henri avait passé l'Oder avec toute son armée et s'était campé à Hunern, pour s'approcher des Russes. Peu après M de Soltikow se retira par Trachenberg et Herrenstadt en Pologne. Le prince le suivit jusqu'à Vinzig; mais comme de la part des deux armées prussiennes, il ne pouvait se faire d'entreprise importante tant qu'elles resteraient séparées, il fut résolu que M. de Goltz observerait les Russes avec un détachement de 12,000 hommes, et qu'il s'établirait aux environs de Glogau. Le reste de l'armée du prince repassa l'Oder le 29, et se joignit à celle du roi, qui campait aux environs de Breslau, entre Arnolsmuhle et Grofs-Mochber: il était temps

d'accourir au fecours de Schweidnitz, dont les ennemis étaient fur le point de commencer le fiége. Le roi fe mit en marche le 30; il découvrit de Wernersdorf le camp du maréchal Daun au Pitfchenberg, et celui de M. de Lafcy fur la montagne de Zobten; il fit pouffer un gros corps de cavalerie autrichienne qui venait à la rencontre de l'avant-garde, et que la cavalerie du roi rejeta jufques fous le canon du maréchal Daun. Il n'était pas expédient toutefois de défiler avec l'armée entre ces deux corps ennemis. Le roi tourna par fa gauche à Rogau, et prit une pofition vis-à-vis la montagne de Zobten près de Ptfchiderwitz; on tendit quelques tentes pour la forme, pendant que M. de Ziethen filait par des brouffailles, et gagnait fans bruit la gorge de Muhlendorf, qui aboutit à la plaine de Reichenbach et de Schweidnitz. Dès le foir l'armée fuivit ce chemin fur deux colonnes. L'avant-garde, à Pfaffendorf, rencontra 200 dragons de St. Ignon, qui, allant à la découverte, donnèrent à l'improvifte fur les houfards pruffiens. La confufion fe mit dans les troupes les plus avancées du roi; mais le régiment de Ziethen vint donner la chaffe à l'ennemi et lui fit 40 prifonniers. L'armée ayant regagné par cette marche la communication avec Schweidnitz, fe campa à Kœltfchen, à un petit mille de cette fortereffe. Dès la pointe du jour le maréchal Daun apprit qu'il était tourné; il abandonna incontinent la montagne de Zobten et le Pitfchenberg, et prit le camp de Kunzendorf. Sa droite s'appuyait fur la crête de Burckersdorf et fa gauche s'étendait jufqu'à Hohenfriedberg. Le

corps de Janus occupait outre cela les gorges de Wartha et de Silberberg, et M. de Nauendorf tenait les postes du Spitzberg et du Streitberg proche de Striegau.

1 sept. Le lendemain l'armée du roi prit le camp de Palz, où elle séjourna; mais comme cet emplacement n'était pas favorable pour déposter les ennemis des montagnes, elle alla se camper le 3 à Bunzelwitz. On se battit pendant toute la marche, d'abord avec le corps de Ried à Schœnbrunn, ensuite avec celui de Beck à Jauernick; et comme on ne pouvait pas souffrir M. de Nauendorf à Striegau, M. de Ziethen alla lui donner la chasse; il le poussa jusqu'à Hohenfriedberg sous les batteries de M. de Laudon, et prit, après avoir fait 400 prisonniers, le camp de Striegau dont il venait de chasser l'ennemi. Le roi désirait d'expulser les Autrichiens de la Silésie, pour se trouver dans la situation d'envoyer de plus gros détachemens contre les Russes. Le meilleur moyen de parvenir à ce but était de tourner la position des Autrichiens, soit pour ruiner leurs magasins, soit pour intercepter les convois qu'ils tiraient de la Bohème. L'exécution n'était pas sans difficulté; car l'ennemi occupait un terrain très-vaste, dont il était difficile de faire le circuit, parce que le maréchal Daun pouvait prévenir les Prussiens par un petit mouvement de son centre; il avait la corde et le roi l'arc à décrire. Néanmoins, quelque obstacle que l'on prévît, la nécessité d'agir, et le besoin présent des affaires l'emportèrent sur toutes ces considérations, et l'on abandonna l'événement à la fortune. L'armée se mit en marche la nuit du

11 de septembre, pour tourner les hauteurs de Friedberg; l'avant-garde gagna la gorge de Kauder. Aussi-tôt que M. de Laudon aperçut cette tête, il comprit qu'on avait dessein de le tourner; il abandonna sa position, et se retira vers le village de Reichenau. Le maréchal Daun de son côté, non moins attentif au mouvement des Prussiens, vint se présenter en même temps à l'autre bord du ravin qui coupe Reichenau; il sauva par cette marche M. Laudon, qui échappa au danger dont les Prussiens le menaçaient. L'armée arriva dans ce camp à jour fermant; le soldat pouvait à peine dresser ses tentes. Le projet du roi était de détacher sur Landshut, où l'ennemi avait son magasin; on fut obligé d'en différer l'exécution jusqu'au lendemain. M. de Ziethen fut chargé de cette commission; dès la pointe du jour il devait suivre le chemin de Harta et de Ruhbank; mais un contretemps imprévu fit manquer l'expédition. M. de Beck avait reçu ordre la veille, lorsque l'armée décampait, de couvrir la droite de M. Laudon. Comme il marchait de Hohenfriedberg à Reichenau dans l'obscurité, il découvrit le camp du roi, qu'il prit pour celui des Autrichiens, et se plaça sur le flanc gauche de ce camp, par où il tournait le dos à l'armée du roi. La nuit même le roi en fut averti. Les Prussiens ne quittèrent point les armes, et avant l'aube du jour on se mit en devoir de l'attaquer. Quelques coups de canon mirent ses troupes en désordre. La cavalerie du roi les chargea dans ce moment, et prit tout un bataillon de pandours de 800 hommes; elle poursuivit le corps de Beck, qui se sauvant à Hohenfriedberg, fut poussé

jusqu'à Ronstock. Il aurait été plus mal mené encore, si le prince de Lœwenstein ne fût accouru à son secours avec des troupes fraîches, qui recueillirent les fuyards et couvrirent la retraite. Cette canonnade et le bruit du feu d'infanterie firent croire à M. de Ziethen qu'il s'agissait de quelque engagement sérieux à la gauche du roi : il ne voulut point se hasarder à quitter l'armée dans un moment où peut-être sa présence deviendrait nécessaire ; il différa son départ jusqu'à midi : mais le moment favorable était passé ; il ne put avancer que jusqu'à Harta, où il se campa, parce que Laudon venait de garnir toutes les gorges qui mènent à Landshut, et que M. de Lascy avait pris, avec 20,000 hommes, la position de Ruhbank. M. de Nauendorf, dont le corps était demeuré campé à Zirlau proche de Freybourg, se répandait pendant ce temps-là dans la plaine et poussait ses partis jusqu'à Jauer et Lignitz. Le roi envoya M. de Krockow à Wahlstadt, qui surprit un détachement de Nauendorf, fort de plus de trois cents hommes, qu'il ramena tous prisonniers à l'armée.

Cependant le maréchal Daun n'était pas aussi tranquille qu'il le paraissait ; il préparait des chemins de Landshut à Bolkenhayn ; il fesait filer des troupes à Ruhbank, et en combinant tous ces préparatifs, il était facile d'en conclure qu'il couvait le dessein de surprendre, par une marche détournée, l'armée du roi, et de la prendre à dos par le chemin de Bolkenhayn qu'on réparait. On pouvait éviter ce hasard ; il aurait été téméraire de s'y exposer ; d'ailleurs les Prussiens valent mieux pour l'offensive que pour la

défensive; de plus les fourrages des environs étaient consommés; de sorte qu'au lieu de s'exposer à l'incertitude d'un pareil événement, le roi fit le projet de tourner avec sa gauche la droite du maréchal Daun, à contresens du mouvement qu'il avait exécuté avec sa droite contre M. Laudon. Dès le soir du 16 l'armée quitta le camp de Reichenau et de Baumgarten. La première tentative devait se faire sur la hauteur de Kunzendorf; mais l'ennemi, qui pouvait s'y rendre plus vîte, prévint les Prussiens; de plus, comme il fallait traverser le village de Cider, le prince de Lœwenstein, qui campait près de-là, engagea d'abord l'escarmouche, qui bientôt fut suivie d'une vive canonnade. La direction que l'armée du roi prenait, était à 3,000 pas du pied des montagnes, pour moins exposer les troupes aux effets de l'artillerie autrichienne; mais l'ennemi, qui descendait de ses hauteurs, dérangea un peu les mesures qu'on avait prises. M. de Ziethen, qui fesait l'arrière-garde, eut à peine quitté le camp, qu'il fut continuellement harcelé dans sa route. Comme cela ralentissait sa marche, la tête de l'armée fut plus d'une fois obligée de faire halte, pour empêcher que les distances ne se perdissent, et pour que l'on fût en état de se secourir mutuellement. Aussi-tôt que l'avant-garde fut à portée de Kunzendorf, on fit occuper cette hauteur par des housards et des dragons. L'infanterie prussienne ne put pas suivre assez vîte pour les soutenir. L'avant-garde du maréchal Daun parut en même temps, venant de Furstenstein. Les housards et les dragons, trop faibles pour soutenir ce poste important, furent obligés de

l'abandonner. L'arrière-garde, qui arrêtait beaucoup la marche de l'armée du roi, donna lieu à une nouvelle halte du côté de Schœnbrunn, pour lui donner le temps de rejoindre la queue des colonnes. Les généraux des ennemis se flattant de profiter de cette occasion, attaquèrent avec 30 escadrons l'infanterie prussienne; mais ils furent reçus à grands coups de canon, mêlés de beaucoup de feu des petites armes, et rechassés ensuite par les cuirassiers de Henri et de Seidlitz jusqu'à leur ligne. Le roi gagna enfin le village de Bœgendorf, toujours côtoyé par les Impériaux. Il porta de-là son avant-garde droit sur les hauteurs de Hohengiersdorf; on fut obligé d'ouvrir un abatis que l'ennemi y avait pratiqué pour défendre ce chemin dans les montagnes. Le maréchal devinant à peu-près l'intention du roi, se mit, près de Hoch-Bœgendorf, sur cinq ou six lignes de profondeur, pour occuper, par un chemin qui en est proche, le plateau de Hohengiersdorf avant les Prussiens. M. de Ziethen le canonna avec tant de succès, que la confusion devint presque générale dans son corps. M. de Wied gagna cependant le premier la hauteur de Hohengiersdorf avec un bataillon du prince Henri, et un autre de jeune Brunswic; il y trouva 10 escadrons autrichiens qui avaient mis pied à terre et que quelques volées de canon chassèrent tout de suite. De-là, comme il s'avançait pour se poster de manière à couper à l'ennemi le chemin de ce plateau, il rencontra la tête de dix bataillons de grenadiers que le maréchal Daun y envoyait dans la même intention. M. de Wied les attaqua; l'action fut aussi vive que courte; les Autrichiens

furent battus, et perdirent 600 grenadiers et 14 pièces de canon. L'avant-garde et la gauche de l'armée du roi fuivirent M. de Wied, et fe placèrent de ce plateau au Blaueranzen: on fit reconnaître les hauteurs de Seitendorf, que l'ennemi avait garnies en diligence; la canonnade, qui avait commencé au point du jour, et qui avait duré toute cette journée, ne finit qu'à 9 heures et demie du foir. Ce bruit, qu'on avait entendu à Breslau, parut fi confidérable, que les officiers de la garnifon crurent qu'il y avait une bataille; ce n'était à la vérité qu'une marche; mais dans les temps paffés, on s'était battu plus d'une fois fans tirer autant de coups de canon que ce jour-là. On avait voulu gagner Wahlenbourg, où l'ennemi avait une boulangerie, mais on avait fi fort été retardé, parce qu'il fallait toujours fe battre, qu'il fut impoffible aux Pruffiens de pouffer cette fois plus loin leurs avantages. Le lendemain toute l'armée du roi, à l'exception des cuiraffiers, occupa les hauteurs de Giersdorf. On fit une tentative pour pénétrer par Neu-Reufendorf et le Kohlberg à Wahlenbourg. Durant la nuit M. Laudon avait pris les devans, et occupait déjà les gorges qui défendent ce paffage; il fut même joint par M. de Lafcy dans cette pofition, de forte que l'entreprife des Pruffiens n'aboutit qu'à une canonnade. Le roi fe rendit en attendant maître des hauteurs de Beersdorf. La gauche de fon camp s'appuyait à Kunaft, d'où la ligne tournait par Beersdorf et Dittmansdorf, où était le quartier général. De-là elle paffait par le Blaueranzen, et le plateau de Hohengiersdorf, à l'extrémité

de la droite, était occupé par la réserve dont M. de Forcade avait le commandement. L'armée du maréchal Daun tenait un terrain plus vaste. Le corps de Mrs. de Laudon et de Lascy allait à Jauernick et Tanhausen par Neu-Reusendorf jusqu'à Seitendorf. Le maréchal Daun prenait de-là et remplissait toute la croupe qui s'étend jusqu'à Bœgendorf. Mrs. de Lœwenstein et de Beck couvraient son flanc gauche, fesant front vers Schweidnitz, et M. de Nauendorf couvrait ses derrières à Furstenstein. Ces deux armees s'étaient tellement emboîtées dans ces montagnes, qu'elles ne pouvaient avancer ni l'une ni l'autre, et leurs camps des deux parts étaient inexpugnables. Ces camps d'ailleurs étaient si voisins, qu'il n'eût dépendu que des généraux de se canonner réciproquement avec succès; mais comme cela ne menait à rien, on fut fort tranquille; les vedettes étaient nez à nez, toute tiraill rie fut interdite, on aurait dit qu'on était convenu d'un armistice; cela en vint au point qu'Autrichiens et Prussiens remettaient les patrouilles qui s'égaraient pendant l'obscurité de la nuit, dans le chemin qui ramenait à leurs postes. Toutefois dans ces montagnes mêmes, dont la nature s'était complue à faire des espèces de forteresses, les uns et les autres se retranchèrent encore pour plus de sureté.

La situation où se trouvait le maréchal Daun commençait à lui peser. Il lui était insupportable de voir qu'il allait perdre cette campagne, dans le succès de laquelle il avait mis sa plus grande espérance. Les fourrages des montagnes étaient consumés; il ne pouvait répandre dans la plaine que

de petits partis; les chemins rompus rendaient plus difficile l'arrivée des convois qu'il tirait de la Bohème; il était enfin sur le point d'abandonner la Silésie, où désormais il ne lui restait plus d'entreprise à former. Dans son chagrin il n'imagina d'autre ressource, pour rétablir ses affaires, qu'une diversion, qui coupant dans le vif, forçât le roi de s'éloigner. Il remua ciel et terre pour y disposer les généraux russes et sur-tout M. de Soltikow. Son dessein était de faire marcher un corps de Russes droit à Berlin, et pour les encourager à cette manœuvre, il se proposa de les faire joindre par un détachement de son armée, persuadé que ce serait-là le seul moyen d'obliger le roi d'accourir au secours de ses Etats héréditaires, et par conséquent de quitter la Silésie avant de pouvoir contraindre les Autrichiens à se retirer en Bohème. Il envoya un officier général dans le camp des Russes, afin de négocier cette affaire; la cour de Vienne dépêchait journellement des courriers à Pétersbourg pour appuyer le projet; on offrit aux Russes l'appât du pillage et du butin; et dès qu'ils eurent consenti, M. de Lascy fut détaché de Seitendorf, pour aider à l'exécution. Quoique le roi fût informé de ces desseins, il ne laissa pas de détacher M. de Wied avec 6,000 hommes pour la haute Silésie. M. de Wied y trouva le corps de Bethlem à Neustadt; les dragons de Krockow firent une reconnaissance, où, par maladresse, ils perdirent 120 hommes; mais ce ne sont-là que des bagatelles.

Mrs de Czernichef et de Tottleben s'étaient mis en marche dès le 20 de septembre, avec environ Octobre.

20,000 hommes; ils avaient paſſé l'Oder à Beuthen, d'où ils s'étaient porté ſur Chriſtianſtadt, tandis que M. de Soltikow dirigeait ſa marche de Schlichtingheim en Pologne ſur Francfort, où il arriva le 6 d'octobre. Les affaires de la Saxe allaient mal depuis le départ du roi. Les troupes des cercles occupèrent d'abord Noſſen; M. de Hulſen, trop faible pour occuper tous les poſtes qu'il aurait fallu garder pour empêcher le prince de Deuxponts de le tourner, ne put conſerver ſa poſition de Schlettau, et ſe replia ſur Strehla. Il y fut incontinent
20. ſuivi par les ennemis. M. de Luzinsky ſe porta ſur ſon flanc droit, pendant que le prince de Stolberg attaqua la droite des Pruſſiens ſur de Durrenberg. M. de Braun, qui commandait cette brigade, repouſſa vigoureuſement l'ennemi. Les dragons de Schorlemmer et les houſards de Kleiſt donnèrent en même temps ſur eux et achevèrent de les mettre en déroute. Ils firent priſonniers le prince de Naſſau, colonel au ſervice d'Autriche, 20 officiers et 400 hommes, ſur quoi le prince de Deuxponts ſe retira. Mais il ſemblait que ce n'en fût pas aſſez pour M. de Hulſen du nombre d'ennemis qu'il avait à combattre; le haſard lui en ſuſcitait de nouveaux. Le duc de Wirtemberg reparut en campagne; il crut être plus heureux en ſervant ſous les auſpices des Autrichiens qu'en feſant la guerre avec les Français; il s'était réſervé qu'on l'emploîrait en corps ſéparé, et s'avançait vers la Saxe. Comme il ſe trouvait alors aux environs de Grimma, M. de Hulſen ne trouva pas convenable de prolonger davantage ſon ſéjour de Strehla; il ſe retira à Torgau, pour couvrir le

magafin qu'il avait dans cette ville, autant que les
conjonctures le lui permettraient. Le prince de
Deuxponts fuivit les Pruffiens et vint fe camper à
Belgern. Le duc de Wirtemberg s'avança de Bitter-
feld à Pretfch. M. de Luzinsky fe porta fur Dom-
mitfch ; il y conftruifit un pont, et paffa l'Elbe le
même jour Le prince de Deuxponts et Mrs. de Had-
dick et de Maquire s'avancèrent alors en même temps
fur M. de Hulfen, et vinrent occuper les hauteurs
de Suptitz. Ces mouvemens combinés des ennemis,
et le paffage de l'Elbe du corps de Luzinsky, firent
appréhender que les ennemis n'euffent le projet
d'affiéger Torgau, ou peut-être même de pouffer
jufqu'à Berlin, où il y avait peu de troupes. M.
de Hulfen voulut prévenir des deffeins auffi dange- 26.
reux; pour cet effet, il paffa l'Elbe à Torgau et
établit fon camp à Ieffen, au confluent de l'Elfter
et de l'Elbe. D'abord après fon départ les ennemis
brûlèrent le pont de Torgau. Le commandant de
la ville ne fit aucune défenfe; il fe rendit le même
jour; fa garnifon forte de 800 hommes, beaucoup
de malades de l'armée et un magafin confidérable,
tout fut perdu, et tomba entre les mains des Impé-
riaux. Le prince de Deuxponts s'avança enfuite fur
l'Elfter, et M. de Hulfen ne pouvant réfifter aux
ennemis qu'il avait devant lui et fur fes derrières,
fe retira à Coswig, d'où il fut appelé à Berlin,
comme nous le dirons d'abord. La ville de Wittem-
berg fut auffi-tôt affiégée. M. de Salenmon, qui
en était commandant, fe défendit avec valeur et
avec fermeté. Les ennemis bombardèrent la place
et en réduifirent les trois quarts en cendres. Les

munitions lui manquèrent à la fin ; il ne ſe rendit toutefois que le 14 d'octobre, après avoir fait tout ce qu'on devait attendre d'un homme d'honneur.

Le bouleverſement de la Saxe, les dangers qui menaçaient la Marche et Berlin, étaient des motifs ſuffiſans pour engager le roi à ſe porter en diligence au ſecours de ces contrées. On était déjà dans le mois d'octobre; il n'était pas à préſumer que l'ennemi, ſi lent dans ſes préparatifs, commençât un ſiége dans cette ſaiſon avancée, vu qu'en Siléſie toutes ſes meſures étaient dérangées. Toutes les probabilités portaient à croire que le roi pouvait quitter la Siléſie ſans riſque. Comme donc ſa préſence devenait ſi eſſentiellement néceſſaire ailleurs, il rappela M. de Wied de la haute Siléſie, et partit le 7 d'octobre du camp de Dittmansdorf. Il dirigea ſa marche par Bunzelwitz, Jauer, Conradsdorf, Primkenau à Sagan, où M. de Goltz le joignit le 11. Ce général avait détaché M. de Werner pour Colberg dès le mois de ſeptembre; nous en verrons d'abord les raiſons. De Sagan, l'armée du roi marcha par Guben à Gros-Mœrau, où elle arriva le 15. Le projet du roi était de prendre à dos les Ruſſes, pour abymer tout le corps qui s'était aventuré juſqu'à Berlin. Mais cela ne fut pas néceſſaire; car voici la tournure que prirent les choſes. Mrs. de Czernichef et de Tottleben étaient venus par le chemin de Guben et de Beeskow, et ils arrivèrent le 3 d'octobre devant les portes de Berlin. Le prince de Wirtemberg, qui feſait tête aux Suédois, en avait eu vent; la guerre qu'il feſait aux Suédois était toujours la même ; l'ennemi paſſait la Peene, on lui

battait

battait un détachement, il rétrogradait pour avancer d'un autre côté; en un mot, il ne se passait rien dans cette guerre qui méritât l'attention de la postérité. Le prince de Wirtemberg se trouvait à Pasewalk, lorsqu'il fut informé de la marche des Russes. Il avait attiré à lui de la Poméranie M. de Werner, qui avait eu les plus brillans succès contre les Russes. La singularité de son expédition nous engage à la rapporter, pour égayer un peu la tragique gravité de cette matière. Les Russes avaient envoyé leur amiral Zacharie Danielowitz avec 26 vaisseaux de guerre, auxquels se joignit une escadre suédoise, pour mettre le siége devant Colberg. Ils ouvrirent la tranchée le 26 d'août, et continuèrent leurs opérations jusqu'au 18 de septembre. Le commandant et la garnison y firent à l'envi des merveilles par leur défense et par leurs sorties. La nouvelle de ce siége fit partir M. de Werner de la Silésie, pour accourir au secours de Colberg avec 4 bataillons et 9 escadrons. Il vient, surprend l'ennemi à Selnow, s'empare de l'important passage du Kautzenberg, et se jette dans la ville. L'ennemi lève le siége la même nuit, s'embarque sur ses vaisseaux, abandonne 15 canons, 7 mortiers et ses munitions de guerre. Werner fait 600 prisonniers; il se présente le lendemain sur le bord de la Baltique, et par un effet incroyable de la terreur, la flotte lève l'ancre, met à la voile, et cingle en haute mer. Il était sans doute réservé à M. de Werner de mettre une flotte en déroute avec quelques escadrons de housards. Après que ce général eut achevé d'expulser les Russes de la Poméranie, il se rendit à Brenzlow, où il joignit le prince de Wirtemberg. Mrs. de

Werner et de Belling demeurèrent dans ces environs pour s'oppofer aux Suédois, pendant que le prince de Wirtemberg s'avançait à grandes journées vers Berlin, où il arriva le 4 d'octobre.

Tout le monde avait pris les armes dans cette capitale, on employait des invalides et des malades pour fe défendre. Les fortifications de la ville confiftaient en quelques flèches de terre, élevées devant les portes. Ces poftes importans étaient confiés à des généraux de l'armée bleffés ou malades, qui fe trouvaient dans la ville. Avec fa cavalerie le prince de Wirtemberg fortit de la porte de Siléfie, où il rencontra l'ennemi, et fut attaqué durant fix heures par M. de Tottleben, qui l'environnait avec un corps de 7 à 8,000 cofaques et dragons. Le prince non-feulement le repouffa, mais le rechaffa jufqu'à Kœpenick. La porte fut attaquée le lendemain par 2,000 fantaffins ruffes. M. de Seidlitz, quoiqu'il ne fût pas guéri de fes bleffures de Kunersdorf, y commandait; il repouffa l'ennemi. On avait mandé à M. de Hulfen le péril où fe trouvait la capitale; il y était accouru de Cofwig, et il arriva fur ces entrefaites. S'il n'y avait eu que les Ruffes à écarter, on aurait réuffi à les chaffer; mais ce qui perdit la ville, ce fut l'arrivée de M. de Lafcy. Il avait déjà occupé Potsdam et Charlottenbourg, et s'avançait du côté du midi vers Berlin. Cette capitale a trois milles de circuit; or il était impoffible que 16,000 hommes défendiffent une auffi vafte enceinte, où il n'y a ni ouvrage, ni remparts, contre 20,000 Ruffes et 18,000 Autrichiens, qui n'ayant rien à ménager, pouvaient tout entreprendre. L'ennemi jetait déjà

des bombes dans la ville. Si l'on avait attendu la dernière extrémité, les troupes couraient risque d'être prises, et la capitale d'être ruinée de fond en comble. Ces considérations essentielles et solides occasionnèrent la résolution que prirent les généraux de se retirer, en intimant aux magistrats d'envoyer des députés aux chefs des ennemis, pour dresser une espèce de capitulation. Le prince de Wirtemberg et M. de Hulsen partirent la nuit du 9 et se replièrent sur Spandau, il n'y eut que le corps des chasseurs qui souffrît dans cette retraite. Le même jour les Russes entrèrent dans Berlin. L'on convint que la bourgeoisie lèverait par imposition la somme de deux millions, qu'elle payerait pour se racheter du pillage. Cela n'empêcha pas que Mrs. de Lascy et de Czernichef ne fussent tentés d'incendier une partie de la ville, et peut-être y aurait-il eu quelque catastrophe sans les solides représentations de M. Verelst ministre de la république de Hollande. Ce digne républicain leur parla du droit des gens et leur dépeignit leur dureté avec des couleurs si affreuses, qu'ils en eurent honte. Leur fureur et leur rage se tourna sur Charlottenbourg et Schœnhausen, maisons royales, qui furent pillées par les cosaques et par les Saxons. Le bruit de la marche du roi allait en s'accroissant. Il était venu des avis à Mrs. de Lascy et de Czernichef que l'intention de ce prince était de les couper. Cette nouvelle leur fit hâter leur départ. Ils se retirèrent le 12. Les Russes repassèrent l'Oder à Francfort et à Schwedt, et le 15 M. de Soltikow marcha vers

Landsberg fur la Warte. Pour M. de Lafcy, il pilla tout ce qu'il rencontra fur fa route, et dans trois jours il eut regagné Torgau. Le prince de Wirtemberg et M. de Hulfen, embarraffés de leur perfonne, avaient tourné vers Cofwig et s'y tenaient cantonnés faute de favoir où aller.

Ce fut à Grofs-Mœrau que le roi apprit ces différens détails. Comme il n'y avait plus de Ruffes à combattre, ce prince eut la liberté de diriger tous fes efforts contre la Saxe; ainfi au lieu de prendre la route de Kœpenick, il prit celle de Lubben. Cependant le maréchal Daun avait fuivi le roi en Luface; il s'approchait alors de Torgau, et comme l'on apprit qu'il avait laiffé M. de Laudon à Lœwenberg, M. de Goltz eut ordre de retourner en Siléfie, pour s'oppofer de fon mieux aux entreprifes des Autrichiens. L'armée du roi arriva le 22 à Ieffen. Les troupes du prince de Deuxponts bordaient toute la rive gauche de l'Elbe, et il fe tenait à Prata vis-à-vis de Wittemberg, avec la plus confidérable partie de fes forces; il évacua cette forteresse, auffi-tôt que la tête de l'armée du roi parut près de la ville. Les révolutions fubites qui venaient d'arriver dans cette campagne, demandaient qu'on prît de nouvelles mefures et qu'on fît de nouvelles difpofitions. Il ne reftait pas un feul magafin dans toute la Saxe aux Pruffiens. L'armée du roi vivait au jour la journée; elle tirait quelque peu de farine de Spandau; ces provifions mêmes allaient s'épuifer; avec cela l'ennemi occupait la Saxe entière. Le maréchal Daun allait arriver à Torgau, les troupes des cercles bordaient le cours de l'Elbe, et le duc de Wirtemberg occu-

paît les environs de Deffau. Pour fe délivrer de tant d'ennemis, le roi fit marcher M. de Hulfen et le prince de Wirtemberg à Magdebourg, pour y paffer l'Elbe et pour efcorter les bateaux chargés de farine qui devaient fe rendre à Deffau, où le roi réfolut de paffer l'Elbe avec la droite de fon armée, pour fe joindre enfuite à M. de Hulfen. Le prince de Wirtemberg rencontra, dans la principauté de Halberftadt, un détachement du duc fon frère, qui fut entièrement détruit; le duc s'en retourna d'une traite par Merfebourg et Leipfic à Naumbourg. La droite de l'armée du roi paffa l'Elbe le 26, et fe joignit à M. de Hulfen et au prince de Wirtemberg proche de Deffau. Sur ce mouvement le prince de Deux-ponts abandonna les bords de l'Elbe, et fe retira par Duben à Leipfic. Il avait laiffé M. de Ried en arrière dans une forêt, entre Oranienbaum et Kemberg, où cet officier s'était placé avec peu de jugement, ayant garni les bois de fes houfards, et ayant pofté fes pandours dans la plaine. L'avant-garde pruffienne l'attaqua. Ses troupes, qui fe trouvaient toutes éparpillées, furent battues en détail, et fon corps fut prefque détruit : de 3,600 hommes qu'il avait eus avant l'action, il n'en put raffembler que 1,700 à Pretfch, jufqu'où on le pouffa. Dès que l'armée du roi eut atteint Kemberg, M. de Ziethen, qui, avec la gauche, avait contenu l'ennemi à Wittemberg, paffa l'Elbe et fe joignit au gros de l'armée. Cependant le maréchal Daun venait de joindre M. de Lafcy à Torgau. Comme on apprit avec certitude que fon avant-garde avait pris le chemin d'Eulenbourg, on ne pouvait fe figurer autre chofe

ſinon que ſon deſſein était de ſe joindre à l'armée des cercles. Sur ce ſoupçon l'armée marcha ſur Duben, pour s'oppoſer à une réunion auſſi préjudiciable aux intérêts du roi. En arrivant à Duben, on y trouva un bataillon de croates, qui fut ou pris, ou paſſé au fil de l'épée. Le roi établit dans cet endroit un dépôt pour ſes vivres. Ce poſte y parut le plus convenable, parce que c'eſt une preſqu'île, à peu-près entièrement environnée par la Mulde. On y conſtruiſit quelques redoutes, et on y laiſſa M. de Sydow avec 10 bataillons, pour la défendre. L'armée du roi marcha de-là ſur Eulenbourg. Les troupes autrichiennes qui avaient campé dans cette partie, ſe retirèrent par Mochrena ſur Torgau avec tant de précipitation, qu'elles abandonnèrent une partie de leurs tentes. L'armée ſe campa, la droite à Thalwitz et la gauche à Eulenbourg. M. de Hulſen fut obligé de paſſer la Mulde avec quelques bataillons ; il prit une poſition entre Beltzen et Goſtevra, vis-à-vis du prince de Deuxponts, dont l'armée était à Taucha. Dans la ſituation où l'on ſe trouvait, c'était un préalable néceſſaire que d'écarter les troupes des cercles, tant parce qu'elles ſe trouvaient à dos des Pruſſiens, que pour empêcher leur jonction avec les Autrichiens ; il n'en coûta pas beaucoup de peine. M. de Hulſen les fit alarmer, ſur quoi elles décampèrent la nuit même, paſsèrent la Pleiſſe, puis l'Elſter, et ſe retirèrent à Zeitz. Le major Quintus, avec ſon bataillon franc, chargea vigoureuſement leur arrière-garde, ſur laquelle il fit 400 priſonniers. Après cette expédition ſi heureuſement terminée, les Pruſſiens

rentrèrent en possession de Leipsic, et M. de Hulsen rejoignit l'armée.

Tous les événemens jusqu'alors avaient tourné à l'avantage du roi. L'irruption des Russes et la prise de Berlin, qui paraissaient devoir entraîner de si grandes conséquences, se terminèrent d'une manière moins fâcheuse qu'on ne pouvait s'y attendre; il n'en coûta que des contributions et de l'argent. L'ennemi venait d'être écarté des frontières du Brandebourg; on avait repris Wittemberg et Leipsic, et l'on avait même éloigné les troupes des cercles à une distance assez considérable pour ne point appréhender qu'elles pussent se joindre promptement aux Impériaux. Mais tout n'était pas fait, et les projets qui restaient à exécuter, étaient la partie la plus difficile de l'ouvrage. Les Russes, qui se tenaient à Landsberg sur la Warte, pouvaient être de-là tranquilles spectateurs des événemens qui se passeraient en Saxe. Cependant le roi était informé que d'autres raisons les engageaient à ne pas trop s'éloigner, leur dessein étant, au cas que les Autrichiens eussent des avantages sur l'armée du roi, ou que le maréchal Daun pût se soutenir à Torgau, de rentrer dans l'électorat de Brandebourg, et d'établir leurs quartiers le long de l'Elbe, conjointement avec les Autrichiens. Les suites de ce projet auraient été funestes et désespérantes pour les Prussiens. Par cette position, ils coupaient l'armée du roi non-seulement de la Silésie et de la Poméranie, mais encore de Berlin, cette mère nourricière qui fournissait uniformes, armes, bagage et tous les besoins des troupes: qu'on ajoute

Novembre.

à ces considérations qu'il ne restait de quartiers à prendre pour l'armée du roi qu'au-delà de la Mulde, entre la Pleisse, la Saale, l'Elster et l'Unstrut. Ce terrain trop resserré ne pouvait pas fournir à la subsistance de tant de troupes pendant l'hiver. D'où seraient venus les magasins pour le printemps? d'où les uniformes? d'où les recrues? Cette armée ainsi pressée et rejetée sur celle des alliés, l'aurait affamée en s'affamant elle-même. Sans avoir de profondes connaissances militaires, tout homme sensé comprendra que si le roi s'en était tenu là pour cet automne, et n'avait pas formé de nouvelles entreprises, il aurait autant valu se livrer pieds et poings liés à la discrétion des ennemis. Ajoutez à tout ce que nous venons de dire, que les provisions dont on avait formé le dépôt de Duben, pouvaient à peine fournir pour quatre semaines à l'entretien des troupes; que par le froid qui commençait à se faire sentir, les eaux de l'Elbe devaient être prises incessamment; que par conséquent les bateaux ne pouvaient plus amener des vivres de Magdebourg: enfin on se serait vu réduit à la dernière misère, si l'on n'avait pas pris alors de bonnes mesures pour écarter l'ennemi, et pour gagner un terrain propre à placer et à faire subsister l'armée. Après avoir bien mûrement examiné et pesé toutes ces raisons, il fut résolu de commettre la fortune de la Prusse au sort d'une bataille, si toutefois on ne pouvait parvenir, par des manœuvres, à déposter le maréchal Daun de Torgau qu'il occupait. Il est bon d'observer que les espèces de jalousies qu'on pouvait lui donner,

ne roulaient que fur ces deux objets : l'un de gagner avant lui Dresde, où l'on n'avait laiffé qu'une faible garnifon, et l'autre, de s'approcher de l'Elbe et de lui donner des appréhenfions pour fes fubfiftances, qu'il fefait defcendre de Dresde fur ce fleuve ; il faut avouer cependant que cette dernière manœuvre ne pouvait guère lui caufer d'inquiétude, parce qu'il était maître de toute la rive droite de ce fleuve, et qu'il pouvait faire voiturer par chariots ce que les barques ne pouvaient plus transporter. Ce qu'il y eut de plus difficile dans l'exécution de ce plan, fut de concilier deux chofes prefque contradictoires, la marche de l'armée fur l'Elbe, et la fureté du dépôt des vivres. Pour ne point s'écarter des règles, l'armée du roi, en avançant, ne devait point s'éloigner de fa ligne de défenfe, par laquelle elle couvrait fes fubfiftances ; et ce mouvement qu'il fallait faire fur l'Elbe, l'écartait tout à fait à droite, en découvrant fes derrières. On tâcha cependant d'accorder l'entreprife fur l'ennemi avec la fureté du dépôt. Le roi fe propofa de fe porter à Schilda, pour éprouver la contenance du maréchal Daun, et de l'attaquer à Torgau, s'il était obftinément réfolu à s'y maintenir. Comme il n'y avait qu'une marche jufqu'à Schilda, fi le maréchal fe retirait fur ce mouvement, il n'y avait point à craindre qu'il entreprît fur Duben, et s'il demeurait à Torgau, en attaquant le lendemain, il était apparent qu'on lui donnerait tant d'ouvrage, qu'il n'aurait pas le temps de former des projets pour ruiner les magafins du roi.

Tout confpirant donc à confirmer le roi dans la réfolution qu'il avait prife, il fit marcher le 2 de

novembre l'armée à Schilda ; il fut pendant tout le chemin avec l'avant-garde des housards, pour observer de quel côté se retiraient les postes avancés de l'ennemi, à mesure qu'ils étaient poussés par les troupes du roi. On ne fut pas long temps en doute; les détachemens se retirèrent tous à Torgau, à l'exception de M. Brentano, qu'on attaqua à Belgern, et qu'on prit en un tel sens, qu'il ne put se sauver que vers Strehla. M. de Kleist lui fit 800 prisonniers. L'armée du roi se campa de Schilda par Probsthain à Langen-Reichenbach, et le maréchal Daun demeura immobile à Torgau. Il n'y avait plus à douter qu'il n'eût des ordres positifs de sa cour, de soutenir à tout prix sa position. On fit les dispositions suivantes pour l'attaquer le lendemain. La droite des Impériaux s'appuyait derrière les étangs de Groswich. Son centre couvrait la colline de Suptitz ; sa gauche se terminait au-delà de Zinna, en tirant vers les étangs de Torgau. Outre cela M. de Ried observait l'armée prussienne, du bord de la forêt de Torgau, M. de Lascy, avec une réserve de 20,000 hommes, couvrait la chaussée et les étangs qui sont à l'extrémité de l'endroit où les Impériaux avaient appuyé leur gauche. Cependant le terrain où se trouvait l'ennemi manquait de profondeur, et leurs lignes n'avaient pas 300 pas d'intervalle. C'était une circonstance très-favorable pour les Prussiens, parce qu'en attaquant ce centre de front et à dos, on mettait l'ennemi entre deux feux, et il ne pouvait qu'être battu. Pour amener les choses à ce point, le roi partagea son armée en deux corps, dont l'un fut destiné à s'approcher de l'Elbe, après avoir

traverſé la forêt de Torgau, pour attaquer l'ennemi à dos ſur la hauteur de Suptitz, tandis que l'autre, en ſuivant la route d'Eulenbourg à Torgau, devait établir une batterie ſur la colline de Groswich, et attaquer le village de Suptitz en même temps. Ces deux corps, agiſſant de concert, devaient néceſſairement couper l'armée autrichienne par le centre; après quoi il aurait été facile d'en pouſſer les débris vers l'Elbe, où le terrain allant toujours en s'abaiſſant par une pente douce, aurait donné beau jeu aux Pruſſiens, et leur aurait procuré une victoire complète. Le roi ſe mit en marche le 3 dès la pointe du jour; il était ſuivi de 30 bataillons et de 50 eſcadrons de ſa gauche. Les troupes traversèrent la forêt de Torgau ſur trois colonnes. La route de la première ligne d'infanterie la conduiſait par Mochrena, Wildenhayn, Groswich et Neiden; la route de la ſeconde ligne la menait par Pechhutte, Jægerteich, Bruckendorf à Elſnich; la cavalerie, qui feſait la troiſième colonne, paſſait le bois de Wildenhayn, pour ſe rendre à Vogelſang. M. de Ziethen ſe mit en même temps en marche avec la droite de l'armée, conſiſtant en 30 bataillons et 70 eſcadrons, et il enfila le chemin qui va d'Eulenbourg à Torgau. La partie de l'armée que le roi conduiſait, trouva M. de Ried poſté à la liſière du bois de Torgau avec deux régimens de houſards, autant de dragons, et 3 bataillons de pandours. On lui tira quelques volées de canon, ſur quoi il ſe replia vers la droite des Impériaux. Près de Wildenhayn il y a une petite plaine dans la forêt, où l'on aperçut 10 bataillons de grenadiers bien poſtés, qui feſaient mine de diſputer le

paſſage aux Pruſſiens. Ils firent quelques décharges de canon contre la colonne du roi, auxquelles les Pruſſiens répondirent. On forma une ligne d'infanterie pour les charger; mais ils ſe replièrent ſur leur armée. Les houſards avertirent en même temps que le régiment de St. Ignon était dans le bois entre les deux colonnes d'infanterie, et que même il avait mis pied à terre. On le fit attaquer incontinent, et comme ces dragons ne trouvaient aucune iſſue pour s'échapper, tout le régiment fut détruit. Ces grenadiers et ce régiment devaient partir enſemble pour tenter une entrepriſe ſur Dœbeln, et M. de St. Ignon, que l'on prit, ſe plaignait amèrement de ce que M. de Ried ne l'avait point averti de l'approche des Pruſſiens. Cette petite affaire ne fit perdre que peu de momens aux troupes; elles pourſuivirent leur chemin, et les têtes des colonnes arrivèrent à une heure de l'après-midi, au déboucher de la forêt, dans la petite plaine de Neiden. On y aperçut des dragons de Bathiany et 4 bataillons, qui, ſortant du village d'Elsnich, tirèrent quelques coups de canon au haſard, et firent une décharge de petites armes, ſans doute cauſée par un mouvement de ſurpriſe de ce qu'ils avaient peut-être aperçu quelques houſards pruſſiens. Ces troupes ſe retirèrent ſur une hauteur derrière le défilé de Neiden. Il y a dans cet emplacement un grand marais, qui part de Groswich et va juſqu'à l'Elbe, au travers duquel on ne peut paſſer que par deux chauſſées étroites. Sans doute que ſi ce corps ſe fût établi ſur le terrain avantageux où il était, il n'y aurait point eu de bataille; quelque ferme volonté que le roi eût

d'attaquer les Impériaux, cela lui devenait impossible; il aurait fallu renoncer à ce projet, et rebrousser bien vîte pour regagner Eulenbourg. Mais les choses tournèrent tout autrement. Ces bataillons se hâtèrent de rejoindre leur armée, à quoi les invitait une canonnade assez forte qu'ils entendaient du côté de M. de Ziethen. Le roi crut, comme il y avait toute apparence, que ses troupes en étaient déjà aux mains avec l'ennemi; cela lui fit prendre le parti de passer le défilé de Neiden avec ses housards et son infanterie; car la cavalerie, qui aurait dû le devancer, n'était pas encore arrivée. Le roi se glissa dans un petit bois, et reconnut lui-même la position des ennemis. Il jugea qu'il n'y avait de terrain propre à se former devant les Autrichiens, qu'en passant ce petit bois, qui mettait en quelque manière ses troupes à couvert, d'où l'on pouvait gagner un ravin assez considérable pour garantir les troupes, tandis qu'on les formait, contre le canon de l'ennemi. Ce ravin n'était à la vérité qu'à 800 pas de l'armée autrichienne, mais le reste du terrain, qui de Suptitz descend en glacis vers l'Elbe, était tel, que si l'on avait formé l'armée dans cette partie, la moitié en aurait péri avant qu'elle eût pu approcher de l'ennemi. Le maréchal Daun, de son côté, eut de la peine à croire que les Prussiens marchaient à lui; ce ne fut qu'après des rapports réitérés qu'il ordonna que sa seconde ligne fît volte face, et que la plus grande partie du canon de sa première ligne fût menée à la seconde. Quelque précaution que le roi prît pour couvrir la marche de ses troupes, l'ennemi, qui avait 400

bouches à feu en batterie, ne laiffa pas de lui tuer beaucoup de monde; 800 foldats furent tués, et trente pièces d'artillerie abymées, avec leurs chevaux, leur train et leurs artilleurs, avant que les colonnes arrivaffent à l'endroit où on voulait les déployer. Le roi forma fon infanterie fur trois lignes, dont chacune de 10 bataillons fefait une attaque. S'il avait eu fa cavalerie, il aurait jeté deux régimens de dragons dans un fond qu'il y avait à la droite de fon infanterie, pour couvrir fon flanc. Mais le prince de Holftein, dont rien ne dérangeait le flegme, n'arriva qu'une heure après que l'action fut engagée. De la manière dont la difpofition des attaques était réglée, elles devaient fe faire en même temps; il en devait réfulter que le roi, ou M. de Ziethen, percerait le centre de l'ennemi à Suptitz. Mais M. de Ziethen, au lieu d'attaquer, s'amufa long-temps avec un corps de pandours qu'il trouva fur fon chemin dans la forêt de Torgau; enfuite il fe canonna beaucoup avec le corps de M. de Lafcy, qui était, comme nous l'avons dit, pofté derrière les étangs de Torgau; en un mot la difpofition ne fut point exécutée; le roi attaqua feul, fans être fecondé de M. de Ziethen, et fans que fa cavalerie s'y trouvât. Tout cela ne l'empêcha point de pourfuivre fon deffein. La première ligne du roi fortit du ravin et marcha à l'ennemi en bonne contenance; mais le feu prodigieux de l'artillerie impériale et ce terrain en glacis lui donnaient trop d'avantage; la plupart des généraux pruffiens, des commandeurs des bataillons, et des foldats furent tués ou bleffés. La ligne plia et

revint un peu en désordre. Les carabiniers autrichiens en profitèrent; ils la poursuivirent, et ne lâchèrent prise qu'après avoir reçu quelques décharges de la seconde ligne; celle-ci s'ébranla aussi-tôt, et après un combat plus rude et plus opiniâtre que le précédent, elle fut aussi repoussée; et M. de Bulow, qui la conduisait, tomba entre les mains des ennemis. Le prince de Holstein arriva enfin avec sa cavalerie si long-temps attendue. La troisième ligne des Prussiens était déjà engagée; le régiment du prince Henri attaquant l'ennemi, fut chargé à son tour par la cavalerie autrichienne. Mrs. de Hund, de Reitzenstein et de Prittwitz le soutinrent avec leurs housards, quelques efforts que les ennemis fissent pour l'enfoncer. Le feu terrible que les Impériaux avaient fait de leurs canons, avait consumé leurs munitions trop promptement. Ils avaient laissé leur réserve d'artillerie de l'autre côté de l'Elbe, et leurs lignes resserrées ne leur permettaient pas de faire passer entre deux les chariots des munitions et de les distribuer aux batteries. Le roi profita du moment que leur feu commençait à se ralentir, pour faire attaquer leur infanterie par les dragons de Bareuth. M. de Bulow les mena avec tant de valeur et d'impétuosité, qu'en moins de trois minutes ils firent prisonniers les régimens de l'Empereur, de Neuperg, de Geisruck et de Bareuth impérial; en même temps les cuirassiers de Spaen et de Frédéric donnèrent sur la partie de l'infanterie ennemie qui était plus à la droite des Prussiens, la mirent en déroute, et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Pour le prince de Holstein, on l'avait placé pour

couvrir le flanc gauche de l'infanterie. Son aile droite y touchait, et sa gauche tirait vers l'Elbe. L'ennemi se présenta bientôt vis-à-vis de lui avec 80 escadrons; il avait sa droite vers l'Elbe et sa gauche vers Zinna. C'était M. d'Odonel qui commandait cette cavalerie impériale. S'il avait eu la résolution d'attaquer le prince de Holstein, le roi perdait la bataille sans ressource; mais il respecta un fossé d'un pied et demi de largeur, qu'on défendait aux escarmoucheurs de passer : les ennemis le crurent considérable, parce qu'on fesait mine de le respecter, et ils demeurèrent vis-à-vis du prince de Holstein sans agir. Cependant les dragons de Bareuth venaient de nettoyer la hauteur de Suptitz. Le roi y fit marcher le régiment de Maurice, qui n'avait point combattu, et un vaillant et digne officier, M. de Lestwitz, ramena un corps de 1000 hommes qu'il avait formé de différens régimens repoussés dans les attaques précédentes. Avec ces troupes les Prussiens s'emparèrent de la hauteur de Suptitz, et on les y établit avec tout le canon qu'on put rassembler à la hâte. Enfin M. de Ziethen étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté. Il fesait déjà nuit, et pour éviter que Prussiens ne combattissent contre Prussiens, l'infanterie de Suptitz battit la marche. M. de Ziethen l'eut bientôt jointe. A peine commençait-on à se former avec quelque ordre sur cet emplacement, que M. de Lascy vint avec son corps pour en déloger les troupes du roi; mais il arriva trop tard. Il fut deux fois repoussé. Rebuté d'être si mal accueilli, il se retira vers Torgau à 9 heures et demie du soir.

Après

Après la bataille les Impériaux et les Pruſſiens étaient ſi voiſins dans les vignes de Suptitz, que bien des officiers et des ſoldats de part et d'autre furent faits priſonniers en s'égarant dans l'obſcurité, lorſque tout était fini, en ordre et tranquille. Le roi même, en voulant ſe rendre au village de Neiden, tant pour expédier des ordres relatifs au gain de cette bataille, que pour en publier le ſuccès dans le Brandebourg et en Siléſie, entendit proche de l'armée le bruit d'une voiture. On demanda le mot, et il fut répondu : *Autrichien.* L'eſcorte du roi donna deſſus, et prit tout un bataillon de pandours, accompagné de deux canons, qui s'était égaré dans l'obſcurité de la nuit. A cent pas de-là il rencontra une troupe à cheval, qui répondit ſur le qui vive, *carabiniers autrichiens.* L'eſcorte du roi les attaqua et les diſperſa dans la forêt. Ceux que l'on prit dépoſèrent qu'ils s'étaient égarés avec M. de Ried dans ce bois, et qu'ils avaient cru que les Impériaux étaient maîtres du champ de bataille. Toute la forêt que l'armée pruſſienne avait traverſée avant la bataille, et que le roi côtoyait alors, était pleine de grands feux. On ne pouvait deviner qui ce pouvait être, et l'on envoya quelques houſards pour s'en éclaircir. Ils rapportèrent qu'il y avait autour des feux des ſoldats habillés de bleu et d'autres de blanc; mais comme il fallait s'informer plus exactement, on y envoya des officiers, et l'on apprit un fait ſingulier, dont je doute qu'on trouve des exemples dans l'hiſtoire. C'étaient des ſoldats des deux armées, qui avaient cherché un aſile dans ce bois; ils avaient paſſé entr'eux un

accord de neutralité, pour attendre ce que le sort déciderait des Prussiens et des Impériaux, étant résignés des deux côtés à suivre le parti de la fortune et à se rendre aux victorieux. Cette bataille coûta 13,000 hommes aux Prussiens, dont 3,000 furent tués, et 3,000 tombèrent entre les mains des ennemis dans les premières attaques que ceux-ci repoussèrent. Mrs. de Bulow et de Finck furent de ce nombre. Le roi eut la poitrine effleurée d'un coup de feu, le margrave Charles une contusion; plusieurs généraux furent blessés. La bataille fut opiniâtrément disputée de part et d'autre. Cet acharnement coûta 20,000 hommes aux Impériaux, dont 8,000 hommes furent faits prisonniers, avec 4 généraux. Ils y perdirent 27 drapeaux et 50 canons. Le maréchal Daun fut blessé dès les premières attaques. Lorsque les ennemis virent plier la première ligne des Prussiens, trop frivoles dans leurs espérances, ils dépêchèrent des courriers à Vienne et à Varsovie pour annoncer leur victoire; mais la nuit même ils abandonnèrent le champ de bataille et repassèrent l'Elbe à Torgau. Le lendemain au matin Torgau se rendit à M. de Hulsen; on fit passer l'Elbe au prince de Wirtemberg; il poursuivit l'ennemi, qui fuyait en désordre, et augmenta encore le nombre des prisonniers qu'on avait déjà faits; les Impériaux auraient été totalement défaits, si M. de Beck, qui n'avait point combattu la veille, n'eût couvert leur retraite en postant son corps entre Arzberg et Triestewitz derrière le Landgraben. Il ne dépendait que du maréchal Daun d'éviter cette bataille. Si au lieu de placer M. de Lascy derrière les étangs de Torgau

(que 6 bataillons auraient défendus suffisamment) il l'eût posté derrière le défilé de Neiden, son camp aurait été inexpugnable ; tant les moindres inadvertances, dans ce métier difficile, peuvent tirer à conséquence.

Dès que les Russes furent informés de la manière dont la fortune avait décidé du sort des Autrichiens et des Prussiens à Torgau, ils se retirèrent à Thorn, où ils repassèrent la Vistule. L'armée du roi s'avança le 5 à Strehla et le 6 à Meissen. Les Impériaux avaient laissé M. de Lascy de ce côté de l'Elbe, pour qu'il pût couvrir le fond de Plauen avant leur arrivée. Il voulut disputer le défilé de Zehren à l'avant-garde du roi, mais dès qu'il s'aperçut que la cavalerie se mettait en mouvement pour le tourner par Lommatsch, il s'enfuit à Meissen, où il repassa la Tripsche, et malgré la célérité de sa marche, son arrière-garde fut entamée et perdit 400 hommes. On continua de le poursuivre, afin de tenter, à la faveur du trouble et du désordre où était l'ennemi, de passer avec lui le fond de Plauen, et de s'emparer de ce poste important ; mais quelque diligence que l'on fît, on y vint deux heures trop tard ; car en arrivant à Uckersdorf, on découvrit un autre corps des ennemis, qui avait déjà pris poste au Windberg, et dont la droite s'étendait au Trompeter-Schlœsgen ; c'était M. de Haddick. Avec le prince de Deuxponts il avait, en quittant Leipsic, marché à Zeitz, puis à Rosswein. Aussi-tôt qu'ils furent informés du désavantage que les Impériaux avaient eu à Torgau, ils s'avancèrent en grande diligence pour couvrir Dresde, avant que les Prussiens pussent

y venir. Ce fut à Uckerſdorf où ſe bornèrent les progrès du roi, et les ſuites de la bataille de Torgau. Comme les bleſſures du maréchal Daun l'empêchaient de vaquer au commandement de ſon armée, il en remit le ſoin à M. d'Odonel. Ce général repaſſa l'Elbe à Dreſde, d'où il envoya les régimens les plus délabrés en Bohème, pour ſe refaire dans des quartiers tranquilles. Le prince de Wirtemberg, qui n'était plus néceſſaire en Saxe, retourna joindre en Poméranie Mrs. de Werner et de Belling, avec leſquels il eut bientôt nettoyé les Etats du roi du reſte des Suédois qui les infeſtaient encore ; après quoi il tourna vers le Mecklenbourg, où il établit ſes quartiers d'hiver.

Depuis que le roi et le maréchal Daun avaient quitté la Siléſie, M. Laudon, en partant de Lœwenberg, avait pouſſé juſqu'à Léobſchutz. Il ſe propoſa de ſe rendre maître de Coſel ; il donna deux aſſauts conſécutifs à la place les 24 et 25 d'octobre, et fut repouſſé deux fois par les bonnes diſpoſitions de M. de Lattorf, qui en était commandant. L'approche
Octobre 26. de M. de Goltz obligea l'autrichien à lever le ſiége. Il ſe retira à Ober-Glogau et de-là ſur les hauteurs de Kunzendorf. Toutefois lorſqu'il vit que M. de Goltz s'avançait ſur lui à la tête de 22 bataillons et de 36 eſcadrons, il prit le chemin de Wartha, et ſe retira dans le comté de Glatz, où il mit ſes troupes en quartier d'hiver, en les répandant en Bohème dans les cercles voiſins. L'armée du roi s'étendait de Neiſſe par Schweidnitz à Landshut, Lœwenberg et Gœrlitz. Les troupes de Saxe reprenaient par Elſterwerda, Coſwig, Torgau, Meiſſen, Freyberg, Zwickau et Naumbourg.

Le roi établit ſon quartier général à Leipſic, pour être plus à portée de concerter certaines entrepriſes avec le prince Ferdinand de Brunſwic contre les Français et les Saxons, qui étaient avancés de ces côtés jusqu'à Mulhauſen et Duderſtadt. Pour comprendre la ſuite des expéditions qui ſe firent cet hiver, il ſera néceſſaire de rapporter la campagne des alliés, qui ne fut pas heureuſe cette année. Leur armée fut renforcée par 7,000 Anglais, et par un nombre à peu-près égal de troupes légères qui furent levées durant l'hiver. Dès le 20 de mai, le prince Ferdinand de Brunſwic entra en campagne. Il aſſembla les troupes à Fritzlar, et pouſſa en avant Mrs. d'Imhof et de Luckner, pour occuper les poſtes importans de Kirchheim et d'Amœnebourg, et il détacha ſur leur gauche M. de Gilſe, qui s'établit à Hersfeld. Bientôt le prince héréditaire fut obligé d'entrer dans le pays de Fulde pour protéger les livraiſons de fourrage qu'en tirait l'armée alliée. D'un autre côté l'armée françaiſe ne ſe raſſembla que le 10 de juin auprès de Friedberg. M. de Broglio fit avancer auſſi-tôt le comte de Luſace dans l'évêché de Fulde, pour obſerver les mouvemens du prince héréditaire. Ces premiers pas ne découvraient point aſſez les projets de campagne des Français; on ne pouvait prendre des meſures poſitives pour les contrecarrer. Le prince Ferdinand était d'ailleurs dans la perſuaſion que la France ferait cette année les plus grands efforts du côté du bas Rhin. Cette ſuppoſition dérangea les ſuites de ſa campagne, qui peut-être aurait autrement tourné, s'il avait prévenu les Français ſur

Juin.

l'Eder. Car l'intention de M. de Broglio était de pénétrer en Heſſe, et de-là dans le pays de Hanovre, autant que cela ſe trouverait praticable. Ce fut ſur quoi roulèrent toutes ſes opérations, et celles du prince Ferdinand tendaient à l'en empêcher, ſoit en ſe ſaiſiſſant de quelques points capitaux, ſoit en battant des détachemens, ou enfin, comme il ne pouvait point attaquer les poſtes français à cauſe de leur force et du terrain avantageux dont ils avaient ſu profiter, en feſant faire une diverſion au prince héréditaire ſur Wéſel, pour affaiblir les ennemis qu'il avait en Heſſe devant lui. Le premier mouvement de M. de Broglio fut ſur Grunberg, et le ſecond ſur l'Ohm. Le prince Ferdinand ſe tourna vers Ziegenhain et de-là ſur Dietershauſen. Ces premières manœuvres donnèrent d'abord l'avantage aux Français de s'emparer de Marbourg. M. de St. Germain, qui était au bas Rhin, devait joindre le maréchal de Broglio, pour dérouter M. de Spœrken, qui lui était oppoſé; il s'avança d'abord à Unna, d'où il tourna ſubitement vers la Ruhr, et de-là ſur la Dimel. Le général hanovrien ne donna pas dans le piége et arriva en même temps
8 juillet. ſur la Dimel. Pour faciliter la jonction de M. de St. Germain, M. de Broglio marcha à Neuſtadt, et de-là ſur Corbach. Le prince Ferdinand, qui était encore à Ziegenhain, envoya le prince héréditaire dans le pays de Waldeck, et le ſuivit de près. Ce dernier s'approcha de Corbach, pour couvrir la marche des alliés, qui paſſaient le défilé de Sachſenhauſen à un mille derrière lui. L'armée française, fort ſupérieure en nombre à ſon détachement, l'atta-

qua ; il y perdit du monde et du canon ; il se replia sur Sachsenhausen, où il rejoignit le prince son oncle. Comme toute l'armée française était à Corbach, le prince Ferdinand voulut au moins couvrir l'évêché de Paderborn ; il y envoya M. de Spœrken qui, à peine arrivé, trouva vis-à-vis de lui M. de St. Germain, que le maréchal de Broglio lui opposait. Cependant le prince héréditaire supportait avec peine le désavantage qu'il avait eu le jour de Corbach, et ne tarda pas à prendre sa revanche. Il partit du camp à la sourdine et enleva un détachement entier de 3,000 Français à Kirchhayn, avec le brigadier Glaubitz, qui le commandait, et le prince de Cœthen. D'un autre côté, M. de Broglio ne restait pas dans l'inaction ; il essaya d'enlever le corps de M. de Spœrken, et quoique ce général hanovrien se retirât à Volkmarsen, et que l'armée des alliés s'approchât pour le soutenir, son arrière-garde n'en fut pas moins maltraitée par les Français. Après cet échec, le prince Ferdinand prit une position à Calben pour couvrir Cassel, le prince héréditaire à Oberwellmar, M. de Wangenheim à Munchof, et M. de Spœrken à Westoffelen. L'armée française suivit les Allemands au-delà de Freyenhagen, d'où le comte de Lusace se porta sur l'Eder, et M. de Muy sur Warbourg. Comme ce dernier corps ôtait aux alliés la communication avec l'évêché de Paderborn et la ville de Lippstadt, le prince héréditaire et M. de Spœrken furent envoyés dans cette partie. L'armée des alliés les suivit immédiatement. Le prince héréditaire avait déjà tourné M. de Muy, lorsque le prince Ferdinand arriva.

L'action s'engagea tout de ſuite. Les Français ayant perdu 20 pièces de canon et 4,000 hommes, ſe retirèrent à Volkmarſen, où peut-être on ne les aurait pas laiſſés tranquilles ſans un incident qui dérangea toutes les meſures que les alliés avaient priſes. Dès que le prince Ferdinand ſe fut éloigné de Caſſel, M. de Broglio chargea le comte de Luſace du ſiége de cette ville; et à peine parut-il, que cette capitale ſe rendit à lui. Elle fut priſe par les Français le même jour que M. de Muy fut battu à Warbourg par les alliés. L'armée françaiſe marcha auſſi tôt à Volkmarſen ſur la Dimel, et pouſſa M. de Muy à Stadtberg, tandis que, de ſon côté, le comte de Luſace perça par Munden dans l'électorat de Hanovre. Le prince Ferdinand, reſté à Warbourg, oppoſa M. de Spœrken à M. de Muy, et aſſura ſa communication le mieux qu'il put derrière la Dimel, et le prince héréditaire et Luckner paſsèrent le
7 août. Wéſer à Holzmunden. Ils s'avancèrent ſur le comte de Luſace et le contraignirent d'abandonner Eimbeck, Nordheim et Gœttingue, et firent au-delà de 600 priſonniers dans le détail de cette opération. Pour le comte de Luſace, il prit la route de Witzenhauſen, et fit diligence pour regagner Munden. Le prince héréditaire ayant laiſſé M. de Wangenheim à Uslar pour obſerver les Français, s'en retourna joindre l'armée de ſon oncle. Par l'effet des différentes manœuvres dont nous avons rendu compte, les alliés ne tenaient plus qu'une liſière de la Heſſe, et comme ils étaient entièrement coupés de Ziegenhain, cette fortereſſe tomba au pouvoir des Français, qui en firent la garniſon priſonnière de guerre.

Le maréchal de Broglio ayant nettoyé tous fes derrières et fe trouvant en poffeffion du pays de Heffe, raffembla tous fes détachemens, fe porta fur Durrenberg et fit mine de pénétrer en force dans l'électorat de Hanovre. Sur cette démonftration, les alliés fe replièrent fur le Wéfer, prirent un camp à Buhne, et occupèrent par des détachemens les poftes de Beverungen, Bodenhagen et Teiffelberg. Le prince héréditaire demeura à Warbourg, d'où il furprit de nuit à Zierenberg un détachement de 500 Français. Peu de jours après il marcha du côté de l'Eder, pour foutenir l'entreprife de M. de Bulow fur Marbourg. Cet officier s'avança vers cette ville avec la légion britannique; il furprit les Français et leur ruina toute leur boulangerie, et aurait pouffé fes avantages plus loin, fans le malheur qui arriva au colonel Ferfen, qui devant le foutenir du côté de Corbie, pour protéger fa retraite, fe laiffa battre par M. de Stainville. M. de Bulow, qui n'en fut pas averti à temps, eut bien de la peine à fe retirer et ne gagna le corps du prince héréditaire qu'après avoir eu quelques fâcheufes affaires d'arrière-garde à effuyer. Sur ces entrefaites M. de Broglio étant 14 fept. retourné à Caffel, le prince Ferdinand prit le camp de Geismar. Cependant, comme les Français ne renonçaient pas au deffein de pénétrer dans l'électorat de Hanovre, le maréchal de Broglio renforça le corps du comte de Luface de 16,000 hommes. Son intention était de furprendre M. de Wangenheim à Uslar. Ce général y fut attaqué le 19. La fupériorité de l'ennemi le forçant à la retraite, il l'exécuta fans faire de perte confidérable. Auffi-

tôt que le prince Ferdinand fut inftruit de ce qui venait de fe paffer, il envoya des renforts à M. de Wangenheim, avec lefquels ce général retourna occuper fon ancien pofte. Le comte de Luface de fon côté fe porta fur Lutterberg et reprit Gœttingue, tandis que d'autres détachemens français s'emparèrent de Vach, Hersfeld, Efchwege et Muhlhaufen, où ils établirent des magafins auxquels les duchés de Gotha et d'Eifenach furent obligés de fournir les livraifons. D'autres détachemens s'étendirent de-là dans la Thuringe, pour prêter la main aux troupes de l'Empire, et à celles du duc de Wirtemberg, qui s'avançait alors vers l'Elbe du côté de Wittemberg et de Torgau. Le prince Ferdinand voyait clairement, par les différentes mefures que prenaient les Français, que le maréchal de Broglio avait intention de fe maintenir durant l'hiver, tant en Heffe que dans le pays de Hanovre ; il crut ne pouvoir rompre autrement ce deffein que par une puiffante diverfion, qui, en attirant ailleurs une partie des forces ennemies, lui donnerait jour à former quelque entreprife contre la partie de l'armée ennemie qui demeurerait vis-à-vis de lui.

Il fe preffa d'exécuter ce projet, et chargea du fiége de Wéfel fon neveu, le prince héréditaire, qui partit auffi-tôt à la tête de 15,000 hommes pour le bas Rhin. Ce prince renforça fon corps dans fa marche de tout ce qu'il put tirer des garnifons de Munfter et de Lippftadt, et dès le commencement
Octobre. d'octobre il inveftit la ville de Wéfel, dont la garnifon confiftait alors en 2,600 hommes. Il paraît que cette expédition devait être prompte pour réuffir,

et qu'en hasardant un coup de main, en glissant des troupes pourvues d'échelles du côté du Rhin, et en fesant en même temps une fausse attaque du côté de la porte de Berlin, il aurait été possible d'emporter la place et la citadelle en même temps. Peut-être que cette entreprise parut trop incertaine et que le prince héréditaire eut des raisons de lui préférer la manière ordinaire d'attaquer les places. Il fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, s'empara de la ville de Clèves, où il fit 600 prisonniers; de-là se rendit à Ruremonde, qui fut pris sans faire de résistance; après quoi il retourna à Burich, où il se retrancha entre cette ville et le Rhin, en établissant ses ponts de communication sur ce fleuve au-dessus et au-dessous de Wésel. La tranchée devant cette place fut ouverte le 11. D'un autre côté le maréchal de Broglio ne demeura pas dans l'inaction. Il devina, par la route qu'avait prise le prince héréditaire, quelle pouvait être la nature de l'expédition qu'il allait tenter, et il envoya incessamment au bas Rhin M. de Castries, à la tête d'un corps de 20,000 hommes. Ce général traversa la Wettéravie, et fit tant de diligence, qu'il arriva le 14 du mois à Nuys; il s'y fit joindre par 10,000 hommes, qu'il tira tant du pays de Cologne que des garnisons des Pays-Bas. Après leur arrivée, s'avançant à Rheinberg, il prit une position derrière le fossé Eugène, canal qui va de cet endroit à Gueldre, d'où il poussa sa gauche à Closter-Camp. Le prince héréditaire, mal informé de la force des ennemis, ne croyant point avoir à faire à si forte partie, jugea qu'il lui convenait d'aller à la rencontre

des Français, parce que s'il battait ce ſecours, Wéſel tombait de lui-même, et que s'il laiſſait à M. de Caſtries le temps d'augmenter ſon corps, il fallait ſe réſoudre à lever le ſiége de cette place ſans combattre. Dans cette vue, ce prince s'approcha de Rheinberg, et la nuit du 15 au 16 il marcha à l'ennemi, pour attaquer ſa gauche au-delà de Cloſter-Camp. Le prince ignorait que le corps de Fiſcher ſe trouvât poſté devant l'armée françaiſe. Comme il fut obligé de le dépoſter, cette tiraillerie donna l'alarme au corps de M. de Caſtries et le combat s'engagea tout de ſuite ; il fut opiniâtre et dura depuis 5 heures du matin juſqu'à 9 heures avant midi. Les alliés pouſsèrent une ligne des ennemis, mais le nombre l'emporta. Les Français feſant avancer ſans ceſſe de nouvelles troupes, qui n'avaient point encore combattu, débordèrent les aſſaillans ſur leurs deux ailes. Les alliés ne purent y réſiſter, et le prince qui s'aperçut du déſavantage que ſes gens avaient dans le combat, prit le parti de ſe retirer à Burich. Cette affaire lui coûta 1,200 hommes. Les Français ne le ſuivirent point ; mais en revenant dans ſon camp, il trouva ſes ponts emportés par les eaux qui s'étaient accrues. Ce ne fut que le 18 qu'il acheva de les rétablir et qu'il repaſſa le Rhin, leva le ſiége de la place, et ſe campa à Brunen, qui n'eſt qu'à un mille de Wéſel. De-là le prince obſerva quelque temps les Français, qui ne firent point mine de le ſuivre ; après quoi il retourna dans le pays de Munſter, d'où ayant envoyé une partie de ſon corps en baſſe Saxe, il remit le reſte de ſes troupes en quartiers de cantonnement.

Il ne se passa rien de considérable durant cette expédition du côté du prince Ferdinand, sinon que M. de Wangenheim, renforcé par quelques troupes qu'il avait reçues de la grande armée, chassa M. de Stainville de Duderstadt et s'y établit. M. de Broglio ayant retranché son camp de Cassel, renvoya sa cavalerie dans l'évêché de Fulde ; le prince Ferdinand repassa le Wéser alors, et renforça ses postes d'Uslar, Moringen et Nordheim. Nous verrons dans peu les ressorts que les généraux firent jouer de part et d'autre, pour reprendre ou pour soutenir la Hesse. Cette lutte dura encore les deux campagnes suivantes, et ne se termina que vers la paix à l'avantage des alliés.

CHAPITRE XIII.

De l'hiver de 1760 à 1761.

L'ARMÉE du roi était entrée dans les quartiers d'hiver dès le 8 de décembre. Elle n'avait point à craindre d'être inquiétée par les Impériaux ; ils pensaient trop vivement encore à la bataille de Torgau, et ne s'occupaient que des moyens d'en réparer les pertes. Il n'en était pas de même des Français. Ils avaient eu sur le prince Ferdinand des avantages qui les approchaient des Etats du roi et des frontières de la Saxe. Le maréchal de Broglio occupait la Hesse ; il avait poussé un détachement de Saxons et de Français à Gotha ; il tenait Gœttingue, et par cette position il resserrait également les Prussiens et

les alliés. Pour resserrer l'ennemi à son tour, le roi pressa le prince Ferdinand d'entrer le plutôt qu'il pourrait en action ; car les Prussiens étaient chaque année obligés de se battre avec les mêmes troupes contre les Russes, les Suédois, les Autrichiens et les Français. Le prince Ferdinand se porta sur Gœttingue avec son armée ; des pluies abondantes survinrent, qui firent enfler et déborder les rivières, et abymèrent les chemins. On ne put transporter à l'armée ni munitions de bouche, ni munitions de guerre ; en un mot l'expédition manqua, et le prince Ferdinand reprit sa première position. On ne se découragea point ; au projet qui venait d'échouer on en fit succéder un nouveau. Le prince Ferdinand se proposa d'entrer en Hesse par trois chemins, pour tomber en même temps sur différens quartiers français, au moyen de quoi il y avait lieu de présumer qu'il rejetterait l'ennemi sur le Mein, qu'il reprendrait les places de la Hesse, et rétablirait l'état de la guerre sur un pied plus avantageux pour les alliés. Pour encourager d'autant plus ce prince à cette expédition, le roi lui promit de l'assister d'un corps de ses troupes, qu'il pourrait employer jusqu'aux bords de la Werra et de Vach, et l'on prit de concert des mesures pour mettre cette entreprise en exécution.

En conséquence 7,000 Prussiens s'avancèrent à
1761. Février 12. Languesalza, où M. de Stainville s'était posté avec un corps de Saxons et de Français. Le petit ruisseau de la Salza séparait la cavalerie française de l'infanterie saxonne. M. de Stainville se tenait à la rive droite de ce ruisseau avec sa troupe, et le comte de

Solms à la gauche, ayant un marais entr'eux. Les Pruſſiens, dès leur arrivée, canonnèrent la cavalerie françaiſe, qui ſe mit incontinent à fuir. Les Saxons ſe voyant ainſi abandonnés par M. de Stainville, prirent le parti de ſe retirer. Mrs. de Lœllhœftel, d'Anhalt et de Prittwitz ſaiſirent le moment qu'ils ſe mirent en mouvement, fondirent deſſus avec la cavalerie pruſſienne, les enfoncèrent, et prirent 60 officiers, 300 hommes et 5 canons, et eurent tout l'honneur d'une auſſi belle action. M. de Spœrken ſurvint avec ſes Hanovriens et ſe joignit aux troupes du roi pour la pourſuite de l'ennemi. M de Luckner attaqua de nouveau ces Saxons à Eiſenach, puis à Vach, où il diſperſa toute leur infanterie. De-là Mrs. de Spœrken et de Luckner s'avancèrent ſur Hersfeld. Le prince héréditaire de Brunſwic s'empara en même temps deFritzlar et du dépôt que lesFrançais y abandonnèrent. Le prince Ferdinand, qui tenait le centre de ces deux corps avec le gros de l'armée, paſſa la Fulde, et marcha droit ſur Caſſel. M. de Broglio, pris au dépourvu, ne l'attendit pas, et ſe retira, par la ville de Fulde, ſur Hanau et Francfort. Quelque peu favorable que parût la ſaiſon pour entreprendre des ſiéges, il était ſi important de retirer Caſſel des mains des Français, que le prince Ferdinand réſolut de tenter l'entrepriſe. Il chargea le comte de la Lippe de cette opération. La place était défendue par une garniſon de 6,000 Français. Le comte de la Lippe en fit l'inveſtiſſement avec 15,000 Hanovriens. Pour profiter de l'occaſion qui ſe préſentait et de l'éloignement de l'armée françaiſe, le prince Ferdinand fit aſſiéger trois places à la fois,

ſavoir Caſſel, Ziegenhain et Marbourg. L'inexpérience des généraux et des ingénieurs, le retardement des munitions, les chemins mauvais et rompus, qui abymaient les chariots, les lui firent manquer toutes trois.

Durant tous ces ſiéges, le prince héréditaire avait été pouſſé en avant, pour obſerver les mouvemens des Français vers Francfort et ſur le Mein. Le prince ſon oncle était un peu trop en arrière avec la grande armée pour pouvoir lui porter de prompts ſecours. M. de Broglio fondit ſur ce détachement avec toute l'armée françaiſe. Le prince héréditaire perdit 300 hommes à cette action, et rejoignit, avec les débris de ſon corps, le prince Ferdinand. M. de Broglio continua de s'avancer en Heſſe. Un détachement des alliés, qui aſſiégeait Ziegenhain, ſe retira trop tard et ſans diſpoſition en préſence de l'ennemi, et fut totalement battu et défait. Pour éviter de plus grands malheurs, le prince Ferdinand crut que la prudence demandait qu'il évacuât la Heſſe. Il dirigea ſa retraite avec tant de précaution, qu'il rentra dans le pays de Hanovre ſans avoir fait la moindre perte. M. de Broglio ne ſe haſarda pas à le ſuivre; il ſe contenta de ravitailler la ville de Caſſel, et d'en renforcer la garniſon, de même que celles de Gieſſen, de Marbourg et de Ziegenhain, après quoi il ſe replia derrière le Mein. Les troupes dont le roi s'était ſervi contre les Français et les Saxons, devenant déſormais inutiles ſur la Werra, furent alors employées contre l'armée de l'Empire. A peine avait-on battu un ennemi, qu'il en fallait attaquer un autre. M. de Schenkendorf les conduiſit au mois de mars

contre

contre un corps de 4,000 hommes des cercles, poſté près de Schwartzbourg, qu'il défit, et dont il ramena 1200 hommes priſonniers, et 5 canons.

Après avoir mis ſous vos yeux les événemens d'une campagne où, ne reſpectant point les hivers, on affrontait toutes les ſaiſons, il faudra jeter à préſent un coup-d'œil ſur ce qui ſe paſſait dans les cabinets des princes. La France commençait à ſe reſſentir de la durée de cette guerre; elle s'affaibliſſait par l'interruption totale de ſon commerce, par les pertes qu'elle feſait dans les Indes orientales et occidentales, et par les dépenſes énormes que lui occaſionnait la guerre d'Allemagne. L'alliance avec la maiſon d'Autriche avait perdu la fleur de a nouveauté, de ſorte que le premier enthouſiaſme de la mode en était paſſé. Le peuple, cet animal à beaucoup de langues et à un petit nombre d'yeux, ſe plaignait de la guerre dont il portait le fardeau, et qu'on feſait pour la maiſon d'Autriche, l'ennemie héréditaire de la France Une voix plus reſpectable, celle des gens ſenſés, s'élevait de même contre une guerre qui ruinait le royaume, pour agrandir un ennemi réconcilié, et cette voix commençait à prendre le deſſus. Mais la cour avait des vues particulières. Il y a dans tous les Etats un nombre de citoyens qui, loin du tumulte des affaires, les enviſagent ſans paſſion, et en jugent parlà même ſainement, tandis que ceux qui tiennent en main le gouvernail, ne voient les objets qu'avec des yeux faſcinés, ne raiſonnent que ſur des fantômes que leur imagination leur préſente, et ſouvent ſont entraînés, par les ſuites d'une fauſſe meſure, dans un enchaînement de conſéquences qu'ils n'ont pu

prévoir. C'était à peu-près le cas où se trouvait le ministère de Versailles. Au commencement de cette année, il donna par écrit à ses alliés une déclaration qui portait, que la France, ayant fait depuis quatre ans, conjointement avec ses alliés, des efforts inutiles pour écraser le roi de Prusse, et n'ayant pu y réussir, elle ne se trouvait plus en état de continuer les dépenses énormes auxquelles elle savait fourni jusqu'alors; qu'en continuant la guerre, on achèverait de ruiner et de dévaster l'Allemagne, qui en était le théâtre; il concluait par conseiller aux autres puissances de renoncer pour cette fois à tout dessein de conquêtes et d'agrandissement, pour penser sérieusement à rétablir la paix. La même déclaration se fit en termes plus forts encore à Stockholm. La raison en était que, dans la diète des Etats assemblés dans cette capitale, le parti de la cour avait vivement attaqué la faction française, en la taxant d'avoir allumé cette guerre, de la fomenter, et d'y avoir entraîné la Suède pour sa ruine. Ainsi les dispositions pacifiques qu'étalait la déclaration française, n'avaient eu pour but que de calmer les esprits agités, de détruire les argumens dont le parti contraire s'était servi, et de maintenir les créatures que la France soudoyait dans le sénat. Les deux impératrices et le roi de Pologne reçurent cette déclaration avec des sentimens différens que devaient leur inspirer leurs divers intérêts. Le roi de Pologne, dans le fond, était las de la guerre; il commençait à s'apercevoir que son pays en était le théâtre, et serait également ruiné par ceux qu'il appelait ses amis et par ses ennemis; il se flattait

néanmoins encore d'obtenir quelque dédommagement par la voie de la négociation. L'impératrice de Russie aimait la paix et aurait désiré la fin des troubles, parce qu'elle haïssait les affaires, le travail et l'effusion du sang; mais facile à prendre des impressions de la part de ceux qui avaient de l'ascendant sur son esprit, excitée par ceux qui l'entouraient, elle s'était persuadée que sa dignité ne lui permettait de faire la paix qu'après l'abaissement de la puissance prussienne. Pour l'impératrice-reine, qui jouissait des efforts que fesait toute l'Europe pour abattre l'ennemi capital de sa maison, elle aurait désiré de prolonger un enthousiasme qui lui était si avantageux, et de ne quitter les armes qu'après avoir entièrement mis en exécution tout ce qu'elle méditait contre la Prusse. Cependant pour ne point indisposer la cour de Versailles, et pour concilier en apparence des intérêts aussi incompatibles, elle proposa la tenue d'un congrès général à Augsbourg, assurée de flatter ainsi la France, en même temps qu'elle affecterait aux yeux du public une conduite pleine de modération; ce qui, dans la réalité, ne pouvait préjudicier en rien à ses intentions, ni à ses intérêts, parce qu'elle était la maîtresse de traîner cette négociation autant qu'elle le jugerait convenable, et de pousser en attendant la guerre avec vigueur durant la campagne qui allait s'ouvrir, et sur le succès de laquelle elle fondait les plus grandes espérances.

La proposition de ce congrès fut faite à Londres par le prince Gallitzin, ministre de Russie auprès du roi de la Grande-Bretagne. Les rois de Prusse et d'Angleterre y donnèrent les mains avec d'autant

moins de répugnance, qu'ils avaient eux-mêmes proposé ce congrès l'année précédente, sans que leurs ennemis eussent alors daigné répondre à cette ouverture. La France cachait des vues plus profondes sous des apparences pacifiques. Elle offrit à l'Angleterre une suspension d'armes et l'envoi réciproque de ministres, pour terminer leurs différens à l'amiable. Ses intentions secrètes étaient d'amuser l'Angleterre par cette négociation, pour retarder les préparatifs immenses que cette nation fesait sur mer, pour lui faire perdre cette campagne, remettre sa propre flotte en état, engager l'Espagne dans cette guerre; ou, si les Anglais se trouvaient disposés à la paix, la France espérait, sous le masque de médiatrice, d'être l'arbitre du congrès d'Augsbourg, et d'y jouer un rôle semblable à celui qu'elle avait fait au congrès de la paix de Westphalie. Après quelques pourparlers, le ministère britannique consentit à l'envoi réciproque des ministres, et en même temps déclina la conclusion de la suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on fût convenu des préliminaires. Le roi, qui connaissait la façon de penser de ses ennemis, nomma des ministres pour le congrès d'Augsbourg. Leur instruction portait de recevoir toutes les propositions qu'on leur ferait, sans y donner de réponse, parce que le roi se proposait de faire négocier sérieusement la paix par ses ministres à Londres, où il trouvait l'avantage de pouvoir convenir directement de ses intérêts avec la France, et de n'avoir point à faire en même temps avec tant de princes à la fois. Le roi ne pouvait point, dans les circonstances où il se trouvait, s'opposer à une paix

ſéparée des Anglais et des Français ; il ne s'agiſſait que de rendre ſes conditions les meilleures qu'il ſe pourrait, et en conſéquence on ſtipula que les Français feraient obligés de reſtituer les provinces de la domination pruſſienne qu'ils avaient envahies pendant cette guerre, et que l'Angleterre fournirait au roi des ſubſides et des troupes, afin qu'il pût forcer les ennemis qui lui reſtaient à conſentir à un accommodement honnête; on convint de plus qu'aucun ambaſſadeur de l'empereur ne pourrait être admis à ce congrès, parce qu'on avait fait la guerre à l'impératrice-reine, et non au chef de l'Empire. Cette clauſe, toute légere qu'elle était au fond, fut cauſe que ce fameux congrès n'eut jamais lieu.

Dans ce temps l'Angleterre perdit le roi George II; Novemb. 1760.
il termina ſon règne glorieux par une mort douce et prompte. Il eut, avant ſa fin, la ſatisfaction d'apprendre la priſe de Mont-Réal, par où les Anglais achevèrent la conquête du Canada. Ce prince, entr'autres bonnes qualités, avait une fermeté héroïque, qui feſait que ſes alliés pouvaient prendre une confiance entière en ſa perſonne. Son petit-fils lui ſuccéda; il était à peine majeur; c'eſt celui qui règne à préſent ſous le nom de George III.

La négociation qui ſe continuait à Conſtantinople de la part de la Pruſſe, et dont il a été ſi ſouvent fait mention dans cet ouvrage, commençait alors à prendre une eſpèce de conſiſtance. Le 2 d'avril le miniſtre pruſſien ſigna un traité d'amitié avec le grand-viſir, et fut admis à ſon audience publique. On s'était réſervé des deux parts la liberté de reſſerrer

cette union, et de la convertir en alliance défenſive. Quelque peu de réalité qu'il y eût dans ce traité, il ne laiſſait pas de cauſer des inquiétudes à la cour de Vienne, et même à la Ruſſie. On ſoupçonnait que l'engagement que les deux puiſſances venaient de contracter, était plus étroit qu'il n'était annoncé. Cependant comme les troupes ottomanes ne feſaient aucun mouvement, l'impératrice-reine ſe crut pour cette campagne à l'abri de toute diverſion.

Les troupes demeurèrent tranquilles dans leurs quartiers juſqu'à la fin de mars. Dès le mois d'avril, celles de Saxe s'aſſemblèrent en cantonnemens, et le roi transféra ſon quartier de Leipſic à Meiſſen.

Fin de la première Partie.

TABLE
DES MATIÈRES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Matières.

